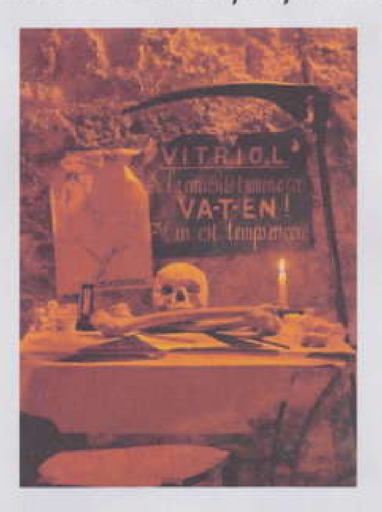
Bruxelles
Mille ans de mystères

Paul de Saint-Hilaire



ROSSEL


NOBILIVM FAMILIARVM


VITRIOL
VA-T-EN!


PUTREFACTIO
IX
XI.

Bruxelles
Mille ans de mystères

Paul de Saint-Hilaire




Rue Royale, 134 – 1000 Bruxelles
Rue d'Anjou, 73 – 75008 Paris

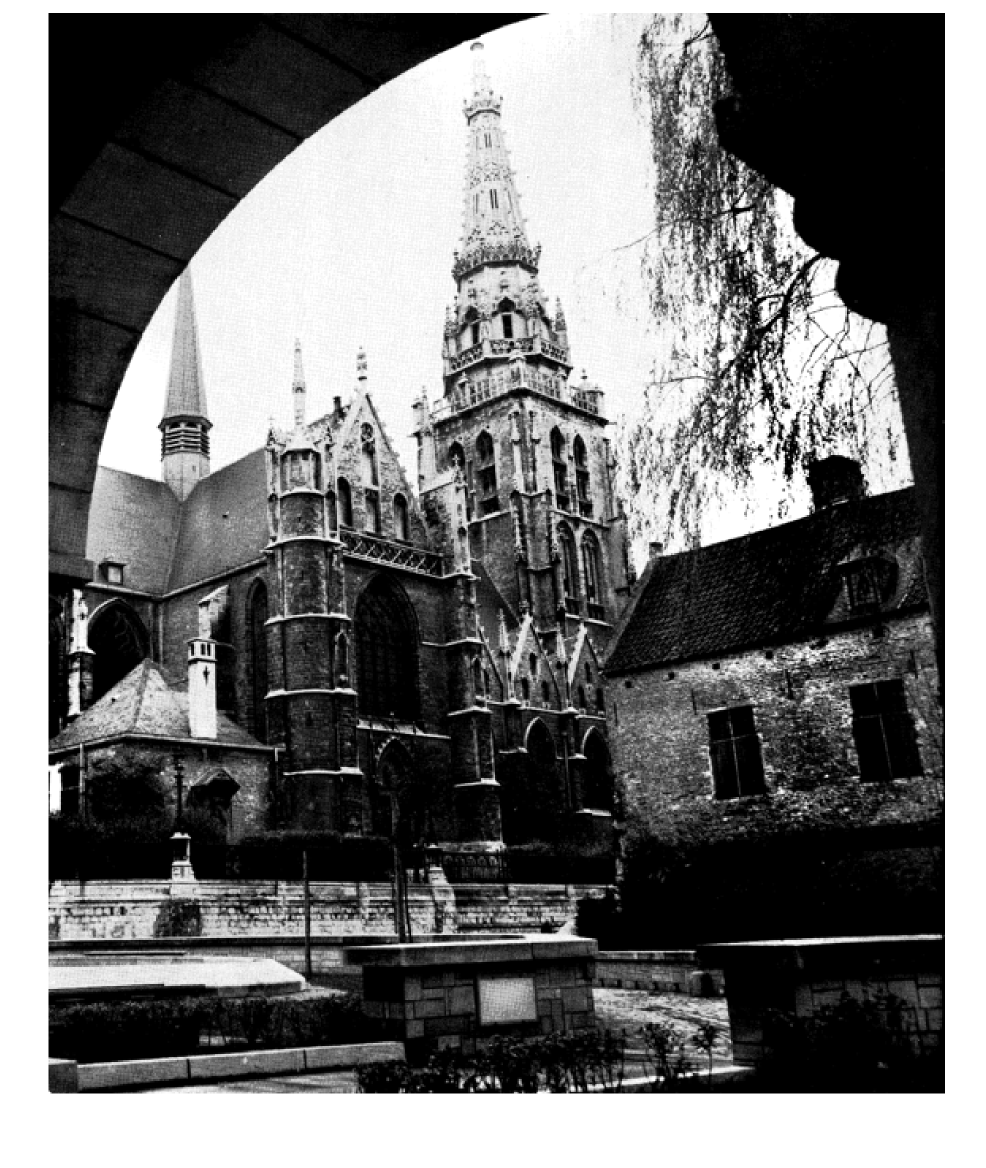
Du même auteur

LA BELGIQUE MYSTERIEUSE
Rossel, Bruxelles, 1973
INTRODUCTION A L'ENIGME DES LABYRINTHES
Nardon, Bruxelles, 1975
LA FLANDRE MYSTERIEUSE
Rossel, Bruxelles, 1975
L'ARDENNE MYSTERIEUSE
Rossel, Bruxelles, 1976
Prix Adrien de Prémorel, 1976
BRUXELLES MYSTERIEUX
Rossel, Bruxelles, 1976
LE MYSTERE DES LABYRINTHES
Rossel, Bruxelles, 1977
LES SAINTS D'APRES LEURS ATTRIBUTS
CBDS, Bruxelles, 1977
ITINERAIRE MYSTERIEUX,
BRUXELLES GRAND-PLACE
Rossel, Bruxelles, 1978
BRUGES, CITE DU GRAAL
Rossel, Bruxelles, 1978
LA REGLE DES TEMPLIERS
Euroclio, Bruxelles, 1978

En néerlandais

RAADSELACHTIG BELGIE
Rossel, Bruxelles, 1973
RAADSELACHTIG VLAANDEREN
Rossel, Bruxelles, 1975
RAADSELACHTIGE ARDENNEN
Rossel, Bruxelles, 1976

Sommaire



LA CHARADE DES ORIGINES

Les mystères d'une cité débutent souvent avec son nom. Ce n'est pas le cas de Bruxelles dont l'étymologie est limpide, raison pourquoi elle a indisposé et continue à gêner plus d'un auteur. Au gré des opinions poétiques ou politiques, on a donc vu naître la capitale d'un château, d'un pont, d'un ruisseau murmurant, d'un... nid de cygnes ou même d'une escouade de Russes, qui s'y serait installée : By-Russel!

Or, comme la plupart des villes et villages de ce pays, Bruxelles tire tout simplement son nom du celtique, langue de nos ancêtres à nous. L'origine d'autres Bruxelles dans l'Aisne ou le Nord (1), les mentions les plus anciennes, relevées dans des actes antérieurs à la germanisation de ces contrées (2) interdisent à ce propos le moindre doute. Il sera temps encore de poser aussitôt après les vrais points d'interrogation.

BRUCO ou BRUOC désignaient la végétation d'une lande humide; d'où vient le mot *bruyère*, comme *salle* dérive de SALE ou SELA, terme gaulois correspondant au CELLA latin et caractérisant un petit temple, une chapelle, un prieuré. Les Bretons n'ont pas cessé d'employer Brug et Sal avec le même sens. BRUOCSELLA ou BRUCSELA était donc la « Chapelle sur la Lande ».

Dès le septième siècle en effet, sur une butte dominant les marécages herbeux d'une rivière alors appelée la BRAINE s'élevait un oratoire d'assez d'importance pour détourner de son chemin Vindicien, l'évêque de Cambrai dont il dépendait. Le pays relevait de cette abbaye de Nivelles, qui courait chercher ses chapelains en Irlande et sa bibliothèque en Ecosse. Et la butte était dédiée à l'archange Michel.

L'Occident médiéval comptait sept hauts lieux, témoins de phénomènes surnaturels, où l'archange avait planté son épée. On les nommait, à la suite du Gargano qui couronnait à mille mètres l'éperon de la botte italienne, les Monts Saint-Michel. Le plus célèbre était normand, dit « Mont Tombe » par les pèlerins qui fréquentaient aussi son doublet à la pointe des Cornouailles. Un troisième surplombait la vallée mosane et le vieux Saint-Mihiel, comme pardessus le marais poitevin, un Saint-Michel en-l'Herm jumelé au Mont Mercure. Il y en avait un autre dans une clairière de Thuringe et celui d'Aiguilhe au Puy. Le septième enfin, était cette chapelle de Brucsela, que Vindicien était venu tout spécialement visiter, l'an 695.

Le dolmen retrouvé

Vers la même année, Aubert, collègue de Vindicien au diocèse d'Avranches, pris d'une semblable curiosité, inspectait pour sa part le Mont Tombe quand il y fut gratifié d'une vision céleste. Du coup, l'oratoire en devint basilique, puis une abbaye bénédictine qui allait en 1966, fêter son millénaire par des travaux auxquels j'assistai, mettant en évidence de troublantes analogies entre les sept hauts lieux. C'est là qu'il allait m'être donné d'assembler d'une manière inattendue, et de déchiffrer la charade des origines de Bruxelles!

Un soir que j'étais monté dans le haut du clocher, me demandant si l'ensemble des coïncidences relevées ne provenait pas d'une volonté concertée, et que je regardais le soleil couchant dorer les ailes de l'archange, j'eus la surprise de constater que la tour où je m'appuyais était pareille en tous points à celle de notre hôtel de ville. La mer s'était retirée loin et les écharpes de brume qui traînaient sur les halliers engloutis de Scissy, auraient tout aussi bien pu envelopper à mes pieds la... lande brabançonne.

A l'extrême portée du regard, la silhouette mauve du Mont Dol m'évoquait le site mégalithique où Michel avait vaincu le Diable, en un combat terrible dont les pierres avaient gardé les traces, près des fontaine et grotte Saint-Samson. Rien de commun, enchainai-je mentalement, avec l'hercule juif. Le moine Samson, débarqué des Galles, se confond

Les cavaliers du troisième tour



selon les iconologues, avec ce Gildas ou Guidas qui use pour lit d'un confortable dolmen au large de Port-Blanc. Les pèlerins grattent celui-ci, pour en faire avaler la poussière miraculeuse à leurs enfants. Ils se glissent dessous et y mènent en pardon, le jour de Pentecôte, leurs chevaux cocardés de fleurs.

Une cavalcade à ce moment, fantomatique et comme surgie du fond des âges, galopa sur la grève, tournoyant au claquement de fanions à coquilles. J'apprendrai le lendemain que c'étaient des pèlerins, en partance à cheval pour Compostelle. Mais sur-le-champ, je pensai à une autre et étrange cérémonie qui se déroulait il n'y a guère, et précisément à la Pentecôte, aux environs de Bruxelles. Ici aussi, les cavaliers aux montures enrubannées s'élançaient à bride abattue autour de l'église d'Anderlecht. Et le vainqueur au troisième tour devant le portail, le franchissait à cheval et le chef couvert, pour recevoir des chanoines, une couronne de roses.

Mettant pied à terre dans cette collégiale vouée comme celle du Mont Tombe, à un Simon, que l'Evangile a surnommé la Pierre, le champion

L'archange et le géant



s'enfonçait alors dans les profondeurs d'une crypte où il allait devoir, et après lui tous les autres pèlerins, se faufiler sous une énorme table de pierre. Or la table, qu'on disait être le tombeau de saint Guidon, ressemblait furieusement à un dolmen, comme ce Guidon de sous terre, avec sa fontaine et son chêne proches, pouvait bien n'être que le sosie du Gallois Guidas, alias Samson...

Où l'Ogre joue au Petit Poucet

J'eus le sentiment d'avoir découvert là le premier élément bruxellois d'un site mégalithique comparable à celui du Mont Tombe; lequel se transforma en certitude dès que je fus à mon tour entré dans la collégiale des Saints-Pierre-et-Guidon. Devant moi, comme jadis face au cavalier victorieux, et à l'endroit précis du collatéral nord où il descendait de monture pour accéder à la crypte, peint à même la muraille et si gigantesque qu'il lui était impossible d'échapper à l'attention du plus myope des pèlerins, un Saint-Christophe occupait toute la hauteur du transept. Et par-dessus lui et l'Enfant-Dieu qu'il portait, Michel opérait une nouvelle et glorieuse apparition.

Nous avons bel et bien perdu avec la langue des symboles, le savoir d'Occident et jusqu'à notre propre mythologie. L'admirable artiste par contre, qui peignit en 1526 ce géant christophore, n'ignorait visiblement rien de sa très spéciale valeur. Pas plus d'ailleurs qu'à Paris, ce carabin de chez les Bénédictins qui étudiait alors le grec en cachette, signait ALCOFIBRAS NASIER de l'anagramme de son nom et enfantait en même temps d'un Gargantua, promis à la célébrité.

La généalogie du colosse rabelaisien passe, comme le culte de l'archange, par ce même mont Gargan qui paraît bien servir de toile de fond, marine et significative, à son parent anderlechtois. Au second plan, un pèlerin descend de l'oratoire perché sur le roc. Il porte avec mille précautions une lanterne et vient bailler la lumière à qui prendrait la peine de chercher...

Si celui-là existe et qu'il a percé le sens des symboles proposés, Gargan-tua chausse alors ses bottes de sept lieues et traverse toute l'étendue de la Gaule celtique. En Normandie, une meute de chiens l'assaille. Il tire des cailloux et de la terre de sa hotte, les leur jette : et voilà les monts Tombe et Dol, Tombelaine, leurs menhirs et leurs dolmens. L'ogre joue petit Poucet, quand on ne lui fait pas, suivant un barbarisme saxon, lancer des mains coupées dans l'Escaut! Ainsi se rejoignent les hauts lieux michaéliens, dans une commune et légendaire origine.



Le bâton feuillu...

Mais le bâton de notre Hercule, fiché en terre le temps d'une volée de pierres, s'est pris pour la verge d'Aaron et mis à bourgeonner. Un toupet de feuilles apparaît au bout de la gaule à Christophe. Le chercheur dont le chemin, comme celui du cavalier à la rose, continue par la crypte, a remarqué le phénomène et découvre à la fois sous terre, la table du géant et sculptée dessus, sa fameuse canne à quatre feuilles.

A ce moment Guidon, ce saint au tombeau sans croix, renouvellera peut-être pour le persévérant, le miracle qu'il accomplit jadis pour certain maçon nommé Tancrade, lequel bien qu'aveugle, œuvrait à bâtir la présente crypte. L'homme revit la lumière. Et seulement alors, il comprit!

La châsse au dolmen

Jusqu'à ces dernières années et pour qu'un chacun puisse à son tour comprendre, une antique châsse de bois peint était posée sur le dolmen souterrain. Elle avait été rehaussée en 1595, de scènes prises dans la vie merveilleuse de saint Guidon. Le plus surprenant des quatre médaillons latéraux était sans conteste, au premier coup d'œil, celui qui évoquait la découverte même du monument mégalithique.

Une tradition millénaire veut que se soit jadis dressé, sur le côté de la route de Mons, un tertre où affleurait une pierre énorme. Un cheval qui l'avait heurtée du sabot, en ayant inexplicablement crevé, Onulphe, sire d'Anderlecht, soucieux que pareil accident ne se répète sur ses terres, envoya deux manants déplacer la dalle, qu'on supposait couvrir une tombe. N'y parvenant pas, ceux-ci l'entourèrent d'une haie sèche, se gaussant du macchabée qu'on leur faisait ainsi emprisonner. Or, les deux compères moururent subitement dans la semaine qui suivit, emportés par un mal mystérieux. Et l'on se ressouvint d'un saint homme, décédé pas loin de là cent ans plus tôt, qui s'appelait Guidon.

Cependant et pour que nul n'en ignore, le peintre a bien dessiné sur la châsse, entouré de la haie et des fidèles, un authentique dolmen, lequel allait bientôt opérer des prodiges, guérissant les uns, après avoir tué les autres.

Le Guidon en cause, s'il faut en croire ses hagiographes, avait fait faillite en commerce — ce qui n'était pas alors un opprobre — pour s'être associé au châtelain de Bruxelles dans une entreprise fluviale. Sa profession de sacristain-fossoyeur à Laeken, il est vrai, ne le prédisposait guère aux arcanes du négoce. Aussi avait-il opportunément préféré courir les routes le temps qui lui restait, pèlerin anonyme et insaisissable, cueillant à Rome la Rose, et la Croix à Jérusalem.

...retrouvé dans la crypte





Le pèlerin des étoiles

Le mal du pays le ramena après sept ans de tours de France, d'Italie, d'Espagne et d'ailleurs, dûment initié comme l'assure celui qui le peignit un genou découvert, échouer à bout de forces au monastère d'Anderlecht. C'est là qu'il exhalera au troisième tableau un dernier soupir, en odeur de sainteté et à la consternation non seulement des braves chanoines, mais encore de ses... créanciers.

Toujours est-il que, pour un cheval mort, Guidon se retrouva l'involontaire objet d'un culte autrement réservé à saint Gildas et à son dolmen, et le patron glorieux, non pas des faillis comme on aurait pu s'y attendre, mais du bétail et des bedeaux. Le plus curieux est qu'en le gratifiant d'une biographie toute neuve, on lui attribua sans la modifier celle d'un saint Isidore, dont un ange guide miraculeusement la charrue au dernier tableau de la châsse; et dont le nom qualifie, à l'unanimité des dictionnaires, celui qui a été voué à la déesse Isis!

Le laboureur d'étoiles

Le langage des symboles, on le voit, est loin d'avoir l'austérité que lui prêtent volontiers les pontifes de l'ésotérisme. Ses tenants aimaient assaisonner leurs textes ou allégories de cette pointe d'humour qu'on goûtait encore il y a peu à la table de nos bons curés. Et qu'ils ont perdue depuis, avec soutane et latin. Chacun trouvait son compte à pareil enseignement. Etait naïf qui voulait bien l'être ou espérer, en s'éveillant d'une sieste, trouver son champ labouré...

Cette image de l'ange poussant le soc du laboureur assoupi, véritable éloge de la paresse, m'avait intrigué l'an dernier en Ardennes, après que j'eus trouvé une chapelle Saint-Isidore au lieu où je cherchais un menhir. C'était à Wéris et je venais de repérer sur la carte et sur le terrain, une constellation de sept mégalithes et dolmens, dessinant une Grande Ourse gigantesque, étalée sur plus de cinq mille mètres (3).

Le rôle de cette extraordinaire figure de la préhistoire me parut avoir été d'ordre avant tout astronomique. Un viseur pointé sur le couchant avait manifestement permis à nos « arriérés » d'ancêtres d'établir la ligne équinoxiale est-ouest, d'y lever pour repère un dolmen et d'obtenir par une simple perpendiculaire la méridienne nord-sud. Ils avaient concrétisé celle-ci par un fossé rectiligne que deux tranchées coupaient en son point le mieux dégagé, axées quant à elles sur les levers et couchers limites

de l'année et fixant ainsi les lignes solsticiales. Grâce à quoi ils étaient en possession d'un calendrier solaire d'une grande précision.

Des observations nocturnes depuis la chambre dolménique leur avaient, entre autres découvertes, fait isoler voici cinquante siècles, une étoile de référence, un pôle à partir duquel ordonner le ciel et la terre. Cet astre polaire était alors la Gamma de la Grande Ourse. D'où la nécessité de projeter dans la plaine cette constellation essentielle, ressemblant à un grand Chariot, ou encore à une Charrue, selon la terminologie des Celtes qui les imagineront tirés par un fantastique Cheval Blanc.

Or cette autre charrue, attelée d'un même cheval blanc et conduite par un ange du ciel, pendant que l'homme dort, n'est-elle pas la meilleure allégorie qui se puisse de la Charrue Céleste, labourant les étoiles de la nuit? Ne serait-elle pas, dans sa chapelle Saint-Isidore plantée au mitan de la constellation mégalithique, le testament d'un initié sur le sens sacré d'un site menacé? Et son apparition à Anderlecht, simultanément à l'invention d'un dolmen, l'indication d'une autre Grande Ourse, développant ses pierres levées au sud de Bruxelles? Et liée avec un mont dédié, comme par hasard ou en Normandie, au prince des anges!

Des pierres qui tuent

La légèreté avec laquelle nos pseudo-spécialistes patentés déplacent les mégalithes pour en faire des monuments, qui ne commémorent en définitive que leur propre ignorance, n'a pas de bornes. On en voit des exemples à Wéris, à Neufchâteau, à Jehay, à Mons, mais aussi dans le parc de Tervueren où gisent les éléments du dolmen de Duisbourg. Dans la forêt de Soignes uccloise, c'est de Wéris encore que sans la moindre protestation officielle, des pierres ont été amenées sous le couvert d'honorer des forestiers, morts à la guerre et qui n'en demandaient pas tant. Un menhir, voire un cromlech, c'est économique à l'achat et ça ne réclame guère d'entretien!

Je concède avec la meilleure grâce du monde que l'astronomie ne figure pas au programme d'études de ces messieurs les préhistoriens. Cela leur donne bonne conscience, outre qu'ils ont pour se justifier vingt siècles de chasse au menhir derrière eux. Ces témoins monolithiques d'une liberté et d'un savoir perdus, en même temps qu'ils attiraient les pas du pèlerin de la Connaissance, ont en effet toujours gêné les grégarismes imposés, politiques ou religieux.

Un de nos savants bien en chaire s'est permis dans un ouvrage subsidié de n'en compter que huit en Belgique. Encore ne les a-t-il pas vus, puisqu'il cite en se trompant de commune, une allée couverte dont il paraît ignorer l'ancienne disparition. J'en ai pour ma part touché, mesuré et catalogué plus de cent, non compris celui-là. Le dépouillement des archives montre qu'ils devaient être le double, sinon le triple et parmi eux de fort impressionnants. Pourtant, fait curieux, on ne trouve nulle part trace, dans les paysages des tableaux de la Renaissance, d'une seule pierre levée!

Le sujet est d'évidence périlleux. La preuve en est que Rabelais, dont on sait les attaches ésotériques, n'en parle qu'avec circonspection, faisant en quelques lignes prudentes empiler par le géant Pantagruel un dolmen, que les facéties des étudiants de Poitiers avaient depuis longtemps désamorcé. Car partout ailleurs qu'en terres restées profondément celtiques, le diable s'en mêle. De sinistres bruits courent autour de ces blocs cyclopéens, rescapés du naufrage des siècles. Les sorcières, mot inventé tout exprès, y vont danser aux étoiles l'antique Jabadao, ou cuisiner des herbes magiques. Merveilleux prétextes pour certains, à dresser des bûchers!

Rien d'étonnant donc qu'il se soit trouvé quelqu'un pour accuser le mégalithe d'Anderlecht à peine déterré, de la mort d'un cheval et de deux hommes. Grâce à Dieu, des personnes qui savaient — rentraient-elles d'Irlande comme les moines de ce temps? — réussirent à en faire le miraculeux tombeau d'un fort opportun Guidon. Ce n'était qu'un sursis : les mêmes firent alors bâtir cette chapelle souterraine aux murs épais de presque trois mètres, véritable coffre-fort où ils ont peut-être dissimulé, s'il faut en croire le dolmen et l'ange à la charrue, le secret des pierres condamnées...

La crypte livre son secret

Ayant parcouru vingt fois la collégiale Saint-Pierre, j'y revins un matin avec l'intention de ne pas quitter les lieux, dussé-je y passer le jour et la nuit, sans avoir percé le secret de sa crypte. J'avais emporté avec mon bloc-notes, cette boussole qui a remplacé pour nous la polaire et devrait équiper le bissac de tout archéologue. Et je m'installai le mieux que je pus sur la saillie de pierre qui longe la muraille bientôt millénaire de la chambre souterraine.

Cette rude banquette, précédée d'une autre devant le géant christophore du transept, était destinée au pèlerin, comme si celui-là avait eu un signe à attendre ici, une image, un geste à méditer. J'éteignis les lumières, voulant demeurer seul dans une obscurité où nul ne descend encore, hormis le bedeau qui entretient l'endroit avec une méticulosité dont on

n'est plus coutumier. A peine mes yeux cependant se furent-ils habitués au demi-jour, qu'une anomalie me frappa en l'excentrique position du tombeau, lequel au lieu de se dresser devant, ou au milieu de la salle, se voyait au départ relégué entre deux colonnes du bas-côté droit.

Je m'approchai, et l'impression d'étrange se précisa. Les colonnes, d'une bizarre teinte rose, étaient des monolithes. Mais des monolithes posés le fût renversé, la tête en bas! Ils paraissaient bien plus anciens que la construction, récupérés d'ailleurs, romains peut-être. Et je me dis que c'était une raison possible à les avoir, par un juste retour des choses, retournés devant le dolmen.

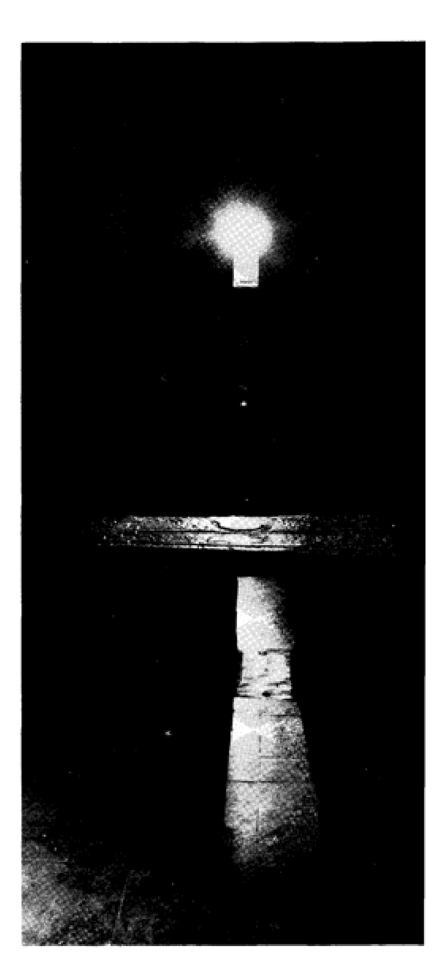
Quant à celui-ci, non seulement il ne se trouvait pas dans l'axe des colonnes l'encadrant, mais il avait fallu sans motif apparent, rogner la base, ou plutôt le chapiteau de l'une d'elles pour l'élever. En sorte que, pareil travail ne pouvant avoir été commandé pour le plaisir, il devait y avoir à cette insolite disposition une raison aussi primordiale que mystérieuse.

Je revins à mon banc de pierre, réfléchir. Tout autre eût invoqué les impératifs d'un de ces fameux courants telluriques dont l'existence, fût-elle démontrée, resterait à prouver en un endroit donné, mais qui interviennent toujours à point voulu chez certains auteurs, quand ils se trouvent en mal d'expliquer un phénomène. C'est alors que je remarquai la lumière...

La lumière venait du soleil! Elle filtrait latéralement par une sorte d'étroit soupirail, une meurtrière, arrivant pile caresser d'une touche mordorée la base du dolmen. Je me dis qu'avec les heures, la clarté se déplacerait, irait inonder cette ouverture où sous la dalle sainte, les pèlerins se glissaient autrefois, où parfois un vieux paysan descend encore, timidement, accomplir le rite. J'attendis...

Soudain, elle fut là! Je regardai ma montre : les aiguilles marquaient le midi solaire. A présent perpendiculaire à la muraille, le pinceau lumineux passait lui aussi sous la table de pierre qui le brisait, s'arrêtait un pas plus haut que le point de rencontre des diagonales issues des quatre colonnes retournées. Je compris simultanément la raison du rite, du pilier rogné et du dolmen excentrique.

Fébrilement, je cherchai ma boussole, la posai au point du pavement atteint de si extraordinaire façon par le soleil. Le rais de lumière traçait l'exacte méridienne, du sud au nord. Une simple perpendiculaire m'assura la ligne équinoxiale. Je levai les yeux : au bout de mon viseur, un Saint-Pierre en tiare me dévisageait goguenard! Les fondations du nouveau chœur avaient aveuglé la meurtrière par où le pre-



Le rayon de midi

mier rayon du soleil d'équinoxe venait originellement traverser la chambre souterraine et joindre la méridienne.

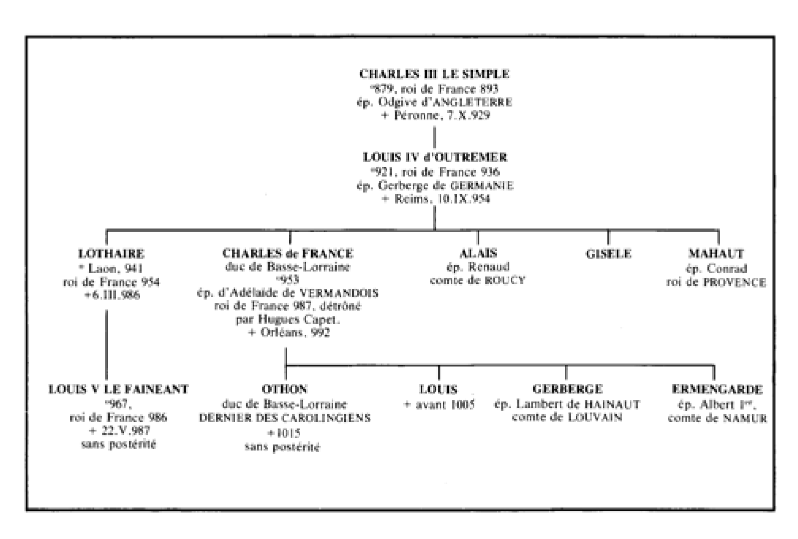
Pourquoi l'architecte se serait-il arrêté en si bon chemin? J'étais presque sûr maintenant, de trouver à trente-sept degrés sud un soupirail pour la Saint-Jean d'Hiver et l'autre pour l'Eté au même angle du nord. Ils y étaient! Et le soleil par ces deux fentes projetait à bonne époque les deux solsticiales, en sorte qu'elles arrivent couper l'équinoxiale et la méridienne au point précis de la crypte où j'étais, devant le dolmen. Un remarquable condensé souterrain de la Grande Ourse mégalithique de Wéris!

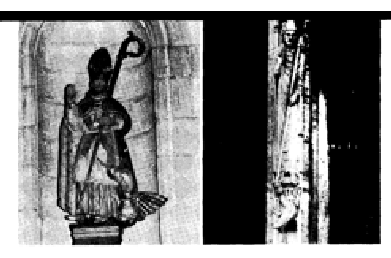
Il ne faisait plus de doute que la campagne d'Anderlecht avait aussi possédé sa constellation de pierres levées vieille de cinq millénaires, son calendrier stellaire dont les repères n'avaient pas tous disparu au moyen âge, ensemble ésotérique jugé par d'aucuns d'assez d'importance pour justifier la construction d'un sanctuaire et l'institution d'un culte particulier, destiné à en assurer la transmission.

L'art d'accommoder les restes

Ce mystère, exigeant de nous tant de recherches, le pèlerin du temps des cathédrales qui s'était courbé sous la pierre pour ramper le long de la méridienne l'avait compris grâce à la seule vertu du geste accompli. Comme pour le maçon Tancrade, soudain guéri de sa cécité, tout était lumière. Il rejoignait la nef par un second escalier au sommet duquel le Christ, au départ porté par le géant devenait pour lui Soleil, dans une Transfiguration peinte d'ors et d'argent sur la muraille.

Il lui fallait ensuite aller, selon la Tradition, remercier Guidon dans la chapelle latérale, toute constellée d'étoiles, qu'on avait disposée sur son trajet. C'est là qu'une nouvelle fresque attendait le transfiguré, l'invitant à prendre connaissance des miracles opérés par le saint dans ce pays. Ici, il faisait pousser du sol un chêne immense, là jaillir une source de sa baguette de coudrier. Plus loin, c'était le champ où l'ange avait labouré...





Saint Géry de Bruxelles - Saint Marcel de Paris



Sainte Gudule de Bruxelles — Sainte Geneviève de Paris

Possible que ces endroits augustes dessinaient la Grande Ourse annoncée! Le pèlerin en irait alors faire le « Grand Tour », découvrir chaque pierre, calculerait les points remarquables de l'horizon où le soleil naissait et mourait. C'est ainsi que, revenu aux restes de Saint Guidon, il saurait que du dolmen et le 8 mai, fête de l'apparition de saint Michel sur le Mont Gargan, l'astre se levait au point précis où l'archange était apparu aussi, en un autre mont appelé Bruocsella.

Le caractère sacré du site visité par l'ange, pesa sans doute dans le choix qu'en fit pour sa résidence le duc Charles, fils de Louis IV d'Outremer, roi de France. Son frère Lothaire, qui régnait depuis l'an 954 de la nouvelle chronologie, n'avait d'autre enfant qu'un Louis, dit le Fainéant, à qui nul n'aurait osé promettre longue vie, ni postérité. Virtuellement, Charles était l'héritier de la couronne de France. Et c'est à l'image de Paris, d'un Paris qui, s'il n'avait pas encore son Boul'Mich, vénérait cependant déjà rive gauche le prince des archanges, qu'il résolut de créer et de modeler une ville neuve, nommée Bruxelles!

Dans l'île au milieu d'une Braine rebaptisée Seine, où le duc avait bâti son château, on se rappela subitement que Géry, l'évêque ardennais de Cambrai, y était jadis venu chasser le... dragon! C'est qu'à Paris, son confrère Marcel en avait dû faire autant pour être élu patron de l'Ile de la Cité. Une expédition menée voici mille ans, en 979, rapporta de Cambrai les reliques du prélat qui, mitre en tête et crosse en main, grimpa piétiner la gargouille sur les autels, de concert avec son auguste sosie.

Cependant, au moment de déposer dans l'église neuve les restes de leur évêque, certains s'aperçurent qu'il manquait au bienheureux Géry, la sainte Geneviève. Des fois que les Huns reviendraient...

Pour échapper aux facéties d'un diablotin, souffleur de lanternes, la bergère Geneviève n'était jamais venue promener la sienne si profond dans le nord. Qu'à cela ne tienne! Les moniales de Nivelles se souvinrent opportunément d'une de leurs pupilles, nommée Gudule, dont Satan racontait-on, n'avait pas pu éteindre la flamme mais qui, elle, s'était éteinte à Hamme, petit bourg que l'abbaye possédait passé Wemmel. Le clergé rapatria solennellement ses restes dans l'île, pendant qu'à l'auréole, Gudule ajoutait dans ses niches l'attirail — diable, soufflet et lanterne — de sa collègue et vierge parisienne.

Les trisquèles du millénaire

En fait, rien n'avait été négligé pour faire de Bruxelles le doublet symbolique de Paris. Les deux villes avaient leurs sept portes, un saint Denis décapité en banlieue et jusqu'aux fleurs de lys, fort opportunément muées ici en iris, ou lys des marais. A croire qu'il y avait là-dessous l'application d'une de ces pratiques de magie, où l'envoûteur reproduit en cire l'image de celui qu'il veut posséder ou punir.

Le charme, si tel était le cas, parut d'abord avoir joué. A peine couronné, le jeune Louis V mourait au printemps 987, dans des circonstances restées ténébreuses. Charles était roi de France! Mais il ne fut pas assez prompt pour empêcher Hugues Capet, comte de Paris, d'usurper ses droits. Le duc avait heureusement le recours d'une excellente armée. Reims et Laon tombèrent. Il s'apprêtait en 991, à marcher sur Paris depuis cette forteresse, quand son hôte et ami, l'évêque Ascelin dont le nom restera longtemps synonyme de traître, le livra endormi aux sbires du Capétien qui le fit conduire et enfermer, lui, sa femme, son fils Louis et ses deux filles, au donjon d'Orléans.

Othon, l'aîné de la famille, était par chance rentré à Bruxelles. Mais il était trop jeune pour réclamer ses droits. Son parent, l'évêque de Liège Notger, qui avait soutenu efficacement le parti du père, prit en mains les intérêts du fils, acte d'autant plus nécessaire qu'on apprit bien vite la mort en prison du duc Charles. Leurs terres s'imbriquaient d'ailleurs l'une dans l'autre, Malines étant alors liégeoise au nord et Virginal au sud.




La pièce du millénaire

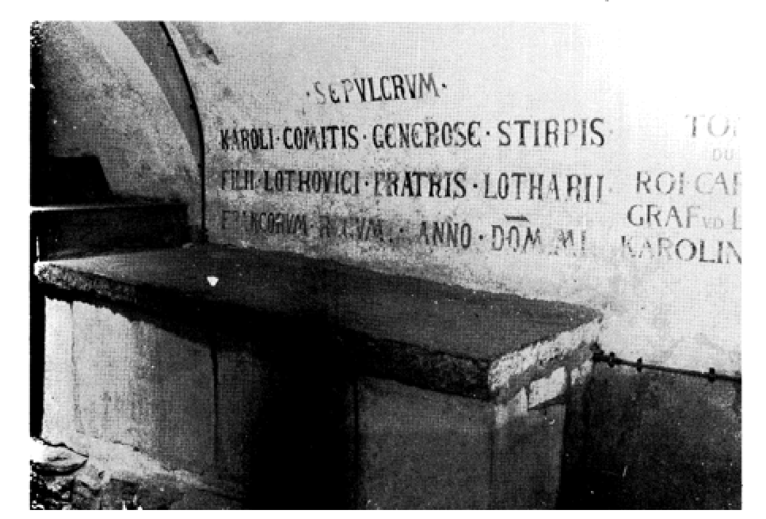
Notger fit intervenir son ami Gerbert, alias Sylvestre II, l'énigmatique pape de l'an mille, obtint la libération de l'épouse et des enfants du fondateur de Bruxelles, la restitution de ses restes qu'il fit inhumer dans la crypte de la collégiale Saint-Servais de Maestricht, seconde ville de son diocèse, où on les retrouva au siècle dernier et où son sarcophage est à présent exposé.

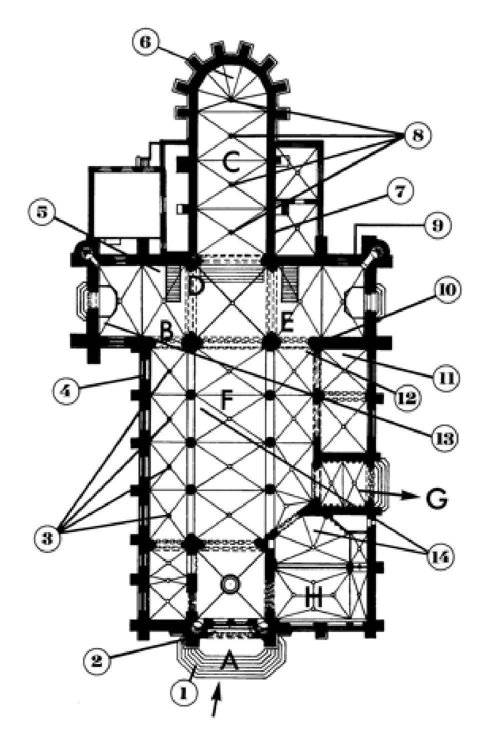
De ces temps d'incertitudes, date vraisemblablement un intéressant petit denier d'argent, dont notre cabinet des médailles possède plusieurs exemplaires. Il porte sur une face une croix composée des lettres BRVOC-SE-LLA, avec dans ses angles les initiales S G E P d'un *Sanctus Gaugericus EPiscopus* réclamant le bien nécessaire patronage du saint évêque Géry. Au revers, une légende fruste débutant semble-t-il par NOTGERVS, encercle une croix pattée que cantonnent cette fois deux boules, ou globules, opposées à deux trisquèles.

On sait la valeur du trisquèle pour les Celtes, symbole ternaire fondamental de leur philosophie, que l'Irlande a conservé comme emblème avec le trèfle de Saint Patrick. L'ajouter double sur une monnaie à l'antique BRVOCSELLA, et cela à une époque où les symboles revêtaient une particulière importance, n'était-il pas affirmer sans équivoque la solidité des attaches que cette ville tenait à maintenir avec la tradition celtique?

Hélas, les efforts déployés par Notger pour sauver l'apanage et les droits au trône du jeune duc Othon restèrent vains. Celui-ci mourut sans postérité en l'an 1015 et Bruxelles, avec le Brabant wallon dont elle faisait partie, revint à sa sœur Gerberge, qui avait épousé Lambert de Hainaut, comte de Louvain. Après avoir ainsi espéré vingt ans de devenir la capitale de la France , et ne l'avoir été légitimement que trois, la cité millénaire de Charles de France est aujourd'hui la capitale de l'Europe. Mais les récents événements ont montré qu'elle n'en a pas pour autant renié ses hautes origines royales !

Maestricht : la tombe du fondateur de Bruxelles





PELERINAGE INITIATIQUE D'UN CURIEUX AUX SAINTS-PIERRE-ET-GUIDON

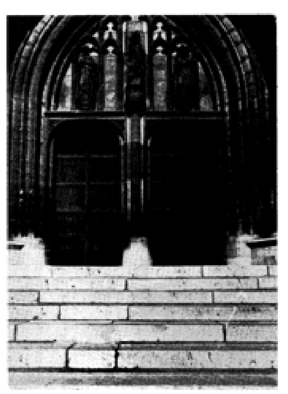
A. Le porche d'Occident

1. LES SEPT MARCHES

Deux jours l'an et jusqu'au siècle dernier, le lundi de la Pentecôte et le dimanche après le 12 septembre, fête de saint Guidon, à un signal donné, les pèlerins engageaient une course à cheval, faisant au grand galop trois fois le tour de la collégiale. Le premier arrivé devant le porche d'Occident, déclaré vainqueur, gagnait le droit de pénétrer sur sa monture dans le sanctuaire.
Mais il lui en faudrait d'abord faire gravir à son *cheval* les *sept* marches d'accès, ce dont il ne comprendrait que plus tard la signification.

2. DEUX PORTES SOUS UN TYMPAN

Arrêté en haut des sept marches, le vainqueur avait à déterminer par laquelle des deux portes qui s'offraient à lui, il entrerait







dans le temple. Il avait, pour l'aider dans son choix, la symbolique statuaire du tympan, renouvelée pour lui en 1503, sur le vieux porche ogival.

La Vierge à la grappe. Elle sépare les deux passages possibles, surélevée, couronnée, tenant l'Enfant de la dextre et de l'autre une grappe de raisins.

La Vierge, dans l'iconographie chrétienne, figure l'espace, le cosmos. Raison pourquoi, selon le cas, elle a les pieds posés sur un croissant de lune, ou porte un manteau bleu, souvent constellé d'étoiles. Douze de celles-ci lui entourent la tête, étant les constellations zodiacales, tandis que l'Enfant qu'elle tient et qui manipule un globe terrestre, est le soleil. C'est, en raccourci, l'univers et son mouvement.

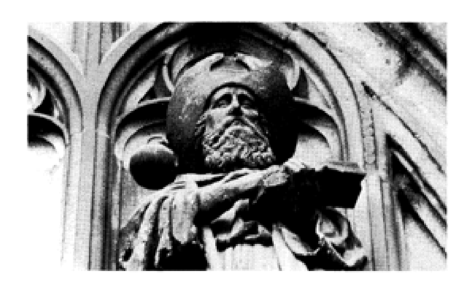
Un raisin remplace généralement le globe terrestre entre les mains de l'Enfant, quand la Vierge présente une grappe. Ce qui fait du fruit de la vigne une sorte d'image de notre galaxie. Celle-ci placée sous le signe du Verseau, puisque le vin représente le sang versé par le Christ, mêlé à l'eau dans le calice.

Ainsi dûment avisé du caractère stellaire de sa démarche, le pèlerin se tournera vers la statue qui occupe la seconde place.

La clé de Pierre. L'apôtre, chacun le sait mais l'oublie, se prénommait Simon. « La Pierre » est son surnom. Et la clé de pierre qu'il exhibe est celle de la porte à emprunter. Dans la main gauche de Simon, un livre ouvert, attribut insolite pour les deux courtes lettres qu'il ait jamais écrites. C'est le « Nouveau Testament », à la page du verset XII, 11 des « Actes des Apôtres », quand Pierre, au moment où l'ange lui ouvre précisément la porte de sa prison, s'exclame : « Nunc scio vere ! Maintenant, je sais... »

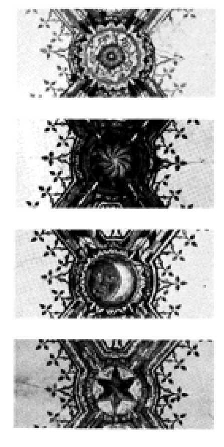
Même s'il a immédiatement compris qu'il devait entrer par cette porte-ci, le chercheur jettera, non sans surprise, un coup d'œil à la troisième statue.

La coquille perdue. Le pèlerin représenté est dit être un saint Guidon. Le livre qu'il possède à la main devrait suffire à renvoyer nos









archéologues — pas si gênés pour autant — à leurs cours. Il s'agit d'un saint Jacques, maniant comme il se doit le bourdon et devant porter au chapeau sa fameuse coquille.
Or, point de coquille en relief, mais son emplacement parfaitement découpé et destiné vraisemblablement à recevoir une coquille de métal ou mieux, une vraie, venant tout droit de Compostelle. La coquille est non seulement, comme le veut la symbolique, synonyme d'Initiation, mais « Compos stellae » veut dire : celui qui possède l'étoile. En l'occurrence ici, toute une constellation...

Le chêne et le chardon. Si quelqu'un avait encore conçu le moindre doute, le décor végétal des piédestaux était là pour le dissiper. Des feuilles de chou a-t-on prétendu ! Bien que tolérant de nature et tout disposé à admettre qu'un archéologue n'est pas un botaniste, je n'ai jamais vu pour ma part des glands pousser sur les choux...
Chose logique, ils apparaissent ici uniquement sous les pieds de saint Jacques. Le gland est en effet le substitut celtique de la coquille. Poussant sur le chêne au feuillage caractéristique, arbre qui lie la terre au ciel et symbolise la Connaissance, il en est le fruit, c'est-à-dire l'enseignement dispensé, l'initiation.

Cette opportune traduction est contresignée plus bas, dans l'écoinçon gauche de la porte, seul à ne pas être anonyme, par un chardon, emblème celtique également de celui qui peut en principe user de ce passage, l'Initié. La plante est un panicaut des sables. Elle croît en milieu aride, ne vivant, grâce à la forme de ses feuilles, que de la rosée céleste. Admirable symbole de celui qui sait, choisi par le roi d'Ecosse Robert Bruce quand, pour remercier les Templiers proscrits de leur aide à la bataille de Bannockburn, il fonda en 1314 l'ordre célèbre du Chardon. C'est un même panicaut que tient en main dans un autoportrait, un Adepte illustre qui visita la collégiale d'Anderlecht, en 1520, le peintre Dürer.

B. Le collatéral Nord

3. LA VOUTE ETOILEE

Après s'être courbé sur l'encolure de son cheval pour passer la porte étroite, celle de gauche désignée par la symbolique du tympan, le cavalier se redressait dominant la foule entassée dans la collégiale. La voûte du collatéral nord était à portée de son regard. Elle était, et reste, constellée d'étoiles.

La première clé de voûte aperçue est une *rose*. Les linguistes savent que le mot zodiaque n'est guère ancien, quoique tiré du grec. A l'époque des cathédrales, on employait celui de « rose » pour désigner les douze constellations dont le soleil faisait le tour annuel. Le bouton de cette fleur était le pôle céleste où régnait la Grande Ourse. Et c'était d'une couronne de roses que les chanoines de la collégiale allaient à présent coiffer le cavalier, vainqueur du triple tour.
A la seconde clé est précisément représenté le *soleil tournoyant*, suivi à la troisième d'une *lune figurée*, c'est-à-dire ayant un visage humain, invitant à passer du soleil à la lune, du jour à la nuit où certaine étoile brille plus particulièrement entre celles de la voûte, l'astre de la dernière clé, la *polaire !*

4. LA BELLE CRUCIFIEE

D'autres mystères jalonnent le trajet du cavalier à la rose, peints à la fresque (XVe et XVIe s.) sur la muraille, dont il ne peut avoir cure ce jour-là.
Ainsi ce martyre d'Erasme, alias Elme, dont deux bourreaux enroulent méthodiquement les intestins sur un treuil. Ou bien encore certaine vierge suppliciée sur une croix, qui se nommait Wilgeforte. La sainte femme est imberbe, ce qui étonne seulement les hagiographes, car elle fut martyrisée pour s'être laissé pousser, grâce à Dieu, une épaisse barbe noire, question de mettre ses soupirants en déroute. On peut voir une autre et curieuse crucifixion de cet androgyne dans l'église de Wissant (Pas-de-Calais).

5. LE GEANT ET L'ARCHANGE

La grande fresque du transept nord, face à laquelle s'arrête le pèlerin, est millésimée 1526, chose curieuse si l'on sait que peu



avant, les chanoines qui firent peindre ce saint Christophe avaient accueilli chez eux, au chevet de Saint-Guidon, le célèbre Erasme. Et que cet humaniste hollandais traitait ouvertement le dit saint de Polyphème chrétien, le comparant au géant carnassier de la Mythologie et raillant dans son « Eloge de la Folie », la naïveté des superstitieux qui le vénéraient !

Erasme était loin d'avoir l'esprit aussi prompt que la plume. Il aurait cherché sinon la raison pourquoi saint Christophe avait partout une taille démesurée, au point d'atteindre onze mètres à Wissembourg, dans le transept de l'abbatiale alsacienne, et presque trois mètres et demi ici, ce qui en fait malgré tout une des plus colossales images du saint.

C'est qu'en effet, dans le langage des cathédrales, cet être légendaire matérialise le thème du géant, de la même manière qu'à l'arrière-plan, un ermite à la lanterne indique qu'il fait pleine nuit pour le visiteur. A moins que la montagne d'où descend ce porteur de lumière — en latin : *lucifer* — ne se révèle subitement être, à cause du saint Michel qui la surmonte, le mont Gargan aux rives de l'Adriatique où était apparu l'archange et où se trouvait son sanctuaire premier. Et voilà notre Christophe qui s'identifie du coup à Gargantua, cet hercule de la mythologie française qui sème les mégalithes où il passe.

A noter qu'il existait à Bruxelles, vers la porte du Steen, une montagne dite des Géants, où la légende plaçait une race de colosses, ayant délivré la ville des bandits qui l'infestaient.

Quant à l'archange du sommet de la fresque, il n'est pas impossible qu'il pèse ses âmes avec pour horizon les remparts de Bruxelles. On remarquera à l'extrême gauche, le patron de la collégiale en personne, saint Pierre, présentant les clés du Paradis ou de la lumière. Enfin, et du bout de son bâton feuillu, le géant christophore indique l'entrée de la crypte où le Cavalier à la Rose doit descendre retrouver le même bâton, sculpté sur la table du dolmen...

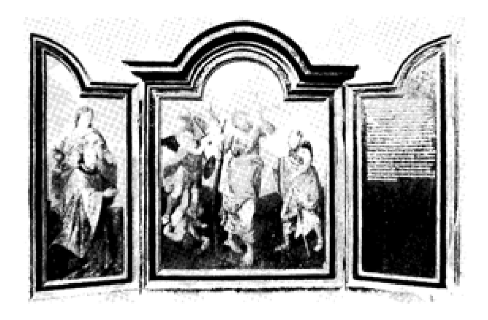


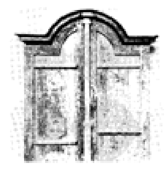
C. Le chœur

6. L'ETOILE DES MAGES

Avant de descendre l'escalier de la crypte avec le cavalier à la rose, on fera le crochet du chœur (XVe s.) d'abord réservé aux chanoines, mais par où les pèlerins furent détournés au siècle passé, en même temps qu'on désaffectait la crypte. L'autel a été élevé en 1898, pour exposer une châsse toute neuve de saint Guidon, sous laquelle les fidèles pourraient dorénavant défiler sans se baisser.

Cet autel tout confort, qui ravalait la démarche des pèlerins au rang de la superstition, en avait remplacé un moins monumental, que décorait le fameux triptyque de Jérôme Bosch, « L'Adoration des Mages ». Par une symbolique adroite, le peintre-alchimiste présentait la quête à l'étoile polaire des pèlerins de Saint-Guidon comme trouvant son

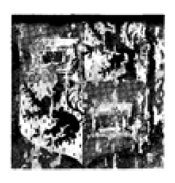


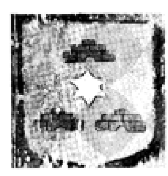


aboutissement dans l'adoration du Christ, leçon destinée à ceux qui occupaient les stalles et veillaient au caractère sacré du lieu. Volé, retrouvé et enfin restauré, le triptyque de « L'Adoration des Mages » est à présent conservé et exposé dans une salle de la Maison d'Erasme, au chevet de l'église. Est-ce si onéreux d'en réaliser une bonne copie, voire une photographie ? Et d'assurer de la sorte la continuité sacrée du sanctuaire ?



7. LE MESSAGE DU CHANOINE





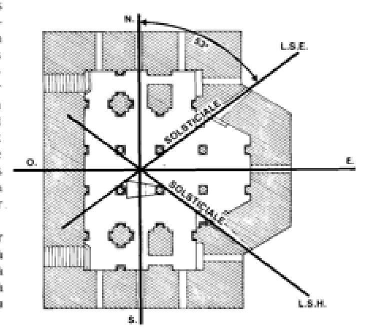
Après avoir jeté un coup d'œil aux monuments funéraires des Walcourt, seigneurs d'Anderlecht, et des Hornes-Montmorency, on s'arrêtera devant un curieux triptyque, qui a laissé jusqu'ici les historiens indifférents. Daté de 1555, il présente un raccourci du chemin à parcourir dans la collégiale, du géant Christophe à saint Guidon, via l'archange Michel, le tout précédé d'un saint Jean tenant la coupe aux serpents. A la manière de ce breuvage empoisonné que l'apôtre put avaler sans dommage, la Connaissance, profitable à d'aucuns, peut être dangereuse pour d'autres.
Le donateur est un chanoine van der Thommen, ainsi que l'explique un texte à allure cryptographique, sorte d'incitation à la recherche. Celle-ci peut conduire à refermer le triptyque. On trouve alors au dos du tableau quatre blasons, dont deux sont à ce point mangés de pourriture qu'on n'y distingue plus rien. Le premier rescapé montre une tombe ou un autel, sinon un dolmen. L'autre une étoile — la polaire ? — qu'accompagnent, héraldiquement représentées, trois... pyramides ! Or, il suffit de lever les yeux pour apercevoir à la voûte, le Sphinx qui veille sur elles...

8. LE SPHINX ECARTELE

Chacune des quatre clés de voûte du chœur exhibe l'une des bêtes de l'Apocalypse, assimilées aux Evangélistes vers le II[e] siècle par saint Irénée, mais formant ensemble le Sphinx : tête d'homme, corps de taureau, pattes de lion, ailes d'aigle (4). Reconstitué, le sphinx veille comme devant l'antique Thèbes, cité aux sept portes gouvernée par sept sages, sur une énigme attendant ici aussi son Œdipe. Et l'aire couverte par le monstre écartelé n'est autre que celle de la crypte, sous le chœur.

D. La crypte

Comme au porche d'Occident, deux passages donnent accès de part et d'autre du chœur, à cette salle souterraine creusée peu après les terreurs de l'an mille. Il convient



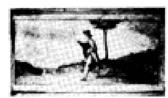


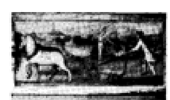
de choisir, ici aussi, l'escalier de gauche, par ailleurs désigné de manière flagrante par le bâton feuillu du géant christophore.

Le dolmen. Ce bâton feuillu, le pèlerin le découvre à nouveau, sculpté sur une table trapézoïdale en pierre de Tournai, posée comme celle d'un dolmen, sur deux supports de pierres blanches. La dalle est longue de 2m16, large de 1m03 à la tête et de 0m68 au pied, celui-ci dirigé vers l'autel. Pas de trace dessus de la croix qu'ont décrite les archéologues, ni de lierre. Mais quatre larges feuilles, sur une tige fichée dans un tertre de trois degrés, qui s'apparentent à celles du coudrier. La légende veut que Guidon, sacristain à Laeken, ait aimé planter de telles branches de coudrier sur les tombes de son cimetière.
On remarquera l'emplacement excentrique du dolmen dans la crypte et la manière dont il empiète sans raison sur la base d'une colonne.

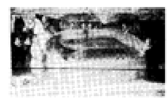
Les colonnes renversées. Bizarre, cette colonne au socle grignoté par le dolmen. Quand on la considère avec attention, on s'aperçoit avec surprise qu'elle est renversée, chapiteau en bas; et qu'il y en a trois autres dans la même position insolite, formant entre elles un carré, au centre de la crypte.
Curieuse aussi la teinte rose qu'elles ont prise et leur texture poreuse, preuve d'une longue exposition aux intempéries. Réutilisées au XIe siècle, ces colonnes proviendraient d'un temple romain, explication possible de leur position retournée devant un dolmen.
Si on lève alors les yeux au plafond, on remarque qu'une double diagonale joint entre eux les quatre fûts mystérieux, dont le point d'intersection est le centre exact de la crypte. Ce point projeté sur le pavement — ce serait une autre façon d'expliquer le renversement des colonnes — donne l'endroit précis où la méridienne vient couper les lignes solsticiales et équinoxiales...

Le rite. Il est une clé, confiée à la Tradition pour être remise aux générations à venir. Le rite est ici de passer sous le dolmen, venant du centre de la crypte, et tant de fidèles l'ont accompli pendant des siècles, que les pierres de la base en sont usées.
Des bancs sont également pratiqués à même le mur, autour de la salle, destinés à ceux qui prétendaient examiner, avant de se conformer. Ces spectateurs attentifs, voyant le rayon de soleil tracer sous la dalle













le chemin rituel au moment précis où les cloches sonneraient le midi solaire, comprendraient. Se retrouver au milieu, repérer la meurtrière pour le lever d'équinoxe — aujourd'hui niche à Saint-Pierre —, celle pour la Saint-Jean d'Hiver et l'autre pour l'été, ne serait plus qu'un jeu d'enfant ! (5).

La châsse. Ce coffret en bois peint du XVIe siècle qui contenait les ossements de saint Guidon, était autrefois placé sur la dalle du dolmen, qu'il sacralisait. Les archéologues ayant décrété qu'il était « sans le moindre intérêt », on l'a donc remplacé, et relégué à la sacristie.

Chacune des deux parois latérales de la châsse est peinte de deux petits tableaux fort bien faits, le lecteur en jugera, chargés d'apporter au pèlerin qui s'était faufilé sous la dalle un précieux complément d'information. La première face met en parallèle la mort de Guidon et la découverte d'une pierre qui d'évidence est un dolmen. Derrière celui-ci, un cheval blanc se retrouve sur l'autre face, tirant la charrue — alias la Grande Ourse — que l'ange va guider, dans la campagne anderlechtoise. Le tableau jumelé y ajoute un pèlerin suivant les traces de saint Guidon.

La phrase proposée par ce rébus assez simple est la suivante : *Le tombeau de saint Guidon est en réalité un dolmen, faisant partie d'une constellation mégalithique disposée à Anderlecht, que le pèlerin est invité à parcourir, sur les pas de saint Guidon...* Le pèlerin, mis au courant, savait en remontant par l'escalier sud, quel était le nouveau but de sa quête.

E. Le collatéral Sud

9. LA TRANSFIGURATION

Le maçon Tancrade avait, selon la légende, miraculeusement recouvré la vue au sortir de la crypte. Le pèlerin retrouve, lui, la Lumière sous la forme d'une « Transfiguration du Christ », peinte à fresque sur le mur du transept. Pierre, Jacques et Jean, les patrons des trois pèlerinages majeurs à Rome, Compostelle et Jérusalem, sont éblouis par l'éclat du Transfiguré. La fresque, dont le donateur porte dans le coin inférieur gauche les trois tours du lignage bruxellois des Coudenbergh, est généralement attribuée à la fin du XIVe siècle. Elle est d'une facture remarquable et comporte symboliquement sept personnages : *c'est du chiffre sept que le pèlerin doit attendre la Lumière !*

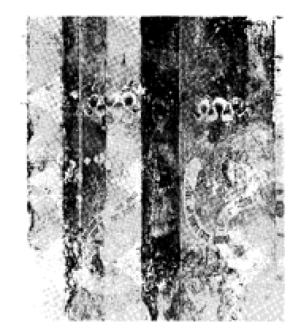
10. LA CHAUVE-SOURIS CRUCIFIEE

En face, l'atmosphère change brusquement : sur la console, à la retombée de l'arête de voûte de la croisée, une chauve-souris est crucifiée ! Ainsi faisait-on à la campagne, sur les portes des dépendances impossibles à surveiller, pour en interdire l'accès aux rôdeurs. Cette « défense d'entrer sous peine de mort » s'adresse ici au profane : nul ne peut aller plus avant dans cette quête s'il n'est initié, s'il ne possède la Lumière. Les Mystères abordés — la chauve-souris est crucifiée sous une rose — ne sont pas sans danger. Et plus d'un, narre la légende, y a laissé la vie...

11. LE SAINT DES SAINTS

Sous la chauve-souris de pierre, on pousse une grille pour pénétrer dans le sanctuaire de saint Guidon (XIVe s.). Ce lieu s'est successivement mué depuis cent ans en chapelles du Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur, enfin d'une Notre-Dame des Grâces réfugiée de Scheut. On a percé, pour ces locataires intrus, une niche en plein milieu d'une fresque du XVe siècle, racontant la vie miraculeuse de saint Guidon, histoire qui paraît bien, à considérer le sphinx écartelé une nouvelle fois dans une voûte où se pressent des anges et des étoiles, avoir été le centre, sinon la clé du Mystère.

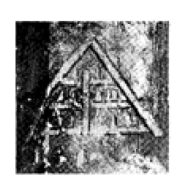




La base est un décor floral où domine la fleur du lys des marais bruxellois. L'iris évoque ici l'écharpe arc-en-ciel de la déesse du même nom, et souligne une fois de plus le rôle cardinal à jouer par le nombre sept.
La plupart des scènes peintes affectent les sites anderlechtois où Guidon a vécu. On distingue dans le haut la nef de son naufrage sur la Senne, le chêne qu'il fit pousser; la source, l'ange sont en bas, avec à droite la mort du cheval ayant touché le dolmen. Or ce cheval, blanc comme celui qui personnifiait chez les Celtes la Grande Ourse, est affalé dans une position invraisemblable, qui n'est pas sans rappeler la forme de cette constellation. Comme si l'artiste avait voulu suggérer une projection des sept étoiles en sept points de la campagne, à chercher dans son œuvre murale.

12. LE PELERIN DES SEPT HERSES

Sans se soucier de la fresque du fond, datant de 1885 et tout juste bonne à embrouiller les cartes, le chercheur retrouvera son guide à la sortie, peint à même le pilier sous la chauve-souris crucifiée. Le champ rouge que cet autre Guidon parcourt est semé de sept herses d'or, détail qui confirme sans équivoque l'interprétation de la fresque précédente. Car c'est bien dans la campagne environnante que maintenant, et tel le pèlerin, il faut partir à la recherche des sept étoiles traînées dans le ciel par le grand Cheval du coin inférieur gauche, derrière le Bouvier.



La forme insolite et triangulaire des herses vient de l'emblème johannite qu'avait pris à la fin du quatorzième siècle, le comte Guillaume IV de Hainaut, pour partir en croisade à Tunis et qu'avaient ensuite adopté les censiers hennuyers, descendants de ces croisés (6). Elle signifie entre autres, par ses trois degrés, ce savoir dont le visiteur semble bien à présent posséder les coordonnées, si l'on considère qu'aux consoles des arêtes de voûtes, des rois musiciens, c'est-à-dire capables de tirer des sons harmonieux de l'instrument offert, ont évincé la chauve-souris de mauvais augure.

F. La nef et le transept

Avant de sortir à la chasse à l'Ourse par le portail latéral sud, jouxtant la chapelle Saint-Guidon, le pèlerin handicapé par le mauvais état de la fresque-clé et les mutilations qu'elle a subies, pourrait se souvenir avantageusement d'une légende, antérieure de quatre siècles à celle de Guidon, mais paraissant se rapporter au même sujet. Elle est évoquée par une fresque qu'il trouvera sur le mur du fond du transept nord, après avoir traversé la nef et remarqué au passage ses clés de voûte aux quatre Docteurs d'Occident, Ambroise, Augustin, Grégoire et Jérôme, qui symbolisent ensemble, livre en main, la plénitude de la Connaissance.

13. LA VIERGE AU BRAS COUPE



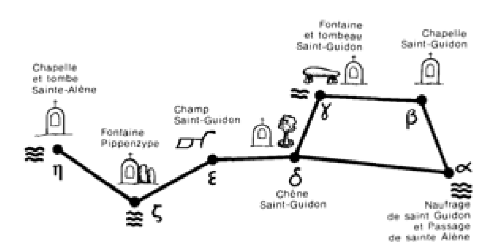
L'héroïne serre sur sa poitrine un macabre avant-bras au poing fermé, tranché au coude. Elle s'appelait Alène, fille de Leeuwold, alias Léopold, seigneur de Dilbeek. La belle était chrétienne; son père, comme dans la chanson, ne l'était pas. Elle volait à l'aube ouïr l'office du côté de Forest, suivant un parcours mystérieux qui lui faisait passer miraculeusement la Senne en un endroit où Guidon verra plus tard le naufrage de ses rêves financiers. Son père la poursuivit un beau matin, la rattrapa, lui arracha le bras, la battit à mort...

Ce fut alors une avalanche de miracles, sous laquelle Léopold se convertit, pour mourir même en odeur de sainteté. La fresque le représente en chevalier, l'épée en main, ayant à ses pieds la hache et le billot du martyre de sa fille, ainsi qu'un lion, attribut qu'il doit à son prénom.
L'étrange est que certains repères du périple de sainte Alène, depuis la petite chapelle de Dilbeek où la tradition situe l'épisode du bras coupé, jusqu'à la Senne, coïncident avec les sites où Guidon opéra ses miracles. En sorte que les indications d'une légende pourraient pallier les défaillances de l'autre. Au curieux de confronter les éléments en sa possession et de tenter de rétablir, s'il le souhaite, un parcours que la ville tentaculaire a presque entièrement détruit.

G. La Grande Ourse

La fontaine Saint-Guidon. Celle-ci est la source qui jaillissait au pied du dolmen, où les prêtres lavèrent le corps exhumé de Guidon. Elle en a conservé depuis, dit-on, des propriétés miraculeuses. Cette fontaine fut abattue pour élever l'actuelle clinique Sainte-Anne, à gauche de la collégiale. Mais la source continue à fournir cette institution en une eau potable d'une pureté remarquable. Une servitude permet aux Anderlechtois et aux pèlerins d'accéder à cette ancienne fontaine publique, ajourd'hui électrifiée, par la rue de l'Institut. La pompe se trouve dans le porche réservé aux ambulances, immédiatement à droite de l'entrée. Les révérendes sœurs en font aimablement le service. La devise de leur ordre est d'ailleurs, par le plus grand des hasards : *de Fontibus Salvatoris !* De la fontaine du Sauveur...
Cette source est associée, comme il arrive parfois, à un dolmen, en l'occurrence celui de la crypte. A voir l'importance donnée, cet ensemble correspondrait à Wéris, au dolmen nord, soit l'étoile gamma de la constellation, laquelle jouait polaire 3500 ans avant notre ère.

Le chêne Saint-Guidon. L'arbre sacré des druides était en cet endroit issu d'un bâton que le saint y aurait planté. Il fut abattu pour raison de vieillesse en 1633, et remplacé. Une statue de la Vierge fut taillée dans son bois, à la demande des frères Minimes d'Anderlecht, qui n'ignoraient pas la valeur stellaire de l'arbre. Réplique de celle de Lorette en effet, elle était destinée à une copie qu'ils bâtissaient à Bruxelles, de la célèbre maison miraculeusement arrivée au XIIIe siècle en Italie, en provenance de Nazareth, par la voie des airs.



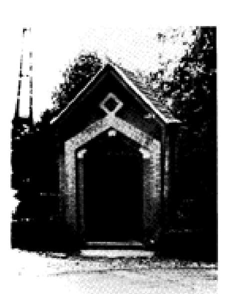


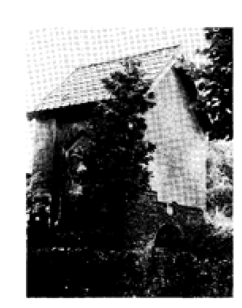
La statue n'a pas quitté sa maison volante dans l'église des Minimes où elle est devenue la patronne des aviateurs. Depuis les nombreux ex-voto, ceux-ci se sont syndiqués et l'église est généralement fermée. On y pénètre le dimanche à 11 h 30 pour une messe étrange et sans public, sorte de dialogue de sourds entre un prêtre qui célèbre en « belge » et un organiste qui chante en latin.
Entouré d'une haie, comme déjà sur la fresque du XV[e] siècle, le chêne Saint-Guidon est le troisième du nom, âgé d'une centaine d'années. Son enclos, où une chapelle de briques a remplacé l'ancienne, est situé en bordure de l'avenue d'Itterbeek, à hauteur du n° 89 et d'un arrêt d'autobus. Le lieu correspondrait, si mon hypothèse se vérifiait, à l'étoile Delta de la Grande Ourse. Sa position cependant obligerait à ramener vers 3100 avant notre ère, l'érection de l'ensemble mégalithique.

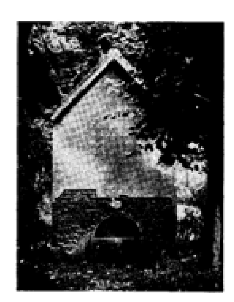
La chapelle Sainte-Alène. L'antique chapelle où la tradition place le martyre de la sainte et sa sépulture, se trouvait à proximité du vieux chemin qui reliait Anderlecht à son hameau de Dilbeek. Elle a été remplacée par un édifice en briques, au siècle dernier, laissé dans un lamentable état d'abandon. En franchissant la haie qui l'entoure, on trouvera à sa base, et à l'arrière, l'orifice d'un puits réputé miraculeux, où les pèlerins affluaient autrefois pour obtenir la guérison des maux d'yeux.
La chapelle Sainte-Alène est à présent sur le territoire de Dilbeek, au bout de la rue Weerstanders, peu après son croisement avec la rue Kaudenaarde. Elle déterminerait l'emplacement de l'étoile Eta de la Grande Ourse mégalithique (7).

Les sept étoiles. Il convient de reporter à présent sur une carte, de préférence au 1/20.000[e] et du siècle passé, les sources et chapelles précédentes, étant respectivement les étoiles Gamma, Delta et Eta d'une Grande Ourse mégalithique projetée en miroir sur la campagne anderlechtoise. Une première surprise est de voir le chemin qui mène à cette figure géante depuis Berchem, s'appeler la rues des... Sept Etoiles ! Une autre est de trouver deux nouveaux points de la constellation, à leur tour coïncidant avec une source ou une chapelle, en rapport avec saint Guidon...

La source du Pippenzype. Elle jaillissait au pied d'une chapelle, elle aussi entourée d'un muret qu'avait fait élever Philippe-le-Bon, dans un pré de la ferme d'Itterbroeck. Les Chartreux de Scheut s'y fournissaient en eau potable. En 1608, le duc d'Aumale en obtint la jouissance pour alimenter un labyrinthe qu'il avait fait aménager dans son parc. A cette occasion, on déterra près de la







source d'énormes blocs de pierre qui firent supposer une très ancienne utilisation. Bien plus antique encore qu'on ne pensait, car ces monolithes pouvaient fort bien avoir été les vestiges de quelque monument mégalithique ou dolmen.
La fontaine du Pippenzype est enfouie depuis peu sous le remblai de l'autoroute de ceinture, à hauteur du centre commercial Westland. Les pierres ayant composé l'étoile Delta de la constellation sont, hélas, définitivement perdues.

La chapelle Saint-Guidon et les dernières étoiles. A l'emplacement de Bêta, la carte de 1850 note une chapelle Saint-Guidon, disparue, au croisement de la chaussée de Mons et de la rue de la Gaîté. Epsilon se situerait en haut de la rue des Fruits, correspondant peut-être au champ miraculeux de l'ange à la charrue. Quant à Alpha, elle se trouve passé Veeweyde, vers la Senne, endroit du passage d'Alène, du naufrage du saint, sinon du pré où il gardait ses troupeaux.

H. Le chœur de Saint-Guidon

Jadis, la collégiale Saint-Pierre se dressait presque solitaire sur sa butte, à l'insolite manière d'Avioth, cette « cathédrale » ardennaise en plein champ. Elle dominait une plaine vide, avec à l'orient la ligne des remparts de Bruxelles, sorte de cadran où suivant la position du soleil levant, il était possible d'affecter chaque tour à un jour précis de l'année. Ainsi, quand se célébrait la fête de l'apparition de l'Archange au Mont Gargan, l'astre sortait de derrière Sainte-Gudule où, jusqu'à la Révolution, se trouvait le vieil oratoire Saint-Michel.
Un menhir, à l'origine du culte de l'archange, et d'autres s'échelonnant vers l'est, servaient vraisemblement de repères à ce gigantesque calendrier de la préhistoire, livré avec ses implications astronomiques et philosophiques à la sagacité du pèlerin médiéval.

A présent, le visiteur du cimetière désaffecté ne trouve plus autour de la collégiale qu'un horizon de façades et de pignons, heureusement agrémenté par le vieux béguinage et son puits, encore qu'engagés dans les échafaudages d'une restauration qui n'en finit pas. Il lui faudrait monter méditer au sommet de la tour, autrefois plateforme d'observation, s'il voulait pratiquer seul le chemin de la Lumière...

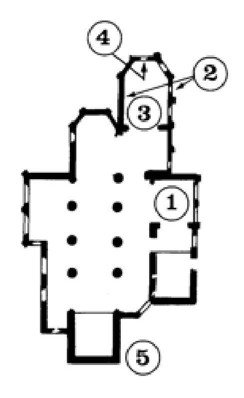


14. ENTRE LE CHEVAL ET LE BŒUF

Ayant achevé son périple et compris le sens de sa démarche, le pèlerin revenait à la collégiale, y pénétrant cette fois par la porte de droite, marquée du chêne et du chardon. Puis il allait accrocher son ex-voto, déposer son offrande dans une chapelle prévue à cet effet, immédiatement à droite de l'entrée et dénommée « Chœur de Saint-Guidon ».

Le rite s'accomplissait au pied de la statue du saint, vêtu comme l'exige l'iconographie chrétienne, en pèlerin entre un cheval et un bœuf couchés, d'après une symbolique devenue limpide. Bâton et besace imposent une marche au lieu où est étendu sur le sol le grand Cheval Blanc des Celtes, celui qui tire la charrue céleste, alias la Grande Ourse. Mais la polaire est passée de la Grande à la Petite Ourse, autrement nommée « Septemtrionis », ou les sept étoiles du bœuf de labour ! La charrue a changé d'attelage depuis le temps des pierres levées, le bœuf s'est à son tour couché et le mot Septentrion nous sert à indiquer le pôle nord.

La statue moderne de saint Guidon sur l'autel porte à tort une coquille, résultant de la méprise du portail, tandis que la herse triangulaire est empruntée à la fresque du collatéral sud. Plus exacte est la statue contre la muraille, où le saint contemple les étoiles de la voûte, alors que le cheval et le bœuf sont couchés à ses pieds. Seul le bâton de pèlerin manque.
Le groupe sculpté à la base de la chaire de vérité, dans la nef, est également conforme à la symbolique. Le cheval s'est relevé et le saint, désignant du geste le septième bœuf, montre la nouvelle polaire.
A noter un « saint Guidon à la charrue et à l'ange » peint en 1634 par Gaspard de Crayer. Quatre panneaux du dix-huitième siècle, montrant les miracles du saint, ont été retirés en même temps qu'on débarrassait les murs des ex-voto. Et à la place des statuettes naïves qu'on vendait autrefois et qui n'étaient pas sans mérite, on ne trouve plus que des images pieuses et des feuillets de litanies.



A la recherche d'autres sites mégalithiques dans l'agglomération bruxelloise

FOREST

L'EGLISE SAINT-DENIS

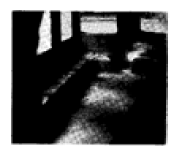
1. LE SAINT CEPHALOPHORE

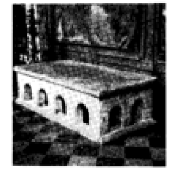
La forêt couvrait ce lieu, d'où son nom qui n'a pas varié en mille ans, quand saint Amand monta d'Aquitaine y consacrer un ermitage, bientôt dédié à saint Denis, dont une grande statue de bois orne l'autel sud. L'origine du culte à cet évêque parisien, qui jouissait il n'y a pas si longtemps du maître autel, n'est sans doute pas étrangère au grand dessein de Charles de France de faire, à la fin du X[e] siècle, de sa ville de Bruxelles, le doublet de Paris.
On sait que ce martyr décapité est montré, portant dans ses mains une têtre mitrée qu'il serait miraculeusement allé porter sur-le-champ, quelques lieues plus loin. Ils sont près d'une quarantaine de prélats dans le même cas, dont le culte comme à Paris, Tournai ou à Chartres, est chaque fois lié à la proche présence d'un site mégalithique. En outre, c'est sur l'autel de ce saint à la tête coupée que vint atterrir par extraordinaire le bras, tranché lui aussi, de sainte Alène. Voilà donc et dès ses origines, Forest liée, non seulement à Bruxelles, mais encore aux sept étoiles de la Grande Ourse mégalithique de saint Guidon, à Anderlecht.

2. SEPT ESCALES POUR UN BRAS COUPE

Après ce qui précède, on ne s'étonnera pas de trouver dans le chœur de sainte Alène la légende de son bras coupé, elle-même coupée en sept tableaux. L'histoire se lit en partant de la gauche de l'autel, les scènes 2 et 3 étant curieusement inversées et la finale surmontant la table de l'autel.
1 : Alène au château de Dilbeek, achète le gardien placé par son père, en lui donnant ses perles. — 2 : La sainte est rattrapée par son père, qui va lui arracher le bras. — 3 : Elle avait été aperçue par un espion, alors







qu'elle traversait miraculeusement les eaux de la Senne. — 4 : De pieux Forestois découvrent le cadavre au bras coupé. — 5 : Ils le transportent jusqu'à l'église Saint-Denis. — 6 : Des miracles se produisent près de l'ermitage où le bras coupé, porté par un ange, est venu rejoindre le corps de la martyre. — 7 : Sainte Alène triomphante, assiste du ciel à la conversion de ses parents.
Au fond de la chapelle, côté extérieur, est accroché un panneau de bois, narrant en dix scènes la légende d'Alène. Par respect de la symbolique cependant, c'est la septième, l'ange apportant le bras coupé, qui fait au centre le motif principal. Un second panneau, simple ex-voto sans autre prétention, étale au mur intérieur, le même récit en douze cases.



Les Bénédictines selon Cluny, dont l'abbaye jouxte l'église Saint-Denis, exploitèrent au maximum cette légende de l'enlèvement du corps par les Forestois, contre les paroissiens de Dilbeek qui prétendaient posséder chez eux les restes de leur patronne. Et sans doute avaient-elles de bonnes raisons pour prolonger sur leurs terres la Grande Ourse mégalithique d'Anderlecht, car leur abbesse obtint en 1601 l'excommunication pure et simple des Dilbéquois qui s'entêteraient à s'affirmer malgré tout dépositaires des reliques de sainte Alène !

3. LE TOMBEAU DE LA CHRETIENNE

Il faut dire qu'un phénomène surnaturel était venu vers 1105, confirmer comme par hasard dans leur certitude, les religieuses à peine installées à Forest. Les bedeaux virent un soir une tombe s'ouvrir avec fracas, un fantôme blanc s'en dresser. Ce ne pouvait évidemment être que le corps de notre martyre qu'ils s'empressèrent, Dieu sait pourquoi, de cacher dans une crypte mystérieuse. Le cadavre y pourrira cent ans avant qu'on se décide à l'authentifier. Quant à la crypte, on ne l'a pas retrouvée.
Ce tombeaux miraculeux, comme son histoire, est le plus étrange qui soit. La dalle de pierre bleue, longue de 2m34 et large de 1m18, paraît dater du douzième siècle. Elle est gravée d'un gisant de femme auréolée, identifiée à la tête par une inscription malhabile +Sĉ AHELCNA +, laquelle en a visiblement remplacé une autre, entre les pieds. La dame serre un livre fermé, aussi insolite dans les mains d'Alène qu'il serait à sa place entre celles d'une abbesse.
La table en question, portée à une hauteur d'un demi-mètre par huit arcades basses, couvre un monolithe allongé dans le pavement, où est profondément imprimée la trace d'un corps. Cela en fait une sorte de dolmen à la Saint-Guidon, à la différence qu'il est impossible d'y glisser plus que le bras. Le geste est symbolique, et le bras du pèlerin cherchant à toucher par l'étroite ouverture les ossements de la sainte, évoquerait le bras arraché de son martyre.
La démarche a perdu sa signification quand on a jugé bon de placer les restes de la vierge

dans une châsse d'argent, sauf quelques os, dont un grand, et une mâchoire, sertis dans d'admirables reliquaires appartenant au trésor de l'église.

4. LA BAGUETTE DE COUDRIER

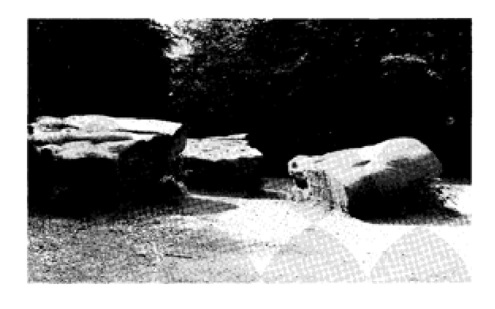
Si pour accomplir son geste rituel, le pèlerin levait involontairement les yeux, son regard ne pouvait manquer de rencontrer certaine clé de voûte, la quatrième, où sainte Alène, saisie par le bras, s'accroche à un gros bâton verdoyant, comme on en a vu l'exemple à Anderlecht, entre les mains des saints Christophe ou Guidon. C'est que les abbesses de Forest n'ont pas hésité à emprunter à ce dernier, après ses mégalithes, ses propres miracles et notamment celui du bâton, fiché en terre et se couvrant selon, des feuilles d'un chêne ou de celles du coudrier.
La baguette d'Alène, en faisant jaillir une source miraculeuse, va donc se transformer en coudrier, comme le montre sa statue au faite de l'autel. Mais la baguette des sourciers est-elle autre chose qu'une branche de coudrier ?

5. L'AVELINIER D'ALENE

Les ressources du langage symbolique sont multiples et nul n'en a usé avec tant de virtuosité que les Bénédictins de Cluny. Rien d'étonnant donc que nos abbesses soient allées dégoter une espèce particulière de coudrier, porteur de noisettes grosses comme le doigt, dont le nom commun n'est autre que... l'anagramme d'Alène, ou Aleine : l'avelinier et ses avelines !
L'arbre est rare et ne croît plus qu'en Italie. Celui qu'Alène, selon la légende, avait fait pousser, se voyait encore au milieu du siècle dernier, dans un enclos attenant à l'église Saint-Denis. Son tronc avait la grosseur d'une barrique, ce qui attestait de son ancienneté. Il a disparu, sans qu'on sache bien quand, ni comment. Les Forestois pourtant, n'avaient pas manqué de prudence. L'avelinier d'Alène avait toujours son double pas bien loin, en sorte qu'on pouvait remplacer l'arbre sacré, s'il lui arrivait malheur.
Or, le double de l'avelinier existerait bel et bien, mêlé à des marronniers, dans le parc de Forest. Il n'aurait jamais porté de fruits



jusqu'ici, bien que centenaire, et se dresserait à hauteur de l'avenue des Villas, à l'autre coin de la demi-lune qui sert de bac de sable aux enfants. Chose extraordinaire, ceux qui résolurent voici un demi-siècle, de bâtir près de là une église moderne, la dédièrent à sainte Alène, sans probablement connaître la présence proche de l'arbre sacré.
Plus extraordinaire encore : ils firent composer à Ravenne une mosaïque, actuellement dans le baptistère, représentant sainte Alène couronnée, avec le visage de son tombeau. Et cette mosaïque a non seulement la forme d'une demi-lune, mais pour décor les feuilles et les noisettes de l'avelinier !
Le temps des miracles est-il définitivement clos ? L'avelinier d'Alène ne va-t-il pas produire à présent les fruits attendus ? Et pourquoi les municipaux de Forest ne replanteraient-ils pas, renouant avec la tradition, un avelinier dans la cour de l'abbaye qu'ils restaurent avec un soin si grand ?



TERVUEREN

LES PIERRES DRUIDIQUES

Les trois énormes monolithes ainsi appelés sont couchés au milieu d'un carrefour du parc de Tervueren dit des Sept-Etoiles, à proximité du village de Sterrebeek, qui tirerait son nom d'un ruisseau de l'Etoile. Ce qui compose un puzzle de beaucoup d'astres !
Ces pierres, dont la longueur varie entre 1m75 et 2m50, et l'épaisseur de 30 à 60 cm, on été découvertes en 1883, couchées à plat et à 50 cm de profondeur, dans un champ voisin, sous Duisbourg.



Certains y voient des météorites, d'autres un dolmen. Pour moi, il me paraît difficile de rencontrer une météorite enfoncée à plat et à si faible profondeur. Outre que rien n'ait interdit aux hommes du néolithique d'utiliser des météorites pour élever un dolmen. Ces pierres en tout cas ont beaucoup de ressemblance avec celles communément employées dans les ensembles mégalithiques connus.

UCCLE

LE CROMLECH DES FORESTIERS

Il est assez inattendu de se trouver soudain, au fond d'une dépression de la forêt de Soignes, en présence d'une sorte de petit Stonehenge, composé d'un cromlech de onze menhirs, entourant un curieux dolmen-portique de trois mètres de haut. En fait, il s'agit d'un monument aux forestiers, morts à la guerre 1914-18, dont on n'a pas hésité à graver les noms sur... d'authentiques menhirs !
Cet acte de vandalisme a été perpétré en détruisant, avec la bénédiction de nos bons préhistoriens, une partie des alignements de Wéris, en Ardenne. La catastrophe est irrémédiable et la confusion est telle que ce monument aux morts, dressé à la Petite Espinette, au bout du chemin du Grasdelle, est à présent qualifié de « dolmens et menhirs » sur les cartes routières. Plus grave encore : des auteurs étrangers des plus sérieux l'ont cité comme... monument préhistorique !

GROENENDAEL

LE MENHIR ALEXANDRE

Le drame du cromlech des Forestiers avait hélas eu un lamentable précédent, une dizaine d'années plus tôt. Et déjà le site de Wéris avait été dépouillé d'un de ses plus beaux menhirs, haut de trois mètres, sans qu'on ait même cherché à en noter les coordonnées. L'opération avait été subsidiée par l'Etat. Il s'agissait alors d'ériger un monument à la mémoire d'un directeur au



Ministère des Finances, chargé des Eaux et Forêts, appelé Alexandre Dubois.
Le menhir déraciné se dresse dans un vallon de l'Arborétum de Groenendael en face de l'ancienne abbaye et au bas d'une avenue qui porte le nom de cet honorable fonctionnaire. Ses nom et titres sont également martelés dans l'ancestral bloc de poudingue.

IXELLES - UCCLE - SCHAERBEEK

TROIS CITES SOUTERRAINES PREHISTORIQUES

Je ne puis passer sous silence l'existence de ces cités mystérieuses qu'on a découvertes un peu partout en Grande-Bretagne et en Gaule, et plus spécialement sur ce territoire nervien où se situait l'antique Bruocsella. Les monnaies gauloises et romaines qu'on y a généralement trouvées, ne laissent pas de doute sur leur haute antiquité.
Ces villes souterraines, creusées suivant le même principe, avec un banc de silex pour plafond, étaient souvent prévues pour plusieurs milliers d'habitants. Beaucoup ont servi dans des temps plus récents, de carrières de pierre blanche, de refuges, ou de champignonnières. L'agglomération bruxelloise en compte trois, respectivement situées au Solbosch à Ixelles, au Chat à Uccle et au lieu-dit Steenput, sous Schaerbeek. Il en sera question au chapitre VI, dans le petit dictionnaire souterrain de Bruxelles.

NOTES
DU PREMIER CHAPITRE

(1) Dans l'Aisne, à Chapelle-sur-Chezy (canton de Charly) et à Nogent-l'Artaud. Dans le Nord, arrondissement de Dunkerque, un Broxeele s'écrivait autrefois Bruselle. A Virton-Saint-Mard, un site mégalithique est dit du Bruzel.
L'étymologie est pareille dans chaque cas. A noter que le celtique « Bruoc » a donné les mots français : broussaille, brousse, brosse, Brière, etc.

(2) J'ai traité ce problème de la germanisation dans ma « Flandre Mystérieuse », même éditeur, pp. 54 à 57.

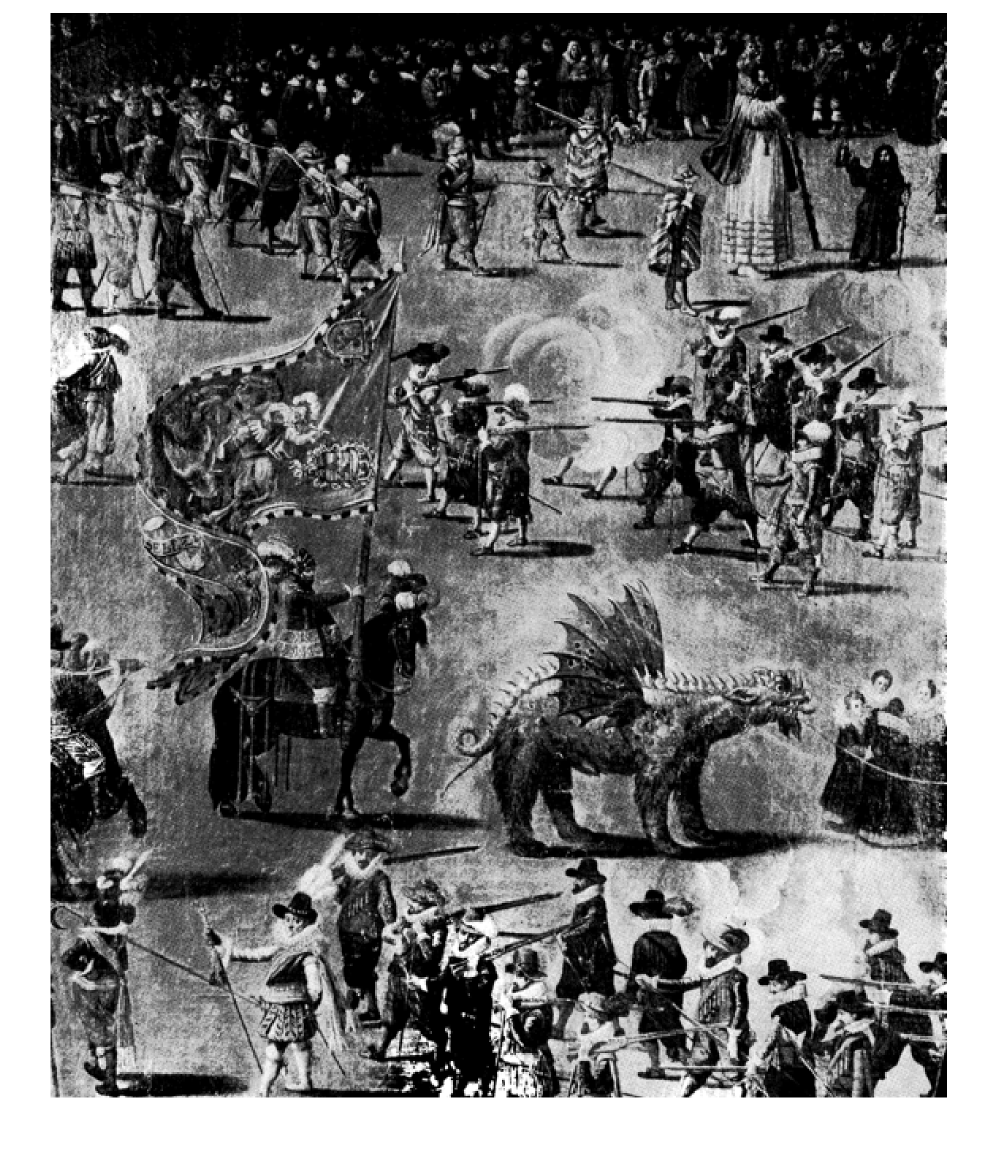
(3) Pour cette Grande Ourse mégalithique, lire mon « Ardenne Mystérieuse », même éditeur, pp. 6 à 30. La chapelle Saint-Isidore est citée à la page 28.

(4) On trouvera les raisons de cette mascarade du sphinx aux pages 92 et 93 de mon « Mystère des Labyrinthes », chez Rossel Edition.

(5) Inutile de vouloir reconstituer les chemins du soleil sur les plans de la crypte tels que publiés à grands renforts de références par ces messieurs les archéologues. Leurs données sont partout erronées ! Au lecteur d'en juger sur place, en se demandant quand donc les historiens en feront autant.
On parle également de déplacer le dolmen, devenu encombrant pour les cérémonies new-look, avec l'agrément de ces messieurs. S'élèvera-t-il d'autres voix que la mienne pour empêcher cette profanation et cette hérésie archéologique ?

(6) J'ai développé les origines du symbole de la herse triangulaire dans ma « Belgique Mystérieuse », même éditeur, pp. 36 à 38.

(7) Selon l'archiviste Wauters, il y avait à Dilbeek en 1855 un champ appelé « Austeen » ou La Vieille Pierre, témoignant de l'existence en cet endroit d'un menhir disparu.



LA VILLE AUX SEPT MYSTERES

Au milieu de l'année 1646 sortait des presses de Jean Mommaert, maître imprimeur à Bruxelles, un ouvrage curieux intitulé « *Bruxella Septenaria Descripta* », où l'auteur, Erycius Puteanus, défendait la thèse insolite d'une ville mystérieuse régie selon les lois de la Cabale, par le nombre sept, chiffre de Pallas Athéna. Ce gros in-folio ne recueille plus à présent que les sarcasmes des historiens officiels, encore qu'ils n'hésitent pas à lui emprunter régulièrement ses gravures, sans oser insister trop sur leur provenance. Le « *Bruxella Septenaria* » cependant, avait été unanimement apprécié au moment de sa publication.

Puteanus, alias Erycée de Putte, n'était pas d'ailleurs n'importe qui. Historiographe des Archiducs et de la ville de Milan, il occupait brillamment à l'université de Louvain, la chaire où avait enseigné Juste Lipse. Il pratiquait avec un égal bonheur la musique, l'astronomie et l'art d'écrire. Son œuvre est considérable. Mais il n'est pas sans intérêt d'y relever un mince opuscule, paru en 1643 chez le même éditeur bruxellois, le « *De Anagrammatismo* », qui n'est autre qu'un manuel fort bien construit d'écritures secrètes ! Fondé lui aussi sur la Cabale. Parfait érudit, Puteanus avait cet avantage sur nos modernes patentés, qui n'ont que l'explication économique à la bouche, d'avoir appris à lire et à comprendre l'autre face des événements et des textes !

Chose étrange, c'est au moment où il sut n'avoir plus que peu de mois à vivre que Puteanus se mit à rediger les sept chapitres de son « *Bruxella Septenaria* », comme s'il s'agissait pour lui d'une sorte de testament. A croire qu'il avait découvert, au cours de ses recherches historiques sur Bruxelles, quelque secret d'importance — celui de Charles de France ? — dont il était de son devoir d'assurer à tout prix la transmission. Un secret en rapport avec le chiffre sept...

Les Pythagoriciens soutiennent que SEPT vient du verbe grec SEBO, signifiant : vénérer, rendre un culte. Car ce nombre était sacré, pour la raison que nous explique Nicomaque de Gerase au premier siècle, et qui le fait attribuer à la vierge Pallas. Sept est le plus grand parmi les chiffres vierges, c'est-à-dire indivisibles, ou premiers.

Pallas, littéralement « celle qui brandit une lance », est le surnom d'Athéna, que les Latins appelaient Minerve. Pindare a chanté sa naissance extraordinaire et comment, d'un seul coup d'une hache d'airain qu'il avait forgée, Vulcain la fit jaillir du front de Zeus. Elle s'en élança toute armée, en poussant un cri formidable. La terre en trembla et une pluie de neige et d'or s'abattit sur la cité natale!

Or, un des versants de notre Mont-Saint-Michel sur-Senne était précisément le quartier Notre-Dame aux Neiges, ainsi dénommé pour les chapelle et image d'une autre Vierge, coupable d'y avoir fait pleuvoir certain été, pareils flocons miraculeux, plus loin transmutés en une rue d'Or aux origines mystérieuses, serpentant vers la Grand-Place. Etait-ce là le fil d'Ariane trouvé par Puteanus, et tiré par lui à travers les arcanes bruxellois ?

Toujours est-il qu'ayant reçu en 1614, avec la charge de châtelain de Louvain, la jouissance de l'ancienne forteresse des ducs au sommet du Mont-Cesar, l'auteur de l'« *Anagrammatismo* » rebaptisa bizarrement cet antre où il allait pousser ses très particulières études, d'arche de Pallas.

Le crépuscule des anges

La ville de BRUXELA, nom composé de SEPT lettres remarque Puteanus, avait été assise par ses fondateurs sur SEPT collines, à l'instar de Rome, chef de l'empire et de la chrétienté, qu'ils prétendaient sans doute imiter.

Le Froid Mont, vulgairement Caudenbergh, avec son palais ducal, en était le Palatin tandis que la Montagne aux Herbes Potagères aurait pu rivaliser avec l'Esquilin. Il y avait encore celle de Sion et son monastère Sainte-Elisabeth vers le Botanique, le Mont des Aveugles, devenu celui des Arts, le Sablon et du côté de Saint-Gilles, la colline Saint-Pierre, toutes entourant le mont Saint-Michel, premier des sept, comme Michel était le premier d'entre les SEPT archanges...

Naguère en effet, l'Eglise proposait à la vénération des fidèles une escadrille de sept archanges, tous immortels comme il se doit. Mais l'immortalité n'est plus à notre époque, un passeport pour l'éternité. La purge n'est pas une exclusivité moscovite et les trois rescapés, Michel, Gabriel et Raphaël sont, comme d'ailleurs l'ensemble de la gent angélique, des morts en sursis. Ceux-là avaient été pourtant, aux temps de la Gnose et de leur splendeur, le génie chacun, ou mieux l'âme d'une planète !

2. ...meganck ou le rendez-vous sur la Grand-Place de tous les mystères de Bruxelles.

Ceux qui ironisent à propos d'anges ou du nombre des planètes ignorent le plus souvent que ces termes n'ont pas toujours eu le sens qu'on leur prête aujourd'hui. PLANETES était un simple adjectif grec, signifiant : errant, vagabond. Les Anciens qualifiaient ainsi, sans prétendre expliquer pour autant le phénomène, la course de certains astres, les distinguant par là du champ d'étoiles fixes, ou APLANETES, où ils évoluaient. L'ange de même, ou AGGELOS, était le facteur des postes d'alors, distribuant bonnes et mauvaises nouvelles. Anges ou planètes, nos sept vagabonds de l'espace, Soleil et Lune compris, sont en tout cas restés depuis, pour le théologien et l'astrologue, les messagers ailés du Destin.

Gabriel donc était la Lune, et c'est bonne logique s'il annonce à la Vierge Marie l'époque de ses couches. Raphaël, dans le rôle du Soleil, était le seul des sept à pouvoir diriger, à la chaleur de ses rayons, les pas de l'aveugle Tobie. Mars était Gamaël et Zadkiel, Jupiter. Vénus se prénommait Haniel et Saturne Zaphkiel. Quant à Michel, son sanctuaire poitevin est assez éloquent, dressé sur le haut du Mont Mercure.

Toutefois, s'emballe Puteanus, si Rome se vante à bon droit du nombre sacré de ses collines, le Nil des sept embouchures de son delta, les deux Ourses polaires de leurs sept luminaires, Bruxelles les vaut bien tous, Rome, l'Egypte, le ciel et ses planètes ! Car, outre ses sept montagnes, elle s'enorgueillit encore des sept bras de la Senne et surtout, de ses SEPT LIGNAGES...

Les porte-clés armoriés

Curieuse affaire que ces lignages, ainsi mis en évidence par un hermétiste notoire et à propos desquels les historiens n'ont pas fini de s'interroger, ni de s'étonner. Car si l'existence de ces sept groupes fermés est officiellement attestée déjà par une charte de 1306, un an avant l'arrestation des Templiers, leur origine reste un mystère.

Tout juste sait-on qu'il fallait obligatoirement en faire partie pour briguer un des SEPT mandats d'échevin de la ville, comme pour devenir doyen de corporation. Nul ne pouvait s'y faire inscrire s'il ne remplissait de strictes conditions, non pas de fortune, mais de sang. Prouver par exemple sa directe et légitime extraction, par voie masculine ou féminine, d'une des sept familles souches bruxelloises, d'où la qualité de lignager, ou de « bien-né ».

L'admission dans un lignage conférait au nouveau bien-né des privilèges exorbitants pour l'époque. Voilà un roturier qui allait dans les murs de sa ville, pouvoir jouir des droits jalousement réservés à la seule noblesse, et arborer en outre sur sa maison d'arrogantes armoiries lignagères, avec heaume, couronne ou bourlet, lambrequins, cimier, tenants ou supports, bref la panoplie complète du parfait chevalier !

L'héraldique, épave de la symbolique médiévale surnageant avec ses lois désuètes, est une science auxiliaire de l'histoire, capable de lever bien des énigmes. Un coup d'œil à la planche du « *Bruxella Septenaria* », représentant les blasons des lignages, suffit à s'en convaincre. Le lignage des SLEEUS, ou du Lion y exhibe fort naturellement le redoutable animal. C'est ce qu'on appelle des armes parlantes. Mais le nom est-il antérieur à l'emblème ? Ou celui-ci provient-il de celui-là ? Et les autres se confesseront-ils avec autant de bonne grâce ?

Le lignage de COUDENBERGH, ou de Froidmont, meuble son écu de trois tours. Il tire son nom d'une des sept collines et de la porte, autrement dite de Namur, qui s'y dressait. Or la plupart des portes d'enceintes étaient justement formées de trois tours, dont deux d'avancée. De plus, les remparts de Bruxelles comptaient sept ouvrages fortifiés du genre, la clé de chacun se trouvant, au quatorzième siècle, entre les mains d'un des sept lignages.

Ce détail des lignagers porte-clés invite à la réflexion. D'autant que le patronyme des STEENWEEGHE, ou de la Chaussée, évoque sa porte lui aussi, par le biais de l'antique voie pavée qui la traversait pour pénétrer en ville. C'était la route des pèlerins, s'il faut en croire les cinq coquilles que ce lignage blasonne en croix, à la manière dont le Mont Saint-Michel normand dispose les dix siennes en triangle.

Dès lors, pourquoi le lion des SLEEUS ne serait-il pas celui de la porte des Flandres ? Et pourquoi chaque lignage n'aurait-il pas choisi pour emblèmes un élément caractéristique de l'huis dont il détenait la clé ? Les neuf billettes des SERROELOFFS seraient fort bien un cloutage de renforcement, les trois faux lys des SERHUYGHS des serrures P10 fleurdelisées, l'émanché des SWEERTS une charnière, la bande ondée des RODENBEECKE, quelque bras de la Senne passant dessous...

L'imperceptible différence

Une tradition ésotérique ne saurait être mieux gardée, ni transmise que par une coterie, une caste fermée, fondée sur la race et dotée de privilèges héréditaires. A preuve le phénomène de l'anachronique science du blason, nous parvenant intacte par le

canal de la noblesse et de ses exigences généalogiques. Pareille responsabilité avait-elle à leur insu, incombé aux lignages bruxellois ?

Avais-je par ailleurs décelé, dans ce rôle d'huissiers et de porte-clés joué par les bien-nés, la cause des insistances de Puteanus ? Mais quelles clés, autres que celles des portes municipales, détenaient-ils en ce cas, d'assez d'importance pour avoir en 1646, alors qu'on menaçait de remanier l'enceinte et de la bastionner, mobilisé les dernières forces d'un éminent professeur d'université pour en assurer la dévolution ?

Telles étaient les questions que je me posais en feuilletant et relisant le « *Bruxella Septenaria* », d'abord à la Bibliothèque Royale, d'où l'ouvrage disparut mystérieusement dans l'intervalle, puis tantôt aux Archives Générales du Royaume, tantôt en cave à la section des Manuscrits, sinon dans le grenier de l'hôtel de ville, où le volume n'est pas par pur hasard coté 777. C'est là que je devais brusquement remarquer à la quarante-et-unième page, un détail qui me laissa perplexe...

Puteanus : la rose à sept pétales



BRVXELLA SEPTENARIA. 41

SEPTEM FAMILIARVM INSIGNIA.

Colles Roma suos jactat, Septem Ostia Nilus,
Astra micant totidem lucidiora Poli
BRVXELLA *& Nilus, Caliumque, & Roma Brabantia,*
Progenies Septem convenienter habet.

H. D. D.

HVGONIANA igitur Insignia (ut ordinem Carminis mei sequar) inter Silvanum clavâ armatum, nudamque Nympham, terna Argentea in scuto Cæruleo,
D 3 ungo-

La gravure représentait une sorte de roue, formée des armoiries lignagères et qui aurait eu l'archange Michel pour moyeu. J'étais intimement persuadé qu'il y avait, à la disposition circulaire des blasons autour du saint, à l'ordre où ils se suivaient, une justification. J'avais pensé à la succession des portes dans l'enceinte, mais un point me gênait : sur la photocopie en ma possession, les tours des Coudenbergh étaient en haut de la planche, soit au nord, alors que leur porte s'ouvrait au sud-est de la ville. Or, dans l'in-folio ouvert devant moi, c'étaient les Serhuyghs et leurs trois demi-lys qui coiffaient la figure!

Je crus rêver, volai vérifier les autres exemplaires : pas un n'était pareil ! La planche avait dû être réalisée en deux clichés. Et à chaque tirage, l'imprimeur avait intentionnellement modifié le dessin en faisant pivoter la couronne d'écussons autour de l'archange. Mais pour quelle et secrète raison ce travail inhabituel et compliqué? Car nul ne pouvait jamais s'en apercevoir s'il ne disposait d'au moins deux exemplaires du « *Bruxella Septenaria* ». Et s'il ne lui prenait comme à moi, la fantaisie de chercher...

Puteanus abat son jeu

Après mûre réflexion, j'orientai mes recherches dans le sens d'une table mobile de transposition, comme il s'en voyait dans la plupart des vieux traités de cryptographie, compulsés par Puteanus pour son « *Anagrammatismo* ». Ce genre de roue était utilisé, son nom l'indique, pour transposer un texte à coder en autres lettres, chiffres ou signes. Dans le cas du « *Bruxella Septenaria* », elle pouvait permettre, à condition d'en connaître le mode d'emploi, d'établir une relation entre les lignages, leurs armoiries et certains aspects symboliques et ésotériques du nombre sept.

Sept figures menant la ronde autour d'un saint Michel, me donnèrent l'idée d'un semainier. Pas besoin d'être grand clerc pour savoir en effet que chaque jour de la semaine est dédié à une des sept planètes, partant à un archange. Il restait cependant à trouver laquelle des sept entraînait les autres ou, si l'on veut, correspondait au dimanche, premier jour de la semaine et celui du Soleil.

Puteanus me parut au premier abord n'avoir pas cherché à faciliter la tâche d'un éventuel décodeur. Son jeu d'écussons à peine étalé, il se mettait à en battre les images comme un vulgaire paquet de cartes qu'il redistribuait selon la fantaisie de ses rimes. Puis, comme s'il y avait eu maldonne, le voilà qui annonce certain vitrail de Sainte-Gudule, deux fois

centenaire et à moitié effacé, pour conclure dans la langue de Virgile à la fragilité du verre, considération justifiant à elle seule l'entreprise d'un livre tel que le sien !

Ses craintes étaient hélas fondées ! La verrière en question avait disparu depuis belle lurette. Et avec elle, mon seul atout... si par chance, le manuscrit 420 de la bibliothèque municipale de Lille, héritage des Bénédictins, n'en avait donné un dessin où les blasons des lignages s'affrontaient par colonnes de trois, le septième mis en évidence au milieu du carré, étant le lion des Sleeus.

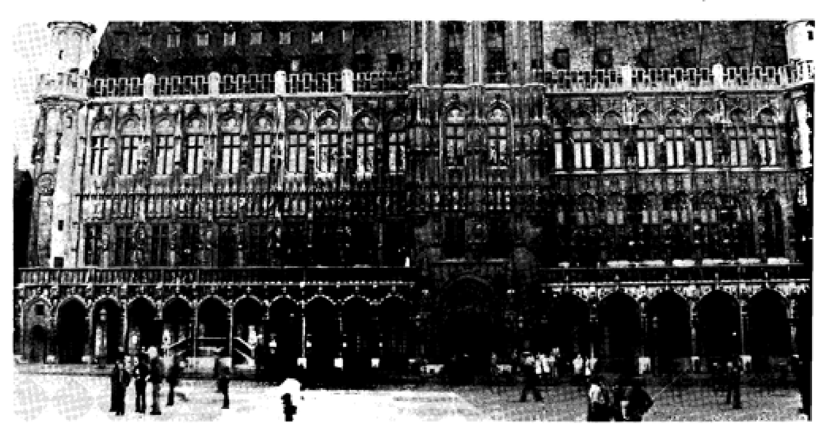
Pareille faveur à une des sept familles bruxelloises, ont objecté des historiens, était illogique; rien ne la justifiait; elle faisait douter de la réalité du vitrail. Or, pour la raison même qu'elle était insolite, la prééminence du lion m'apparut garantir au contraire la conformité du croquis : je tenais là ma carte maîtresse !

Les dictionnaires spécialisés s'accordent par extraordinaire sur la signification symbolique du lion. Ils voient en lui l'expression de la Force, de la souveraineté. Il est l'or parmi les sept métaux, le soleil parmi les sept planètes. Il devenait le premier parmi les écus des lignages, le dimanche de mon semainier, l'initiale recherchée. Il me fallait encore déterminer le sens de rotation de la figure : la balance tenue par l'archange me l'indiqua. Je pouvais enfin, comme les pièces d'un jeu, ranger les éléments de l'énigme sur l'échiquier :

Archanges	**Planètes**	**Lignages**	**Jours**	**Métaux**	**Blason**
RAPHAEL	Soleil	*SLEEUS*	Dimanche	*OR*	Or
GABRIEL	Lune	*SWEERTS*	Lundi	*ARGENT*	Argent
GAMAEL	Mars	*SERHUYGHS*	Mardi	*FER*	Gueules
MICHEL	Mercure	*STEENWEEGHE*	Mercredi	*MERCURE*	Pourpre
ZADKIEL	Jupiter	*COUDENBERGH*	Jeudi	*ETAIN*	Azur
HANIEL	Vénus	*SERROELOFFS*	Vendredi	*CUIVRE*	Sinople
ZAPHKIEL	Saturne	*RODENBEECKE*	Samedi	*PLOMB*	Sable

C'était à moi de jouer. J'avançai les métaux et fis mat !

L'hôtel de ville : douze et sept arcades



La rose à sept pétales

Au fait, comment ne l'avais-je pas remarqué plus tôt ? Cette espèce de roue armoriée, cette table de transposition circulaire avait visiblement l'aspect d'une rose à sept pétales, la fleur secrète des alchimistes, symbole de leur art, où chaque pétale est un des sept métaux de l'Œuvre.

Dès lors, tout s'expliquait ! Le chercheur d'autrefois se trouvait face aux remparts de Bruxelles, comme Œdipe devant Thèbes, autre ville à sept portes, gouvernée par sept sages. Pas de sphinx ici, pour proposer ou l'énigme, ou la mort. Mais sept lignages détenant séparément une clé, à introduire dans la serrure d'une porte. L'huis ouvert, une des sept voies descendait derrière vers le bouton de la rose, ou l'archange. Toutes se rejoignaient pour former la première des sept places de la cité qu'elles découpaient en sept groupes de sept maisons ou arcades. Par-dessus, l'énigmatique saint Michel était le mercure, sans lequel aucune transmutation n'était possible. Et le secret de Bruxelles était celui de l'or !

Il y avait, pour obtenir un soir au fond de son creuset la fabuleuse pierre philosophale, objet de tant de désirs et cause de tant de morts, deux chemins. Les alchimistes appelaient le plus ancien la voie humide, ou la voie longue, car il ne fallait pas moins de douze mois et tout autant d'opérations, chacune liée à l'un des signes du zodiaque, pour atteindre le résultat. L'autre était la voie courte, ou sèche, qui permettait de réaliser le Grand Œuvre en sept jours seulement, et sept opérations, grâce à un feu soutenu, dit de Roue. Elle venait des Mores d'Espagne et ç'avait été Nicolas Flamel qui l'avait fait connaître à son retour de Compostelle, après l'avoir expérimentée avec succès.

Quand l'Adepte parisien publia en 1413 son traité des Figures Hiéroglyphiques, les Bruxellois venaient de se bâtir un hôtel de ville sur douze arcades, sculptées pareil de sujets mystérieux. On se hâta de l'achever sur sept, en ce compris la tour marquant la réussite de l'Œuvre, commune aux deux voies. Puis on hissa au faîte l'archange Mercure, sans omettre de lui sceller sous le talon, pour l'édification des générations à venir, une médaille du pape Martin V, qu'on disait avoir été frappée dans du métal précieux obtenu au fourneau.

Des ouvriers, qui descendaient le saint pour le redorer, la trouvèrent en 1841. La pièce portait au verso d'un Agnus Dei, d'une invocation et de la légende, un texte que le savant numismate Lelewel, passionné de Cabale, jugea indéchiffrable en dehors des lettres O Q R I. Exemplaire unique et inconnu,



La girouette descendue

elle valait une petite fortune qui dut tenter quelqu'un, car elle semble bien s'être égarée sans espoir de retour, dans le dédale des archives municipales.

Ce jeton d'*argent*, qui avait par ailleurs embarrassé les historiens à cause de sa date d'émission antérieure à 1431, était enfermé dans un étui de *plomb*, lui-même placé à l'intérieur d'une boîte de *fer*, sertie dans le pivot de la sphère de *cuivre*, symbole planétaire, portant le diable et l'archange, alias *mercure*, caparaçonnés d'*étain* et de près de neuf mille feuilles d'*or*.

La rose aux sept métaux était ainsi plantée au point culminant de la cité. Et elle y fleurit encore puisqu'une exacte réplique de la médaille mystérieuse, jointe à celle commémorant l'événement, fut rescellée au même endroit quand on renvoya l'archange à ses nuages, observer le cours immuable du soleil et le voir chaque année, au soir du jour le plus long, l'achever sur l'emplacement où s'élevaient les tours de la porte de Flandre...

Un plein picotin de roses

L'archange de la Saint-Jean d'Eté à la flèche de l'hôtel de ville, désignait ainsi de subtile manière au pèlerin de la Connaissance, comme il le faisait au centre de la rose de Puteanus, celle des sept portes de la cité, marquée d'un lion, qu'il lui fallait emprunter. Par ce côté des remparts, la voie conduirait immanquablement le nouvel Œdipe à l'église Saint-Nicolas, en sorte qu'il ne puisse pas aborder la Grand-Place ailleurs que par la Maison de l'Ane.

Maître Aliboron attend pareillement le fidèle à Chartres, jouant de la vielle contre le mur de la cathédrale. Il représente le profane, aussi peu capable de comprendre les symboles exposés que lui de tirer une harmonie de l'instrument dont il pince les cordes. A moins qu'imitant l'âne d'Apulée, il ne passe sous le joug d'épreuves successives et ne finisse par brouter sur les conseils d'Isis, pour retrouver forme humaine, une pleine ration de roses !

Derrière l'*Ane*, *sainte Barbe* enflamme sa tour, image de l'athanor, ou fourneau de l'alchimiste qu'elle protégera des explosions tout au long de l'expérience. Ce pourquoi les artilleurs et les mineurs se l'éliront à leur tour pour patronne. D'une façade à l'autre, le chercheur rencontrera le *renard*, qu'il traduit en soufre pour l'ajouter à la matière première dans le *chêne* creux. Le feu brûle, la queue du *paon* déploie les couleurs du vitriol qui, refroidissant, devient le *heaume*, ou l'acier des philosophes.

A l'autre bout, rue de la Colline, un *Cerf Volant* à l'insolite démarche, est le *Cervus Fugitivus* de l'Adepte, son mercure des Sages. Le principe mâle s'unit au femelle, le feu de roue porte les matières à l'état volatil : ce sont les noces du *Roi* et de la Reine. Mais le creuset doit être ôté du four si l'on veut qu'avec le *Phénix*, s'opère la coagulation. Sur l'onde, suc mercurial à réserver précieusement, apparaît le *navire*, future *tête d'or* dont Gérard de Nerval qui avait percé les secrets de la Grand-Place, explique dans « Lorely » comment l'hôtel de ville ne put être bâti avant qu'on l'eût extraite du sol.

Après la sévère mise en garde d'une chauve-souris crucifiée, la *bourse* indique que le temps est venu d'apporter le métal précieux, de le peser dans la *balance*, l'humidifier, le broyer au *moulin*, ranimer le feu de roue et le pousser au maximum de sa puissance. Avec la *Fortune*, approche la multiplication; et voilà que la pierre passe par les *trois couleurs* décrites dans les vieux traités. Le bouton de *rose* s'épanouit dans le vase. L'Adepte compte sept pétales et sait qu'il a gagné. L'âne mâche la fleur et se métamorphose aussitôt. Il est Lucius, l'initié, l'éclairé. Il cueille les fruits de l'*arbre d'or* et, portant l'*étoile*, marche vers la fontaine de Jouvence...

La septième marche

Breuvage étrange que cette eau de Jouvence, gage d'éternelle jeunesse dont l'image des grimoires est un enfant urinant sous un chêne, à retrouver deux

L'église Saint-Nicolas



La fortune sourira-t-elle à l'alchimiste ?



cents pas derrière l'hôtel de ville, au coin de la rue... du Chêne. C'est là qu'officie en effet le plus célèbre et le plus vieux bourgeois de Bruxelles, en l'occurrence notre impudent Petit Julien, sous une large coquille à sept stries, symbolisant les sept fontaines qui enseignaient autrefois la merveilleuse recette. Laquelle serait perdue si un inconnu ne l'avait copiée aux dernières pages du « Petit Albert », ce bréviaire discret d'au moins dix générations de mages et de sorcières.

— « *Prenez huit livres de suc mercurial; deux livres de suc de bourrache, tiges et feuilles; douze livres de miel de Narbonne ou autre, le meilleur du pays; mettez le tout à bouillir ensemble en bouillon pour l'écumer et le passer par la chausse à hypocras, puis le clarifier. A part, mettez infuser pendant vingt-quatre heures quatre onces de gentiane, coupée par tranches dans trois chopines de vin blanc, sur des cendres chaudes, agitant de temps en temps; vous passerez ce vin dans un linge sans l'exprimer. Mettez cette colature dans lesdits sucs avec le miel, faisant bouillir doucement le tout et cuire en consistance de sirop. Vous le ferez rafraichir dans une terrine vernissée, ensuite le mettrez dans des bouteilles que vous conserverez dans un lieu tempéré, pour en prendre tous les matins une cuillerée.* »

Le sirop ainsi préparé prolongeait la vie, était-il affirmé, et guérissait le corps « *quand il n'en resterait qu'un petit morceau de poumon et que le reste serait gâté* ». La recette avait été confiée en 1535 à un général de Charles Quint, rentrant de la campagne de Tunis, par un pauvre paysan de Calabre qui le logeait. Le bonhomme était âgé de 132 ans, à ce qu'il assura au général. Lequel le voyant d'un si grand âge, s'informa de sa manière de vivre et de plusieurs de ses voisins, qui étaient tous presque âgés comme lui et même aussi fins et gaillards que s'ils n'avaient eu que 30 ans, quoique, d'ailleurs, ils avouèrent qu'ils avaient mené une vie assez libertine...

La recette dut de prime abord, paraître au général d'une extrême simplicité. A la condition de posséder bien sûr huit livres de ce suc mercurial qu'en suivant les enseignes de la Grand-Place, nous avons vu à l'issue de la quatrième opération, mis en réserve après avoir été écumé de sa tête d'or. Restait à savoir si le personnage avait réussi son sirop et en avait profité. J'entrepris de l'identifier et me retrouvai incontinent à Bruxelles : le mystérieux officier de Charles Quint n'était autre que don Ferdinand Alvarez de Tolède, mieux connu sous le titre de... duc d'Albe !

Or le 5 juin 1568, midi sonnant sur la Grand-Place ceinte d'un cordon de troupes, ce même duc d'Albe, gouverneur général des Pays-Bas, était apparu à la fenêtre d'un des immeubles du haut. Il avait eu le loisir de parcourir les façades qui, alors déjà mais plus obscurément, gardaient la formule de l'or, avant qu'un homme vêtu de noir, sortant de la Maison du Roi, ne commence à gravir les sept marches de l'échafaud.



Le comte de Hornes : au cou, la Toison d'or

Quelques instants plus tard, la tête de Philippe de Montmorency, comte de Hornes et 224e chevalier de la Toison d'Or, roulait sous l'épée du bourreau. La gloire et l'usage qu'on fera de sa mort allaient estomper le redoutable secret qui liait ces deux hommes et avait fait choisir par l'un le lieu de l'exécution de l'autre. Ce secret, c'était celui de la pierre philosophale...

Un homme sans âge

Philippe de Hornes n'était pas à dire vrai, le premier Montmorency à tâter de la recherche alchimique. Sans parler de son cousin l'archevêque de Laval (1) qui venait à peine d'achever en Poitou, la décoration hermétique du château de Dampierre, il y avait eu dans la famille, un siècle auparavant, un illustre précédent : Gilles de Rais ! Maréchal de France et compagnon de la Pucelle, celui qu'on a surnommé Barbe-Bleue avait misé toute sa fortune et sa vie sur la poursuite d'une pierre philosophale d'autant plus insaisissable que le grimoire de base était obscur. D'où l'erreur qui lui fit traduire l'allégorie du Massacre des Innocents, étape essentielle du Grand'Œuvre, par le meurtre vain d'innombrables enfants. Gilles était monté au bûcher, sans avoir réussi.

Hornes crut sans doute avoir plus de chance que son parent en accomplissant, à l'imitation de Nicolas Flamel, le pèlerinage d'Espagne. Mais il lui manquait cette humilité qui caractérise le véritable Adepte. Ses recherches n'avaient d'autre but que de pallier une situation financière désastreuse. En servant à la fois le roi d'Espagne, l'Eglise et les Gueux, il avait tenté sans succès de faire patienter ses créanciers les plus exigeants. Il voulait réussir et s'était pris au piège de ses propres intrigues. Et la valse des châteaux et des terres avait commencé : tout était engagé, hypothéqué loin passé sa valeur. Albe qui les convoitait et les confisquera, fera en réalité une fort mauvaise affaire.

Pourtant, à l'heure de son arrestation, le comte de Hornes pensait bien avoir gagné la partie. A quelque temps de là, au cours d'une ambassade, un homme sans âge, distingué, lui avait été présenté. Il paraissait honnête et disait s'appeler René de Cerclaires, baron de Fontaine et Anjou, seigneur de Breuil-Château et autres lieux. Il portait discrètement le collier de l'ordre de Saint-Michel et l'on chuchotait qu'il avait été conseiller du roi de France Charles IX, avant de passer la frontière pour des motifs de religion.

Cerclaires avait prétendu apporter une solution aux problèmes financiers qui assaillaient le comte. N'avait-il pas quant à lui — on pouvait se renseigner — découvert la véritable eau de Jouvence ? Maintenant, il était près de trouver la formule de la pierre philosophale, de réussir une transmutation ! Il ne demandait pas grand-chose : simplement qu'on lui prête un endroit retiré, où il pourrait continuer ses recherches dans la quiétude...

Philippe de Montmorency avait cru sur parole l'Angevin. La santé caduque de sa femme — elle aurait bien eu besoin de la potion magique — lui avait depuis longtemps, fait préférer à tout autre le séjour plus confortable du château de Weert. De ce fait, la vieille forteresse de Hornes dressée à une lieue de Ruremonde, avec ses hautes murailles, ses douves profondes et ses bois, était vouée à l'abandon. Ce repaire convenait aux travaux d'un alchimiste : il y avait installé Cerclaires.

L'événement se produisit peu avant le piège. Il faisait horriblement chaud. Montmorency avait prolongé de quelques jours sa visite à Weert. La veille du départ, en plein orage, Cerclaires était arrivé à toute bride de Hornes. Il avait réussi ! Il exhibait du bel or, on était riches...

Il aurait fallu remettre à plus tard le voyage de Bruxelles. Mais quand on a de l'or, on se croit autorisé à braver le destin ! Et d'abord, toute peine méritant salaire, il s'agit de payer à l'alchimiste le prix de son succès. On avait convenu du comté de Hornes : Montmorency fait établir sur-le-champ l'acte de cession. On aviserait des modalités au retour... Jamais un instant, il n'avait imaginé qu'il n'y aurait point de retour !

Le laboratoire fantôme

Philippe de Montmorency avait été trahi par son propre confesseur dominicain. Dans sa prison, il s'imagine qu'avec l'or, tout peut encore s'arranger, que Weert regorge peut-être déjà de lingots. Et pendant qu'il s'abaisse à emprunter quelques ducats à ses gardiens — il devra pour les rembourser, leur donner la montre dont il ne se séparait jamais —, le prudent Cerclaires ne quitte pas le château de Hornes de tout le procès.

Le séquestre fut prononcé. Il laissait à l'occupant la disposition du bien, en attendant un règlement définitif de la succession, circonstance dont l'alchimiste sut habilement tirer parti. Hornes, dont les trois cornets héraldiques figurent toujours dans le blason de Liège, relevait de ce pays et de son prince-évêque, l'Electeur de Bavière. Et si, aux dires du « Petit Albert », ce prélat usa avec bonheur du sirop de Jouvence, Cerclaires qui était le seul à en posséder le secret, put pendant trente-cinq ans œuvrer sans être inquiété, dans la pièce écartée de la forteresse qui lui servait d'officine.

En 1603, la situation se dégrade brusquement. Le séquestre est levé, la succession clôturée, et l'héritière Sabine d'Egmont, entend faire valoir ses droits. Cerclaires se méfie et recrute un quarteron de spadassins pour surveiller ses remparts. Contre toute attente, la demoiselle d'Egmont ne discute pas la cession du comté de Hornes. Par contre, elle réclame quatre-vingt-dix mille florins-or, somme considérable, en contrepartie de l'or alchimique que Philippe de Montmorency n'a pas reçu.

Contre toute attente également, le baron-alchimiste paraît avoir satisfait à la clause. Le 9 juillet de la même année, il fait en effet relief du comté de Hornes et en est solennellement investi dix-neuf jours plus tard par le prince-évêque, devant la salle de Curange.

Mais Cerclaires n'avait pas tort de se méfier. La chasse aux sorcières vient de s'ouvrir en pays de Liège et le chapitre de la cathédrale refuse d'entériner un marché qu'il soutient entâché de sorcellerie. Les chanoines font appel à la garnison espagnole de Ruremonde pour assiéger le château fort et arrêter le

« faux » comte de Hornes, opération qui n'enthousiasme personne.

Quand un an plus tard, les Espagnols se présentèrent à Hornes, l'alchimiste secrètement prévenu, avait pris ses dispositions. Les hommes s'étaient affairés toute la nuit dans les caves. Et à l'aube, les soldats qui firent l'assaut des murailles, ne trouvèrent plus qu'une forteresse vide : ni or, ni laboratoire, ni défenseurs. Après avoir dissimulé et évacué son matériel et sa fortune, Cerclaires avait gagné la campagne par des souterrains qu'il avait eu le temps de parfaitement connaître.

L'alchimie n'est pas une sinécure

Dix ans plus tard, nous retrouvons le baron de Cerclaires emprisonné pour dettes à La Haye. C'est que le château de Hornes est dans l'intervalle devenu garnison militaire et qu'il est bien dangereux d'y aller rôder pour récupérer son bien. Les Etats Généraux posent comme condition à son élargissement la cession de tous les droits qu'il possède sur le comté de Hornes, lequel château trouve décidément beaucoup d'amateurs ! L'alchimiste cède le 15 septembre 1614, sous la contrainte dira-t-il aussitôt libéré en désavouant sa signature.

Endetté en Hollande, Cerclaires retrouve bientôt à Bruxelles une nouvelle et étonnante richesse. Admis à la bourgeoisie le 13 février 1618, il vit à la cour des Archiducs en même temps qu'il se livre à de patientes recherches. Ses découvertes se voient sanctionnées cette fois par des ordonnances officielles, telle cette *« vis perpétuelle ou sans fin au moyen de laquelle on obtient une vitesse et une force quatre fois plus considérables que celles produites par la vis d'Archimède »*. Plus tard, il obtiendra des Archiducs l'exclusivité d'une invention qui consiste *« à emplir ou vider à l'aide d'une espèce de moulin et avec peu de coust tous fossés de forteresse ou autres, lacs, étangs, etc. »*.

Mais le document le plus surprenant de ces patentes, toutes conservées aux Archives Départementales de Lille, est certainement l'acte de Philippe IV d'Espagne qui autorise en fait l'alchimiste à pratiquer ouvertement son art sous la protection royale : le comte de Hornes pourra désormais *« rechercher et exploiter les mines de ries, marcasites, fer ou autres des Pays-Bas, dont les minéraux fourniront de l'or et de l'argent quand il les aura épurés selon son invention »*...

La fortune subite de Cerclaires, les patentes accordées pour ses travaux alchimiques laissent



Droogenbosch : la tombe de l'alchimiste Cerclaires

supposer qu'il s'est installé un nouveau laboratoire, à Bruxelles. Du vivant de Montmorency, il avait épousé Marie du Bois, la fille du capitaine de Weert, laquelle tenait de son père, le chevalier Jean-Baptiste du Bois, les seigneurie et château de Droogenbosch. C'est sans doute dans cette bâtisse-là, devenue Maison Communale, que se trouvait l'officine.

En 1624, au décès de son épouse, Cerclaires la fait enterrer devant le chœur de Saint-Nicolas, sous une grande pierre frappée de ses propres armoiries, collier et titre : comte de Hornes et chevalier du Saint-Esprit. La dalle a été récemment redressée dans le baptistère de Droogenbosch, derrière la cuve aux armes des du Bois. Un vieux manuscrit du Ministère des Affaires Etrangères en a conservé l'inscription où dans la marge un contemporain a écrit en patois ce commentaire : (2) *« René de Cerclaires pouvait bien la poser, cette épitaphe car avec lui, sa femme a beaucoup souffert et supporté de grandes misères »*. On conçoit en effet que la pratique de l'Art Royal ne soit pas une sinécure.

Veuf, l'alchimiste se retira à Bruxelles, dans le quartier de la rue Haute. Et sans doute le trouva-t-on parmi les habitués de cette Grand-Place hermétique dont il avait su si bien déchiffrer les symboles. Il mourut en la paroisse de la Chapelle le 6 août 1636, soit près de soixante-dix ans après le supplice de

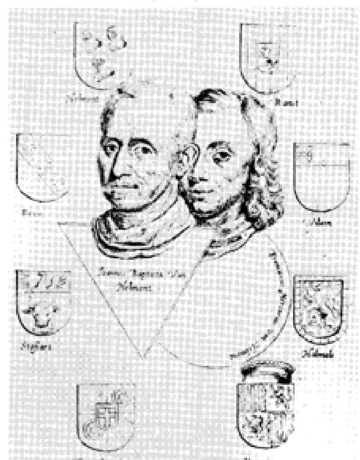
Montmorency, ayant largement dépassé les cent ans et prouvé que son eau de Jouvence n'était pas tout à fait un mythe. On l'enterra aux côtés de sa femme, d'après les comptes paroissiaux de Droogenbosch mentionnant un payement fait l'année suivante aux fossoyeurs. Il laissait un fils, Jean de Cerclaires, dont on ne sait pas ce qu'il devint.

Le soir où le mercure se transmuta

Cette année 1618 où, après une fort longue absence, René de Cerclaires était rentré s'inscrire à Bruxelles, aux registres de la bourgeoisie, un inconnu se disant comme lui étranger et Adepte, frappait près de Vilvorde, à la porte du médecin van Helmont. Les deux hommes causèrent très tard alchimie. Puis avant de partir, le mystérieux visiteur déposa sur la table une poudre, recommandant bien de l'emballer dans du papier au moment de l'utiliser.

Le savant avait suivi les instructions à la lettre. Le même soir, il fit fondre huit onces de mercure dans un creuset et y précipita l'enveloppe de poudre. La

Van Helmont père et fils : frontispice de l'Ortus Medicinae



pierre philosophale avait, dira-t-il plus tard en avouant l'avoir manipulée, la couleur de la poudre de safran, mais le poids et l'éclat du verre pilé. Il boucha ensuite le vase hermétiquement, le cuisit un quart d'heure au four, le plongea dans l'eau pour le refroidir brusquement et le brisa. Parmi les tessons, brillait un morceau d'or d'un poids égal au mercure employé.

La même année 1618 vit naître au savant médecin, un fils qu'il prénomma François-Mercure en souvenir de l'étranger — lequel n'était sans doute autre que Cerclaires — et de l'extraordinaire expérience. C'est lui qui, fervent adepte à son tour de la recherche alchimique et publiant en 1647 dans son « *Ortus Medicinae* », ou « Source de la Médecine », l'œuvre de son père décédé, narrera la surprenante origine de son prénom.

François-Mercure partait du principe qu'il ne fallait rien admettre qu'on n'eût vu et vérifié de ses yeux. Les grimoires invitaient-ils l'adepte à construire ses appareils de ses mains qu'il se mettait sur-le-champ au tour ou à l'établi. Y usait-on des symboles du tarot? Et le voilà mêlé à une tribu de Bohémiens, pèlerinant en leur compagnie de pays en pays, jusqu'à ce qu'il connût parfaitement leur langage. Poursuivi à Rome par l'Inquisition, honoré en Hollande et en Angleterre, il devint en Allemagne l'alchimiste de l'Electrice de Brandebourg et l'ami intime sinon le maître, de Leibniz qui lui dédiera à sa mort, survenue à Berlin en 1699, une élogieuse épitaphe.

La plupart de ses biographes l'ont soupçonné de posséder la pierre philosophale, parce qu'avec un revenu médiocre, il faisait face à de grandes dépenses. Il avait en tout cas hérité du matériel et du laboratoire paternel, une bâtisse sise au pied de l'église Saint-Pierre de Neder-Hembeek qu'il vendit en 1622, partant pour l'Italie. (3)

Ceci n'empêche pas certains de penser que le secret de l'or était dissimulé en quelque endroit de ces vieux murs, ou bien encore dans la sacristie de l'église contiguë, à laquelle l'alchimiste avait fait un legs. En 1751, des cambrioleurs dévalisèrent ce local, en emportant des objets précieux et... les archives ! On ne retrouva de celles-ci, dans la boue d'un chemin, que des registres sans importance. Quant aux voleurs, on n'en entendit jamais plus parler.

Moins d'un siècle après, c'est le comte Pecci, nonce apostolique à Bruxelles, qui se prend d'intérêt pour le laboratoire de van Helmont. Il en obtient libre disposition et y vient passer seul de longs moments. On sait que le nonce devint pape sous le nom de



Neder-Over-Hembeek : la tour Saint-Pierre



Van Helmont : le matras, les roses et l'Adepte

Léon XIII et que les savants lui doivent d'avoir entr'ouvert pour eux les Archives Secrètes du Vatican.

Plus récemment, cette demeure philosophale, doublement historique, fut léguée à la ville de Bruxelles, sous l'expresse condition de la restaurer. Nos édiles acceptèrent et s'empressèrent, nonobstant les protestations, de la faire démolir ! Ils ne découvrirent pas, semble-t-il, la formule de la poudre de transmutation dans ses ruines. Encore que le terrain vaille aujourd'hui pour les politicards et les spéculateurs, bien plus que l'or et le savoir !

Et sur cette pierre...

Le Bruxellois, qui hausse les épaules quand on lui parle de transmutation métallique, n'hésite pas à dédier par ailleurs, plaques commémoratives et statues à ses plus notoires alchimistes. Quitte, comme à Vilvorde, rue de Louvain, à prendre n'importe quelle maison ancienne pour en faire le laboratoire de van Helmont. (4) Cependant qu'au fond du Nouveau Marché aux Grains, notre Adepte lui, réfléchit depuis près d'un siècle, assis sur son socle de pierre, un livre ouvert sur les genoux et, déposés à ses pieds par le sculpteur Van der Linden, le vase ou matras qui servit à la fameuse expérience, avec trois fleurs coupées pour signifier la réussite.

L'inscription dithyrambique rappelle que ce savant au-dessus de tout soupçon, décédé en 1644, inventeur d'un corps jusque là inconnu auquel il avait trouvé le nom de gaz, était né en 1579. Soit dix années seulement après la disparition de deux célèbres Adeptes bruxellois, le comte de Hornes statufié en haut du Petit Sablon, et un autre bien plus illustre, mais à qui personne n'a fait pareil honneur : Pierre Brueghel !

C'est à la Grand-Place pourtant que le peintre brabançon parait avoir emprunté les symboles de ses sept Péchés Capitaux, lesquels masquent fort mal les sept opérations de la voie Sèche. Saint Michel est descendu pour lui de son perchoir, vouer aux flammes de l'athanor des anges rebelles aux ailes de paon. Margot l'enragée, la Tour de Babel, la Chute d'Icare ou le Triomphe de la Mort procèdent de la même et périlleuse veine (5). Mais les plus compromettantes de ses œuvres, il les avait soigneusement serrées dans son atelier de la rue Haute (6) où, se sentant mourir, il priera sa femme de les brûler, avant qu'elles ne tombent entre des mains profanes.

Un dessin satirique de Brueghel décrit avec un luxe troublant de détails, le laboratoire d'un alchimiste. Mais l'ironie se révèle vite un prétexte à faire passer une légende hermétique relative à la matière

L'Alchimiste de Brueghel





Rue Haute : la maison où Brueghel brûla ses œuvres



Brueghel : l'iris devant la porte de Bruxelles

première de l'Adepte. Aussi est-il permis de se demander si le peintre n'avait pas personnellement taquiné au fourneau la pierre des philosophes. Et si ce n'était pas là, le dangereux secret dont il avait fallu in extremis supprimer les traces.

Etrange en outre que ses héritiers soient allés demander à Rubens de le peindre sous les traits de Simon, fils de Jonas, dit *la* Pierre, au moment précis où l'apôtre reçoit les deux clés, l'une d'or, l'autre d'argent. Car celles-ci étaient aux dires de Nicolas Flamel, l'emblème du Magistère ou Grand Œuvre, conférant à l'Adepte le pouvoir de dissoudre la matière et de l'amalgamer, selon l'antique devise de cet art : *Solve et Coagula !*

Les Adeptes sont parmi nous...

Le tableau de Rubens surmontait, dans le bas-côté sud de l'église de la Chapelle, (7) l'épitaphe et la tombe de Brueghel, devant laquelle on dut voir cinquante ans plus tard, venir méditer l'ombre du baron-alchimiste de Cerclaires, retiré dans cette même paroisse pour y goûter paisiblement les effets de son sirop de Jouvence. Mais nous n'avons plus qu'une copie de cette œuvre ambiguë. L'original a été vendu à un collectionneur hollandais et se trouve aux Etats-Unis.

De même faut-il faire le voyage de Naples pour retrouver une détrempe que l'artiste brabançon peignit au soir de sa vie et dont il fit sans doute son testament. Il était un beau matin, parti dans la campagne contempler de loin les murs de sa ville, dont il avait longuement étudié les mystères et les hommes. Il avait planté le chevalet près de l'église d'Itterbeek, parce qu'elle était dédiée à son saint patron de Pierre, de qui le coq est le vitriol et les larmes, la condensation. A sa droite, serpentait vers les douves et les remparts un filet d'eau qu'on appelait, non sans relents ésotériques, la rivière des Géants.

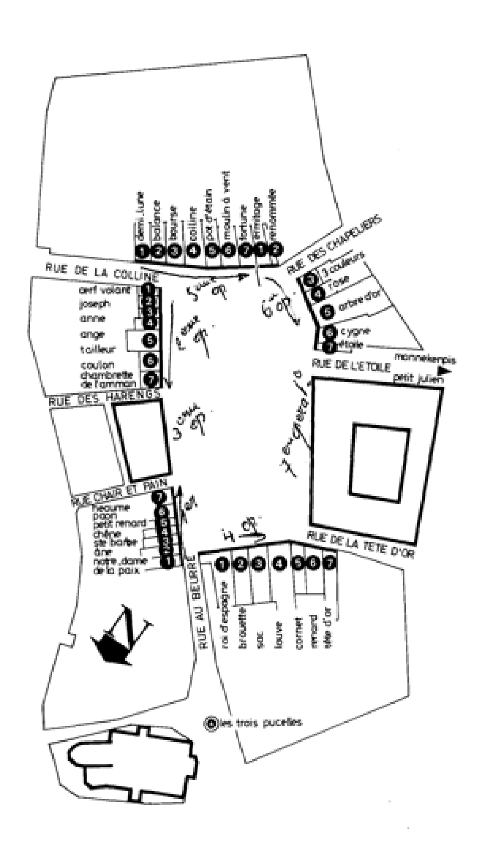
Et parce qu'il les connaissait bien, les habitants de sa ville, il esquissa ces aveugles dont le premier, jouant de la vielle comme l'âne musicien sur la Grand-Place, s'effondre dans le ruisseau, entraînant derrière lui ses congénères hébétés. Les pèlerins des ténèbres sont six : un maillon trop peu pour réussir l'Œuvre ! Et devant l'entrée de Bruxelles, Brueghel mit tout exprès une grande, très grande fleur d'iris...

Le lys des marais n'est pas seulement l'emblème millénaire de Charles de France, mais aussi la fleur que tient de la dextre saint Michel sur un des plus anciens sceaux de la ville. Ceci tient à ce qu'étant le substitut de Mercure, l'archange est le messager céleste au même titre que la déesse Iris, dont les sept teintes de l'écharpe sont par ailleurs l'allégorie du Grand Œuvre. Elle et lui ont pour couleur le pourpre, comme le sont restés tapis et tentures de l'hôtel de ville, semés d'iris sans nombre. Mais quel guide est encore capable de vous l'expliquer ?

Les Bruxellois sont aveugles, disait Brueghel, paraphrasant l'Evangile. Mais ont-ils changé ? Même les orfèvres et marchands d'or qui tiennent boutique autour de la Grand-Place et de ses secrets d'alchimie, ont oublié comment leurs ancêtres vendaient au même endroit de la matière première aux néophytes, des grimoires et des formules, promettant de leur racheter le métal précieux obtenu au fourneau. Cependant, en ville et pour qui sait, plus d'un chercheur continue d'opérer selon les vieux traités. La quête de la Pierre des Sages possède pour eux une valeur seconde, autrement importante que l'obtention de l'or ou d'un élixir de longue vie. Et je m'en voudrais de n'avoir pas salué au passage la persévérance et le désintéressement des nouveaux Adeptes de l'Art Royal.



Eglise de la Chapelle : les clés de la transmutation sur la tombe de Brueghel.



UN MODERNE ARGONAUTE LE LONG DES FACADES DE LA GRAND-PLACE

Mis à part l'hôtel de ville gothique, la Grand-Place que Jean Cocteau a qualifiée de plus riche théâtre du monde, appartient au style BAROQUE ITALIEN. L'ensemble était plus homogène au milieu du siècle dernier, quand Gérard de Nerval pouvait encore comparer l'ancienne Maison du Roi, depuis reconstruite en néo-gothique, à un palais vénitien. Seule la maison du Cygne relève, sans jurer en rien, du style Classique Français.

Après le bombardement d'août 1695 par le maréchal de Villeroi, il ne restait debout sur la place que les murs de l'hôtel de ville et la façade de la Louve. La ville et le pays se débattaient dans d'inextricables difficultés financières qui aboutiront à l'insurrection de 1718 et à la décapitation du doyen des métiers, Anneessens. Cependant, on s'était mis immédiatement au travail. Le 24 avril 1697, une ordonnance intervint, interdisant aux propriétaires comme aux ouvriers, sous peine de démolition et d'amendes, de bâtir sans que les plans aient été au préalable approuvés et reconnus conformes, entendu *« qu'il est raisonnable de mettre les pignons en harmonie les uns avec les autres »*. Ceci, tout en expliquant l'homogénéité architecturale, aurait dû comme le manque de ressources et l'insécurité, mettre un frein à la reconstruction. Il n'en fut rien pourtant : cinq ans plus tard, la Grand-Place était entièrement relevée de ses ruines.

L'ordonnance de 1697 avait en fait donné la haute main sur l'œuvre à un seul personnage, le contrôleur-général Guillaume de Bruyn. Maître-maçon de la cour, il avait succédé dans cette charge enviée à son père, avant de faire quarante ans partie du magistrat bruxellois. De Bruyn passe pour un des meilleurs architectes de son temps. Près du tiers des trente-cinq maisons de la place lui est attribué avec certitude, dont le Tailleur et l'Arbre d'Or. Deux sont de son élève, l'ébéniste italien Pastorana, le Sac et surtout le Cornet, remarquable par son étonnante façade en poupe de navire. Et il n'est pas

douteux qu'il faille aussi lui endosser, sinon la paternité des autres, du moins la supervision. C'est donc à juste titre qu'on peut considérer Guillaume de Bruyn (1649-1719) comme l'auteur de la Grand-Place, et plus spécialement de son décor symbolique.

Maître-maçon après son père, au Métier des Quatre Couronnés, Guillaume de Bruyn en avait hérité des traditions corporatives. Aussi, le choix pour ses façades des trois ordres, dorique, ionique et corinthien superposés n'est-il pas un hasard. Ils correspondent aux trois grades maçonniques d'apprenti, de compagnon et de maître, aux trois degrés de la Connaissance ou de l'Initiation, indiquant que trois sens sont à chercher successivement dans cette séquence hermétique, allant de l'alchimie opérative à celle qu'on pourrait appeler spéculative, ou spirituelle. Les alchimistes ont dit à propos de leurs traités, qu'ils étaient comme un fruit : quand on l'a pelé et qu'on en a savouré la pulpe, il reste l'amande, cachée dans le noyau. Les façades, d'après leur signification propre, n'ont pas toutes cette intégrale superposition des trois ordres, dont l'exemple le plus strict se voit au Marchand d'Or, alias Chambrette de l'Amman.

Quarante ans au magistrat de Bruxelles, comme conseiller puis contrôleur-général, ne pouvaient rien laisser ignorer à Guillaume de Bruyn du système des sept lignages en vigueur depuis le moyen âge, au sein desquels étaient traditionnellement et exclusivement choisis les bourgmestre et échevins de la ville. Le professeur Putéanus venait précisément de démontrer quelques années plus tôt la valeur ésotérique de cette institution, symbolisée par une rose alchimique dont chacun des sept pétales était un des sept blasons lignagers, par ailleurs portés par des chevaliers sur les arcades de l'aile orientale de l'hôtel de ville.

Putéanus montrait comment les 7 lignages procédaient des 7 portes d'une ville bâtie sur 7 collines, comportant 7 paroisses, comptant 7 places, 7 tours, et j'en passe. Quoi qu'il en soit, on constatera que 7 rues aboutissent à la Grand-Place, la divisant en 7 blocs d'édifices, eux-mêmes faits de 7 maisons. Cette division par 7 correspondait aux 7 opérations alchimiques nécessaires pour obtenir la pierre philosophale en 7 jours, selon la voie dite courte, ou sèche.

Si l'Hôtel de Ville n'obéit pas à la loi du nombre 7, c'est qu'il a été conçu trois siècles plus tôt, à une époque où la pierre philosophale réclamait une année entière et douze, non pas sept opérations, par la voie longue, ou humide. La découverte de la voie sèche, intervenue en cours de travaux, explique pourquoi la tour portant l'archange Michel et signifiant la victoire de l'Adepte, n'est pas au centre de l'édifice. On dénombrera en effet, tenant compte du porche final, 12 arcades à gauche, 7 à droite. C'est donc l'hôtel de ville, ou la réussite quelle que soit la voie, qui déterminera l'ordre à suivre pour la lecture des enseignes des façades, chaque série convergeant vers lui, du nord au sud, soit de l'obscurité vers la lumière.

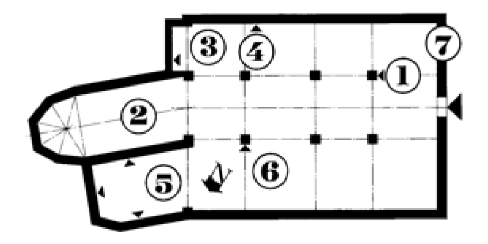
Comme à Chartres, où l'âne musicien est le point de départ du déchiffrement ésotérique de la cathédrale, c'est par la Maison de l'Ane qu'il faut commencer celui de la Grand-Place, maître Aliboron étant bien sûr l'Ane d'Or d'Apulée, qui doit aller à l'autre extrémité de la place brouter une rose pour redevenir homme, invitation non déguisée à étudier l'une après l'autre chaque enseigne jusqu'à celle de la Rose. Mais c'est aussi l'âne-attribut de saint Nicolas, chargé d'or et de cadeaux, suggérant de descendre jusqu'à l'église dédiée au saint évêque, dont après le bombardement, de Bruyn avait sommé la tour d'un clocher sculpté aux trois ordres superposés. On emprunte pour ce faire la rue au Beurre, encore bordée aujourd'hui comme au moyen âge, des échoppes d'orfèvres, de marchands d'or et de bijoutiers.

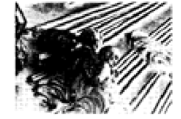
L'EGLISE SAINT-NICOLAS

1. LE CHRIST AU PIED DORE

Premier geste réclamé au visiteur : aller à quelques pas de l'entrée, caresser de la main droite l'insolite pied cuivré d'un Christ aux outrages en bois polychromé (XVIe s). Pareille démarche avertit l'initié et réclame







son attention. On caresse de même à Hal le gisant noir du petit dauphin de France, à Mons un singe accroupi et sur cette même Grand-Place bruxelloise, le bras de l'échevin 't Serclaes. Le pied du Christ contient une relique de la vraie Croix, lui conférant le caractère sacré indispensable au maintien séculaire d'une tradition qui n'est pas spontanée. Le magistrat de la ville s'est en effet adressé aux prostituées que l'on voit encore trois siècles plus tard, accomplir le rite avant de se rendre au travail. Saint Nicolas était leur patron, eu égard à un épisode miraculeux de sa vie, relaté précisément dans le chœur qu'il convient ensuite de gagner.

2. LE CHŒUR

L'*orientation* surprend d'abord : il est bâti hors d'axe, comme si une importante rectification avait été nécessaire. Le hasard est à exclure car, orienté à 30° N de la ligne équinoxiale, le chœur s'avère ainsi dirigé vers le lever solaire du 5 juin, soit la fête de saint Boniface, patron des orfèvres bruxellois.



Les *lambris* content en dix médaillons comment saint Nicolas est à son tour devenu le patron des marchands d'or. A droite, il est debout dans son bain à sa naissance, ainsi qu'on voit le roi dans les traités d'alchimie. Puis il lance trois bourses d'or à trois prostituées qui en retrouvent incontinent leur pucelage; d'où le culte à lui rendu par ces dames en ce lieu. Il part ensuite en pèlerinage à Jérusalem où les portes du temple d'Hiram s'ouvrent miraculeusement devant lui, avant que, créé malgré lui évêque de Myre, il n'y renverse les idoles du temple de Diane. En face et à gauche, après un songe interprété, le saint délivre trois prisonniers innocents, ce qui lui vaudra pour attribut trois hommes émergeant d'une tour coupée par le milieu. De cette image déformée, est née la légende des enfants au saloir. C'est alors l'évangéliaire reçu de Constantin, le naufrage évité et la glorieuse montée au paradis.

D'autres miracles, comme le trésor rendu au Vandale, ont fait de saint Nicolas le gardien attitré de l'or caché. Dans les pays germaniques, il protège en outre les chercheurs de minerais, suite à une confusion voulue avec le génie nordique des mines, Nickel; d'où le nom du métal. Les alchimistes avaient, on le voit, de multiples et bonnes raisons pour invoquer ce saint dont l'autel est le latéral droit.

3. L'ANGE A LA TETE DE MORT

Au-dessus de l'autel et d'un moderne saint Nicolas, version enfants au saloir, on cherchera parmi les angelets entourant le triangle rayonnant, celui qui en bas et à gauche, porte discrètement sur le genou une tête de mort. Ce crâne, symbolisant la *putréfaction* de la matière première, sans laquelle ne se peuvent génération, ni transmutation, était d'autant plus évocateur autrefois que chaque église était un cimetière. A quelques pas, le lambris de la nef latérale exhibe un second crâne, cette fois ailé lui-même.

4. LA NEF LATERALE DROITE

Le crâne ailé du lambris supporte deux fois un ove, pouvant signifier l'œuf philosophal. Entre eux, l'apôtre Simon, qui allait être surnommé Pierre, ou la Pierre, est surmonté des deux clés croisées, étant pour l'alchimiste celles de la *Solution* et de la *Coagulation*, selon sa devise : *Solve et Coagula*.

A gauche, une statue de sainte Barbe, qui protégeait les alchimistes des explosions, d'où son patronage aux canonniers, mineurs, pompiers. La tour à ses pieds était l'*athanor*, ou fourneau pour la cuisson des

matières et le ciboire, le creuset, ou vase. Quant à la palme, ou la plume de paon, disparue, elle signifiait le vitriol. A la colonne d'en face, sous l'œil d'un saint Jean le Précurseur du baptistère, est bizarrement esseulé un Enfant-Jésus, portant un globe.

5. LA CHAPELLE NOTRE-DAME DE PAIX

Cet Enfant-Jésus est le même qui manque curieusement à la Vierge, assise sur un autre globe au faîte de l'autel de la chapelle latérale gauche. Cette statue (1727) souligne que le culte rendu à Notre-Dame de Paix remonte au IX[e] siècle, peu après qu'à Basse-Wavre (Brabant wallon) de mystérieuses apparitions aient été suivies de la découverte d'un coffre dont nul n'a jamais su le contenu. Un orfèvre bruxellois fut chargé de lui exécuter une châsse. Exposée à St-Nicolas, où elle opéra des miracles, elle y est régulièrement revenue.

Si la Vierge de l'autel (XVI[e] s.) est classique, la nôtre tient un rameau vert et une couronne de feuillage, à retrouver sur le cénotaphe des Martyrs de Gorcum, dans une niche du mur gauche. De ce monument, symbole de la *Putréfaction*, monte un tronc d'arbre fleuri de marguerites, le grec *MARGARITES* signifiant : perle précieuse.



6. LE BOULET DANS LA COLONNE

En quittant la chapelle Notre-Dame de Paix, un boulet de canon enfoncé en haut d'une colonne et millésimé 1695, fait le lien avec la Grand-Place détruite où a été rebâtie la maison dite « Notre-Dame de Paix ».

7. LA FONTAINE DES TROIS PUCELLES

Elle se dressait au milieu des échoppes des orfèvres et des marchands d'or, sur la petite place entre Saint-Nicolas et la Grand-Place. On jetait dans son bassin des pièces d'or, en souvenir des bourses lancées par le saint aux trois prostituées redevenues miraculeusement pucelles. Le rite n'a pas complètement disparu et il n'est pas rare de voir venir quelqu'un jeter sa pièce, mais cette fois dans la baratte de la laitière, dont la statue jouxte l'église. Si elle s'y dépose, c'est signe de chance.

C'est la pudibonderie autrichienne qui a fait enlever cette vasque où, d'un piédestal triangulaire, trois jeunes filles nues adossées à une colonne, faisaient jaillir de leurs seins un filet d'eau. Le monument est au musée communal. Il existe des projets d'en replacer une réplique. Ce pendant féminin du Manneken-Pis serait un juste retour à la tradition symbolique ainsi qu'un attrait touristique de plus pour la capitale.

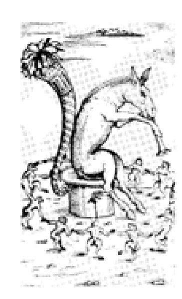


LA GRAND-PLACE

I. Groupe nord La première opération

1. NOTRE-DAME DE PAIX

La Vierge qui en est l'enseigne, couronnée, fait à l'aller comme au retour le relais avec celle, vénérée sous le même vocable dans l'église Saint-Nicolas. Elle tient aussi son rameau de feuillage. Mais elle a le ventre orné d'un soleil rayonnant, car elle va enfanter de l'Or des Philosophes. C'est pourquoi l'encadrent deux cornes d'abondance.



2. L'ANE

Sans doute jugée péjorative, l'enseigne de l'Ane a été enlevée. Le dessin de F-J. De Rons (1737) nous montre l'animal aux longues oreilles au milieu du balcon, tournant résolument le dos aux cornes d'abondance de Notre-Dame de la Paix. Il est pareillement représenté, adossé à une corne d'abondance, dans le traité alchimique « *Della Transmutatione Metallica* », publié en 1569 à Brescia par G.B. Nazari.

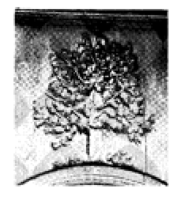
Jouant en outre d'une flûte, cet âne musicien est le double de celui qui, avec une vielle sur la muraille de la cathédrale de Chartres, indique à l'Adepte où débute son chemin.

Cette allégorie de l'Ané d'Or est tirée du livre des « Métamorphoses », du poète latin Apulée. L'âne représente le profane auquel il n'est permis de retrouver forme humaine que si, après une série d'épreuves, il arrive à brouter une brassée de roses. L'Ane de la Grand-Place était tourné vers les façades qu'il lui faudrait déchiffrer une à une, avant d'atteindre à l'autre extrémité, la Maison de la Rose.

3. LA SAINTE BARBE

Autrefois la Ronce Couronnée, soit la matière première. Le bas-relief montrant sainte Barbe est une interprétation moderne : la tour devrait être ronde, à trois étages ou fenêtres. Le choix de cette sainte pour enseigne indique qu'il convient ici d'allumer le fourneau.

4. LE CHENE



Le chêne sculpté au-dessus de la porte représente en alchimie le Sel, ou matière première fermentée, qu'on obtenait à l'aide d'un vaisseau de bois, ou mieux d'un tonneau de chêne fendu, appelé « chêne creux ».

5. LE PETIT RENARD

L'enseigne du Petit Renard a remplacé à la reconstruction celle du « Samaritain ». Il n'y a guère, on apercevait encore l'animal empaillé à la vitrine. Une liquidation l'a fait disparaitre.

Comme le bouc, le renard est un substitut du diable. Son odeur est celle du soufre, dit-on, métalloïde qu'il signifie pour l'Adepte. On notera que les maisons du Chêne et du Petit Renard sont sous le même toit. Cette particularité indique qu'il faut ajouter le renard au chêne, c'est-à-dire le soufre à la matière première fermentée.

6. LE PAON

Le Paon développe sa queue au balcon du premier étage. Ses plumes multicolores comme celles du coq — d'où le terme anglais cocktail — sont l'hiéroglyphe alchimique du vitriol. On obtient celui-ci en faisant, comme le suggère la sainte Barbe, cuire le mélange précédent dans l'athanor.



7. LE HEAUME

L'enseigne est double. Au premier bas-relief, six enfants nus enlèvent une armure du feu; au second, six autres dressent le heaume sur un trophée.

L'œuvre alchimique est fréquemment représentée par le jeu des enfants, le « *Ludus puerorum* » (8). Il faut, comme eux, retirer la matière du feu, la faire refroidir, pour obtenir l'Acier des Philosophes, ou si l'on veut, le heaume. Par là s'achève la première opération.



II. Groupe nord-est
La deuxième opération

1. LE CERF VOLANT

La vieille enseigne se trouve sur le côté de la maison, quand on s'avance dans la rue de la Colline. C'est un bas-relief où le cerf, poursuivi par les chiens, est sculpté dans une position insolite, impossible. D'où l'appellation de *Cerf Volant*. Or, le *Cervus Fugitivus* des alchimistes n'est autre que leur mercure, ou vif-argent, métal par l'emploi duquel débute la *deuxième opération*.

2. JOSEPH

Cette maison, comme ses voisines, appartenait à un maître-maçon bruxellois, sans rapport avec le prénom de Joseph inscrit sur la façade. Celui-ci renvoie par contre au *principe mâle* utilisé pour fabriquer l'or, à savoir le soufre transformé par la précédente opération.

3. ANNE

A côté de Joseph, Anne est le *principe femelle*, ce mercure déjà énoncé au Cerf Volant. Anne et Joseph étant sous un même toit, il faut unir les deux principes, marier le mercure au soufre. Sachant cependant que sainte Anne n'est pas l'épouse mais la belle-mère de Joseph, l'Adepte comprend que les deux matières ne peuvent s'amalgamer naturellement. Il lui faut donc user d'un procédé que l'immeuble suivant lui indiquera.

4. L'ANGE

Deux masques, homme et femme, sont sculptés au premier étage. Entre eux, l'enseigne montrait un ange debout, tenant de la dextre un rameau, sans doute d'olivier, car c'était l'ancien nom de l'immeuble. De l'autre main, il tenait une balance, l'assimilant à un saint Michel. L'ensemble signifie que, pour amalgamer les principes mâle et femelle, les matières doivent être portées à l'état volatil. Les vieux traités usaient de la même manière d'un saint Michel, autre allégorie du *mercure*, les ailes en plumes de paon pour signifier le *vitriol*, piétinant un diable qui est le *soufre*.

5. LE TAILLEUR

Primitivement, cet immeuble était partagé entre la Taupe et la Chaloupe d'or, d'où l'enseigne de la taverne. Il doit son nom, moins au fait qu'il appartenait à la corporation des tailleurs d'habits qu'à la statue qui le surmonte, un bras tendu vers l'hôtel de





ville, et dont la tradition fait un saint Boniface. Or, Boniface était évêque, tandis que le nôtre est coiffé d'un bonnet et vêtu d'un blouson qui lui découvre les genoux.

Sur le gable portant ce personnage singulier, est sculpté un écu au chêne. L'arbre est effectivement un des attributs du saint. Encore que l'iconographie lui place sur le blason, non pas un chêne ni une paire de ciseaux comme ici, mais une roue, emblème de ses évêchés de Mayence et d'Erfurt. Et cette dernière ville est célèbre pour une université alchimique, où Basile Valentin composa ses fameux traités chimico-philosophiques.

C'est donc une véritable piste aux anomalies que propose cette façade, ramenant à la pierre philosophale. Car si la roue est absente au fronton du Tailleur, elle se découvre plus bas, au-dessus de la porte et derrière un buste de femme, identifié à sainte Barbe, la patronne des alchimistes. Laquelle, portant diadème dans sa niche circulaire, pourrait tout aussi bien se nommer Catherine...

La roue désigne en tout cas ce feu, que les Adeptes disent *de roue*, violent et continu, capable de porter en quelques heures le fixe au volatil, comme le confirme un ange ciselé au diadème de la sainte, et de réaliser l'amalgame promis. Et c'est bien d'un feu violent que parle l'inscription du fronton, en même temps chronogramme donnant l'année 1697 :

QVAS FVROR HOSTILIS
SVBVERTERAT IGNIBVS AEDES
SARTOR RESTAVRAT
PRAESIDIBVSQVE DICAT

Cette maison que par le feu a détruite l'ennemi, le *SARTOR* l'a restaurée et la dédie aux magistrats.

Qui est ce mystérieux *SARTOR*, — terme latin qui ne signifie pas tailleur, mais ravaudeur — que désigne la dédicace ? Il s'agit en fait d'un jeu de mots. Car en supprimant une lettre et sans même devoir mêler les autres, selon le procédé de l'anagramme poétique, on obtient le mot *SATOR*, ou semeur, lequel qualifiait l'Adepte, celui qui œuvrait à la recherche de la pierre philosophale.

6. LE COULON

Victor Hugo, une inscription le rappelle, résida en 1852 dans cette maison, aussi nommée *Le Pigeon*. Il y écrivit « Napoléon le Petit » et ses « Châtiments ».

L'enseigne du Coulon, qui appartenait à la corporation des peintres, n'a pas été replacée après le bombardement de 1695. Au cadre central (9), un pigeon blanc s'envolait, dans une guirlande circulaire portée par deux angelets. De part et d'autre était répété le blason des peintres et batteurs d'or, qui est d'azur à trois écussons d'argent. Dans les cadres latéraux, deux cartouches tenus par des angelets portaient, à droite : LE COVLON, et à gauche : DE DVYF. Le pigeon annonçait au chercheur le passage des matières à l'état volatil.

7. LA CHAMBRETTE DE L'AMMAN ou LE MARCHAND D'OR

Ces appellations différentes couvrent en alchimie le même phénomène : l'amalgame qui va s'accomplir dans l'athanor. La chambre à gaz est dénommée chambrette de l'amman par un subtil jeu de mots entre amman, magistrat bruxellois et amant. Ce procédé était en vogue au XVI[e] siècle quand saint Corneille par exemple, en hollandais *Cornélis*, était représenté en manteau fleurdelisé, portant une corne de vache : *corne et lys*.



III. La Maison du Roi
La troisième opération

De style néo-gothique, l'actuel bâtiment a été édifié de 1873 à 1885, sur l'emplacement où s'élevait au XIVe siècle une halle au pain, elle même remplacée au XVIe siècle par un édifice, destiné à abriter services administratifs et tribunaux. Les multiples statues des pignons et de la toiture évoquent cette ancienne destination, représentant des magistrats, hérauts, archers et arbalétriers.

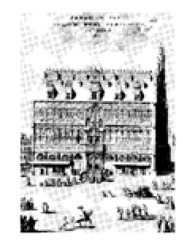
Plus sobre, la première Maison du Roi était du style Renaissance. En 1568 et avant leur exécution sur la Grand-Place, les comtes d'Egmont et de Hornes y avaient été enfermés. Philippe de Montmorency, comte de Hornes, était le petit-neveu de Gilles de Rais et l'alchimie a peut-être été le véritable motif de sa condamnation.

L'édifice eut à souffrir du bombardement de Villeroi. A sa restauration en 1767, on lui plaça au fronton une horloge, donnant l'heure officielle, qui portait cette devise aussi ambiguë que sibylline :

SIT PATRIAE AUREA QUAEVIS
Que pour la patrie,
tout se change en or !

Pareil texte ramène à l'alchimie, science précisément qualifiée d'Art Royal. Car sur la façade de cette Maison du Roi, qui n'a jamais hébergé le moindre souverain, une seconde inscription invoquait en lettres géantes la Reine de Paix. En sorte qu'on pouvait trouver à cette insolite appellation plus de motifs hermétiques que d'autres. D'ailleurs, un traité de la pierre philosophale publié justement en 1667 et à Amsterdam, par un certain Philalèthe, est intitulé : « L'Entrée ouverte au Palais fermé du Roi »...

Sans doute est-ce un hasard si les statues du roi et de la reine, en l'occurrence Charles Quint et... Marie de Bourgogne, encadrent l'entrée de ce palais-ci. Pour l'Adepte, l'union du Roi et de la Reine est l'amalgame, obtenu à l'état gazeux, des principes mâle et femelle. On le figurait, soit par le lit nuptial du couple royal, soit par le coït des aigles, ou encore par une aigle à deux têtes. Or, l'aigle bicéphale était sculptée à la façade de la vieille maison et elle a été reproduite, avec une exactitude non voulue, supportant les armes de Brabant au-dessus de l'entrée de l'édifice qui est aujourd'hui le musée municipal.



IV. Groupe ouest
La quatrième opération

1. LE ROI D'ESPAGNE

C'est aux Boulangers qu'on avait demandé d'édifier cette maison après le bombardement, en place du châtelet détruit des Serhuyghs. Aussi est-ce le buste de leur patron, saint Aubert, évêque de Cambrai et Bruxelles, qui en surmonte la porte, avec cette devise-chronogramme (1697) :

HIC QVANDO VIXIT MIRA IN
PAVPERES PIETATE ELVXIT

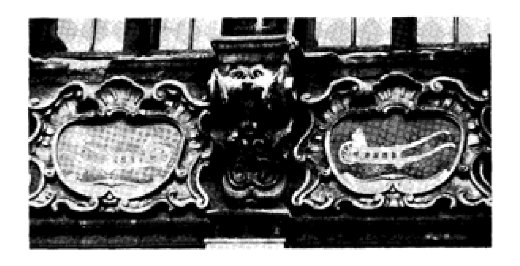
L'enseigne précise ici le sens hermétique de la précédente Maison du Roi, car la voie sèche, en 7 opérations, avait été ramenée d'Espagne. Le buste de souverain au second étage, entouré de trophées à vrai dire peu mérités, est celui de Charles II d'Espagne (1665-1700).

La symbolique couronne l'édifice, autour d'un dôme figurant l'athanor, où l'amalgame vient de s'opérer. La restauration n'a pas hélas respecté le dessin des sept statues enlevées en 1746. On reconnaît néanmoins les 4 éléments, l'air et la terre à gauche du dôme, l'eau et le feu à droite. Aux extrémités, Hercule et Minerve étaient la force et la science nécessaires pour gagner sur ces éléments une Victoire triomphant au sommet. Le long de cette *quatrième opération* en effet, l'Adepte devra successivement maîtriser le *feu*, user de l'*air* pour refroidir la matière qui, passant par l'état *liquide*, devra être ramenée au *solide*. Les médaillons d'empereurs romains se rapportent à l'interprétation spéculative de l'Art Royal.



2. LA BROUETTE

Au gable de sa façade, une des rares rescapées de 1695, un saint Gilles avec sa biche attribut occupe une niche surmontée d'une



coquille d'or. Gilles est en effet le patron des pèlerins de Compostelle, où Flamel a trouvé la formule de la voie courte. Aussi la coquille a-t-elle 7 stries et le saint est-il flanqué de deux vases enflammés.

La brouette est sans rapport avec la corporation des Graissiers possédant la maison. On appelait cependant brouette le châssis de fer au moyen duquel le creuset s'ôtait du feu. L'enseigne invite à effectuer ce travail.

3. LE SAC



Ici, les Ebénistes ont fait sculpter leurs outils, le compas bien en évidence. Aucun rapport non plus entre le Sac et la destination de l'édifice. L'enseigne, au-dessus de la porte, le montre tenu par un personnage, tandis qu'un second y plonge les bras, ou un objet. C'est qu'il est temps de luter le matras, soit le rendre hermétique avec de la cire, l'enrober en quelque sorte dans un sac afin que le composé volatil, refroidissant en



vase clos, redevienne liquide sans rien perdre de ses propriétés. Une sphère armillaire est, à la pointe du gable, l'hiéroglyphe de cette phase; et l'on notera la répétition des coquilles à sept stries, entre des vases enflammés.

4. LA LOUVE

Les Archers n'allaient pas manquer d'arborer au fronton triangulaire de leur maison — rétabli au XIXe siècle selon le plan de 1690 — l'allégorie alchimique de Phébus-Apollon tuant à coups de flèches le serpent Python. D'autant que Flamel, patron de l'opération, en commentait l'image au 5e livre de ses « Figures Hiéroglyphiques ». Au balcon du 1er étage, la lyre d'Apollon quatre fois combinée à son carquois souligne qu'on en est au *quatrième travail*.

Ici débute la *coagulation* de la matière, signifiée par le Phénix renaissant de ses cendres du gable, auquel on aurait dû conserver son inscription chronogramme de 1696 : STVPES QVOD TERTIO CINIS GLORIOSOR EXSVRGO PHOENIX SVM. Refroidissant dans le vase clos, la matière à nouveau liquide prend le nom d'Antimoine pour les Philosophes, qui la figurent par un loup. Notre enseigne est donc, près d'un vase se vidant de son liquide, une Louve dont les jumeaux romains sucent le lait. Car on fait réduire ce liquide, tout en réservant ce *suc mercuriel* qui servira à préparer l'eau de jouvence.

Les quatre statues du 2e étage expliquent la suite des travaux. On les lira, comme le rang de façades, de droite à gauche. Le loup à ses pieds, la première (DISCORDIA LONGE) écarte le feu de la seconde (PAX SIT) et des colombes. Leur voisine a un renard (HINC FVLSVM). Or, FVLSVM ne signifie pas FAUX, comme on le prétend. Inconnu du latin, le mot est l'anagramme alchimique de SVLFVR, le soufre, dont on sait que le renard est l'hiéroglyphe, et qu'il faut préparer pour hâter la coagulation. La dernière statue enfin (HIC VERVM) accompagne l'aigle de la Connaissance et son livre porte ces mots curieux : EST-EST / NON-NON. Statues, médaillons impériaux et allégories possèdent un sens second, au niveau spéculatif.



5. LE CORNET

Si le fait d'être la Maison des Bateliers est un bon motif pour lui avoir donné la forme fantastique d'une poupe de *navire*, l'autre est qu'à la surface de la matière redevenue liquide se forme, selon les traités, un résidu solide appelé le *poisson*, l'*étoile de la mer* ou la *nef*. On trouvera l'*étoile* à 8 rais, ou Lucifer, avec un soleil et une lune, juste sous la scène où, entre des chevaux marins, Triton capture le *poisson*, que l'Alchimiste nomme aussi rémora.

Pour obtenir ce résultat, il importe d'accélérer la coagulation en ventilant le creuset, comme indiqué par les quatre vents soufflant ensemble au gable. Ceci peut s'effectuer au moyen d'un chalumeau, pareil au *cornet* d'où sort le vent froid, qui sert d'enseigne à la maison.

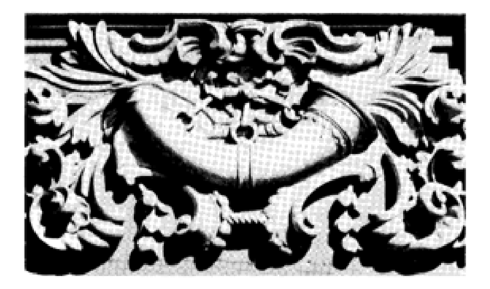
6. LE RENARD

C'est ici que le Renard, entendez le soufre, intervient pour hâter la précipitation. Enseigne des Merciers, notre goupil surmonte la porte, sous des enfants nus, poursuivant en quatre bas-reliefs une lessive parfaitement décrite dans le traité de Salomon Trismosin. L'essorage et le séchage se poursuivront jusqu'à ce que se dépose au fond du creuset un cristal, une poudre, la Tête d'Or.

Au sommet du gable, le *saint Nicolas* entre deux vases *enflammés*, est un rébus pour NICOLAS FLAMEL, dont on venait de rééditer les travaux et selon la méthode duquel la quatrième opération était à réaliser.

7. LA TETE D'OR

L'enseigne de cette maison est à chercher au 1[er] étage de la précédente. Bien qu'appartenant à la ville, c'est la seule façade de la Grand-Place à ne pas avoir retrouvé son décor symbolique. Il est vrai qu'on n'en possède pas les détails, mais le nom suffit à savoir que la quatrième opération s'achève.





V. Groupe est
La cinquième opération

1. LA DEMI-LUNE

La maison se trouve au début de la rue de la Colline, face au bas-relief du Cerf Volant. L'enseigne en est, portée par deux angelets, une demi-lune figurée, dont le regard indique la direction à suivre pour continuer la lecture.

Cet astre signifie qu'ici débute une nouvelle opération, la *cinquième*, dénommée *Œuvre au Blanc*. Le croissant de lune est arboré entre une lanterne à la mèche allumée, car le feu brûle dans l'athanor, et une chauve-souris. Ce mammifère qu'on crucifiait sur les portes de granges pour en interdire l'accès, avertit que l'opération est dangereuse pour celui qui se mettrait au fourneau sans posséder les capacités, ni les connaissances requises.

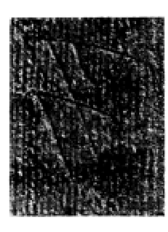


2. LA BALANCE

Un nouveau couple d'angelets la présentent au premier étage de l'édifice, son plateau de droite plus pesant que l'autre. Supportant plus bas le balcon, deux nègres jouent atlantes, car l'Œuvre au Blanc est assise sur celle au Noir.

L'Adepte sait à présent qu'il lui faudra peser avec soin et précision les deux matières que lui proposeront sans nul doute les maisons voisines.

3. LA BOURSE



La Bourse est la première d'une suite de sept maisons, placées sous un même toit. L'ensemble qu'on appelle à présent la *Maison des Ducs de Brabant* à cause des bustes placés le long du premier étage, a été doté en 1770 d'un fronton, non prévu dans le projet initial, représentant la Paix ramenant l'Abondance.

Chaque immeuble était en fait indépendant. L'enseigne de la Bourse informe l'Adepte que le moment est venu d'employer l'argent que cet accessoire est censé contenir et qui sera transmuté en or. Mais quelle quantité peser ?

4. LA COLLINE

Disposée un étage plus bas que l'enseigne de la Bourse, celle de la *Colline* exhibe en réalité *trois* monticules. Les deux cartouches sont en effet disposés suivant les plateaux de la Balance. Et si, plus bas et à droite, la colline est triple, c'est qu'il faut trois fois plus du résidu récolté au fond du vase à l'issue de la précédente opération et appelé *Tête d'Or*, que d'argent à transmuter. L'escalier reliant les portes des deux maisons précise qu'une fois pesées, il faut additionner les deux matières.

La façade de la Colline recèle en outre la signature de ce chef-d'œuvre de l'art hermétique qu'est la Grand-Place. Alors que les différents outils des corporations sont rangés au second étage des Ducs de Brabant, ceux d'un seul métier se voient au niveau des enseignes : l'équerre, le maillet, la truelle et le fil à plomb des maçons et tailleurs de pierre.

C'était ici que se réunissaient les membres du Métier des Quatre Couronnés, qui avait présidé à la reconstruction de la Grand-Place. On y voyait sans doute ce curieux triptyque, à présent à la Maison du Roi, montrant sur le panneau central le martyre de ces quatre saints mystérieux, patrons des maçons et des tailleurs de pierre, auxquels la Vierge apparaît, se pressant le sein pour en exprimer un jet de lait : le fameux *Lait de la Vierge* des alchimistes. Les volets présentent à l'œuvre ces bâtisseurs de cathédrales (XVIe s.).

Le triptyque fermé montre une grisaille, non moins intéressante, des Quatre Couronnés. A gauche, l'un se découvre un genou et tient une équerre, à laquelle le second joint un compas, pour signifier la quadrature du cercle. De ceux de droite, l'un est imberbe, l'autre barbu, pour les deux saints Jean des solstices. Ils ont levier, burin et maillet et s'encadrent dans deux colonnes de pierre qui sont celles du temple de Jérusalem, Iachin et Boaz.

A droite de la porte d'entrée et sur le haut du piédroit, est gravée une marque, étant un double V, combiné d'un P. C'est la signature de Pierre Wincqz, d'une famille de mai-

tres carriers et maçons installée à Feluy et à Soignies. Elle témoigne de l'aide, apportée en 1698 aux Bruxellois par les maîtres-maçons hennuyers. Il n'est pas sans intérêt de relever que peu après, Grégoire-Joseph Wincqz devint l'architecte personnel de Charles de Lorraine.

5. LE POT D'ETAIN

Pas le moindre rapport entre cette enseigne et les charpentiers, propriétaires de la maison. Le pot d'étain apprend qu'il convient d'ajouter aux deux matières précédentes, appelées par les alchimistes leur étain, un liquide qui serait pour certains de l'eau distillée. D'autres pensent qu'il s'agirait plutôt de ce *Lait de la Vierge*, qui préoccupait tant les maçons des Quatre Couronnés et que citent la plupart des traités.

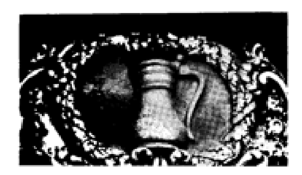
6. LE MOULIN A VENT

Victor Hugo logea en 1851 dans cette ancienne maison des Meuniers, avant de s'installer au Coulon. Chose curieuse, le moulin à vent de l'enseigne est précédé d'un moulin à eau. C'est qu'il a fallu additionner d'eau les matières, après dosage et avant de les broyer, les piler au mortier. Puis sécher cette préparation pour la réduire en poudre, comme farine au moulin. Le moulin à vent est seul répété au-dessus de la porte.

7. LA FORTUNE

La roue, sous les pieds de la Fortune, signifie qu'une nouvelle coction s'impose au « feu de roue ». Alors seulement, la Fortune sourira à l'Adepte et multipliera la mise d'argent qu'il a faite, comme pièces d'or tombant de la corne d'abondance. Ainsi s'achève l'Œuvre au Blanc.

Instruit par la division en sept jusqu'ici respectée, le chercheur sait qu'avec l'immeuble suivant, bien que paraissant du même groupe, commence la sixième et avant-dernière opération.



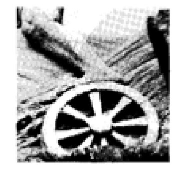


VI. Groupe sud
La sixième opération

1. L'ERMITAGE

D'Ecrevisse, cette maison s'est muée en Ermitage, car la *sixième opération* qui débute ici est celle qui exige le plus d'attention, de réflexion. C'est l'*Œuvre au Rouge* et l'or, but final de l'Adepte. A lui de se plonger dans l'étude, de scruter la matière, de surveiller plus que jamais ses fourneaux car la partie qui s'entame est de loin la plus secrète, la plus périlleuse. Son laboratoire devient un ermitage qu'il ne pourra plus quitter un instant.

L'ermite de l'enseigne est assis, plongé dans un grimoire. Un pèlerin lui apporte des provisions, dans un sac ou un seau. La rencontre des deux religieux, également sculptée au plafond alchimique de Dampierre-sur-Boutonne (Poitou) et sur la façade de la maison de l'alchimiste Nicolas Flamel, rue de Montmorency à Paris, est un rébus signifiant : *anti-moine*. Car le régule d'antimoine, figuré par le pèlerin, est pour l'Adepte, le dissolvant qui permet l'union intime des matières et dont il faut à heures régulières, quand sonne la cloche de l'ermitage, abreuver le matras.



2. LA RENOMMEE

Elle surmonte le fronton triangulaire de la porte, marqué de la devise CRESCIT E UNDO, ce qui signifie : *elle naît de l'onde*.



Les matières en effet, à nouveau portées à l'état liquide par le feu de roue, passent ici à l'état volatil, marqué par les ailes de cette Renommée claironnant.

3. LES TROIS COULEURS

Au coin de la rue des Chapeliers, la maison s'est aussi appelée le « Mont-Thabor ». La montagne où le Christ se transfigura en lumière ou en or devant *trois* disciples, évoque d'une autre manière les *trois couleurs* par où la matière doit passer dans le vase : le blanc, le jaune et le rouge.

4. LA ROSE

C'est à tort que la Rose est dite blanche : la matière est déjà passée par les trois couleurs, le bouton qui s'entrouve, puis s'épanouit tout large dans le vase, ou creuset. Une brassée de roses que l'âne peut enfin, s'il est passé sans faillir par toutes les épreuves, brouter comme le voulait Apulée, pour redevenir Lucius : l'initié.

5. L'ARBRE D'OR

Celui-ci est le Chêne creux du début, la matière première qui, transformée par le feu, porte enfin ses fruits d'or, le tonneau de la Putréfaction contenant à présent la récolte. Six enfants nus, pour la *sixième opération*, le roulent au deuxième étage sur un bas-relief. Les scènes qui l'encadrent, ajouts de moins bonne facture, ont remplacé les balustres d'origine et sont sans rapport avec notre sujet. Le tonneau est plein de bière et le houblon mûr grimpe aux colonnes, car le moment est venu de récolter le fruit de l'œuvre.

C'était la Maison des Brasseurs et un musée privé de la Brasserie y est installé. Auparavant, on voyait encore à l'arrière l'antique enseigne de l'Arbre d'Or, rescapée des bombes de 1695. Les aménagements d'une banque ne l'ont pas, cette fois, ratée.

Sur le gable, où deux dauphins ailés rappellent que la réussite n'a été permise qu'en poussant les matières au liquide et au volatil, a été hissée en 1752 la statue équestre de Charles de Lorraine, dont les armoiries ne sont pas sans motif entourées du collier de la Toison d'Or. C'est ce gouverneur des Pays-Bas qui, passionné d'alchimie, avait fait venir à Bruxelles, le fameux comte de Saint-Germain. Des feuilles d'armoise, l'herbe de saint Jean, évoquent discrètement de part et d'autre ses attaches maçonniques et johannites.



6. LE CYGNE

Avec l'enseigne au Cygne battant des ailes, il est temps d'ouvrir le vase, de laisser échapper les gaz accumulés, lourds comme un envol de cygne. Au fronton, le chronogramme ambigu (1720) HAEC DOMUS LANEA EXALTATUR, *cette maison s'est surélevée par la laine*, donne la profession du propriétaire, mais encore par l'anagramme, le sens secret de l'édifice, LANEA étant ANELA, ou le souffle qui s'exhale.

C'est aussi sous l'aspect d'un cygne que Zeus a séduit Léda, d'où 2 paires de jumeaux. La pierre ensemencée produira de la même manière quatre fois la mise d'or. Quant aux statues du toit, elles datent de 1904, sans qu'on connaisse les caractéristiques des originaux, abattus à la Révolution.

7. L'ETOILE

Charles de Lorraine, roi de Jérusalem, n'arborait pas sans motif sa Toison d'or au faîte de l'Arbre d'Or. En effet, dans un traité intitulé « La Toyson d'Or », publié en 1612 par l'alchimiste Salomon Trismosin, on lit : « *Sur le poinct du iour, on vid par dessus la personne du roy une* ESTOILLE *très-resplendissante, et la lumière du iour illumina les ténèbres...* ». Car c'est après une nuit entière, celle de Léda et du cygne, qu'à l'aube, la pierre obtenue dans l'œuf brille enfin de son plein éclat, comme cette étoile à 6 rais que les Philosophes appellent leur Astre et qui est le principe de la Multiplication qui va suivre.

Démolie en 1852 sous prétexte d'élargir la rue, l'Etoile a été rebâtie en 1897 sur arcades. On y voit le marbre commémoratif du bourgmestre Buls, promoteur de cette reconstruction, orné du compas, de branches d'acacias et d'une lampe, rappelant ses attaches philosophiques. Il avait compris l'importance du patrimoine dont il avait la responsabilité.



VII. L'hôtel de ville
La septième opération

1. LE BEFFROI

Au tympan du porche, parmi des statues du XIX[e] siècle, on remarquera les 8 prophètes des voussures (XIV[e] s.) jadis polychromés et porteurs de listels dont le texte, hélas effacé, eût été d'un prodigieux intérêt. Les originaux sont au Musée Communal. Sous l'arcade, les personnages des consoles sont moins loquaces, un doigt sur les lèvres, fermant les yeux ou se bouchant les oreilles. Ils invitent l'initié à se taire sur le sens des symboles dont l'architecte compte orner sa façade et qui, aux yeux du profane incapable d'entendre ni de voir, apparaîtront plus ténébreux que prophéties.

Le montant central de la porte (XVI[e] s.) est sculpté d'un démon femelle, terrassé par l'archange. Quant aux consoles des voûtes vers la cour, elles datent de la construction de l'aile orientale ci-après.

2. L'AILE ORIENTALE

L'homme sauvage de la grande console gauche porte sur son bouclier la tête de Méduse qui pétrifiait le curieux, allusion à la transmutation et à la pierre philosophale. En face, Ariane dévide son fil pendant qu'un moine lui dégage l'oreille : personnifiant l'Initiation, elle a selon les rites de la maçonnerie opérative, le genou découvert.

Ariane au fil se retrouve à l'extérieur, sous la 4[e] console à compter du porche, tandis qu'un guerrier — Thésée — tue, derrière elle, le taureau. C'est le mythe du labyrinthe qui, placé au début d'un traité d'alchimie, signifiait la voie longue, pratiquée en 1402 quand on édifiait cette aile. Cette méthode réclamait 12 opérations pour la pierre philosophale : aussi, en reculant de quelques pas, dénombrera-t-on, porche compris, 12 arcades de ce côté.

Les autres consoles, à droite d'Ariane par exemple, ne sont pas moins parlantes : un roi à la besace, assis la fiole à la main, sur des sacs d'or; un mendiant, image du chercheur ou ce pèlerin à la faux, couvant un sac couronné gonflé d'écus, signifiant l'or alchimique. Deux énormes culs-de-lampe se





conforment, avec têtes et pieds coupés, à la symbolique de la voie longue : à gauche du meurtre de l'échevin 't Serclaes, le juge Archambault (10) tue son neveu, coupable de fornication, ajoutant le mythe du juge Minos, à celui de Thésée le justicier.

Derrière ces culs-de-lampe permettant l'accès à l'escalier des Lions (1770), les consoles, avec singe, chauve-souris, dragon, multiplient les avertissements au profane. Sous le balcon, les sept chevaliers arborant les blasons des lignages, le feraient mieux sur l'autre aile.

3. L'AILE OCCIDENTALE

Dans l'intervalle s'était répandu de Paris le bruit de la réussite alchimique de Nicolas Flamel (+ 1418), grâce à la formule d'une voie courte, ramenée d'Espagne et caractérisée par 7 opérations et un feu intensif, capable de liquéfier les matières et de les porter à l'état gazeux. D'où les 7 arcades que compte de ce côté l'édifice, le porche signifiant le succès étant commun aux deux voies.

Au chapiteau du bout, Ariane dévide un nouveau fil que saisit du haut de sa console-laboratoire, l'Adepte au chat. Suivent dans l'ordre le feu de *roue*, par qui la matière devient *liquide*, puis *volatile*, mais qui exige tant de combustible que l'alchimiste, imitant son confrère Palissy, jette aux flammes son mobilier ! *Chaises* entassées, enfournées à la *pelle*, ne sont qu'une image, un jeu de mot adroit sur l'enseigne d'une maison disparue. Arrive enfin la coagulation, les pieds dans l'eau du *cuvier*, précédant la multiplication, obtenue grâce au *bois* consumé et exprimée aux clés de voûte, par celle des *têtes* d'or.

4. LA TOUR

Coiffant cette façade, dont l'Adepte peut seul expliquer la dissymétrie, la tour édifiée sur l'ancien beffroi porte à 96 m l'archange Michel (XVe s.), substitut de *Mercure*, terrassant le *diable* ou le *soufre*. Quand on descendit cette girouette en 1841, pour la barder de 9.000 feuilles d'*or*, on trouva dans la sphère en *cuivre* de son pivot, une boîte en

fer, contenant dans un étui de *plomb*, un jeton d'*argent* du pape Martin V (1431), gravé d'inscriptions mystérieuses, supposées alchimiques, qu'on remplaça par une copie. L'original a disparu sans laisser de traces, des archives de la ville.

Etait ainsi magnifié le triomphe d'un des 7 métaux des anciens, sur les autres. Cependant en 1695, devant l'impossibilité de reconstituer la symbolique des statues détruites, l'architecte fit, des centaines de personnages qui y étaient sculptés, l'image de la multiplication de l'or, à l'issue de la *septième opération*.

5. LES BATIMENTS ANNEXES ET LA COUR

C'est par ces bâtiments, de style classique Louis XIV, élevés sur l'emplacement d'une halle aux draps (1353) détruite en 1695, que s'acheva la reconstruction de la Grand-Place. En 1717, précisent les pavés de la cour qui donnent aussi devant chaque aile la date d'édification : 1402, 1444, 1705. Les fontaines représentent la Meuse et l'Escaut.

6. L'INTERIEUR

Noter au passage, dans les candélabres et les tapis, le motif de l'iris ou lys des marais, choisi par Charles de France, semble-t-il, qui fonda Bruxelles en 979. C'est, comme l'écharpe d'Iris, le symbole du nombre sept, qui présida à la construction de la ville. On remarquera encore les consoles aux sujets curieux et les blasons de 7 lignages, peints au plafond de la salle des Mariages.

7. LES ARCHIVES MUNICIPALES

Remarquable documentation sur l'histoire urbaine, immédiatement disponible. Tables des vieux registres paroissiaux. Le « *Bruxella Septenaria* » de Puteanus (1646), consacré aux mystères bruxellois du chiffre 7, porte la cote 777.

LES SEPT FONTAINES

1. LA CARESSE AU GISANT

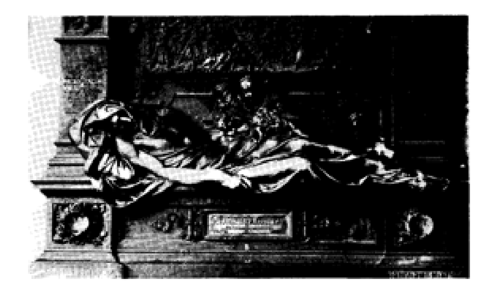
Caresser le bras du gisant (1898) sous les arcades de la maison de l'Etoile procurerait un an de bonheur. Pas plus qu'au pied du Christ à Saint-Nicolas, ce geste ne peut avoir apparu spontanément, même si pour les Bruxellois, l'échevin 't Serclaes est resté le symbole de leur lutte quasi millénaire contre les Flamands.

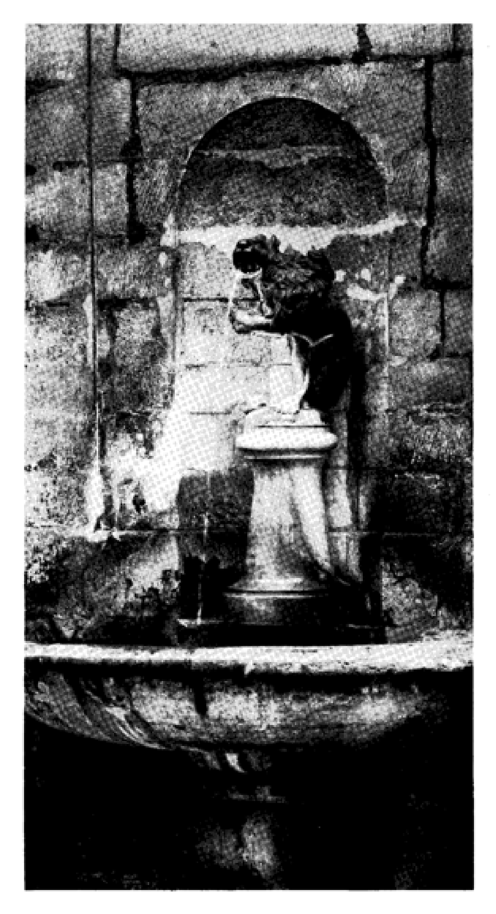
Trois bas-reliefs superposés rappellent comment ce héros leur avait repris d'assaut la ville en 1356, comment Wenceslas de Luxembourg, duc de Brabant y avait pu faire ainsi sa Joyeuse Entrée; et comment en 1388, les Bruxellois avaient incendié le château de Gaesbeek, pour venger leur échevin, tombé dans un guet-apens et ramené mourant sur la grand-place.

La caresse au gisant peut avoir remplacé un geste semblable, la maison de l'Etoile étant l'aboutissement de la piste alchimique de la grand-place. Mais le chemin s'arrêtait-il bien ici ? Et ne fallait-il pas percer aussi le secret de d'éternelle jeunesse, qui se distillait au départ de la pierre philosophale et dont la préparation clôturait les vieux grimoires ?

2. LES FONTAINES DISPARUES

La préparation de l'eau de jouvence était figurée par une suite de fontaines allégori-





ques, généralement au nombre de sept. Or, les environs de la Grand-Place comptaient précisément sept fontaines et il fallait revenir — d'une caresse à l'autre — devant l'église Saint-Nicolas pour trouver la première, dit des Trois Pucelles, précédemment décrite et conservée au Musée Communal. Sa symbolique ne paraît pas étrangère à l'emploi du mystérieux Lait de la Vierge.

Monumentale, la seconde se dressait sur la grand-place même, adossée à l'escalier central de la Maison du Roy. Elle était, au siècle dernier, surmontée des statues des comtes d'Egmont et de Hornes, le dernier suspecté d'alchimie. Ce groupe a été transféré en 1879 au Petit Sablon.

3. LA MEUSE

On pénétrera dans la cour de l'hôtel de ville pour découvrir les troisièmes et quatrième fontaines. Au fond à gauche, un vieillard couché, s'appuyant à une urne, est l'allégorie de la Meuse. Des naseaux de deux dauphins, l'eau tombe en quatre jets dans une vasque, pour ressortir en deux, par la bouche de deux autres, symbolisant semble-t-il les obligatoires distillations. Fontaine exécutée par De Kinder (1714) sur les plans de J. Anneessens, fils du doyen des Quatre Couronnés décapité en 1719 devant la Maison du Roi.

4. L'ESCAUT

Au fond à droite, l'Escaut est un vieillard accoudé dans les roseaux. Réalisé par Plumier (1715) d'après les plans du même Anneessens, cette fontaine recommande vraisemblablement la répétition de l'opération précédente.

5. LES DEUX LIONS A L'ECU

En sortant de la cour de l'hôtel de ville vers la rue de l'Amigo par le porche arrière, on se retournera pour examiner les deux fontaines qui encadrent celui-ci, chacune décorée d'un lion héraldique, ayant tenu un écu dont les traces sont visibles.

Une aquarelle (XVI[e] s.) du traité alchimique de Trismosin, intitulé « *SPLENDOR SOLIS* », montre à propos d'eau de jouven-



ce, une fontaine curieuse où un géant armé et couronné — et l'on songe à celle devant la Maison du Roi — tient pareil écu où s'inscrit la devise EX DUABUS AQUIS UNAM FACITE : de deux eaux, faites-en une !

Or telle est bien la signification de ces deux fontaines au lion, car la droite était jadis alimentée par les eaux de la Montagne des Géants, tandis que l'autre recueillait celles descendant du parc royal, ensuite unies dans le débit du Cracheur, qu'en se retournant, on aperçoit un peu plus bas.



6. LE CRACHEUR

Si les deux eaux n'en font effectivement plus qu'une au coin des rues de la Tête d'Or et des Pierres, le motif qui orne la fontaine est récent. Reconstruite après le bombardement de 1695, elle avait d'abord été décorée d'un mascaron, sur lequel on ne possède pas de précisions. Elle s'appelait en 1718 la Fontaine Bleue. Puis on plaça en 1786 un triton, mi-homme, mi-poisson, qui évoquait mieux le mélange des deux sources.
La rue de l'Amigo conduit à celle de l'Etuve, où le Petit Julien met un terme à la préparation de l'eau de Jouvence.





7. LE PETIT JULIEN
ou MANNEKEN-PIS

Bien que l'impudent petit bonhomme existât déjà au XV[e] siècle, la statue actuelle est de Duquesnoy père et date de 1619. Ayant échappé aux boulets de Villeroi, elle fut replacée sur son socle avec ce texte du psalmiste en lettres dorées, expliquant à la fois sa véritable origine et la signification de son triomphe :

IN PETRA EXALTAVIT ME
ET NVNC EXALTAVI CAPVT MEVM
SVPER INIMICOS MEOS
C'est sur la pierre qu'il m'a élevé
et je lève maintenant ma tête
au-dessus de mes ennemis

Il conviendrait de rétablir l'inscription effacée. Elle confirme les dires des manuscrits alchimiques et plus spécialement du « *Splendor Solis* » déjà cité, où le petit Julien urine son eau de jouvence aux pieds du guerrier géant. Mieux : à considérer la statuette bruxelloise, on constate qu'elle est pareillement flanquée de deux vases, que pour les sept étoiles entourant la tête du géant, les sept stries d'une coquille significative encadrent celle du petit bonhomme. Et que pour le chêne planté à droite de la fontaine, la rue longeant celle du Manneken-Pis est appelée rue du... Chêne !
Il ne s'agit pas de coïncidences. La légende explique en effet le rapport existant entre l'enfant et le chêne. Cela se serait passé à Vilvorde en 1142, à la bataille dite de Ransbeke ou des Trois-Fontaines, pendant laquelle le berceau de Godefroid II de Brabant, âgé seulement de deux ans, fut suspendu trois jours durant aux branches d'un chêne pour stimuler l'ardeur de ses chevaliers. Le jeune duc ne s'en serait levé que pour uriner en direction de l'ennemi malinois. Et c'est ce chêne-là, ramené triomphalement et replanté près de la fontaine commémorative, qui aurait donné son nom à la rue.
Cette légende, réunissant guerrier, chêne, fontaine et enfant urinant est plus explicite encore qu'on pourrait croire. Car la victoire du petit duc fut attribuée à Notre-Dame de Basse-Wavre, dont la châsse se trouvait alors dans l'église Saint-Nicolas, point de départ de notre piste alchimique.

NOTES DU SECOND CHAPITRE

(1) Louis de Montmorency-Laval, seigneur de Boisdauphin, archevêque d'Embrun, décédé en 1555. Voir mon « Mystère des Labyrinthes », pp. 53 et 58.

(2) *« Dese epitaphe moght René de Cerclers wel stellen : want syne huysvrouwe veel met hem heeft gehadt ende groote miserien geleden ».*

Le croquis montre le blason de l'alchimiste, sommé de la couronne comtale et entouré du collier de l'ordre de St-Michel. C'est un parti, deux aiglettes éployées côte à côte à dextre, et un bandé à senestre. Dans le bas, les quartiers de sa femme. J'en ai cherché l'origine et mes dernières recherches me donnent à penser que Cerclaires était en réalité un Cerchiari, venu d'Italie à la cour de Charles IX et ayant obtenu des titres français.

(3) La maison de campagne dont van Helmont avait fait son laboratoire, et où selon son fils François-Mercure, il avait expérimenté la pierre philosophale, fut vendue par ce dernier en 1662 à la famille Tax. Après avoir servi en 1843 de résidence au futur pape Léon XIII et qu'on y eût apposé une plaque commémorative, la propriété passa à la ville de Bruxelles qui la fit raser voici une dizaine d'années, pour y bâtir, rue du Ramier, un complexe pour personnes âgées.

La tour de la vieille église Saint-Pierre n'avait dû, elle aussi, qu'à une vague de protestations d'échapper à la pioche des démolisseurs. Au pied a été réédifié un curieux ermitage, fondé en 1481 sous le vocable des cinq plaies du Christ. 5 frères, célibataires, y vivaient dans 5 pièces séparées à la manière des béguines, chargés de sonner à tour de rôle les cloches de l'église. L'ermitage sert à présent de centre de délassement pour pensionnés.

(4) Au 72, rue de Louvain à Vilvorde. C'est un vieil immeuble restauré, mais défiguré par une vitrine criarde, sur lequel a été placée à la fin du dernier siècle une plaque commémorative en forme de croix. Les renseignements qui y figurent sont faux. Van Helmont, né en 1579 et non en 1577, n'a pas habité cette demeure et François-Mercure n'y est pas né. Le savant n'y est pas mort non plus, mais à Bruxelles, près de la Porte de Louvain.

(5) « La Chute d'Icare » (4e opération) est au Musée van Buuren à Uccle. Une copie de ce tableau et la « Chute des Anges Rebelles » (2e opération) sont au Musée d'Art Ancien, rue de la Régence où l'on trouvera aussi, entre autres œuvres alchimiques, un « Jugement Dernier » de Pierre Huys et deux « Tentation de saint Antoine », l'une de Jérôme Bosch, l'autre de Lucas de Leyde, une troisième de Pierre Huys étant au Musée Erasme à Anderlecht.

(6) Au 132, rue Haute et au coin de la rue de la Porte-Rouge, la maison où, dit-on, Brueghel habita, se distingue par une plaque apposée sur la façade. Restaurée, elle a été transformée en un musée privé de l'artiste, dont les collections sont malheureusement rarement accessibles.

(7) Bien qu'église paroissiale des alchimistes Cerclaires et Brueghel, Notre-Dame de la Chapelle, ayant été un temps, fin seizième siècle, temple calviniste, n'a pas conservé de souvenirs marquants de ces Adeptes de l'Art Royal.

Au fond de la 3e chapelle du collatéral sud et à bonne hauteur, se voit l'épitaphe en marbre de Pierre Brueghel. Le texte nous apprend qu'à l'initiative de son arrière-petit-fils David Teniers le Jeune, ce mausolée en a remplacé un autre en 1676. Le tableau qui en fait partie, un Christ remettant les clés à Pierre, était de Rubens. Mais l'original a été cédé en 1765 à des Hollandais, en échange d'une copie et de 5000 florins. Il est actuellement aux U.S.A.

(8) Jacques VAN LENNEP, conservateur au Musée d'Art Moderne à Bruxelles, « ART et ALCHIMIE », Ed. Meddens, Bruxelles 1971, pp. 201 à 212.

(9) Deux tableaux de l'Ommegang en 1615 permettent de reconstituer une partie des anciennes enseignes de la Grand-Place. Il s'agit de copies. Les originaux faisaient partie d'une série de six, dont quatre sont connus, à Londres et en Espagne. Nos deux copies sont au Musée Communal, Maison du Roi. On trouve au même musée le relevé des façades de la Grand-Place, établi entre 1737 et 1749 par l'architecte F.-J. De Rons.

(10) Alias Herkenbald, ou Erkembode, surnom du héros Thésée dans la cathédrale de Saint-Omer. Lire à ce propos mon « Mystère des Labyrinthes », même éditeur, pp. 84 et 85.



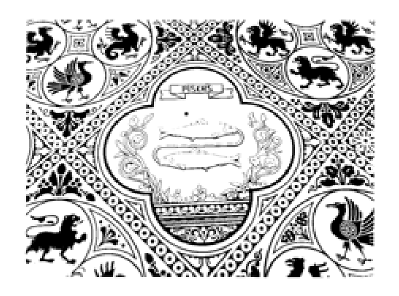
Il y a, pourrais-je dire en plagiant un auteur qui fit de Chartres une vedette de l'édition, à l'intérieur de la cathédrale de Bruxelles, dans le transept sud, scellée en biais dans les dalles et dont l'éclat tranche nettement sur la teinte grise générale du dallage, une lame de métal brillant légèrement doré.

Or, chaque jour, lorsque le soleil luit, un rayon vient à midi juste frapper cette règle de cuivre; un rayon qui pénètre par un espace ménagé dans le vitrail dit de Marie de Hongrie, au mur méridional de ce transept. Me trouvant à Sainte-Gudule un midi, je voulus, « voir cela », comme une des curiosités du lieu. A mon estime, le midi local devait se situer entre une heure moins vingt et une heure moins le quart de nos montres... Et ce fut effectivement à ce moment que le rais lumineux vint s'installer sur la lame.

J'aurais pu, moi aussi, faire de cette petite tache de lumière, la clé ésotérique du sanctuaire. Car il est vrai que ce jeu du « soleil sur la dalle » n'est pas un simple amusement de paveur, ni celui d'un verrier. Une volonté concertée a régi l'ensemble et l'ordre en a été donné par un astronome. Mais ici comme à Chartres, les bâtisseurs de cathédrales n'y sont pour rien : la méridienne, ainsi appelée parce que le soleil vient lécher le cuivre à midi pile, a été sertie dans la pierre avec l'unique but de... régler l'horaire des trains en gare !

C'est en effet par arrêté royal du 22 février 1836 et pour les besoins horaires des chemins de fer qu'à la manière de ce qui s'était fait en France et plus spécialement à Chartres, l'astronome Quételet fut prié de placer de ces méridiennes dans plusieurs édifices publics, dont la cathédrale d'Anvers, l'église Notre-Dame de Termonde et le vestibule de l'université de Gand. Il commença par la collégiale bruxelloise où le rayon lumineux vint, comme prévu et le moins ésotériquement du monde, se poser pour la première fois sur la règle de métal le jour du solstice d'été de la même année.

Et si, hormis le clou ferroviaire, la cathédrale de Chartres affiche assez de sculptures hermétiques pour combler le chercheur ou mettre en transes l'auteur trop naïf, les murs de Sainte-Gudule restent par contre muets, comme si ces mêmes maçons s'étaient ici abstenus de délivrer leur savoir. La collégiale parcourue en tous sens, n'exsude que des pseudo-secrets de fabrication récente, comme ces signes du zodiaque assimilés aux travaux des mois,



Sainte-Gudule : le pavement zodiacal

qui composent dans le désordre le carrelage du chœur, ou cette moderne statue adossée à un pilier, d'un saint qui piétine un corps de femme...

Les frères du Libre-Esprit

Pour être honnête et quoi que laisse supposer l'héroïque statue, ce Ruusbroec au sobriquet d'Admirable, ancien vicaire de Sainte-Gudule, n'a jamais coiffé l'auréole que sa paroissienne et prétendue victime Blomardine avait pour sa part bien failli décrocher. Celle-là avait ses idées personnelles sur la liberté et sur l'amour, qu'elle qualifiait de séraphique. De son vivant déjà, elle était vénérée comme une espèce de sainte et certaine chaise d'argent que ses disciples lui avaient offerte, se mit après sa mort à faire des miracles. !

Quant à Ruusbroec, sa misogynie lui valut de devenir la cible favorite des chansonniers des rues. De dépit, il partit un beau matin dans la forêt de Soignes avec un couple de chanoines désabusés, fonder l'ermitage de Val-Vert qu'ils placèrent sous l'obéissance des Augustins de Paris. La solitude lui convenait : il mourut en 1381, presque nonagénaire. Des cloches, dit-on, sonnèrent spontanément et l'Admirable se permit d'apparaître à un savant religieux pour lui signaler qu'il n'en avait pas eu pour

Sainte-Gudule : le soleil sur la lame



Sainte-Gudule : Ruusbroec piétinant Blomardine



Hôtel de Pallas : le pélican sur le globe

plus d'une demi-heure de purgatoire ! Quant à son héritage mystique, il échut au cuisinier du couvent.

Blomardine et Ruusbroec ne s'étaient pas accordés sur le bon ménage de la chair et de l'esprit. Les deux mystiques se haïssaient cordialement, bien qu'appartenant à cette même race de forcenés de la Foi, les Bégards ou frères du Libre-Esprit, qui était apparue au crépuscule des cathédrales. Parmi ces tenants des doctrines cathares, se comptaient aussi les mystérieux Frères aux Sacs, ou de la Pénitence du Christ, qui avaient obtenu fin treizième siècle, d'établir leurs pénates en contrebas de Sainte-Gudule. Ce surnom familier leur venait d'une traduction trop littérale du latin « *Fratres ad Saccos* », qui veut tout simplement dire : frères mendiants.

Il ne fallut pas longtemps aux Frères Saccites pour se voir condamner en concile de Lyon et expulser vers 1299, par les Dominicains qui convoitaient leur couvent. Chose étrange, c'est dans leur église, dédiée à Madeleine la Pécheresse, qu'après le bombardement de 1695, furent exhumées d'une chapelle latérale où les armuriers honoraient saint Georges, des tombes et épitaphes aussitôt déclarées templières. Ce qui a fait supposer à d'aucuns qu'une maison de cet ordre était située à la Putterie, que les chevaliers s'y livraient à la fabrication d'armures et qu'un souterrain en partait pour émerger dix kilomètres plus loin, à l'ermitage du Val-Vert. A croire qu'on avait voulu mettre dans un même sac — c'est le cas de le dire — tous les Bruxellois suspects d'hérésie !

A la vérité, hormis un acte scellé par eux aux archives de l'Hospice et la possession d'un petit bois au Homborch, sur les hauts d'Uccle, lequel passera aux Teutoniques de Malines sans qu'on sache si ces chevaliers l'avaient acheté ou s'ils en avaient hérité, on ne trouve pas trace de Templiers à Bruxelles. Ce qui donne à penser qu'ils ne disposaient au mieux intra-muros que d'un refuge.

L'Arche de Pallas

A force d'arpenter le pavement, de déchiffrer les épitaphes, le chercheur finit par découvrir dans le collatéral nord, entre les deux piliers de la chapelle Saint-Martin, la griffe d'un Adepte. Dépourvue de croix, la dalle est usée. Elle resterait anonyme si dans un cartouche ovale, le tailleur de pierres n'avait posé selon l'ordre voulu les outils du compagnon, pour signifier le voyage accompli.

Maillet, ciseau, équerre, compas, règle, levier, puis truelle et fil à plomb entourent le niveau triangulaire qu'ils mettent en évidence, avec à sa pointe un monogramme ambigu, formé des lettres I et C. Placées de la sorte, ces initiales peuvent apparaître au profane celles de Jésus-Christ, si elles n'étaient aussi

dans le langage hermétique l'iota et le sigma final d'un Ioannès grec, apôtre de la Connaissance et patron des maçons.

Le monogramme IC possède une tierce valeur, composant enfin les initiales du sculpteur et maçon dont les os gisent là ou ailleurs depuis 1708. Il se nommait Jean Cosyn, était le bras droit de Guillaume de Bruyn, l'architecte de la Grand-Place, pour qui il avait réalisé la Maison du Roi, le Roi d'Espagne et la Brouette. Mais son chef-d'œuvre, qu'il a voulu son propre testament, est sans conteste certaine façade baroque cachée au fond d'une cour, derrière les immeubles de la rue de Flandre, à laquelle on a accès par un long et sombre couloir (1).

Jailli en pleine lumière, le fronton fait aussitôt penser au niveau triangulaire de l'épitaphe dans la collégiale, sauf que le monogramme est remplacé au faîte par un pélican se déchirant la poitrine et symbolisant le Christ. On sait que cet oiseau fabuleux est aussi l'emblème de la Rose-Croix, au dix-huitième degré des loges spéculatives. Cependant, au lieu de rassa - sier ses petits assoiffés de sang, il s'est posé sur une sphère, justement répétée dessous dans le grand triangle.

Cet autre globe est flanqué à droite d'un vieillard barbu, assis, tenant un grimoire et montrant un vase enflammé, image du creuset, à un jeune imberbe au compas. A gauche et aux pieds du cadet, s'entasse le produit de leur commun travail, évoqué par un couple de lions affrontés dont les traités d'alchimie disent qu'ils sont vert et rouge. Car il s'agit d'argenteries et d'un plein sac de pièces d'or !

Le rébus du fronton que par extraordinaire, les historiens s'accordent à qualifier de mystérieux, correspond en fait au sens second du monogramme IC. Le vieux est trahi par son livre, sa barbe et le doigt tendu, alors que son glabre compagnon porte ostensiblement l'insigne des loges et de la quadrature résolue. Pas un iconologue ne s'y tromperait : ce sont les deux saints Jean, le Baptiste et l'Evangéliste, assis de part et d'autre du globe céleste à cause de leurs fêtes, opposées dans le cycle liturgique annuel, qu'on célèbre aux solstices d'hiver et d'été...

La collusion entre le Johannisme et l'alchimie n'est pas neuve puisqu'en 1514 déjà, Dürer en avait fait le thème de sa surprenante « *Melencolia* ». Son grand ange — dont le sexe torturait Nerval — assis et tenant livre et compas, y joue le rôle du double Jean. La sphère roule au sol sous le vase enflammé. Les outils qui traînent épars sont à chercher à Bruxelles au bas des colonnes , dont chacune s'orne de 7 fuseaux, pour signifier les 7 opérations qui conduisent à la pierre philosophale.

Voilà donc où l'architecte voulait en venir, car ses plans obéissent à la loi du chiffre secret de Bruxelles, le nombre sept. Les six allégories des socles conduisent au-dessus de l'entrée, à celle d'une victoire autrichienne sur les Turcs, qu'un listel portant en chronogramme le millésime 1697, précise être Zenta. Celle-ci sauva la Chrétienté et c'est justice de la voir glorifiée à la façade d'un établissement religieux, en l'occurrence l'aile latérale du monastère de Jéricho, dit la Porte du Ciel.



Sainte-Gudule : la pierre tombale de Jean Cosyn, une panoplie maçonnique





Dürer : La Melencolia

La septième opération, c'est en effet la victoire, la réussite ! L'artiste savait : il a voulu aller plus loin, livrer des clés. Le recteur des Augustines de Jéricho ne lui a pas refusé d'afficher son monogramme en plein milieu de l'œuvre. Mieux, afin que nul Adepte ne s'y trompe, il a pu l'étaler en 7 lettres, I C O-S Y N F, combinées en sorte qu'elles se lisent, par le procédé du chronogramme et dans l'ordre :

I C Y ...

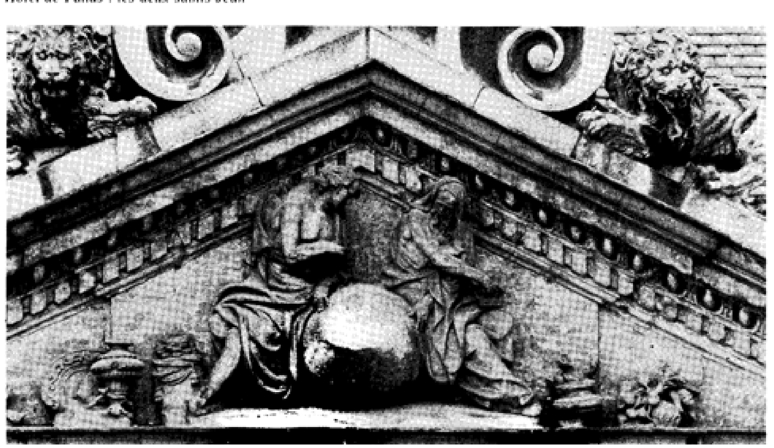
Précise, l'indication est gravée sur la base d'un énigmatique buste de femme casquée, ainsi désignée comme la clé de voûte hermétique de l'édifice. Or, la somme des trois romaines étant 106, ses chiffres additionnés selon l'usage de la Cabale, font 7. Et SEPT est le nombre sacré de la vierge sortie en armes du front de Zeus, la déesse PALLAS !

Aussi habile à manier le cryptogramme que le symbole. Cosyn n'ignorait rien des travaux de Puteanus, ni de son « *Bruxella Septenaria* ». Le dessein qu'il couvait était de rebâtir l'Arche de Pallas, citadelle ésotérique du célèbre professeur dont il se déclarait le disciple. Cela, le bourgmestre Buls, qui avait pourtant deviné la tendance maçonnique de la façade, ne le comprit pas quand ayant acquis l'immeuble pour le sauver, il le baptisa « Maison de la Bellone ». Car vraiment, sa conductrice de char n'avait rien à faire au couvent, loin de ses chevaux et de son amant !

Le spectre du Grand Maître

Prétexte pour nous d'une visite à l'Arche de Pallas, la pierre aux outils et au triangle de la collégiale a souvent intrigué les profanes et les curieux. Pendant l'été 1937, certain chanoine habitué du lieu et féru d'archéologie, compta qu'il existait à hauteur et au midi de cette dalle, une différence de mesure entre deux piliers de la nef. Il s'imagina aussitôt avoir trouvé l'accès à la crypte romane, qu'on croit exister quelque part sous le sanctuaire.

Hôtel de Pallas : les deux saints Jean





Hôtel de Pallas : le buste de la déesse et la signature de l'Adepte

A quelque temps de là, des sondages effectués en vue du percement du tunnel de la Jonction, parurent bien étayer l'hypothèse. Il y eut des volontaires, résolus à trouver la crypte fantôme et peut-être, avec de la chance, un trésor. Au bas d'une volée de marches usées, rapidement dégagées, ils déterrèrent sept crânes. Mais l'escalier s'arrêtait là. Il ne s'était jamais enfoncé dans le sol, mais grimpait au clocher de l'église primitive dont le narthex, qu'on venait ainsi de mettre au jour, portait les traces d'un violent incendie. La tour avait été, d'après les chroniques, frappée par la foudre en l'an 1072.

De crypte point ! Non plus que de trésor d'ailleurs, sinon celui qu'avait dépensé pour financer l'opération un mécène, dont la générosité est attestée sous terre par une plaque commémorative de vastes dimensions. On accède à ce chef-d'œuvre et aux fouilles qui en furent le prétexte, en soulevant une trappe, au pied de la chaire de vérité. Nos archéologues avaient été, malgré tout, moins heureux en fait d'or et de trouvailles, que les révolutionnaires de 1793...

Au printemps de l'An Un de la République, la populace bruxelloise, jalouse des lauriers de Paris, voulut se donner sa propre Bastille à emporter. Elle monta des bas quartiers, pillant et saccageant tout ce qu'elle rencontrait d'églises et d'hôtels de maître. Ce fut l'occasion que trouvèrent certains chasseurs bien particuliers de trésors, pour courir sus à Sainte-Gudule.

Chacun avait encore présent à la mémoire l'enterrement fastueux du duc Charles de Lorraine, inhumé treize ans plus tôt au pied de l'autel du Saint-Sacrement de Miracle. C'est vers cette chapelle que convergèrent nos sans-culottes à l'accent des Marolles, unissant leurs efforts pour desceller et soulever la pesante dalle de marbre blanc qui ferme le caveau des gouverneurs.

Elle cède... Quelques marches se discernent dans l'obscurité où les pillards se bousculent. Mais l'élan se brise net contre un mur, soigneusement jointoyé. Une brève hésitation et l'un des hommes brandit une pioche et frappe. Des briques dégringolent dans une poussière rouge. Pendant qu'on se précipite à la recherche des flambeaux, certains s'emploient fébrilement à agrandir le trou béant. Soudain, à la lueur tremblante des torches, apparaît aux maraudeurs qui refluent, comme s'il voulait barrer l'accès des lieux, un spectre pâle, immense, terrible...

Seuls, les plus hardis sont restés devant le muret éventré. Ils regardent avec des yeux agrandis par la frayeur un corps allongé dans la majestueuse immobilité de la mort. Les mains sont croisées sur la poitrine, l'épée est au côté. Le cadavre est drapé dans le grand manteau blanc, marqué à l'épaule de la croix noire des chevaliers teutoniques. C'est le grand maître de cet ordre, gouverneur des Pays-Bas, son altesse royale Charles de Lorraine !

Le moment de surprise passé, les révolutionnaires se faufilent dans le caveau qui n'a guère plus de sept



Le grand-maître de l'ordre Teutonique...

pieds de côté. Deux autres civières en fer forgé sont posées sur le sol. Sur l'une d'elles, la dépouille d'un personnage au cou serré dans une fraise d'apparat. Quelqu'un touche une des planches de ce qui avait été le cercueil. Un choc brusque et il ne reste du cadavre, à la terreur générale, qu'une fine poussière qui s'éparpille en petits tas dans le fond de la tombe, et quelques lambeaux d'étoffe éraillée... C'est derechef la débandande !

Requiem pour les gouverneurs

Six ans après leur demi-échec de 1937, nos chasseurs de crypte n'en avaient pas démordu. Certains cette fois de gagner la partie s'ils jouaient la carte des révolutionnaires de quatre-vingt-treize, ils se mirent pareillement à l'ouvrage au bas de l'autel du Saint-Sacrement de Miracle. Un témoin oculaire décrit ainsi la scène :

— *« Un coup de pioche dans un petit mur, au pied duquel les ouvriers viennent d'accéder par quelques marches, des gravats qui s'écroulent, un trou noir aussitôt prospecté par le faisceau lumineux de lampes électriques et trois siècles brusquement, jaillissent du passé... »*

Le grand maître teutonique est allongé dans son manteau, tel qu'il était apparu aux sans-culottes. Les assistants, impressionnés, se sont approchés du mort et le dévisagent. L'un d'eux prend une photographie. Le nez est légèrement affaissé, la figure est gonflée, momifiée, la boucle d'une perruque à marteaux s'est incrustée dans la chair brun foncé de la joue droite. Quelqu'un veut, avec mille précautions, soupeser la planche où gît le gouverneur. Il la frôle et d'un coup — l'histoire se répète — le corps n'est plus qu'un peu de cendre grisâtre, saupoudrant le sol !

Après un moment d'effroi, et de déception, l'investigation reprend avec une prudence multipliée. Les lampes, balayant le sol, repèrent d'autres tas de poussière alignés. C'est l'archiduc Albert !



L'archiduchesse Isabelle

Surprise : les ossements et le crâne de l'archiduchesse sont intacts, sur la civière voisine. Un petit cercueil de plomb sépare Isabelle de son époux. Il ne peut s'agir que du malheureux Joseph, fils de l'Electeur Maximilien de Bavière, prétendu empoisonné en 1699, sur instructions de Louis XIV. L'examen du squelette redorera le blason du Roi-Soleil : le petit prince, macrocéphale, était mort naturellement !

Recueillis dans quatre coffrets, les restes augustes des gouverneurs retrouveront en 1945, le repos dans la collégiale. Les archéologues n'avaient pas récolté dans leur tombe le moindre objet de valeur, le bijou le plus infime. La populace n'avait rien laissé de précieux derrière elle. Pourtant, sous le pavement de l'édifice sacré, un trésor existe, à propos duquel il convient de parler bas. Le public n'en eut connaissance que par accident et à la fin du siècle dernier, bien qu'il eût été découvert et inventorié cinquante ans plus tôt. Mais l'a-t-on vraiment laissé sur place, comme le clergé l'avait alors affirmé ?

Le silence des maçons

Dans la nuit du 23 au 24 mai 1834, parcimonieusement éclairés par des candélabres empruntés à un autel, deux ouvriers-maçons soulèvent péniblement un grand marbre du chœur, que le doyen vient de leur



Le petit prince Louis-Philippe

désigner. Le prince-héritier de Belgique, Louis-Philippe, fils aîné de Léopold Ier et de la reine Louise-Marie, est mort ! Le temps a manqué de prévoir une crypte pour les défunts de la trop neuve royauté. Mais la cour n'ignore pas que doit toujours se trouver, quelque part sous Sainte-Gudule, le caveau inviolé des anciens ducs de Brabant.

Il faut faire vite ! La cérémonie funèbre débute dans quelques heures à peine. La dalle ôtée découvre un rang de marches,encombré de débris. Le groupe s'engage avec précaution par l'étroite ouverture et se retrouve, surpris, dans une galerie voûtée, percée latéralement d'alvéoles sombres. Ces trous sont probablement destinés à loger des cercueils. On aménagera l'un d'eux pour y glisser la dépouille du petit prince.

Soudain, un des ouvriers s'exclame ! En déblayant, sa pelle vient de heurter un objet. On se précipite et on a bientôt fait de dégager un coffret de chêne, remarquablement conservé, à l'exception des ferrures rongées par la rouille. Le maçon bruxellois vient-il, par le plus grand des hasards, de mettre la main sur le légendaire trésor de Sainte-Gudule ?

Ce qui arriva et ce qu'on trouva ensuite ne fut connu que beaucoup plus tard. Après inventaire, prétend-on, on se hâta de replacer avant l'aube les objets précieux dans leur cachette. L'inhumation du petit prince se déroula à l'heure prévue, comme si rien ne s'était passé, en présence du roi et d'un grand concours de foule. La cérémonie s'était à peine achevée, et les derniers curieux dispersés, que les deux ouvriers s'approchèrent avec leurs outils et condamnèrent solidement l'entrée de la crypte. Jamais, ils ne soufflèrent mot à personne de l'aventure.

Pour le maçon en fait, comme aujourd'hui pour l'avocat ou le médecin, existait le secret professionnel. Et le premier qui avait muré le trésor sous le chœur, n'avait non plus jamais parlé. De combien de secrets du genre, ces artisans n'ont-ils pas été ainsi dépositaires ? On imagine mal en effet le prince ou le prélat, la nonne ou le ministre bricoler de ses mains la chambre forte, le souterrain ou la cache où il abritera, le moment venu, sa fortune. Pourtant, malgré l'appât d'un or dont il était souvent le seul à connaître les coordonnées, pas un maçon n'a failli.

L'épée d'un géant

Quand la trouvaille fut enfin publiée, on sut que le mystérieux coffret contenait un vase de vermeil admirablement ciselé. Une face portait gravées les armoiries de l'archiduc Ernest d'Autriche, fils de l'empereur Maximilien II. Sur l'autre, une inscription latine dans une guirlande précisait que le reliquaire n'abritait hélas que le cœur du dit archiduc. Il l'avait légué en 1595 à la ville de Bruxelles, cadeau encombrant dont les magistrats s'étaient aussitôt débarrassés en le repassant aux chanoines...

Un peu plus loin avait été trouvée une des ces formidables épées d'arçon que les chevaliers ne pouvaient manier qu'à deux mains, à cause de leur taille et de leur poids. Celle-ci ne mesurait pas moins d'un mètre quatre-vingts. La poignée faisait à elle seule cinquante centimètres de haut et présentait, de part et d'autre, un lion sculpté, surmonté de deux clés. Le fourreau de l'arme était une véritable œuvre d'art, tout en argent doré, orné de ciselures et dans un parfait état de conservation. Quelqu'un voulut en sortir la lame : elle se brisa net au-dessous de la garde. Pourtant cette redoutable épée était, à la cassure, large de six centimètres et épaisse de près de deux. La garde elle-même était une figure d'ange de toute beauté, en métal précieux, qui étendait ses ailes à vingt-quatre centimètres environ de chaque côté de l'arme.

On supposa que cette épée géante avait été déposée sur le cercueil du duc Jean II de Brabant, décédé le 27 septembre 1312, dont l'histoire a retenu sa haine pour les Templiers. La couronne ducale gisait à quelques pas. C'était plutôt un ample bonnet que

les vers avaient abîmé par places. Sa couleur était devenue indécise. Mais l'étoffe était rehaussée de riches broderies et de pierres précieuses. Sur un côté était piquée une aigrette, qu'on appelait alors un « esprit », composée de ces perles admirables que le moyen age connaissait.

Marguerite d'York ayant rejoint en 1318 son mari dans la tombe, et après elle ses descendants, d'autres objets de valeur ont dû se trouver dans la crypte, que la hâte, semble-t-il, ne permit pas de relever. Précipitation inexplicable dont il y a lieu de s'inquiéter, qu'elle ait été le fait du clergé et tenu au trésor, ou qu'elle ait obéi à des motifs politiques, car la dépouille du petit prince, qui portait le prénom de son aïeul le roi des Français, n'a jamais été non plus transférée de son caveau provisoire dans la crypte de Laeken. On s'est empressé de l'oublier, comme s'il avait fallu cacher une tare, ou tourner au plus vite une page irritante de l'histoire...

L'église aux trente mille messes

Le chemin de la crypte au trésor avait fort heureusement échappé aux vandales qui, le 6 juin 1579, s'étaient rués à l'assaut de la collégiale. En l'espace de quelques heures, Sainte-Gudule fut entièrement saccagée. Et malgré les efforts de ses chanoines et des souverains, jamais plus elle ne retrouvera la fonction ésotérique et sacrée qui avait été la sienne, selon le plan du maître d'œuvre.

Avant cette journée fatidique, l'étranger qui se serait imposé les trois interminables volées de l'escalier monumental, après avoir traversé les pelouses du cimetière des pauvres et pénétré dans l'église par le midi, aurait pu se croire transporté dans l'instant au paradis ! La paix de l'écart avait cédé la place à la perpétuelle animation de ce temple, alors bruissant de prières, de musique, de chants ponctués du tintement impérieux des sonnettes. Un monde surréel, émergeait des fumées de l'encens, peuplé de silhouettes furtives, affairées ou encore solennelles, étrangement raides et hiératiques.

Du lever au coucher du soleil, Sainte-Gudule n'était qu'un office ! Outre vêpres, complies et exercices variés de piété, cent messes s'y célébraient quotidiennement; plus de trente mille l'an, rapportent les contemporains. Il y avait des autels partout, dans les vingt-quatre chapelles du pourtour comme au dos des piliers, desservis par quatre-vingts chapelains. La foule s'y confondait avec mille statues de saints et davantage, non comprises les onze mille vierges de la chapelle Sainte-Ursule. On en rencontrait dans toutes les postures, tous les costumes jusqu'à celui d'Adam, parfois ensanglantés, voire érotiques, portant l'attirail le plus invraisemblable qui soit, de l'instrument de torture à l'attribut naïf, ou à l'attendrissant...

Cette armée d'auréolés correspondait, semble-t-il, au dessein secret des bâtisseurs. Du moins s'il faut en croire les quatre Docteurs d'Occident, Grégoire, Jérôme, Augustin et Ambroise, considérés comme les pères de la Connaissance et qui, du haut des clés de voûte de la nef comme dans les heures de Marguerite d'York, patronnent avec livre et attributs, la collégiale bruxelloise.

On avait en somme demandé au quatuor de préfacer une sorte d'encyclopédie du langage symbolique, celui des cathédrales, de la Gnose et des maçons. Le peuple des saints et des martyrs ne tenait ici carnaval que pour le profane. L'Adepte avait à prendre Gudule pour guide. Dictionnaire et lumière en main, malgré le diablotin souffleur, celle-là le conduirait sans faillir dans le dédale des statues, pour lui apprendre les arcanes de l'iconographie sacrée.

L'intolérance admet mal qu'on use d'une langue différente pour s'exprimer, et à plus forte raison qu'on ose l'enseigner. Les mêmes qui faisaient chasse impitoyable aux sorcières, s'improvisaient ailleurs iconoclastes, ou casseurs de symboles. Le 6 juin 1579, à la faveur d'une émeute, des meneurs — non identifiés — dirigèrent cette lie sur la collégiale aux mille saints. Le clergé tenta sans conviction d'en barrer les accès. Mais les échelles étaient déjà en place. On brûla les livres, les reliques, les images, on brisa le reste et l'on mit toute la nuit à parfaire l'irrémédiable autodafé. Le sinistre mot portugais dit bien ce qu'il veut dire : Acte de Foi !

La treizième lame

Le silence des maçons et des pierres, l'étrange résonance de l'édifice, son peuple de statues baroques, figées en pleine déclamation dans le froid des marbres, sur un champ d'épitaphes, évoquent un monde soudain pétrifié, sous le coup d'un cataclysme imprévu. Nul n'a mieux compris, ni exprimé ce sentiment que Gérard de Nerval, aussi subtil hermétiste que poète merveilleux, quand il écrivit à propos de Bruxelles, la plus secrète de ses « Chimères », l'énigmatique ARTEMIS :

« Rose au cœur violet, fleur de sainte Gudule :
As-tu trouvé ta Croix dans le désert des cieux ? »

Il n'y a point de Gudule ailleurs et l'iconographie n'a jamais prêté d'autre fleur à la bienheureuse qu'une chandelle. Le diable tente de la souffler et la



L'ermite *Sainte Gudule*

flamme qui tremble a toujours un cœur violet. Cette couleur de Vendredi Saint est traditionnellement attribuée à la lumière sous le boisseau, la vérité cachée, l'ésotérisme. La rose est le halo, la vérité, mais révélée par l'Initiation. Aussi, dans ce désert à la signification perdue, importe-t-il de savoir à quelle croix accrocher une rose, où trouver la marque de la Rose+Croix.

La symbolique est peu prodigue de lampistes et de lanternes. Si l'on écarte les vierges sages qui n'utilisent que la lampe à huile, et quelques saintes, sosies de notre Gudule, il ne reste que Diogène, cherchant son homme en plein midi et un certain ermite, compagnon attitré de saint Christophe quand il ne fait pas avec son fanal, la neuvième lame du tarot des Bohémiens.

C'est ici qu'il faut avoir l'œil du cryptographe et se rappeler l'intérêt que Nerval portait aux écritures secrètes et plus spécialement aux traités d'Agrippa, de Trithème et de Colonna, évoqués dans plusieurs de ses œuvres (2). Aussi ne peut-on le soupçonner d'avoir ignoré l'anagramme poétique, procédé commun chez les classiques, qui consiste à mêler les lettres du mot qu'on veut dissimuler, pour en former un nouveau avec la tolérance, sinon l'obligation de modifier une lettre, mais une seule (3).

Or ARTEMIS, titre obscur et sans rapport apparent avec le thème du sonnet, est tout simplement l'anagramme poétique du mot italien EREMITA, l'Ermite, celui de l'arcane IX du tarot. Au *neuvième* vers déjà, le poète qui maniait les nombres avec la même habileté, nous avait suggéré la traduction en faisant de Gudule, une Napolitaine et dès lors de sa lanterne, le feu couvant dans les abîmes telluriques :

« Sainte napolitaine aux mains pleines de feux,... »

Au milieu du siècle passé, le jeu de tarot était fort en honneur et plusieurs ouvrages aussi hermétiques les uns que les autres, dont l'*« Etteilla »*, venaient de lui être consacrés. Le plus extraordinaire serait que Nerval, dont on sait le genre de préoccupations, ne s'en soit pas inspiré. L'arcane de l'Ermite en tout cas jette sur ce sonnet, jusqu'ici resté inexpliqué, d'étonnantes lueurs. D'emblée, le premier vers se trouve une signification que d'aucuns étaient allés vainement chercher dans la vie aventureuse et les amours du poète :

« La Treizième revient... C'est encor la première ; »

Le joueur bat ses cartes, les étale, recommence une, deux, trois fois. La même et obsédante image tombe invariablement en premier : le *treizième* arcane. D'un geste macabre, son squelette dans un champ de débris humains, fauche une tête couronnée :

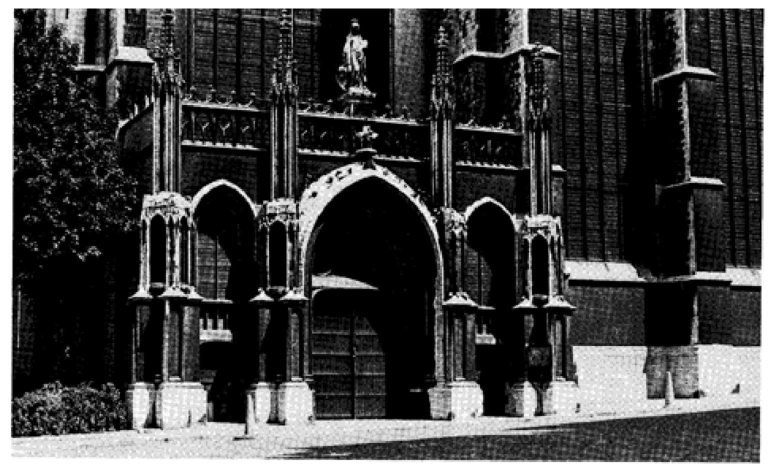
« Car es-tu reine, ô toi ! la première ou dernière ? »

Et d'aussitôt préciser : *C'est la Mort — ou la morte*... L'arcane XIII sort au *septième* vers, question de restituer à ceux qui l'avaient égarée, mais se souviendraient de Puteanus, la clé de Sainte-Gudule, comme déjà dans « Lorely », avec une légende de Tête d'Or, le poète avait renvoyé par poste aux Bruxellois, le code de leur hôtel de ville...

Le « Livre de Thot »

L'Ermite IX, émule de Diogène avec sa lampe à midi, m'invitait tout naturellement à essayer les clés de Nerval sur la porte sud de la collégiale. Gudule m'y attendait comme prévu, juchée sur son portail vers-les-loges, ainsi dénommé car ç'avait été le passage obligé des compagnons et bâtisseurs. Seuls ceux-là d'ailleurs pouvaient comprendre que si la sainte avait dû promener sa lanterne *la nuit*, on l'aurait hissée sur le porche opposé, vers le septentrion.

Mais la sainte fille de Dieu — en grec : *Diogenès* — balançant à tous vents son lumignon, le couve aussi à l'abri du porche, et plus discrètement. L'initié la débusquera en clé de voûte, seconde d'une insolite trinité dont une Vierge assise fait le sommet, et l'archange Michel la tierce, terrassant ce même Prince des Ténèbres qui joue les éteigneurs à l'autre bout. Tout est calcul, pas un détail n'est gratuit dans la langue des symboles.



Le portail vers les loges

C'est au départ du portail vers-les-loges, le seuil franchi, que la méridienne dont j'ai parlé s'allonge dans le pavement. Cette règle métallique, et profane, juste assez vieille pour avoir accroché l'œil de Nerval, n'est pas en définitive sans utilité. Car elle éveille l'esprit de qui pénètre en ce lieu, au mystère de son orientation.

Tout sanctuaire d'Occident est en effet orienté; c'est-à-dire, pour qui comprend le sens des mots, calculé et ajusté sur le premier rayon du soleil d'équinoxe. Or un simple coup d'œil à la méridienne — encore faut-il qu'on le veuille — surprend : la lame de cuivre qui donne la ligne astronomique stricte nord-sud, n'est pas tout à fait dans l'axe du transept. Ce qui signifie que la cathédrale n'est pas tout à fait non plus dirigée vers l'est et le lever réglementaire. Il existe une petite différence, quelques millimètres par dalle, seulement décelable parce qu'elle se répercute en biais sur toute la largeur de l'édifice.

Il ne s'agit pas, comme on pourrait le prétendre, d'une erreur d'architecte. Cet écart infime, de l'ordre de cinquante pour mille, se traduit à l'horizon par une déclinaison de trois degrés. Et correspond en durée à un décalage solaire de huit jours, vers le solstice d'hiver. Alors, tout devient clair. Ce laps de temps retrouvé, ajouté à l'équinoxe d'automne, nous conduit au 29 septembre. Date sans importance, si elle n'avait précisément été choisie depuis les temps les plus anciens du christianisme, pour célébrer la... Saint-Michel !

Donc ce matin-là, Bruxelles étant en fête et pas un immeuble-tour ne faisant obstacle au soleil, à l'instant où le prêtre en ornements blancs élevait l'hostie, l'astre se levait face à lui, dans l'axe précis de la collégiale. Et ceci n'est pas sans importance. Car pendant que les fidèles baissaient dévotement les yeux, l'épée de feu au-dessus de leurs têtes, traversait la grande nef de part en part, éclairant l'une après l'autre ses huit clés de voûtes, avant d'aller auréoler en pleine verrière du fond, l'archange peseur d'âmes d'un vaste Jugement Dernier.

Le curieux cependant, qu'aurait intrigué le jeu de soleil sur la voûte et qui, au mépris des conventions se serait alors retourné, aurait eu bien d'autres motifs de surprise. Dans son rôle de Psychopompe par exemple, le saint Michel du vitrail ne brandit pas sa balance. Mais l'attribut est à chercher entre les dents d'un angelet, dont les ailes mettent d'une manière inattendue aux pieds de l'archange, les caractéristiques talonnières de Mercure. Et plus stupéfiant : l'ange soufflant de la trompette qui sort d'une nuée et compose avec un lot de ressuscités l'exacte réplique de l'arcane XX du tarot, une lame comme par hasard nommée : LE JUGEMENT !

Or entre ces deux images, existe une relation fondamentale. Mercure, c'est Hermès Trismégiste, le



Sainte-Gudule *Le Jugement au vitrail*

dieu Thot des Egyptiens à qui la tradition attribue l'invention des soixante-dix-huit lames du tarot, composant le « LIVRE DE THOT ». Mais ce n'est pas tout. Le premier rayon du soleil levant, dont le rôle est essentiel à la Saint-Michel, est pour ces mêmes Egyptiens leur dieu HORUS, lequel fait avec ARTEMIS, le titre d'une des douze « Chimères » de Nerval. Et je ne m'arrête point en si bon chemin. Ecrivant en 1844 à Bruxelles son sonnet à Horus, le poète l'avait d'abord intitulé :

A LOUISE D'OR. REINE

ou si l'on préfère :

A Louise d'Orléans, reine des Belges...

La barque d'Isis

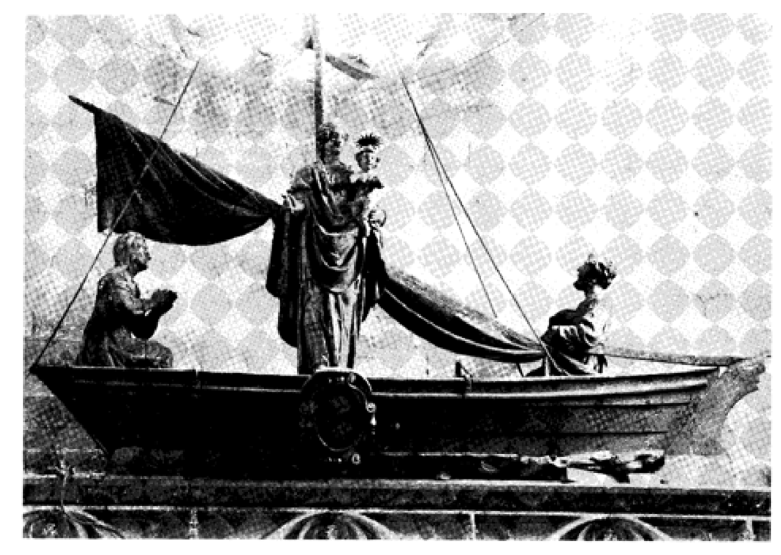
Je n'irai pas plus avant ici, dans l'analyse du sonnet à Horus et de sa troublante dédicace (4). N'empêche qu'il est utile de se rappeler la crypte de la collégiale, alignée dans l'axe tracé par le rayon d'Horus, où repose le petit prince Louis-Philippe, premier-né de la reine Louise. Nerval le savait. Il fit de Louise d'Orléans, née à la Conca d'Oro, une Isis *sur sa conque dorée*, devenue reine d'une mer qui *sous l'écharpe d'Iris*, se révèle à l'emblème être Bruxelles. « *Sainte-Gudule*, écrira-t-il dans ses souvenirs de Rhin et Flandre, *s'avance sur sa montagne escarpée, comme une femme agenouillée au bord de la mer et qui lève les bras vers Dieu* ».

Le règne d'Isis, les Bruxellois l'avaient bien oublié depuis le jour lointain où la barque de la déesse était venue s'amarrer aux quais de la Senne. Même il avait fallu vers les années seize cent, qu'un chirurgien s'amène d'Italie le leur remémorer en faisant sculpter, puis monter en bonne place dans l'église du Sablon, un groupe symbolique capable — il le pensait — de garder à l'esprit des plus éveillés d'entre eux, l'événement fabuleux arrivé, disait-on, trois siècles plus tôt.

Gérard de Nerval *Louise d'Orléans, reine des Belges*







Notre-Dame du Sablon : la barque d'Isis

En cette année 1348, l'Egyptienne jadis si opiniâtre à chercher le long du Nil les restes de son frère Osiris, s'était choisie pour navigateur une appelée Béatrice, d'une sainte qui avait comme par hasard fouillé les rives du Tibre à trouver aussi les corps de ses frères, les martyrs Faustin et Simplice. Obéissant à une voix mystérieuse, la bonne femme était allée dérober dans une église d'Anvers certaine Vierge Noire, sous les yeux d'un sacristain soudain mué en statue de sel. Puis l'avait conduite par eau jusqu'en la chapelle du Sablon où le duc Henri de Brabant, mêmement prévenu et conscient de l'importance de l'affaire, était accouru en personne l'accueillir.

Le chirurgien Angelivuenoni avait donc fait hisser en mémoire, une grande barque au-dessus du portail d'Orient, où Horus se lève, car pour les raisons de Chartres, Notre-Dame du Sablon est dirigée au nord. Debout ankh en main, au centre de l'embarcation, la Vierge porte l'Enfant-Horus, nimbé d'un soleil d'or, comme dans la pierre d'Egypte. A la droite d'Isis, la visionnaire joue Nephtys, sa jumelle. Tandis que l'époux, aussi innocent qu'un saint Joseph à la Noël, assume le rôle de l'âme défunte et guide la barque funèbre vers les douze régions du monde inférieur.

Assise sous la voile et se pressant un sein, la déesse poursuit sa croisière fantômatique au fil des écoinçons du chœur et de la nef, fendant une marée de squelettes et de cercueils vers la berge où Thot, le psychopompe, procède à la pesée des âmes. Autrefois, la Vierge Noire présidait en effet dans cette Notre-Dame-au-Cimetière, à un immense charnier devenu grâce au miracle de Béatrice, le lieu de sépulture le plus couru du tout Bruxelles. Il fut bientôt si bien achalandé que les cadavres, d'après une plainte, *« estoient souvent négligez et mis dans les fosses à moitié couverts, dont les chiens avoient plusieurs fois tiré des pièces et couru en plein jour avec les bras et les jambes, au très grand scandal, puanteur et incommodité des passagers et voisins... ».*

Et chaque samedi, jour voué à Saturne et à la Mort, la Dame sortait en procession visiter sa sinistre nécropole, chargeant dans sa barque pour les conduire aux célestes Enfers, les bonnes âmes ayant acquitté les droits de cimetière. Le dimanche après l'Ascension, elle descendait en outre avec sa ménagerie et en cortège hautement symbolique de diables, géants, chars et Cheval Bayard, accompagner une sainte





Sainte-Gudule : le sphinx écartelé





Gudule à la lanterne pour un « Grand Tour », sorte de tournée de recrutement, autrement appelée Ommeganck. La tradition en a fort heureusement été relevée voici tout juste dix lustres.

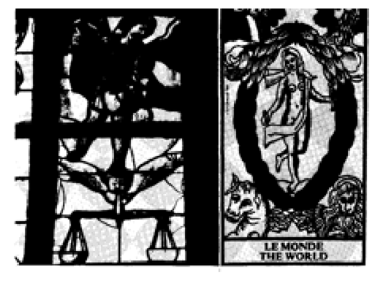
Dans le désert des cieux

Une nouvelle tentative fut faite en 1744 pour restaurer le gouvernement de l'Egyptienne, quand on repêcha dans la Senne nauséabonde, flottant par miracle sur un morceau de « tourbe », une madone noire qu'y avaient jetée des Protestants. Elle fut nichée dans une façade d'une rue proche, qui en prit le nom de « Vierge Noire ». Mais le clergé réclama la statue et l'emmena rejoindre dans l'église Sainte-Catherine, les « Quatre Couronnés » du peintre Gaspard de Crayer (5). Refuge d'où elle vient de s'éclipser avec bien moins de discrétion, envoyée elle-même, prétend-on, se faire restaurer, ou... blanchir !

Loin de moi l'intention d'à tout prix détourner par Bruxelles le cours du Nil : Puteanus, Nerval et d'autres s'en sont chargés. Il faut pourtant avouer qu'Isis ne perd pas une occasion de croiser sur la Senne et que sa bouée de tourbe sauvée des eaux a plus d'un point commun avec l'anecdote de Moïse au berceau, recueilli par l'épouse du pharaon Amenophis IV sur la berge du Nil. Lequel fleuve sacré passe au moins par le déambulatoire de Sainte-Gudule, où la scène est contée au bas d'un vitrail.

Cette verrière historiée est loin d'être malvenue dans un temple dédié à un saint Michel dont une des prouesses légendaires était justement d'avoir disputé à Satan l'âme de Moïse, pour l'introduire en Paradis. L'archange possédait son église à Alexandrie dès le quatrième siècle. Et les chanoines de Bordeaux, qui n'ignoraient rien de ses origines proche-orientales, lui avaient confié le patronage d'un cimetière à cause du sol, qui y avait la curieuse propriété de... momifier les cadavres !

Nul ne s'étonnera donc qu'en 1803, au moment où l'Europe vient de redécouvrir l'Egypte, certains — qui savaient — se soient cotisés pour doter le fond de la collégiale dévastée par les sans-culottes, d'un jubé monumental qui porterait jusque sous les talonnières de l'archange Trismégiste, une... pyramide ! Il est vrai que les maçons avaient déjà dépecé devant elle le Sphinx en quatre clés de voûte (6), en sorte qu'à la manière d'Isis recomposant le corps d'Osiris, il suffit d'en coller les morceaux autour de l'amande où officie l'archange du vitrail, pour obtenir une surprenante copie du MONDE, arcane XXI du livre de Toth !



Le Monde, ou l'archange au vitrail

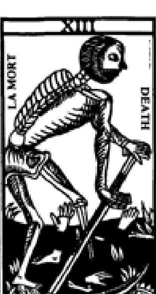
Comment refuser si pressante invitation à tenter avec Moïse la descente du Nil, dans le sillage de L'HERMITE harcelé par son DIABLE; à quitter le MONDE, après le JUGEMENT, voguer de la nef au transept nord, sous les regards du PAPE et de L'EMPEREUR à leur fenêtre, et traverser les paysages bien brabançons d'une « Fuite » et d'un « Retour d'Egypte », pour aborder à la chapelle du Saint-Sacrement de Miracle où, aux pieds d'un BATELEUR de verre, attendent la JUSTICE, et enfin la MORT, qui a posé un instant sa faux sur la mausolée de Pierre Roose, baron de Bouchaut.

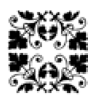
Tel fut le périple gudulien de Nerval. Mais déjà la pyramide sur le jubé, trop compromettante ou trop peu discrète, avait été démontée. Et si quelques compagnons anachroniques s'acharnaient encore à sculpter le grand portail des trois Rois Mages et de leur suite ordonnée de saints, nul hormis le poète n'aurait pu pressentir alors que le diable triompherait au bout d'un siècle, qu'il soufflerait le lumignon, que Gudule en perdrait son auréole et que Dieu lui-même, fatigué de son Eglise, s'assoupirait.

Tandis que le Sphinx, gardien silencieux de l'Initiation, ne règne désormais plus que sur le désert des Cieux...

Chapelle du Saint-Sacrement : l'arcane XIII et le tombeau







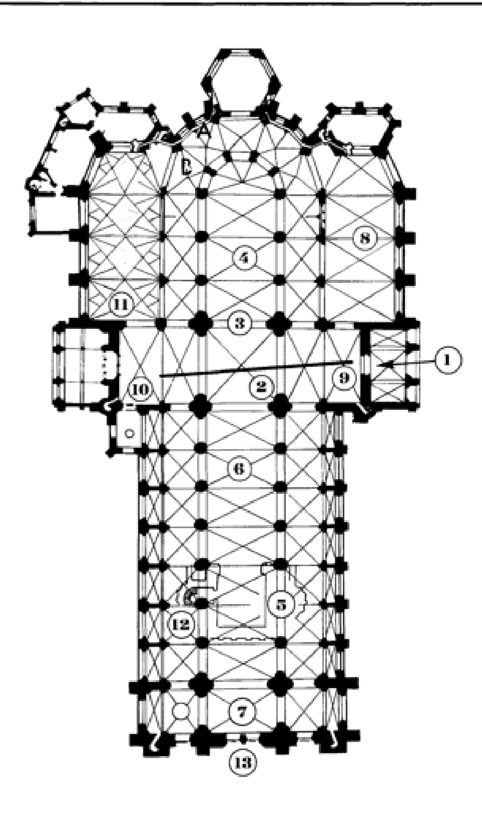
ARTÉMIS

LA Treizième revient... C'est encor la première;
Et c'est toujours la seule, — ou c'est le seul moment:
Car es-tu reine, ô toi! la première ou dernière?
Es-tu roi, toi le seul ou le dernier amant?...

Aimez qui vous aima du berceau dans la bière;
Celle que j'aimai seul m'aime encor tendrement:
C'est la mort — ou la morte... O délice! ô tourment!
La rose qu'elle tient, c'est la *Rose trémière.*

Sainte napolitaine aux mains pleines de feux,
Rose au cœur violet, fleur de sainte Gudule:
As-tu trouvé ta croix dans le désert des cieux?

Roses blanches, tombez! vous insultez nos dieux.
Tombez, fantômes blancs, de votre ciel qui brûle:
— La sainte de l'abîme est plus sainte à mes yeux!



LA COLLEGIALE SAINTE-GUDULE OU « LE LIVRE DE THOT »

1. LE PORTAIL VERS LES LOGES

C'est le portail latéral droit, par où il est préférable d'entrer. Accolé vers 1475 à l'entrée primitive, bâtie au XIII[e] siècle, il est ainsi dénommé à cause des loges, auxquelles les maçons accédaient par ce passage.

A l'extérieur, le portail vers les Loges est surmonté d'une sainte Gudule tournée vers le midi, tenant comme Diogène une lanterne allumée, qu'un diable tente de souffler. Cette statue moderne — l'ancienne est au musée municipal — est l'image de L'ERMITE, IX[e] arcane du tarot et clé hermétique du sanctuaire.

La triple voûte de l'intérieur répète la sainte Gudule à sa clé gauche, la droite étant un saint Michel — le dieu Thot des Egyptiens — terrassant le même diable, tandis qu'à la clé centrale, une Vierge assise compose l'hiéroglyphe d'Isis.

2. LA MERIDIENNE

La lame de cuivre qui s'allonge dans le pavement depuis le portail vers les Loges, y fut placé par arrêté royal du 22 février 1836, l'astronome Quételet ayant été chargé sept jours plus tard, par dépêche du ministre de l'Intérieur, des calculs et de l'exécution. Elle traverse la longueur du transept, donnant l'axe nord-sud et mettant en évidence un décalage de 1/20[e] sud, dans l'orientation de la collégiale. Une graduation la complète, faite de lignes gravées de part et d'autre dans le dallage. L'oculus prévu pour le rayon solaire de midi se repère sous la jambe du roi Louis II de Hongrie, à genoux au grand vitrail dessiné par Van Orley en 1538.

3. LA CRYPTE

Devant la méridienne et au milieu des degrés du chœur, se trouve l'accès rebouché à la crypte qui abrite entre autres le trésor funéraire du duc Jean II de Brabant. Elle n'a plus été rouverte depuis qu'y a été descendu en 1834 le corps du prince-héritier de Belgique,



le petit Louis-Philippe. Celui-ci était le premier enfant de Louise-Marie d'Orléans, reine à qui Gérard de Nerval dédia son ésotérique sonnet au dieu Horus.

4. LE CHŒUR ET LE DEAMBULATOIRE

Le pavement, surélevé parce qu'il couvre la crypte, est décoré vers l'autel des signes du zodiaque, des travaux et des mois, d'allégories et de monstres. A la manière ancienne, car ce carrelage italien n'est pas antérieur à 1882. Au-dessus, les vieilles clés de voûte représentent les saints Gudule et Michel.

A gauche et dans le déambulatoire, se voit le vitrail (A) contant la vie de Moïse depuis le berceau sur le Nil. Contre un pilier voisin (B), est adossée une statue moderne de Ruusbroec l'Admirable, piétinant la tête de sa paroissienne Blomardine. Mais celle-ci prend une revanche sur la façade de l'hôtel de ville, où elle a sa statue depuis plus longtemps, sans pour autant écraser la calvitie de son adversaire en mysticisme.

5. LA TRAPPE AUX FOUILLES

En fait, elles sont deux, entre les piliers qui suivent dans la nef une chaire de vérité fort belle, allégorie du Paradis terrestre mais sans objet pour nous, puisqu'elle provient des Jésuites de Louvain, après leur suppression. Ces trappes ne s'ouvrent pas, comme on pourrait le croire, sur des découvertes récentes. Les fouilles, comme le rappelle une plaque commémorative, ont été pratiquées voici quarante ans, à l'occasion du percement de la Jonction Nord-Midi.

On y a trouvé des soubassements de murailles épaisses de 2 m 40, ainsi que les contreforts d'une tour romane, de style mosan. Cette première église, élevée pour abriter les reliques de sainte Gudule au début du XI[e] siècle, s'apparentait à la collégiale de Nivelles. Les vestiges mis au jour portaient des traces d'incendie.

6. LE SPHINX A LA VOUTE

Les huit clés de voûte de la nef principale arborent en premier lieu les quatre bêtes de l'Apocalypse, aigle, lion, taureau et homme, composant le Sphinx. Viennent ensuite les quatre docteurs de l'Eglise d'Occident, Ambroise, Jérôme, Grégoire et Augustin, dont l'attribut commun est un livre qui pourrait bien être celui de Thot, car ils forment ensemble la ligne que suit le premier rayon de soleil de la Saint-Michel, pour aller éclairer « Le Jugement Dernier » de la grande verrière du fond.

7. LA VERRIERE DU JUGEMENT

Ce remarquable vitrail millésimé 1528, fut offert par le fastueux et cruel Erard de la Marck, prince-évêque de Liège, agenouillé dans le coin inférieur droit. Entouré des emblèmes de sa passion, de la Vierge et du Baptiste tendant l'index, le Christ en gloire est assis sur l'écharpe d'Iris, symbole de la ville de Bruxelles et du nombre sept chanté par Nerval.

Celui qui a eu l'attention attirée par l'équation Gudule-Ermite, ne peut manquer de remarquer que l'ange sonnant d'une trompette à étendard crucifère, compose avec les morts réveillés, l'exacte réplique de l'arcane XX du « Livre de Thot » : LE JUGEMENT.

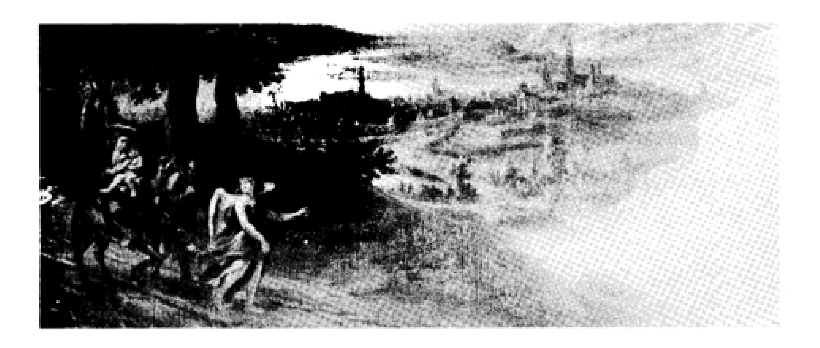
De la même manière, le saint Michel dans











son amande, mime au milieu de la verrière les gestes et l'attitude du personnage central de l'arcane XXI, LE MONDE, les quatre bêtes de l'Apocalypse qui l'encadrent étant à chercher aux clés de voûte de la nef. Tandis que sa balance de psychopompe voletant plus bas avec une paire d'ailes, lui met aux pieds les talonnières du dieu Mercure, alias Thot.

En 1803, on éleva sous la verrière un jubé, chargé de placer notre archange Thot à la pointe d'une pyramide à l'égyptienne. Mais cette construction allégorique trop voyante fut démontée en 1828, pour céder la place aux orgues actuelles.

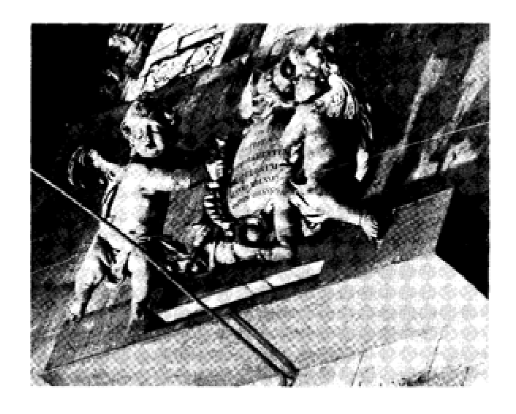
8. LA FUITE EN EGYPTE

Le voyage de Jésus enfant au pays des Initiés, où la tradition place l'origine du « Livre de Thot », ou Tarot des Egyptiens, est décrit en sept tableaux, autant que d'étapes à la Connaissance, autrefois pendus dans la chapelle Notre-Dame, peut-être ainsi voulue temple d'Isis. Trois y sont restés, deux ayant émigré au transept sud et deux au nord. Chose curieuse, ces paysages d'Egypte, peints au dix-septième siècle, ressemblent furieusement à ceux du Brabant et des environs de Bruxelles.

9. LE TRANSEPT SUD

Outre deux « Fuite en Egypte » et la méridienne qui le traverse, le bras droit du transept exhibe au-dessus de la porte une grande toile de Gaspard de Crayer, peintre de sujets hermétiques, avec un « Saint Guidon » à Anderlecht et un « Martyre des Quatre Couronnés » dans Sainte-Catherine. Son tableau, illustrant l'invocation des litanies « *A peste, fame et bello* », représente les cinq saints intercesseurs en ce cas, à propos desquels on notera le rapport plus ou moins intime qu'ils ont chacun avec l'Egypte.

Invoqué contre la male mort ou mort subite, le géant Christophe portant l'enfant Jésus se présente en Orient avec une tête de chien, qui l'assimile au dieu ANUBIS. Saint Antoine qui, dans le désert d'Egypte, partagea avec l'ermite Paul le pain apporté par un corbeau, protégeait de la faim. Contre la guerre et les coups d'arquebuse, on priait saint Sébastien, parfois comparé à OSIRIS, car il fut après son supplice, trouvé et ramené à la vie par la veuve Irène. Adrien, légionnaire en Orient et patron des soldats et des bourreaux, s'invoquait au contraire contre la mort lente, comprenez la torture. Quant à saint Roch, intercesseur contre la peste, il n'est autre que l'arcane LE MAT, sorte de joker du jeu de tarot.



10. LE TRANSEPT NORD

Latéralement et sous le guichet de la prison ecclésiastique, par où le détenu assistait aux offices, un triptyque expose la vie légendaire de sainte Gudule. Le tableau peint en 1592 par Michel Cocxie, comporte plus d'une scène dont le sens échappe aux historiens. Mais c'est le fond de ce bras gauche du transept qui retiendra l'attention, moins pour ses deux « Fuite en Egypte », que pour le grand vitrail, daté de 1537, où se voit Charles Quint. Car il s'agit de la lame L'EMPEREUR, arcane IV que l'arcane V ou LE PAPE, suit en haut et à droite du souverain, fait par un Dieu le Père assis.

11. LE SAINT-SACREMENT DE MIRACLE



Immédiatement à gauche, derrière la grille de la chapelle, se révèlent deux autres lames du « Livre de Thot » : LA JUSTICE, arcane VIII, tenant équilibrée sa balance sur la tombe du juriste Corsélius, et enfin le fameux arcane XIII du sonnet à Artémis, LA MORT, faisant une pause sur celle de Pierre Roose, baron de Bouchaut.

Cependant, avec le Saint-Sacrement de Miracle, s'ouvre un autre volet de l'histoire mystérieuse de la collégiale, que d'aucuns souhaiteraient voir effacé. Curieux phénomène que ces hosties qui se mettent un peu partout à saigner, après la découverte à Jérusalem d'une fiole du sang du Christ (7), et qui se répète chaque fois qu'il y a de la croisade dans l'air.

L'épisode bruxellois se situerait en 1369, suivant un scénario en tous points pareil à celui qui s'était déroulé à Paris en 1290, avec un Juif aussi nommé Jonathan. En sorte qu'on pourrait supposer la volonté de faire une fois de plus de cette ville le doublet de l'autre; au profit des ducs de Bourgogne par exemple, prétendant au trône de France. D'autant que c'est le fameux cardinal d'Ailly, évêque de Cambrai et alchimiste à ses heures, qui l'exhume trente-cinq ans plus tard et l'authentifie au moment où Guillaume IV de Hainaut lance sa croisade à lui, avec les hosties sanglantes de Bois-Seigneur-Isaac. Deux précautions valent mieux qu'une.

L'entreprise ayant échoué, Charles Quint reprit l'idée à son compte le siècle d'après, faisant élever cette chapelle du Saint-Sang en 1534, avant l'aller se faire battre par les Turcs. L'histoire du miracle y était contée en SEPT remarquables verrières, dont quatre subsistent. La troisième et la plus belle a été offerte par son beau-frère et ennemi intime, le roi de France François Ier, lequel est représenté aux pieds de son saint patron d'Assise, recevant les stigmates.

Derrière l'autel, on vénère le bout de poutre dans lequel les hosties miraculeuses furent cachées pendant la furie calviniste, entre 1579 et 1585. Sur les degrés de ce même autel, une plaque indique l'entrée du caveau où, après les archiducs Albert et Isabelle, le grand maître de l'Ordre Teutonique, Charles de Lorraine, voulut reposer.

12. LA DALLE DU MAITRE-MAÇON

C'est une grande pierre bleue, posée dans le pavement, à l'entrée de la troisième chapelle du collatéral nord, en venant du fond. On y voit dans un cartouche ovale, un choix d'outils maçonniques : le maillet et le ciseau, la truelle et le marteau, le niveau

triangulaire et le fil à plomb, le compas et enfin la règle graduée, autrefois remise le dernier voyage achevé, et qui barre symboliquement l'ensemble.

Malgré l'inscription usée, le monogramme IC mêlé aux outils, permet d'identifier la dalle comme étant l'épitaphe de Jean Cosyn, maître-maçon et sculpteur, auteur de plusieurs façades de la Grand-Place et de l'extraordinaire Arche de Pallas, arrière du couvent de Jéricho. Décédé le 1er avril 1708 et enterré dans l'église Saint-Géry, sa pierre tombale fut transférée avec d'autres dans le pavement de Sainte-Gudule, quand l'église fut désaffectée.

Dans la chapelle suivante vers le fond, se voyait au moment où Nerval y vint, une curieuse Notre-Dame aux Roses du XVIIIe siècle, que le poète retint pour le tercet final de son sonnet à Artemis.

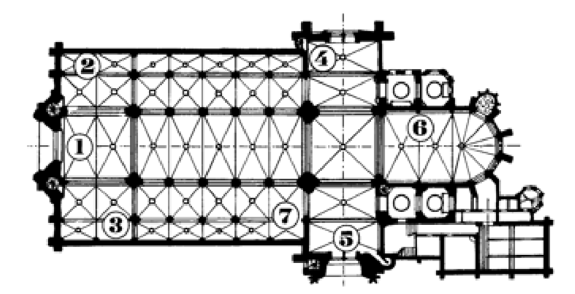
13. LE SECRET DES ROIS MAGES

Avant de quitter la collégiale, il convient de s'arrêter aux trois rois mages du grand portail. Ceux qui les ont sculptés, en même temps qu'une cinquantaine d'autres statues, n'étaient pas des artistes en renom, mais de simples ouvriers, comme au temps des cathédrales. On était pourtant autour de 1840 et Nerval dut les voir œuvrer.

Ces compagnons n'avaient pas perdu les rudiments de leur langage. Ils tentèrent de sauver un des mystères de Sainte-Gudule, l'ordre strict des *sept* saints et saintes qui de chaque côté de la nef, avaient leurs chapelles. Hélas, en moins de cent cinquante ans, il ne reste plus rien, ou presque, de cette entreprise. Autour des douze apôtres rescapés au porche central, seuls Josse, le Baptiste, Gertrude et Barbe occupent encore dans le désordre une niche. Et cette discrimination raciale correspond bien à l'esprit des nouveaux iconoclastes. Ils l'auront, ce désert des cieux qu'a prophétisé Nerval !

NOTRE-DAME DU SABLON OU LA NEF D'ISIS

Quand l'âne des « Métamorphoses » d'Apulée eut brouté ses roses et qu'il fut redevenu Lucius, les prêtres le conduisirent en procession à la barque d'Isis. Ils décrétèrent *l'ouverture de la navigation*. Alors pour le nouvel initié, dans le secret de son temple, la déesse se dépouilla l'un après l'autre, de ses *sept* voiles.



1. PREMIER VOILE : LA LEGENDE

Par quelque porte qu'on entre dans l'église du Sablon, une barque à la Vierge attend le visiteur. Ainsi au grand porche, la voit-on dans le stuc du plafond, sous le jubé (1684). Cette barque est la clé hermétique du sanctuaire.

La légende veut en effet qu'en 1348, l'Anversoise Béatrice ayant ouï des voix, soit allée enlever de l'église principale d'Anvers, qu'on démolissait alors pour construire l'actuelle collégiale, une antique statue de la Vierge, dite Notre-Dame-sur-l'Arbre. Avec l'aide de son mari, batelier, elle aurait amené cette madone par la Senne à Bruxelles, pour la déposer solennellement dans la chapelle du Sablon.

2. SECOND VOILE : LE CHARNIER

Immédiatement à gauche de l'entrée, vogue une autre barque à la Vierge dans le vitrail du crucifiement, dédié aux morts de la Grande Guerre. Ceux qui ont eu l'idée de cette verrière ont involontairement rappelé la vocation primitive de l'édifice, consacré en 1299 comme chapelle de cimetière; macabre destination puissamment évoquée à droite de l'entrée par la pierre tombale du chambellan Bouton, mort en 1556, avec ses deux cadavres à moitié rongés par les vers.

La publicité faite à la légendaire et miraculeuse navigation de la Vierge-sur-l'Arbre, allait rapidement faire de cette chapelle, alors appelée Notre-Dame-au-Cimetière, et de son enclos, le plus important charnier de Bruxelles.

3. TROISIEME VOILE : LE RITE

La troisième barque se découvre dans un vitrail de droite, avant-dernier d'une série pas bien vieille mais qui, en presque deux cents images de saints, transforme la nef en une sorte d'encyclopédie de l'iconographie chrétienne. Cette procession muette autour de la nef n'est pas sans évoquer celle qui autrefois, chaque samedi, jour consacré à Saturne et à la Mort, sortait la Vierge et sa cour d'auréolés faire la tournée de l'enclos funéraire pour emporter dans sa barque, les âmes en Paradis.

En outre une fois l'an, le dimanche après l'Ascension, le funèbre cortège accompagné des Serments d'archers, d'escrimeurs, d'arbalétriers, bref de tous ceux qui avaient à côtoyer ou donner la mort et avaient chapelle au Sablon, descendaient faire un tour de ville avec diables, chars, géants, ménagerie, saints et saintes, et... le Cheval Bayard.

La plus ancienne mention de cette cavalcade, qu'on appelait le Grand Tour, ou encore l'Ommeganck, est un acte de 1365, concernant précisément le droit de sépulture au cimetière. La tradition de ce Grand Tour, qui s'était perdue, a été relevée en 1928. Reconstituée avec beaucoup de fidélité, elle n'a pas perdu tout à fait son caractère ésotérique.

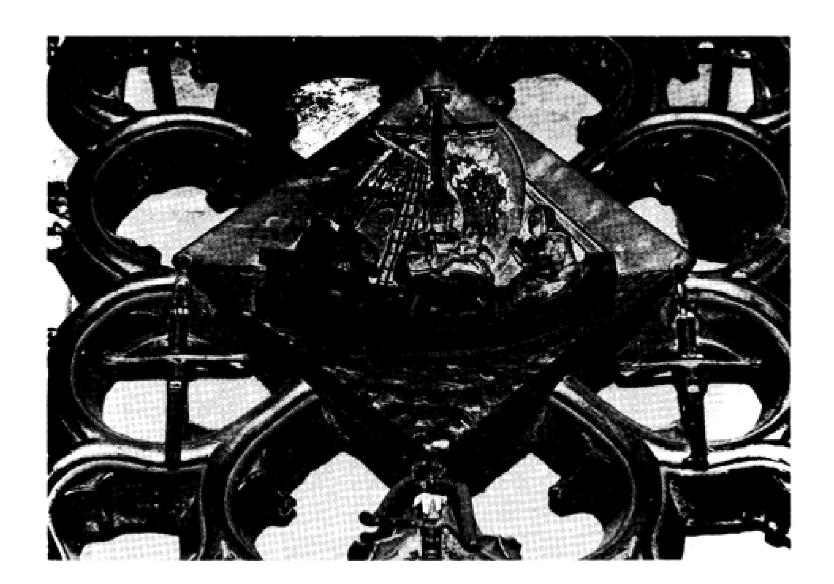
4. QUATRIEME VOILE : *NIGRA SUM, SED FORMOSA*

La quatrième image de l'embarcation miraculeuse est la plus ancienne. C'est une clé de voûte datant de la construction de l'église par le serment des Arbalétriers, au milieu du XV[e] siècle. Otée sans doute lors d'une restauration, on l'a pendue à la muraille, dans le bras gauche du transept, près du portail qui donnait sur les fontaines de la ville.

Cette clé signée par trois arbalètes, montre bien que la Vierge originale, détruite par les Calvinistes en 1580, était assise. Or, ce détail ajouté à la légende, aux fontaines, à l'arbre, à son patronage d'un cimetière, donne à penser qu'il pourrait s'agir d'une de ces Vierges Noires, comme on en vénère dans les basiliques de Hal, de Walcourt et d'Avioth (8). Trouverait-on ici, comme chez celles-là, un couronnement de Marie, un massacre des Innocents et une danse macabre, que le doute ne serait plus permis.

5. CINQUIEME VOILE : LA BARQUE SOLAIRE

A l'autre bout du transept et au-dessus du porche, une barque grandeur nature porte la Vierge debout, entre deux orants assis, Béatrice et son mari. L'embarcation fut construite et hissée là vers 1600, selon la volonté du chirurgien privé des Archiducs, l'Italien Michel Angelivuenoni, dont l'épitaphe est accrochée au pilier gauche du même transept.







Or, on n'ignorait pas à l'époque l'antique rite processionnel égyptien de la barque, ou Bari, dans lequel certains exégètes voyaient l'origine de l'arche d'alliance et qui était chargée d'amener dans le monde souterrain, les âmes des trépassés. Ce pourquoi Angelivuenoni s'y est fait peindre en médaillon. A ce voyage présidait Isis, ankh en main et portant son enfant Horus, le soleil levant, assistée de la déesse Nephtys, sa fidèle compagne de navigation mortuaire. Aussi Béatrice escorte-t-elle ici une Vierge au sceptre dont l'Enfant est coiffé d'un soleil. Mieux, l'église du Sablon étant comme Chartres dirigée vers le nord-nord-est, la barque y est disposée en sorte qu'elle reçoive par la rosace qui la surmonte, les rayons de ce même soleil levant !

6. SIXIEME VOILE : LA NAVIGATION INFERNALE

Le moment était naguère venu d'aller dans le chœur accomplir le geste et soulever le voile. Car celui-là était tendu de quatre tapisseries, offertes en 1516 par les Tour et Tassis, montrant une fois de plus la barque et sa légende (9). Il convenait de les écarter pour voir se révéler au fil des écoinçons sous les fenêtres, les étapes de sa navigation vers les abysses au cours de laquelle Horus aurait, selon « Le Livre des Morts », à repousser victorieusement les assauts des démons.

On découvre alors, derrière un singe au violon, cousin de l'âne musicien, et un ange faucheur, une sarabande de squelettes et de cercueils, un monde étrange de Jugement Dernier présidé par l'archange psychopompe, où le diable à la fourche guette l'âme s'échappant, sous la forme d'un homoncule, de la bouche du mourant; tandis que la Vierge assise et couronnée, noire et lointaine, assiste à l'office des morts, tout en se pressant le sein droit pour en faire jaillir le lait.

C'est encore là que les derniers doutes s'évaporent, après avoir répéré les Innocents massacrés ou le couronnement de la Vierge dans une suite fantastique qui, du chœur, se prolonge aux arcatures du transept et des cinq premières travées de la nef.

7. SEPTIEME VOILE : LA BERGE D'ANUBIS



L'infernale navigation s'achève dans la première chapelle de droite, une septième barque étant sculptée sur l'autel où trône une statue supposée être la restitution de la primitive Notre-Dame-sur-l'Arbre. C'est le terme du voyage, la berge où Anubis, qui préside à la momification, accueille les âmes défuntes.

Le dieu à la tête de chien est évoqué par les écoinçons, illustrant la vie du grand saint Christophe. Car dans l'iconographie byzantine et sur les icônes russes, ce saint, surnommé le Cynocéphale, est affublé de la tête du même animal. Christophe est en outre celui qui fait traverser sur ses épaules au Christ-Horus, un fleuve qui pourrait bien être le Styx. Car son métier de passeur ressemble diantrement à la tâche du nocher Caron, emmenant dans sa barque fatale, les âmes pour l'éternité.



NOTES DU TROISIEME CHAPITRE

(1) Actuellement au n° 46 de la rue de Flandre. Ce bâtiment, qui était la résidence du recteur, est le seul rescapé de la démolition du monastère de Jéricho. Il appartient à la ville de Bruxelles et est appelé à tort : Maison de la Bellone.

(2) Par exemple au chapitre IX de sa « Main Enchantée ».

(3) Je reparlerai de l'anagramme poétique — ou alchimique — au chapitre V, pour le déchiffrement des quatrains de Nostradamus. Le système de la lettre à modifier empêchait d'éventuelles poursuites judiciaires dans le cas d'épigrammes ou de pamphlets.

(4) Je réserve ce sujet pour un prochain ouvrage sur les mystères de la cathédrale de Bruxelles.

(5) Ce tableau des « Quatre Couronnés », patrons des maçons et tailleurs de pierre bruxellois, exécuté par Gaspard de Crayer en 1642, confisqué à la Révolution, est à présent exposé au musée de Lille, premier étage, aile gauche. Dans l'église Sainte-Catherine, il surmontait le maître-autel. Demi-nus, les quatre saints — Claude, Castor, Symphorien et Nicostrate — vont être enfermés dans des cercueils de plomb, sur ordre du tribun Lampadius. Curieuse histoire que celle de ces quatre personnages qui acceptent de sculpter une statue au dieu Soleil, mais refusent d'en tailler une d'Esculape, et sont martyrisés.

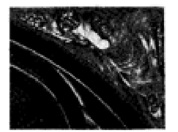
(6) Voir la note 4 du chapitre I.

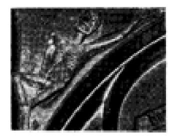
(7) On trouvera de plus amples détails sur le mystère du Saint Sang dans ma « Flandre Mystérieuse », pp. 97-99 et 122-124, ainsi que dans mon « Bruges, Cité du Graal » tous deux édités chez Rossel, Bruxelles.

(8) Consulter mon « Ardenne Mystérieuse », Editions Rossel, pp. 170-182.

(9) Ces quatre précieuses tapisseries, hautes de 3 m 65 et larges de 5 m, furent enlevées de l'église du Sablon en 1893 et vendues à la pièce. Une fut acquise par le Musée du Cinquantenaire, une autre échoua à Leningrad. Les deux dernières furent découpées par des « antiquaires » pour en faciliter la vente. La ville de Bruxelles en a pu reconstituer une, tandis que le panneau central de l'autre a été finalement racheté par le Cinquantenaire.









L'OR A LA PELLE

Rares sont les villes qui ont caché, ou couvent encore dans leur sous-sol, autant de trésors que Bruxelles. Chaque fois, leur découverte a été l'effet du hasard, encore qu'il faille parfois faire preuve d'obstination. Comme ce cultivateur de Laeken qui, le 16 mai 1845, toucha du soc de sa charrue un pot de terre, plein de pièces d'argent. Se souvenant du laboureur de la fable, il se mit à fouiller le champ, qui était en l'occurrence celui d'une demoiselle Seghers de Bruxelles. Et il en exhuma trois autres, également remplis de pièces de monnaies, pour la plupart françaises, bruxelloises ou namuroises, remontant au règne de Philippe-le-Bel.

Le butin de notre Laekenois ne pesait pas moins de quarante kilos et sa valeur était considérable. Il ne pouvait s'agir d'une fortune privée et sa date d'enfouissement, premier point à élucider quand on veut faire la « biographie » de sa trouvaille, calculée sur les pièces les plus récentes et leur degré d'usure, se situait entre 1308 et 1314. Une époque relativement calme en Brabant, sans autre bavure que l'animosité des Bruxellois contre les Juifs et celle du duc Jean II à l'égard des Templiers. L'origine et l'homogénéité des monnaies font en ce cas pencher pour un trésor, dissimulé en pleine nature par quelques Templiers fugitifs.

Il n'est pas aisé de retenir les coordonnées d'une cachette, que ce soit dans un champ ou dans un bois, comme cet officier français qui ne retrouva jamais sa fortune, enfouie au pied d'un arbre de Notre-Dame-au-Bois, avant la bataille de Waterloo; ou même dans un lieu habité, une ville, quand il faut se hâter. Ceci explique le nombre élevé de monnaies, mises au jour par les excavatrices travaillant à la Jonction Midi-Nord et que cet Office a revendues en 1946, sans vouloir en préciser les sites, au Cabinet des Médailles. Mais plus d'ouvriers encore n'ont pas osé faire part à qui que ce soit de leurs découvertes.

C'est ce manque d'information (1), de connaissance de ses droits qui fait souvent prendre peur à celui qui trouve un trésor — appelé selon la loi : l'inventeur — et le pousse à s'en défaire à la sauvette, à le fondre ou à se taire. Pourtant, l'article 716 du code civil est formel :

— « *La propriété d'un trésor appartient à celui qui le trouve dans son propre fonds. Mais s'il est trouvé sur le fonds d'autrui, il appartient par moitié à celui qui l'a découvert et pour l'autre moitié au propriétaire.* »

Au siècle dernier, la Ville de Bruxelles l'apprit à ses dépens. Elle avait pourtant pris toutes ses précautions quand elle avait acheté le bien, les vieilles écuries d'un hôtel appartenant à un certain Bortier, sur l'emplacement desquelles elle voulait ériger le marché couvert de la Madeleine. Elle avait en effet fait insérer dans l'acte cette clause pour le moins étrange :

— « *La propriété de tous les objets précieux qui seront découverts au moment de la démolition revient expressément à l'administration des Hospices de Bruxelles...* »

Sans doute la Ville devait-elle avoir des renseignements précis sur l'existence d'un trésor en cet endroit car, le jour même de la mise en route du chantier, elle chargea le contremaître de lire aux ouvriers cette consigne surprenante :

— « *Si vous découvrez des pièces de monnaie ou tous objets quelconques ayant de la valeur, cela devra m'être remis fidèlement, car ils sont considérés indistinctement comme propriété de la Ville et seront restitués à MM. les bourgmestre et échevins...* »

La Ville savait fort bien ce qu'elle faisait, car la notion de trésor est ainsi définie par le code :

— « *Toute chose cachée ou enfouie sur laquelle personne ne peut justifier sa propriété et qui est découverte par pur effet du hasard...* »

Et la jurisprudence de préciser que les ouvriers chargés de faire une démolition pour rechercher un trésor ne peuvent invoquer le bénéfice de l'article 716 !

Un quart de tonne d'argent !

Sur le moment, les ouvriers avaient haussé les épaules. Cependant, le 28 juin 1847, vers deux heures et demie de l'après-midi, la pioche des terrassiers Meert et Briot heurta, à un mètre sous le pavement d'une ancienne galerie souterraine, un objet insolite qu'on prit tout d'abord pour un coffre. Fébrilement, les deux hommes dégagèrent et exhumèrent une sorte de tonnelet, haut de 44 centimètres et cerclé de fer. Son poids était tel qu'il ne fut pas possible de le déplacer. On fit donc, sans attendre, sauter le couvercle...

Stupéfaction : le tonneau était plein à ras de pièces de monnaie qu'on crut être de cuivre, tant l'humidité les avait agglomérées et oxydées. Quelques instants plus tard, deux autres ouvriers, Gilles et Rampelberg, déblayant dans le même secteur, appelaient à l'aide : à un pas de là, ils avaient buté sur un autre tonnelet en tout point pareil et... dont le contenu s'avéra bientôt identique.

A ce moment, un curieux qui s'était amusé à gratter une pièce constatait avec surprise qu'elle était en bel en bon argent. Ce fut bientôt la ruée ! La police, accourue en hâte pour rétablir l'ordre, intervint à temps pour arrêter l'hémorragie des devises. Quant au conducteur des travaux, il s'était précipité à l'Hôtel de Ville pour informer les édiles de la découverte. On délégua sur place l'échevin Doucet avec mission d'en dresser le procès-verbal. Son premier soin fut de faire transférer les pièces dans des vases qui prirent sur un tombereau le chemin de la municipalité. Et toute la nuit, la police patrouilla sur les lieux.

A l'inventaire, il apparut que le trésor était plus important encore qu'on ne l'avait cru. Il n'y avait pas moins de 228 kilos de métal précieux, en monnaies d'argent de provenances diverses, ducatons et patacons, écus et quart d'écus remontant principalement au gouvernement des Archiducs et au règne de Philippe IV d'Espagne.

Deux autres tonnelets oubliés dans le sol !

Dans l'intervalle, les monnaies inventoriées avaient été serrées dans neuf sacs de bonne toile, attendant dans un bureau de l'hôtel de ville qu'une décision intervienne à leur propos. L'attente se prolongeait. Les bruits les plus contradictoires circulaient, aussitôt démentis : les Domaines auraient, à leur tour, élevé des prétentions sur le trésor de la Madeleine. Quant aux quatre ouvriers, ils étaient, sans beaucoup de conviction, partagés entre l'espoir et la crainte.

Le 10 juillet, réuni en séance secrète, le conseil communal décida, avec une hâte qui parut aussitôt suspecte, de livrer les monnaies à la fonte, à l'exception d'une vingtaine de kilos qui seraient cédés à des collectionneurs. L'objet de toutes les conversations, et de toutes les convoitises, allait ainsi disparaître et l'opinion publique s'émut. Des avocats se mirent spontanément à la disposition des quatre terrassiers...

Devant cette levée de boucliers, quinze jours plus tard, la Ville céda. Elle fit savoir qu'elle voulait se montrer généreuse à l'endroit de ses ouvriers et





Galerie Bortier : un trésor dans les ca

qu'elle était décidée, bien qu'ils n'eussent aucun droit sur la découverte, à leur constituer par acte notarié une rente de cinquante centimes par jour, payables par quinzaine. En cas de décès, leur veuve en obtiendrait la moitié, pension réversible après elle sur la tête des orphelins jusqu'à leurs dix-huit ans accomplis.

La manœuvre était habile : elle réussit pleinement. Chacun des intéressés eut ainsi l'impression de s'en être bien tiré. Jusqu'à ce bon Monsieur Bortier qui, se rendant compte que les bâtiments et terrains qu'il possédait encore dans la rue au trésor avaient doublé de prix, oublia comment la Ville l'avait berné. L'administration de celle-ci respirait : elle n'allait plus avoir à publier des sources qu'elle paraissait avoir intérêt à cacher, ni à fournir la teneur de ses renseignements. Une chose enfouie n'est en effet réputée trésor que si personne n'en peut revendiquer la propriété. Et bien malin qui pourrait encore prouver un droit de propriété sur des lingots anonymes et des monnaies dispersées.

D'ailleurs, pour endormir complètement les esprits, un archiviste municipal « découvrit » que l'hôtel démoli avait appartenu en 1711 au roi d'Armes van den Leene, dit « Toison d'Or », chef de la Chambre Héraldique, ce qui faisait entrer de plain-pied le trésor de la Madeleine dans les fastes de l'histoire, dite nationale. Pour peu, on aurait pu croire que la nef « Argo » était venue s'amarrer ces jours-là aux quais de la Senne.

Ce que tout le monde ignorait par contre, c'est que deux tonnelets identiques se trouvaient encore sous le sol et que leurs 228 kilos d'argent restent à découvrir quelque part sous les caves des vieilles galeries « Bortier » dans le quartier de la Grand-Place de Bruxelles...





Deux mules qui se trompent de chemin

Arriver à pareille conclusion a exigé, on s'en doute, une analyse approfondie du trésor et de ses origines. La pièce la plus ancienne exhumée à La Madeleine remontait à 1625, mais aucune n'était postérieure à 1711, ce qui donnait à penser que les tonnelets avaient été cachés vers cette date. Or, chose déconcertante, Bruxelles était alors spécialement paisible. Et rien, absolument rien ne paraissait y avoir nécessité le sauvetage précipité d'une fortune.

Par contre, le trésor était composé uniquement de monnaies d'argent et de petites valeurs, comme s'il s'était agi du produit d'un impôt ou d'une collecte. Deux cent vingt-huit kilos font près de dix mille pièces : la solde de toute une armée ! Plus troublante

encore était la façon dont il se présentait, réparti en deux tonnelets d'un poids égal. Car, il y a trois siècles, c'était de cette manière, en deux tonnelets bien équilibrés, qu'on transportait les fonds à dos de mule. Deux cent vingt-huit kilos, c'est d'ailleurs la charge d'une mule. Sans oublier que l'argent fut précisément trouvé sous les pavés d'une écurie.

Ces indices joints à une enquête patiente ont permis d'élucider l'enigme posée par le trésor de La Madeleine. Des troubles s'étant produits à Bruxelles en 1718 — c'est l'affaire Anneessens —, le marquis du Prié, ministre plénipotentiaire, décide de mettre en sécurité les cinquante-cinq tonnelets de monnaie qui représentent la « Caisse des Guerres », c'est-à-dire les impôts perçus au cours des dernières années. Il y en a là pour un peu plus de quatre-vingt millions de nos francs. Du Prié charge de cette mission un de ses compatriotes nommé Caprifiglio, récemment promu au rang de banquier de la cour. Il assumera le transport des tonnelets à dos de mule, jusqu'à un endroit retiré du parc où ils seront enterrés. Quand, deux ans plus tard, on procédera à l'exhumation du trésor, on ne pourra que constater la disparition irrémédiable de quatre tonnelets. Un des quatorze convois avait dû se tromper de chemin. Inutile de dire que Caprifiglio prétexta sur-le-champ qu'il avait affaire du côté de Venise...

Le plus étrange conseil de guerre...

L'annonce de la vente publique, à Bruxelles, le 29 octobre 1909, d'un lot de monnaies anciennes passa presque inaperçue en Belgique. L'expert Dupriez n'avait envoyé son catalogue, numéroté 100, qu'aux administrations concernées et à de rares amateurs, triés sur le volet. Pourtant, les 615 pièces qu'on y trouvait répertoriées étaient tout ce qui restait alors du trésor le plus considérable qu'ait livré le sous-sol de ce pays !

L'événement s'était produit un an plus tôt en plein centre de la capitale belge, au pied même de la collégiale Sainte-Gudule. Mais dès le départ les dés avaient été pipés et le secret particulièrement bien gardé sur les circonstances exactes et jusque sur la date de la trouvaille. Ce n'est qu'au terme d'une longue enquête que je parvins à savoir qu'on était au mois d'août et qu'il faisait, ce jour-là, une chaleur torride...

Par ce temps de canicule, l'ouvrier qu'on avait chargé d'effectuer quelques travaux au 32 de la rue d'Assaut (2) avait tout lieu d'être satisfait de son sort : non seulement les dits aménagements avaient à s'opérer dans la fraîcheur d'une cave voûtée, mais l'immeuble lui-même était à usage de restaurant. Et le patron ne lésinait pas sur la bière ! Aussi notre homme n'en crut-il pas ses yeux quand, en abattant le mur d'une vieille citerne, il aperçut soudain au fond du puits un gros récipient pansu. Cela pouvait ressembler à une de ces marmites de cuivre dans lesquelles on faisait encore la soupe à la campagne. Il se pencha. Mais quand il voulut saisir l'anse — sortilège ? — la marmite se volatilisa en poussière !

D'un vaste mouchoir rouge, l'ouvrier s'épongea la sueur du front. Rêvait-il ? Ou avait-il abusé des chopes si généreusement descendues ? Il voulut en avoir le cœur net, se courba à nouveau sur le trou pratiqué dans la muraille : plus de chaudron, cette fois, ni de poussière. Mais, et il crut bien sa raison défaillir pour de bon, à la place s'entassait un monceau de... pièces de monnaie !

A cette heure du jour, le vieux cabaret-restaurant, dans la cave duquel un ouvrier venait d'avoir la plus grande émotion de sa vie, était vide hormis trois personnes : le patron, 53 ans et Parisien, bien que son nom de Coenegracht ne le laisse pas soupçonner, sa femme, une accorte Savoyarde, et leur fille unique, jeune et jolie, qui constituait le principal ornement de ce lieu, belliqueusement appelé : « A l'Assaut » ! Ils accoururent à l'appel de l'ouvrier bouleversé. Coenegracht jaugea la situation d'un regard. Sans perdre son sang-froid, il monta posément fermer les portes de l'établissement. Puis, ayant fait apporter de la bière dans l'arrière-salle, il ouvrit autour d'une table le conseil de guerre le plus étrange qu'ait jamais abrité restaurant bruxellois...

La loi du silence

Plus aucun de ces personnages n'est encore en vie pour témoigner de ce qui se dit ce jour-là, à voix basse, dans la pénombre de la pièce où traînaient des relents de cuisine. L'ouvrier jura de se taire. Il tint parole, Dans l'immédiat, il importait de mettre le magot en sûreté. On ne sortit pas moins de vingt seaux de monnaies du puits, soit près de 300 kilos d'argent fin.

A première vue déjà et sur la base du seul poids de métal précieux, cela faisait à se partager la somme rondelette de cent mille de nos francs. Mais il était évident que les pièces de monnaie qui paraissaient anciennes et de bon aloi, allaient faire décupler, sinon centupler cette première estimation. Il s'agissait donc de dénicher un expert. Le restaurateur s'en chargea et, précaution supplémentaire, décida d'aller le chercher, si possible, en banlieue.

L'élu fut Charles Dupriez, qui tenait commerce de médailles à l'avenue Longchamp. Il prit une piécette entre les doigts, l'approcha de l'œil, examina longuement le buste couronné, déchiffra une inscription : HENRICUS REX. Au verso, il y avait une croix ancrée, pareille à celle des Templiers. Quand il reposa la pièce sur la table, Dupriez était blême. Cependant l'expert était habile, il parvint à se contenir, prit un air dubitatif et s'employa à convaincre Coenegracht de lui confier le lot, aux fins d'identification. Le même soir, un fiacre emportait vers Uccle, dissimulé dans des malles, le trésor de la rue d'Assaut !

Dès que le précieux bagage eut été déposé dans le corridor et qu'il eut bouclé la porte, Dupriez s'essuya la sueur qui lui perlait au front. La piécette en effet, qu'il avait tout à l'heure examinée, était un esterlin long-cross du roi d'Angleterre Henri III, frappée en Irlande. Or, on n'en connaissait jusque-là que quelques rares exemplaires, d'une valeur énorme, que se disputaient les riches collectionneurs anglais. Fébrilement, l'expert ouvrit une malle, brassant l'argent à pleines mains. De ces pièces introuvables, il y en avait là des dizaines, des centaines, un vrai pactole... Pour plusieurs millions de nos francs !

Le tout était à présent de bien manœuvrer et, quant à lui, de savoir à son tour se taire !

Les grandes manœuvres

Pour Dupriez, cette nuit-là fut une nuit blanche. Tôt le matin, comme s'il eut craint d'avoir rêvé, il descendit rouvrir les malles, palper les esterlins. Puis il s'attela à la tâche, plus prosaïque, de nettoyer chaque piécette et de trier le lot. L'expert dénombra de la sorte 143.297 pièces. Parmi celles-ci 80.927 esterlins, rares pour beaucoup, émis sous les règnes d'Henri III Plantagenêt (1216-1262) et d'Alexandre II d'Ecosse. Le solde était, dans sa majeure partie, d'origine hennuyère ou brabaçonne.

Quand, au bout de quelques jours, il eut achevé la besogne et dressé l'inventaire, Dupriez se prit à réfléchir. Comment écouler au mieux cette fortune en monnaies anglaises ? Il songea à son confrère et correspondant londonien Baldwin, un numismate connu, toujours prêt à partager le bénéfice d'une bonne affaire et qui ne pourrait manquer de l'aider dans la réalisation du trésor. De plus, l'expert éprouvait un secret plaisir à faire part à son rival outre-Manche, pour qui la découverte d'une seule « long cross » était un événement, de ce que lui-même en avait des milliers en sa possession. Il s'assit donc à son bureau et écrivit à Londres.

La réaction de Baldwin fut bien différente de celle qu'avait escomptée Dupriez. La lettre avait plongé le numismate anglais dans un abîme de perplexité. Que faire ? En effet, l'irruption sur le marché d'un nombre aussi considérable de pièces estimées jusqu'alors « rares » allait faire tomber les cours, ruiner les amateurs à qui, depuis toujours, il avait présenté l'achat de ces monnaies comme un placement sûr, stable. Il était indispensable que personne ici ne sache rien, que Dupriez lui confie le lot anglais aux fins d'expertise. Ensuite, on aviserait... Baldwin réfléchit longuement aux moyens d'y parvenir. Et soudain, il lui vint une idée géniale...

Quand le facteur lui remit le pli de Londres, Dupriez esquissa un sourire. La rapidité de la réponse prouvait l'intérêt que l'expert britannique attachait à la découverte. Il eut cependant à peine déchiré l'enveloppe que son visage devint livide. Baldwin, sans l'ombre d'une hésitation, lui affirmait :

— *« Vos esterlins sont des faux ! ... »*

Suivait une longue démonstration qu'il ne prit pas la peine de lire jusqu'au bout. Il savait à présent Baldwin contre lui et, dans l'obligation où il était de se taire sur la provenance du lot, les 80.000 pièces anglaises s'avéraient invendables, à moins d'un arrangement à l'amiable.

Le pactole lui échappait... soit ! Mais il se rattraperait ailleurs. Sur Coenegracht par exemple, à qui la lettre de l'expert londonien allait permettre d'acheter le trésor à la contrevaleur du poids et même, avec un peu d'habileté, beaucoup moins. Sur l'État belge à qui il n'acquitterait plus les droits réels à l'exportation et jusque sur les pièces de monnaie dont deux mille environ, parmi les plus belles, s'égareront mystérieusement au cours du transfert à Londres. Quant à Baldwin, c'est ainsi qu'il se procura à bon compte un peu moins de 80.000 pièces anglaises, d'un argent fin et fort rares.

Le prince aux doigts d'argent

En fait, s'il avait pu être réalisé dans des conditions normales et légales, et si les cours n'eussent pas été menacés, le trésor de la rue d'Assaut aurait sans doute atteint dans les trois cents millions de nos francs. La somme est considérable, la fortune princière. Et il est curieux de constater que les savants officiels, quand ils apprirent plus tard la découverte, conclurent de la manière la plus simpliste à la prodigieuse richesse d'un... marchand drapier vivant au XIII[e] siècle dans la vallée de la Senne ! Il leur aurait fallu ôter leurs œillères pour s'imaginer que Richard



de Cornouailles, le « prince aux doigts d'argent », ait pu un jour s'arrêter à Bruxelles !

Etrange personnage que le comte de Cornouailles ! Son père est ce « Prince Jean » à la mauvaise réputation duquel les feuilletons télévisés ont pas mal contribué. N'en déplaise à Ivanhoé, Jean-sans-Terre, éternel battu, devint roi d'Angleterre, et après lui son fils aîné, Henri III. Le cadet se prénommait Richard, n'ayant pour tout apanage que les landes sauvages de Cornouailles. Sans doute ne pouvait-il prétendre au trône de son père. Mais il nourrissait en revanche de bien plus grandes ambitions...

A l'époque, c'est le jeune comte Guillaume de Hollande qui porte la couronne du Saint-Empire. Il est pour sa part fort occupé, en cet hiver 1255, à corriger ses trop turbulents sujets frisons. Il les poursuit à travers les marais gelés quand, soudain, la glace se rompt sous les pieds des chevaux. Des paysans se précipitent sur lui, le massacrent sans reconnaître l'empereur. Le trône est vacant. Et c'est rien moins que lui que brigue Richard de Cornouailles !

Pour prétendre viser si haut, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. Richard était pauvre. Mais il en trouva et nul ne sait encore comment. Il en trouva tant d'ailleurs qu'il passe pour avoir été un des seigneurs les plus riches de son temps. Les historiens ont même écrit qu'il surpassa tous les rois contemporains par ses richesses et ses libéralités. Ils expliquent cette fortune soudaine par les encouragements que le prince avait donné à l'industrie et au commerce de son comté. D'autres ont supposé que l'exploitation des mines d'étain et de plomb des Cornouailles lui avait rapporté des bénéfices immenses. Il faut n'avoir jamais vu les Cornouailles ni connaître le moyen âge pour oser soutenir pareilles thèses !

Cependant, il se trouve parfois dans les affirmations les plus absurdes une parcelle de vrai. Vers le même temps, un moine travaillait à Oxford, faisant en son laboratoire de secrètes expériences. Ce religieux s'appelait Roger Bacon. Il venait de découvrir le moyen de transmuer en bel argent les métaux vils, et plus spécialement le plomb et l'étain. Voilà peut-être la raison du brusque intérêt qu'éprouva le belliqueux Richard pour l'exploitation minière. Et ceux qui font de lui le commanditaire mystérieux de Bacon pourraient bien ne pas être loin de la vérité.

Dans l'intervalle, les Electeurs allemands, pris au dépourvu, s'étaient divisés. Les uns optaient pour Alphonse le Sage, roi de Castille. Les autres, à l'instigation de l'archevêque de Cologne, proclament empereur à Francfort le « Prince aux doigts d'argent ». Grâce à sa fortune subite, Richard de



Le trésor des scouts de Woluwé

Cornouailles s'était payé comptant la voix des Electeurs, s'adjugeant du même coup, et en même temps que le roi de Castille, la couronne impériale. La guerre était inévitable. Le duc de Brabant et la comtesse de Hainaut-Flandres ne tardèrent pas à rejoindre le parti de l'Anglais, devenant ainsi ses alliés principaux sur le continent. Or, le trésor de la rue d'Assaut se composait dans sa presque totalité de monnaies anglaises, flamandes, hennuyères et brabançonnes...

« The Hoard of Ste Gudule »

Selon la règle énoncée, l'époque d'enfouissement d'un trésor est généralement postérieure de quelques années à la date d'émission de la pièce la plus récente du lot. Ce qui situe vers 1268 le moment où le nôtre fut dissimulé. Or une nouvelle fois, cette année-là, Bruxelles était calme et rien ne justifiait qu'on y ait dû cacher précipitamment une si fabuleuse fortune. Par contre, la même année, Richard de Cornouailles, le prince aux doigts d'argent, arrivait dans la ville !

Quatre ans plus tôt, la nouvelle lui était parvenue en Allemagne que son frère, le roi Henri, était une fois de plus aux prises avec ses barons révoltés. Richard rassemble aussitôt ses hommes, vole en Angleterre, se fait capturer par les rebelles, ne recouvre sa liberté qu'après quatorze mois d'une détention rigoureuse. Son premier soin est de courir percevoir les dîmes de Cornouailles, de repasser la Manche avec ses gens et d'aller s'occuper de ses propres sujets. Bruxelles était l'étape principale de cette navette que l'empereur, ses troupes et ses courriers faisaient entre Aix-la-Chapelle, sa capitale, et l'Angleterre. Cette fois encore, il profiterait de son séjour bruxellois pour se faire verser les aides et subsides que ses alliés brabançons et hennuyers lui devaient depuis sa longue absence.

Pourquoi s'encombrer d'un tiers de tonne de monnaie quand on fait route en petit équipage vers une capitale prospère, où l'on sait pertinemment qu'on n'en aura nul besoin ? Il n'y avait pas de coffres-forts à l'époque, mais on pouvait toujours confier ce lourd numéraire à quelque ami dévoué qui vous le restituerait au retour. C'était d'ailleurs une habitude chez les Plantagenêts que d'avoir recours pour ce genre d'opérations aux Templiers. Hélas, cette fois, Richard de Cornouailles ignorait qu'il ne reviendrait jamais plus à Bruxelles...

Veuf et sexagénaire, il ne pouvait savoir qu'il s'éprendrait quelques mois plus tard de la belle Béatrix de Fauquémont (3). Il voudra lui montrer

l'Angleterre, empruntera la route de La Haye — s'y trouverait-il un autre trésor ? — pour s'en aller mourir d'apoplexie outre-Manche, sans avoir revu le Brabant et son argent !

Aux termes de la loi belge, les quelque trois cent millions du trésor de guerre de Richard de Cornouailles eussent été à partager par moitié entre Coenegracht, propriétaire de l'immeuble, et l'ouvrier qui avait fait la découverte. De celui-ci, on ne parle guère : sans doute se contenta-t-il d'un pourboire. Quant au restaurateur, pour avoir voulu trop gagner, il eut le tort de se confier à Dupriez, lequel se fit à son tour duper par Baldwin. L'Etat belge, qui aurait été en droit de voir s'enrichir ses collections, fut le grand perdant. Outre les droits d'exportation non perçus, aucune des cent quarante mille pièces ne figure aux catalogues du Cabinet des Médailles.

De l'aveu même de Dupriez, les soixante mille restantes furent livrées à la fonte. Faut-il le croire ? Ou s'agit-il d'une nouvelle entourloupette de l'expert ? On peut raisonnablement penser que ce désastre fut exigé par Coenegracht qui ne voyait pas venir les fruits de la découverte. De celles qui échappèrent au four et furent mises en vente, un lot partit à Lille. Transféré à Paris, on ignore ce qu'il est devenu. Un autre fut acheté par un collectionneur qui le légua à la Ville de Louvain. Ce lot disparut, croit-on, dans l'incendie de la ville en 1940.

Apparemment, rien n'a subsisté en Belgique du trésor le plus fabuleux que ce pays ait jamais enfanté. Si vous êtes par contre de passage en Irlande, n'oubliez pas d'aller visiter l'Ulster Museum de Belfast. Outre une partie des trésors de l'Armada, vous aurez la surprise d'y pouvoir admirer une vitrine d'esterlins, accompagnés de cette mention insolite : « Hoard of Ste Gudule, Brussels ». Pour ne pas ébranler en effet le cours des monnaies anglaises anciennes, Baldwin vendit ou céda la majeure partie des pièces en sa possession à des musées de son pays. Le professeur Seaby fut chargé d'en faire l'inventaire. Et c'est lui qui veille encore à Belfast sur les débris de la fortune du prince aux doigts d'argent !

Il convient toutefois d'apporter à l'inscription collée sur la vitrine irlandaise une rectification : le véritable trésor de Sainte-Gudule n'a pas été exhumé. Il est d'un tout autre ordre et repose toujours, on l'a vu, sous les dalles du chœur de la collégiale bruxelloise.

Le plus extraordinaire entassement d'or...

Je fis la connaissance de Madame G*** le plus fortuitement du monde. Deux de ses fils étaient mes élèves. Un jour que j'avais parlé trésors, ils me dirent que leur mère avait certains dons de voyance et qu'elle connaissait à Bruxelles l'emplacement d'une cachette fabuleuse. Il n'en fallut pas plus pour que je souhaitasse la rencontrer...

— « *Soudain,* m'expliqua-t-elle devant une tasse de café, *le sol parut s'ouvrir à mes pieds ! Et j'eus une vision étrange. Un homme se dressait devant moi. Il était vêtu d'un riche pourpoint sous une cuirasse finement ouvragée. A ses gestes, à sa démarche, on devinait un personnage important. Dans un visage émacié, à la Greco, son œil sec fixait un banc où une femme était prostrée, serrant un bébé dans ses bras.*

» *Celle-là paraissait avoir une quarantaine d'années et, bien qu'elle dissimulât son visage, ses habits, son maintien dénotaient une dame du monde. L'homme marchait nerveusement, les mains crispées derrière le dos. Il parlait vite, comme s'il était pressé d'en avoir fini. A un moment, il tourna les talons et disparut. Restée seule, la femme n'eut pas un mot. Mais aux soubresauts qui la secouaient tout entière, je compris qu'elle pleurait...*

» *D'un coup, les personnages s'estompèrent. Je me retrouvais dans un réduit sombre, humide. Les murs en étaient nus, comme ceux d'un cachot, sauf une sorte de banc de pierre qui était adossé à un pan. Il y avait aussi à deux mètres du sol, une niche d'où une madone, l'Enfant sur le bras, me regardait fixement. La statue me parut indiquer avec insistance un point précis de la pièce. Je voulus m'avancer dans*

La Cambre :
l'endroit du parc où madame G... eut ses visions



(photo d'époque)

cette direction quand soudain, devant moi, la muraille s'entrouvrit silencieusement...

» Au-delà, je distinguai une salle pareille à celle où je me trouvais. Sur les dalles luisantes, trois grands coffres en bois étaient déposés. Ils étaient solidement verrouillés. Pourtant j'en soulevai dans mon rêve, les couvercles sans effort. A l'intérieur, je découvris avec stupéfaction le plus extraordinaire entassement d'or et de vermeil qu'il ne m'ait jamais été donné de voir. Les deux premiers coffres recelaient des vases sacrés, ciboires et calices, ainsi que des ostensoirs, des reliquaires et croix serties de pierreries... Quant au troisième, il était plein d'une vaisselle d'argent, soigneusement rangée.

» Mais je n'eus pas le loisir d'en apercevoir davantage. Aussi subitement qu'elle était survenue, la vision s'effaça. Quand je repris connaissance, le visage inquiet de mon père était penché sur moi.

» Ces événements étranges, précisa la visionnaire, *se passaient à Ixelles, il y a près de vingt ans, dans les jardins de l'abbaye désaffectée de la Cambre, dont mon père assurait l'entretien et la garde. A l'époque, j'étais une enfant et l'on me prêtait certains dons, comme celui de retrouver l'or ou l'argent égarés, de prédire l'avenir. On se moquait de moi à l'école, on m'appelait la Sorcière ! Seul mon père accordait quelque crédit à ma voyance. Il lui arrivait même d'en tirer de menus profits.*

» J'eus à peine retrouvé mes esprits que je lui racontai par le détail l'étonnante vision. Son premier soin fut de courir repérer l'endroit où le malaise m'avait pris : une petite pelouse en bordure d'un des escaliers monumentaux qui séparent les jardins en deux niveaux différents. Quand ce fut fait, mon père se rendit tout droit chez le conservateur pour lui exposer l'affaire et lui demander l'autorisation de creuser dans le gazon une tranchée profonde. L'accueil ne fut pas tout à fait celui qu'il avait imaginé : l'administration ne prise guère que son personnel subalterne se métamorphose impromptu en chasseurs de trésors ! »

Nouvelle vision

« Tout autre se fut découragé, poursuivit Madame G***; *mon père, lui, s'obstina. Il revint sur les lieux. C'est alors qu'il remarqua à quelques pas de l'endroit où j'avais « vu » le trésor de l'abbaye, une espèce de réduit ménagé à flanc d'escalier, qui servait à abriter l'outillage des jardiniers. De l'inté-*

L'abbaye cistercienne de la Cambre



rieur, il ne devait y avoir que quelques mètres à creuser pour atteindre l'emplacement des fouilles... Mon père possédait les clés de cette remise. En outre, tout le matériel souhaitable s'y trouvait. Sa décision fut bientôt prise : le soir même, dès que le dernier promeneur aurait quitté le parc, lui serait au travail !

» Quiconque se serait alors introduit dans l'enceinte de la Cambre y aurait perdu son scepticisme quant à l'existence des fantômes : ombres furtives, lumières se coulant au ras des pelouses, coups sourds paraissant sortir des entrailles de la terre... Ces phénomènes singuliers ne se manifestèrent cependant que quelques nuits. La fatigue, l'impossibilité non prévue d'évacuer les déblais eurent bien vite raison d'un trop grand et trop subit enthousiasme.

» L'entreprise était abandonnée depuis quelque temps déjà quand, sans préambule, j'eus une nouvelle et troublante vision. Je me retrouvai au centre de cette même salle où j'avais déjà pénétré en rêve. J'étais debout, face au mur derrière lequel les trois coffres m'étaient apparus. Mais cette fois, je remarquai à l'autre extrémité une lourde porte de chêne, hérissée de fers. Intriguée, je m'en approchai et la poussai avec autant de facilité que j'avais ouvert les trois coffres.

» Il y avait derrière une galerie interminable que je parcourus jusqu'à une salle obscure et voûtée. Un autel dressait dans l'ombre sa masse de pierre nue, barrant le passage vers une petite chapelle délabrée. Sous mes pas, les dalles s'étaient peu à peu gravées d'inscriptions funéraires. Il y avait encore, dans un angle, un grand gisant de marbre noir, veillé par deux pleureuses. A n'en pas douter, je me trouvais dans l'ancienne crypte de l'abbaye, foulant les sépultures des moniales et des abbesses.

» A peine eus-je repris connaissance que je courus faire part à mon père de mes nouvelles visions. Cette fois, au lieu de s'adresser à ses supérieurs hiérarchiques, c'est le curé de la Cambre qu'il se dépêcha d'aller trouver pour obtenir l'autorisation d'effectuer des fouilles dans le périmètre de la vieille abbaye. Hélas, l'accueil fut glacial. On n'ignorait pas l'existence d'une crypte remblayée. Mais de quel droit un gardien de parc s'improvisait-il archéologue ?...

» Mon père mourut, termina Madame G***, *sans avoir pu élucider le secret de la Cambre. Plus tard, je parlai de tous ces événements à une équipe de spéléologues. Les gaillards s'offrirent à m'aider et firent appel à une firme spécialisée dans le sondage des sols. On amena du matériel. Mais vers les deux mètres soixante, les trépans butèrent sur un terrain composé de pierres de sable, obstacle pratiquement infranchissable. Pour aller plus loin, des autorisations officielles auraient été nécessaires. Faute de les obtenir, il fallut abandonner les recherches. »*

Tous les objets précieux s'étaient volatilisés !

Ce n'allait pas être la dernière expérience de Madame G*** en matière de trésors. Séjournant quelques années plus tard en Franche-Comté, il lui arrive en pleine route une vision du même genre. Le sol s'entrouvre lui montrant au fond des souterrains du château de Champlitte un fantastique amoncellement de richesses. Elle persuade son mari, dépense une fortune à vouloir trouver l'or. Les bulldozers fouilleront en vain.

Pourtant, quand on épluche l'histoire de la Cambre, on tombe sur une scène qui n'est pas sans analogies avec celle décrite par la voyante. Un jour d'hiver 1569, le duc d'Albe se présente au couvent et demande à rencontrer Sabine d'Egmont, réfugiée là depuis l'année précédente où il a fait décapiter son mari. L'entrevue dans les appartements de la mère abbesse fut, dit-on, dramatique.

S'il y a corrélation, Madame G*** se serait trouvée à sa première vision dans la cellule de l'abbesse. Jouant les passe-murailles, elle aurait alors pénétré d'après ce qu'on sait des anciens plans, chez la sœur sacristine, responsable des objets du culte. C'est donc le plus logiquement du monde qu'elle y voit les trois coffres au trésor et en soulève les couvercles. La seconde crise la surprend au même lieu qu'elle quitte par un passage vers une crypte, possible via la sacristie ou la salle capitulaire. Les coffres n'auraient pas pu prendre d'autre chemin, ni gagner meilleur refuge.

On ne connaît d'ailleurs guère de couvent qui ne possède sa crypte inaccessible et poussiéreuse où la tradition place des coffres pansus, débordants de pierreries et de métaux précieux, de rouleaux d'écus. A l'origine de ces légendes, il y a la richesse que les religieux n'ont jamais cessé d'étaler en objets de culte et qui impressionnait fort le bon peuple. Il y a les cens et les dîmes que celui-ci versait ponctuellement aux receveurs abbatiaux et qu'il imaginait volontiers thésaurisés en monceaux d'or dans un coin mystérieux des bâtiments. Il y a surtout la déconvenue de ce même populaire quand, promu du jour au lendemain commissaire de la République Une et Indivisible ou sans-culotte, en forçant les portes de la caverne d'Ali-Baba, il a fait buisson creux !

Tel fut le cas des révolutionnaires qui, le 31 mai 1793, firent irruption dans l'enceinte de l'abbaye cistercienne pour femmes de la Cambre. Un inventaire dressé quelques années plus tôt pour les besoins de l'administration impériale autrichienne y attestait la présence d'un grand nombre d'objets de valeur, ostensoirs, ciboires et calices, reliquaires et croix, d'or, d'argent ou de vermeil. Sans compter une argenterie de table qualifiée de « fort belle ». Or, de tout cela, les commissaires ne purent saisir que peu de choses. Enquêtes, interrogatoires, recherches, rien n'y fit ! Le trésor de la Cambre s'était bel en bien volatilisé !

Neuf pas plus loin...

L'or et l'argent n'avaient pas été seuls à disparaître de la Cambre : la cave à vin aussi s'était évaporée ! Quand ils se furent rendu compte qu'on les avait dupés, les commissaires menèrent une enquête serrée. Une jeune sœur finit par avouer que les objets précieux avaient été entassés dans deux caisses, adressées à De Busscher, marchand de vin de l'abbaye. Immédiatement convoquée et interrogée, la sœur chapelaine, Jeanne Staumont, nia, déclarant le 29 germinal de l'an VI qu'il n'y avait rien à elles chez ce fournisseur, « *sauf toutefois quelques bouteilles vides et quelques cartelettes de vin de Moselle et du Rhin* ». Puis, sous le coup d'un nouvel et sévère interrogatoire, elle se rétracta. On avait effectivement déposé chez De Busscher deux longues caisses, mais il avait refusé de les accepter par crainte des perquisitions. Il avait seulement consenti à les garder quelques jours, en attendant qu'on put les transporter ailleurs. Quant à leur contenu, sœur Jeanne déclara l'ignorer, et ne pouvait fournir aucun renseignement à son sujet.

Il semble bien qu'il ne s'agissait rien d'autre que des crus les plus fameux de la cave, aussitôt dispersés dans celle du marchand. Pour le reste, la communauté n'avait pas attendu, on s'en doute, la Révolution pour prendre toutes dispositions utiles. Trois siècles de guerres de Religion et d'insécurité avaient appris de longue date aux nonnes et aux moines à se ménager des cachettes sûres où ils pourraient, le moment venu, abriter les objets du culte et le numéraire.

Cela n'empêche pas les sceptiques de hausser les épaules quand on parle trésor d'abbaye. Le sujet, à leur estime, ne fait guère sérieux. Aussi, pas un historien n'aurait osé à la fin du siècle dernier, accorder le moindre crédit à ceux qui affirmaient l'existence d'un magot dominicain aux abords de la Monnaie, là où s'était élevé le siège de l'Inquisition en Pays-Bas. N'avait-on pas d'ailleurs abattu les murailles du couvent sans rien trouver ?

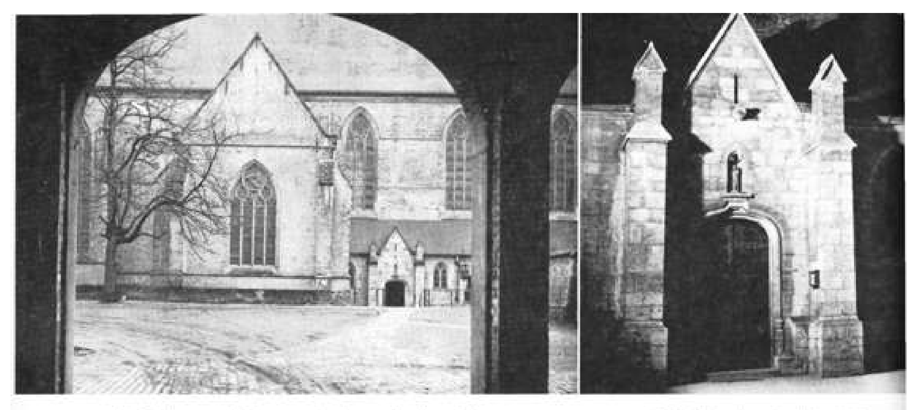
Les numismates savent par contre la fréquence des trouvailles et sont d'un autre avis. C'est pourquoi le professeur Cumont montra moins d'étonnement que de curiosité quand le patron du Café Riche, où il aimait prendre son verre, à l'angle des rues Léopold et de l'Ecuyer, lui avoua un soir de juin 1894, posséder dans son coffre le fameux trésor des Dominicains !

En fait, ce n'était pas lui, Gautier, qui l'avait découvert, mais les ouvriers qu'il avait chargés d'abattre un mur pour asseoir les fondations de son établissement. On avait partagé les pièces, argent et cuivre, sans rien ébruiter, et lui-même en conservait précieusement quelque deux cent soixante qu'il aurait souhaité voir identifiées. C'était principalement, dira Cumont, de la monnaie de Brabant et de Flandre émise de 1460 à 1500, avec des liégeoises et jusqu'à un demi-blanc de Bretagne.

Mais tout le magot n'y était pas. En 1911, des terrassiers qui ouvraient une tranchée dans la rue Léopold ramassèrent encore « d'assez nombreuses monnaies remontant au temps de la domination

La Cambre : l'inscription mystérieuse





La Cambre : au pied du contrefort de gauche, l'inscription — *La Cambre : la porte du transept*

espagnole », qu'ils s'empressèrent d'aller déposer au commissariat de police. Inutile d'ajouter qu'on n'en entendit plus jamais parler !

Quant à la cachette, les plans la situent dans le prolongement de la nef latérale gauche de l'ancienne église des Dominicains, chapelle réservée à la communauté. Là aussi, il s'agit d'une cave, ou d'une crypte de couvent, ce qui n'est pas sans apporter de l'eau au moulin de madame G*** dont, à la Cambre, une curieuse découverte devait bientôt venir appuyer les visions. Sur la base d'un contrefort extérieur de la chapelle, au transept nord, un chercheur avait repéré une inscription énigmatique, rongée par la mousse et le temps. Paraissant dater du dix-septième siècle, elle énonçait en dialecte flamand :

I X   V O E T E N   H I E R O V E R

ce qui signifie : « A neuf pieds d'ici ».

Le jeu de piste

Aussitôt l'affaire connue, des sondages avaient été pratiqués dans la cour, à neuf pas de la muraille de l'église, comme on croyait le devoir, mais sans le moindre succès. A mon tour, je voulus en avoir le cœur net. Un tailleur de pierre en effet ne passe pas son temps à graver pareille phrase en belles capitales sur un édifice religieux, sans un ordre ou un motif précis.

Je trouvai sans peine le contrefort près de la porte latérale, relevant trois détails qui me parurent avoir échappé à l'attention de nos chasseurs de trésors comme à celle de leurs inévitables détracteurs. L'inscription était répartie sur les trois moellons de la base, ce qui excluait l'intervention d'un hasard. Il s'agissait en outre de pieds, et non de pas. La dernière lettre de la phrase enfin était frappée par delà l'angle de la pierre, sur la face dirigée vers le mur. C'était on ne peut plus claire invitation à pousser les investigations non pas à neuf pas dans la cour comme prématurément tenté, mais à neuf pieds à l'intérieur de la chapelle...

A IX pieds, pas un de plus, dans la direction rectifiée, un saint Boniface de bois me dévisageait d'une niche dans la muraille. Ce personnage dont les ossements trônaient sur l'autel, était le fils d'un orfèvre bruxellois qui, après avoir professé la théologie à Paris et à Cologne, fut évêque de Lausanne avant de se retirer en 1239 chez les Cisterciens de Villers. Il y avait terminé ses jours comme chapelain des religieuses de la Cambre, poursuivant ici à loisir les études qui allaient lui valoir pour attribut ce livre qu'il me présentait ouvert.

Etait-ce bien à ce docte évêque qu'avait voulu de si extraordinaire façon, me présenter l'informateur inconnu du contrefort ? Et n'avait-il pas, sur les pages du volume que celui-ci exhibait, pris le soin d'inscrire son second message ? En ce cas, la piste s'arrêtait court, la statue ayant été selon les canons de la mode, décapée et cirée. Et j'aurais peut-être clôturé l'enquête si, levant les yeux, je n'avais remarqué aux retombées d'arêtes de voûte, quatre petits être accroupis, jouant les Boniface avec chacun sur les genoux un livre démesurément ouvert.



L'évêque au livre ouvert



Le loup et l'agneau

Docteurs de l'Eglise ou pas, ce carré de liseurs venait trop à propos, dans une chapelle par ailleurs dépouillée comme il est de règle à Cîteaux, pour que je ne retienne l'indication et ne cherche à l'interpréter. Ce qui n'avait rien de compliqué puisque l'autre bras du transept comptait quatre culs de lampe pareillement disposés, sculptés de figures plus insolites encore, dont un théologien aurait difficilement pu justifier la présence en ce lieu de recueillement : un loup déchirant un agneau, une sirène impudique, une guenon tenant un chien en laisse et un monstrueux lion au bouclier...

Les nouveaux analphabètes

Je ne vous conseille pas, à moins d'avoir revêtu burnous et chaussé babouches, d'aller traîner autour des énigmatiques sculptures de la Cambre. Car ainsi vont les choses qu'à moins d'appartenir à une autre confession, on est intrus dans sa propre maison. Nous avons été dépouillés du patrimoine de nos ancêtres, escroqués de leur fortune, de la peine qu'ils s'étaient donnée pour nous transmettre un message de pierre que les cerbères qui rôdent là et aboient au passant, seraient bien en peine d'encore expliquer !

Les derniers ecclésiastiques eux-mêmes, quand on leur soumet pareil rébus, se retranchent derrière « la foi naïve des aïeux », excuse qui d'après les statistiques, précède immédiatement « l'amusement d'un artiste ». Mais aucun d'eux ne s'avise que cette symbolique était autrefois la langue sacrée de leurs fonctions sacerdotales, ni que ces sculptures insolites pourraient posséder une valeur essentielle, en relation avec le sanctuaire dont ils ont jusqu'ici conservé l'usufruit.

La lecture des culs de lampe de leur transept leur eût appris sinon que cette naïveté invoquée, et qui pourrait bien être la leur aujourd'hui, est précisément le défaut dont il convient de se garder si l'on veut accéder à la connaissance. L'allégorie du loup égorgeant un agneau bêlant est un avertissement préalable et brutal, quand le secret est d'importance. C'est la mort promise au naïf, au profane trop curieux ou à l'initié trop bavard !

J'invite à ne pas prendre à la légère ce genre de menaces. Le maître-sculpteur qui les a proférées a

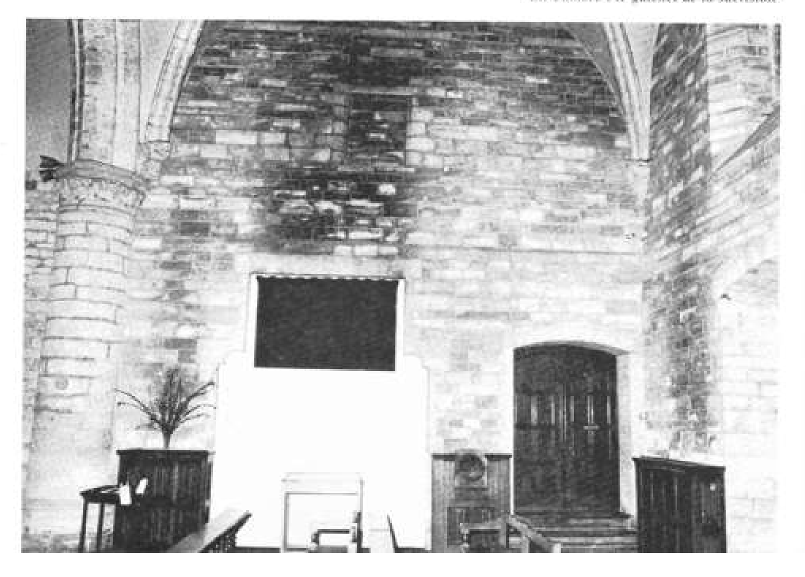


La guenon et le chien



Le double lion et l'écu

La Cambre : le guichet de la sacristine



connu les bûchers pour Templiers et la grande chasse aux sorcières. Il a vécu une époque où même Cîteaux avait à se méfier de l'Inquisition et où l'on faisait bon marché de la vie humaine. Il est utile d'aussi préciser que le lieu où j'ai introduit le lecteur était alors interne à la clôture, donc strictement privé. Une cloison le séparait de la chapelle publique; il servait de passage vers la sacristie et le dortoir et le chapelain était, en principe, le seul homme à pouvoir y accéder.

Par une sorte de guichet pratiqué au fond du croisillon, la sacristine surveillait là son domaine, depuis la cellule où Madame G*** dira avoir aperçu les coffres au trésor. Mais je n'oserais affirmer que la religieuse possédait les rudiments de la symbolique, car l'écoinçon d'à côté montre, assise sur un chef de femme et tenant en laisse un chien de garde, une respectable... guenon !

L'allusion est claire, encore qu'on ne doive pas délibérément chercher l'ironie. Car si le singe figure le profane, incapable malgré ses grimaces les mieux élaborées de ressembler jamais à son maître, nul n'est astreint pour autant, à jouer l'apprenti sorcier. Le cul-de-lampe informait simplement l'éventuel destinataire que la communauté de femmes de la Cambre, par ailleurs fort digne, était dépositaire d'un secret dangereux, dont elle ne savait ni l'importance, ni la nature. Sa vigilance, n'en pouvait être que plus sévère, et impitoyable.

La fée-serpente

Chacune des quatre consoles allégoriques du transept sud était soutenue, avais-je remarqué, d'un masque différent. A celui d'un homme — du Maître — répondait la femme et sa guenon. Je ne pouvais mieux enchaîner qu'en choisissant pour troisième étape de ma lecture la voûte retombant en visage de nonne, coiffé d'un lion monstrueux dont la double poitrine enserrait un écu nu.

L'interprétation littérale de ce nouvel écoinçon me dérouta, je l'avoue, car recoupant trop bien les surprenantes visions de Madame G***. Le double lion ornait plus habituellement en effet les... traités d'alchimie où il signifiait la transformation par le feu de la matière première, apprêtée et dénommée « Lion Vert », en matière seconde ou « Lion Rouge », au terme d'une opération préalable à l'obtention de la pierre philosophale. L'écu vierge est alors le creuset servant à la cuisson, dont il possède l'allure caractéristique.

A la réflexion, je me remémorais aussi certaine miniature vaticane du « Codex Palatin », où les quatre Docteurs de l'Eglise qui, du transept d'en face m'avaient montré la voie, lisaient aussi sagement en carré autour de l'œuf philosophique, autre image de ce même creuset alchimique. N'empêche que pareille rencontre restait extraordinaire dans un couvent de femmes et que j'aurais volontiers gardé mes distances si le dernier cul-de-lampe n'avait exhibé sans pudeur sur le crâne d'un moine énigmatique... une sirène.. que dis-je, une Mélusine tenant miroir et peigne. Et celle-là, grande bâtisseuse de châteaux fantastiques, avait solide réputation d'également tansmuter les métaux vils en or !



La Mélusine

J'ai longuement disserté ailleurs (4) de cette fée-serpente qui avait épousé Sigefroid de Luxembourg, le Siegfried de Wagner, apportant en dot la fortune et l'amour sous l'expresse condition qu'il ne chercherait pas à la voir, ni à l'approcher le samedi. Le comte n'avait pu s'empêcher, malgré vingt ans de bon et loyal mariage, d'aller un jour couler un regard fatal par la serrure de la chambre où la belle procédait, en queue de serpent, à ses ablutions hebdomadaires. D'où l'immédiat retour à la condition monstrueuse, l'écroulement des donjons enchantés, la malédiction jetée sur leur descendance jusqu'au destin tragique de Jean l'Aveugle !

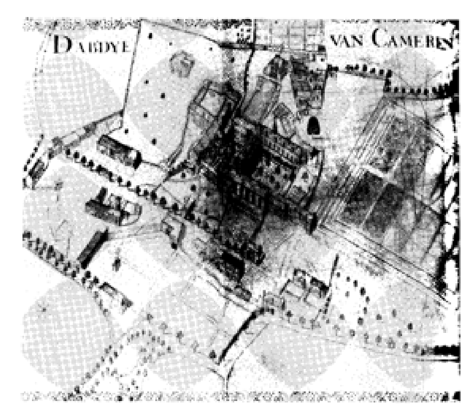
Or le propre fils de l'Aveugle, Wenceslas de Luxembourg, régnait précisément en Brabant alors qu'on y bâtissait la chapelle de la Cambre. Arborant dans les tournois son aïeule de serpente en cimier d'armoiries, il avait épousé la duchesse Jeanne dont le blason unissait au lion brabançon, celui du Limbourg. Je compris que le maître d'œuvre avait su avec une rare habileté, tirer parti des emblèmes ducaux, les modifiant juste ce qu'il convenait pour établir sa séquence alchimique. Grâce à quoi il m'était permis de placer la construction de la sacristie entre 1355 et 1383, dates respectives du mariage et de la mort de Wenceslas.

Ce modeste résultat cependant était loin d'élucider le mystère de La Cambre. L'incroyable jeu de piste dont j'avais suivi les premiers signes menait-il à la salle souterraine entrevue par madame G*** ? Et cette crypte, coffres d'or mis à part, avait-elle abrité un temps certaines recherches suffisamment dangereuses que pour avoir motivé pareils avertissements ? L'alchimiste inconnu ne serait-il pas alors ce moine du dernier écoinçon, sur la calvitie duquel Mélusine, la faiseuse d'or, se coiffait ? Car les religieux n'étaient certes pas les derniers à taquiner la pierre philosophale. Les archives enfin allaient-elles parler, là où la piste s'arrêtait ?

La troisième Vierge

Le monastère pour femmes de la Cambre avait vu le jour dans des circonstances qu'on peut qualifier de peu communes. Vers 1200, l'abbaye de Villers, fondée sur les bords de la Thyle par saint Bernard en personne cinquante ans plus tôt, avait atteint sans qu'on sache trop comment, un degré inouï de splendeur, dont témoignent d'imposants vestiges romans. Dom Charles de Seyne, l'abbé, n'était pas pour rien dans cette trop subite prospérité, non plus que son neveu Conrad, prieur de la communauté, lequel allait bientôt se signaler par un zèle si particulier à traquer le Cathare, qu'il lui vaudra un chapeau rouge de cardinal.

C'est à l'huis de ces respectables prélats qu'arriva cogner un soir une femme nommée Gisèle, poursuivie par le chapitre de Bruxelles, sous la menace d'on ne sait pourquoi l'excommunier. Il est vrai qu'entre l'auréole et l'enfer, le chemin n'est pas plus long que du Capitole à la roche Tarpéienne. Rien ne transpira des explications de la fugitive. Mais le vestiaire, dom Wiger, fut incontinent prié de lui enfiler en vitesse la défroque du frère sacristain Godefroid, providentiellement trépassé en odeur de sainteté après avoir été, lui aussi, gratifié d'étonnantes visions !



La Cambre : vue générale

Certains ont voulu voir dans cette imposition de la coule, un geste symbolique, alors que rien n'empêche de prendre à la lettre le texte de la chronique et de supposer qu'ainsi travestie, Gisèle vécut clandestinement dans la communauté, le temps d'en appeler au duc de Brabant. Henri Ier, qui avait les Templiers à la bonne et leur avait cédé de quoi installer une commanderie à Wavre, n'avait rien à refuser non plus à Cîteaux. Aussi accorda-t-il à la reléguée sa sauvegarde, agrémentée d'un terrain sis à Ixelles, le long du ruisseau aux Plumes, afin d'y bâtir une maison sous l'aile de Villers.

La fugue prenait ainsi un tour inattendu, mal compréhensible. Et les chanoines de Sainte-Gudule, furibards, durent bien supporter de voir sous leurs nez un couvent de moniales s'élever qui, de son propre chef, se baptisa « Chambre de la Vierge », sans que nul depuis n'ait pu trouver à ce nom singulier une explication satisfaisante.

De chambre en tout ceci, je ne vois pour ma part que celle où la Mélusine de la légende et du dernier écoinçon se retirait le samedi pour opérer sans témoin, sous peine de catastrophe, sa très intime transmutation. Voilà qui corroborerait parfaitement le déchiffrement et les menaces des consoles au transept sud. A quoi s'ajoutait la présence au même endroit, attestée par les archives, d'une deuxième Vierge n'étant autre, par extraordinaire, que la sainte

Barbe; celle-là que bien avant canonniers et mineurs, invoquaient les alchimistes contre les explosions !

Sous les traits de Barbe, invariablement accompagnée d'une tour qui est l'athanor, ou fourneau des philosophes, se cacherait-elle une de ces sœurs de Mélusine qu'on vénère à Trois-Vierges ? Il faudrait alors chercher la troisième pour trouver la chambre secrète qui paraît bien avoir donné son appellation à l'abbaye et où œuvraient peut-être ces quelques moines cisterciens dont les appartements confinaient à l'enceinte des femmes.

Or, quand en bout de piste on se trouve face à la fée au miroir, avec dans le dos l'écoinçon au double lion, et si l'on prolonge au-delà du mur la droite qui joint l'une à l'autre console, cette ligne axée sur le lever de la Saint-Jean d'hiver passait il n'y a guère par une chapelle isolée au milieu du verger abbatial et dédiée à Notre-Dame. Possédait-elle une crypte ? Etait-ce enfin La Cambre Notre-Dame ? La troisième Vierge était alors vêtue de l'ample manteau triangulaire de Montaigu et nul n'aurait pu dire si dessous, son corps prenait le samedi la forme du serpent !

Le soleil sur la croix

De l'endroit où par deux fois, Madame G** avait vu le sol s'entrouvrir, une allée rectiligne menait par le long berceau d'une haie, à la vieille chapelle Notre-Dame de Montaigu, entourée d'un muret octogonal de cimetière. L'ensemble à présent enterré sous les remblais de l'avenue Duray, interminable galerie de pierres tombales, correspondait assez bien à la description de la visionnaire, dont il aurait mieux valu suivre le regard que fouiller le sol à ses pieds. Mais une chapelle engloutie ne signifie pas forcément trésor...

Pourtant, l'un des anciens plans de l'abbaye, contemporain de l'inscription sur le contrefort, place à dix pas de celui-ci, mais à l'opposé du transept, une croix de pierre dressée sur trois degrés, dont le rôle pourrait bien avoir été de signaler à l'adepte le début de l'étrange piste que nous avons suivie; et ce type de croix, dite de calvaire, a servi plus d'une fois de repère pour un trésor enfoui !

La raison de cette très spéciale fonction est que la croix sur degrés avait marqué les sous d'or de Byzance après que l'empereur Tibère Constantin en eût fait lever une pareille et gigantesque au sommet du Golgotha. Ces pièces avaient toujours gardé un excellent aloi, étant même la seule monnaie d'or à avoir circulé, sous l'appellation de besants, pendant le moyen âge. D'où l'association du concept trésor et de la croix de calvaire, laquelle ornait souvent par exemple la porte intérieure des anciens secrétaires, dotée d'un mécanisme secret et servant à abriter les valeurs.

Cette particularité, je suis certes payé pour la connaître ! Jeune universitaire, j'avais repéré une de ces croix singulières, gravée dans un moellon de l'enceinte qui clôture l'abbaye normande de Saint-Wandrille (5). Peu de temps après, les louveteaux de la paroisse jouant à la chasse au trésor, descellent ma pierre et trouvent derrière elle et deux autres, trois urnes pleines chacune d'exactement cent soixante-sept louis d'or !

A La Cambre, le jeu est plus complexe. S'il faut s'en référer aux plans, l'ombre de la croix du calvaire, comme le style d'un cadran solaire, venait souligner à l'aube de la Saint-Jean d'été, l'énigmatique texte à l'angle du transept. Au même moment, à Auderghem, le soleil prenait d'enfilade le mur d'enceinte du Rouge-Cloître, y faisant apparaître en lumière frisante une autre et étonnante croix de briques, recroisettée et haussée sur un socle de dix marches...

La Cambre : dans le haut à gauche, la chapelle au trésor





Rouge-Cloître : le mur d'enceinte et la croix de calvaire

Quatre jours au secret, sans manger ni boire !

Les circonstances qui avaient forcé l'abbesse de la Cambre à sauver ses trésors s'étaient déjà présentées dix ans plus tôt aux Augustins de Rouge-Cloître. Précédant les sans-culottes d'une longueur, l'empereur Joseph II avait supprimé d'un trait de plume les « congrégations inutiles » ! Cependant, pas moins d'une année se perdra en tracasseries administratives entre la signature du décret et sa signification à Auderghem. Aussi y a-t-il gros à parier que nos chanoines avaient pris leurs dispositions quand les autorités se présentèrent le 13 avril 1784, pour apposer les scellés.

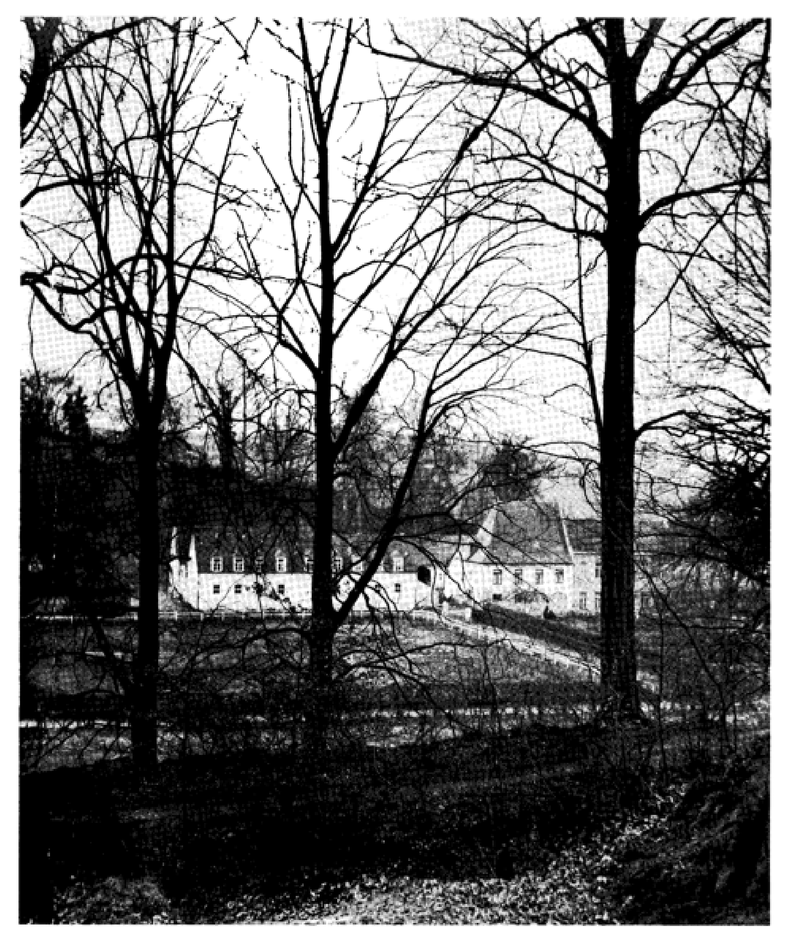
Le procureur ne s'y trompa d'ailleurs pas. Au témoignage oculaire de frère Jean-François van der Auwera, il fit enfermer le prieur Terlaken dans une cellule, interdisant qu'on lui serve la moindre nourriture et la moindre boisson tant qu'il s'obstinerait à ne pas indiquer l'endroit où les objets les plus précieux avaient été dissimulés, et sans doute aussi les monnaies d'or et d'argent.

Le prieur ne fut relâché que quatre jours plus tard, sans qu'on ait jamais su ce qu'il avait pu révéler aux enquêteurs. Rien ne permet en tout cas d'affirmer qu'il ait parlé et il ne semble pas qu'une seule pièce du supposé trésor ait figuré à l'inventaire que dressa peu après l'avocat Yernaux.

Chose étrange, dès que l'abbaye, partagée en trois lots, fut vendue, les nouveaux propriétaires s'appliquèrent à démolir les bâtiments, sans donner d'explication ni laisser paraître la moindre intention de reconstruire; comme s'ils étaient plutôt à la recherche de quelque objet ou document. Cette destruction systématique dura une année et ne fut interrompue que par le soulèvement patriotique de 1791. C'est alors que le frère van der Auwera, celui-là même qui avait le premier parlé de trésor, rentra en scène, escorté d'un détachement de volontaires brabançons.

Frère Jean-François n'avait jamais tout à fait, assurait-on, quitté les abords de Rouge-Cloître. Et son retour au couvent apporte la preuve, si besoin en est, que le prieur n'avait pas parlé et que le trésor était toujours bien en place. Mais en quel coin du domaine pour qu'un an de fouilles à trois, n'ait rien donné ?

Dans l'intervalle, quinze chanoines étaient à leur tour revenus. Or, à peine réinstallés, les voilà qui entreprennent en priorité une besogne laquelle, si elle eût ravi La Fontaine, a de quoi surprendre en



Rouge-Cloître : le prieuré vu du mur d'enceinte

pleine tourmente révolutionnaire : planter des arbres, des chênes, en bordure du mur d'enceinte ! Bel acte d'espérance sans doute, mais l'entreprise a paru si singulière aux historiens qu'aucun d'eux n'a omis de la mentionner...

Le trésor est au fond du jardin

Il est curieux que la première préoccupation du frère van der Auwera ait été de protéger derrière un rideau d'arbres la muraille qui est la vedette de cette histoire; significatif peut-être aussi que les Augustins aient entouré d'un soin très particulier le mur où précisément apparaît et disparaît une croix sur degrés. Ce même signe qui, dans l'autre mur d'enceinte, à Saint-Wandrille, indiquait l'emplacement d'un trésor !

On pourrait objecter qu'une clôture est un endroit beaucoup trop exposé que pour y abriter son bien. Il n'en est pourtant rien, puisqu'il a fallu trois siècles et l'intervention du hasard, pour découvrir les trois urnes de louis dans la muraille de Saint-Wandrille. Or, tout le monde savait pertinemment que le trésor existait et de nombreux chercheurs avaient tenté avant moi de résoudre l'énigme.

Le plus célèbre de ces chasseurs d'or fut Maurice Leblanc, grand amateur d'ésotérisme, qui basa toute l'intrigue de son roman « La Comtesse de Cagliostro » sur le trésor de cette abbaye. Mais il l'imagina, suivant le plan de la Grande Ourse, enterré au milieu d'un champ, sous une vieille borne, au sud-est et à dix kilomètres de là. Alors que l'or des moines se trouvait tout simplement derrière une pierre de cette même enceinte le long de laquelle son héros, Arsène Lupin, passe et repasse au cours du récit. Un Arsène Lupin qui en ce cas manquait de flair, car c'était aussi à... La Cambre qu'il avait ses rendez-vous avec « La Demoiselle aux Yeux verts » !

En définitive, et si l'on réfléchit bien, Harpagon n'avait pas tout-à-fait tort d'enterrer son magot au fond de son jardin. Les murs d'une grosse propriété s'étirent souvent sur plusieurs kilomètres, de quoi décourager le malfaiteur, le fouineur le plus patient. En outre, l'enceinte d'une abbaye riche est généralement au centre de ses propriétés, c'est-à-dire intérieure à celles-ci et de ce fait interdite, d'une côté comme de l'autre, à la curiosité des importuns.

A Rouge-Cloître, la situation est encore plus favorable : l'enceinte est adossée vers le nord à une colline boisée, dont elle retient les terres. La muraille est très haute à cet endroit et la dénivellation atteint plusieurs mètres. C'est le site idéal pour creuser, en même temps qu'on élève le mur, une cache en contre-bas, une chambre souterraine. Et c'est précisément le lieu où la croix mystérieuse apparaît...

L'existence d'un tel secret au bout de leur jardin justifierait la touchante sollicitude des moines pour leur pan de muraille et le souci qu'ils ont eu d'en soigner le décor à une époque où les nouvelles de toute l'Europe étaient moins que rassurantes. Les chênes sont une espèce lente à pousser. Le bois de ces arbres représentait alors une fortune en puissance que personne ne s'aviserait de saccager. Et le mur n'aurait pas le sort des bâtiments qu'on avait commencé à abattre. Enfin, le soleil n'y viendrait plus !

Les événements semblent avoir donné raison, à première vue, au frère Jean-François. Les hussards occupent Rouge-Cloître en 1792, remplacés l'année suivante par des dragons. En 1796, l'expulsion est irrévocable et le prieuré, devenu domaine national, est vendu l'an d'après aux enchères. Le 22 frimaire de l'an VI, il est adjugé avec toutes ses dépendances au citoyen Zanna, résidant à Bruxelles, en la rue de La Madeleine. Celui-ci ne conserva guère longtemps le domaine : Rouge-Cloître changea six fois de mains, chacun des propriétaires successifs y allant de son petit bâtiment à détruire. Les chasseurs de trésors aussi rentrent souvent bredouilles !

Un squelette de femme et une croix...

Dans l'entre-temps, le prieur était mort de chagrin chez ceux qui l'avaient recueilli à Bruxelles. Il n'avait pas eu le loisir de parler. Et les chanoines, autour du mur d'enceinte, cessèrent la garde discrète qu'ils avaient montée jusque là...

On a raconté plus tard que, certains soirs d'hiver, le fantôme d'un moine, vêtu de blanc comme les Augustins, glissait parfois le long de la muraille. L'aubergiste qui, déjà, exploitait Rouge-Cloître, l'avait aperçu au lendemain de la Terreur. Il avait suivi la robe claire jusqu'à un ravin sinueux, proche des étangs, où l'ombre s'était évanouie.

L'homme croyait ferme à l'existence du trésor. Il voulut en avoir le cœur net. Un jour donc, après avoir pieusement fait ses dévotions à l'église paroissiale, il se rend au fond de la gorge hantée et se met à labourer le sol à l'aide d'une grosse bêche. D'abord, il pioche en tous sens sans rien trouver. Puis, comme le jour baisse et qu'il va falloir abandonner, soudain, le fer heurte sous terre !

Fiévreusement, l'aubergiste agrandit le trou : il exhume deux troncs cloués en forme de croix, man-



1978 : le nouveau souterrain découvert au Rouge-Cloître

gés de pourriture. C'est un signe, pense-t-il. Et il creuse encore plus profond. La bêche remonte une pelletée de sable,... un crâne, un squelette entier !

Prévenu, monsieur le curé fera inhumer discrètement les restes mystérieux en terre chrétienne. C'était, confiera-t-il un soir à l'hôtelier, en lui recommandant bien de se taire, un squelette de femme. Quant au trésor, fabuleux, défiant au fond de sa cache toutes les recherches, il n'appartiendra peut-être qu'à celui qui, interprétant valablement les particularités de la croix du calvaire, nombre de briques ou de degrés, en trouvera l'exacte signification...

Les difficultés de l'entreprise et le souvenir de la mésaventure arrivée à l'aubergiste de Rouge-Cloître n'ont pas, bien du contraire, découragé ceux qui sont persuadés de l'existence du trésor. Les bâtiments qui ont échappé aux propriétaires successifs ont encore assez de recoins, de caves, de souterrains que pour combler un chasseur de trésors. On prétend même qu'une galerie relierait, au terme de plusieurs kilomètres sous le sol, le prieuré à celui de Groenendael. Et certains crurent bien, voici dix ans, aboutir. L'amorce d'un souterrain avait été dégagée et les autorités avaient pris la chose au sérieux. Mais le boyau conduisait à une sablière abandonnée. Et l'on remblaya.

En décembre 1975, c'est à Forest qu'on a parlé trésor, avec la découverte d'un passage voûté dans les jardins de l'ancienne abbaye bénédictine de femmes. Les ouvriers qui posaient des canalisations, s'étaient heurtés à un mètre de profondeur, à un mur de pierre blanche. C'était une galerie à taille d'homme, qui ne figurait sur aucun plan et dont, la curiosité aidant, ils eurent bientôt dégagé cinq mètres.

Là aussi, traine une histoire de Révolutionnaires, où les religieuses auraient évacué leurs richesses, vers l'Allemagne pour les uns, dans quelque cachette de leur propriété prétendent les autres. Aussi la municipalité fit-elle aussitôt interdire l'accès du chantier et prévenir le Service National des Fouilles qui dépêcha sur place un représentant. Celui-ci conclut à un caniveau de drainage, remontant au XVIII[e] siècle. Mais son explication, à cause de l'ancienneté de la galerie et de la terre sèche dont elle était remplie, n'a satisfait personne. Et puis rien ne ressemble plus à un souterrain qu'un autre souterrain ! Non, la chasse au trésor n'est décidément pas fermée à Bruxellles...

REPERTOIRE DES TRESORS LES PLUS IMPORTANTS DECOUVERTS OU A DECOUVRIR DANS L'AGGLOMERATION BRUXELLOISE

IIe-IIIe SIECLES : TRESORS GALLO-ROMAINS

Selon un manuscrit, un trésor de monnaie d'argent, enfoui sous Antonin le Pieux a été trouvé à Schaerbeek en 1586. Trois ans plus tard, dans un champ dit Aveld à Anderlecht, on découvrait une urne contenant un lot important de pièces d'argent, vraisemblablement enfoui sous Postume, du temps de l'Empire gaulois. Plus récemment de nombreuses pièces ont été mises au jour, du côté de Woluwe, St-Pierre et St-Etienne, non loin des Deux-Maisons.

1270 : TRESOR DE RICHARD DE CORNOUAILLES

Composition : 143.297 pièces d'argent, rares pour la plupart, dont 80.000 esterlins d'Henri III Plantagenêt et d'Alexandre II d'Ecosse, le solde d'origine brabançonne ou hennuyère et le tout valant près de 80.000.000 de nos francs.

Circonstances : Pendant l'été 1908, un ouvrier qui travaillait dans la cave du restaurant « A l'Assaut », 32, rue d'Assaut à Bruxelles, appartenant à M. Coenegracht, découvrit au fond d'un puits un chaudron qui s'effrita aussitôt, dans lequel se trouvait le trésor. Il fallut 20 seaux pleins pour remonter les 300 kg de monnaies.

Provenance. Vraisemblablement le trésor de guerre de Richard de Cornouailles, fils cadet de Jean-sans-Terre, qui, élu empereur à Cologne, opérait de fréquents déplacements militaires entre l'Angleterre et sa capitale. Faisant régulièrement étape à Bruxelles, il y disposait de fonds, confiés semble-t-il, aux Templiers qui avaient leur refuge dans les environs de cet endroit. Richard ne put récupérer son trésor, puisqu'il mourut d'apoplexie en 1271, au cours d'un de ses séjours aux îles Britanniques.

Epilogue. Coenegracht s'appropria tout le trésor, qu'il aurait dû partager avec son ouvrier. Il n'en obtint cependant de l'expert Dupriez que la contrevaleur du poids d'argent. Celui-ci, ayant tenté d'écouler les pièces en Angleterre, se fit à son tour pigeonner par le numismate Baldwin, à la mort duquel la partie non réalisée du trésor échoua au musée de Belfast, en Irlande, où elle est exposée sous la mention « Hoard of St-Gudule ».

1308-1312 : TRESOR DE TEMPLIERS

Composition. Quatre pots en terre, contenant environ quarante kilos de monnaie d'argent, la plupart de Philippe-le-Bel, des esterlins au portail de Bruxelles, des pièces aux quatre lions du Brabant, de Namur et du Hainaut. Valeur : plusieurs millions.

Circonstances. Le 16 mai 1845 à Laeken, un cultivateur qui labourait une terre appartenant à une demoiselle Seghers de Bruxelles, met à découvert avec le soc de sa charrue les quatre pots.

Provenance. La date probable d'enfouissement de ce trésor enterré à la hâte, entre 1308 et 1312, donne à penser que les fugitifs qui s'en sont débarrassés pourraient avoir été des Templiers. On pourrait même, au vu de la composition du trésor, imaginer qu'ils provenaient de la commanderie de Vaillampont, près de Nivelles.

1312 : TRESOR DU DUC JEAN

Composition. Une épée d'apparat en métal précieux, ainsi que les perles d'une couronne.

Circonstances. A la mort du duc Jean II de Brabant, le 17 octobre 1312, ces objets de valeur furent descendus avec le corps dans la crypte de la collégiale Sainte-Gudule.

Indications. Voir ci-après en 1595 : Trésor de Sainte-Gudule.

1370 : TRESOR D'UN JUIF PROSCRIT

Composition. Vingt pièces d'or du duc Wenceslas de Brabant-Luxembourg et sept cavaliers d'or du comte Louis de Maele; la pièce la plus récente de 1361.

Circonstances. Découverte dans les premiers jours de mars 1892, rue Dansaert à Bruxelles.

Provenance. Il n'y eut pendant cette période calme que l'affaire des hosties poignardées, suivie de la confiscation des biens appartenant aux Juifs et de leur bannissement du duché de Brabant. Sans doute s'agit-il de la cassette d'un de ces proscrits.

1477-1492 : TRESOR DU DUC DE CLEVES

Composition. 200 monnaies d'argent, dont la majorité du Pays de Liège, frappées à Kessenich (1280-1474).

Circonstances. Découvert en 1928, en creusant une tranchée en face de l'hôtel Ravenstein, au Cantersteen. Il était dissimulé sous le pavement de la cave d'une dépendance, démolie lors de la suppression de la Petite Rue Ravenstein.

Provenance. Après la mort de Charles-le-Téméraire, Bruxelles se révolta à plusieurs reprises contre l'empereur Maxilimien d'Autriche. Le duc Philippe de Clèves, sire de Ravenstein, se mit à la tête de l'insurrection populaire. Sans doute ce trésor fut-il caché quand il fut banni de la ville et l'épidémie de peste qui sévit alors fit-elle mourir celui qui en possédait les coordonnées.

1581 ? : TRESOR DES DOMINICAINS

Composition. Plusieurs milliers de pièces d'argent et de cuivre, dont 264 seulement inventoriées, la plus récente de celles-ci datée de 1506, ainsi que 28 monnaies d'or, la plus récente de 1557 (?). Des objets de culte en or.

Circonstances. Arrivés à Bruxelles en 1463 et chargés de l'Inquisition, les Dominicains ne furent jamais vus d'un bon œil par les Bruxellois. On conçoit qu'ils aient dû constamment abriter leur pécule. En 1581, à la suite des prédications passionnées d'un des leurs, le couvent fut assiégé, saccagé et pillé. On n'y trouva pas l'argent ni les objets les plus précieux et l'on suppose que les religieux les avaient évacués par les souterrains.

Indications. En 1894, des ouvriers qui creusaient les fondations du Café Riche, au coin des rues Léopold et de l'Ecuyer, mirent au jour un important lot de monnaies dans un mur qu'ils abattaient. Un autre fut découvert en 1911 à proximité, dans la rue Léopold, par des terrassiers qui ouvraient une tranchée. Les premières furent dispersées, celles-ci se perdirent. Quant aux objets du culte, ils ne furent jamais retrouvés.

Situation. L'ancien couvent des Dominicains avait sa façade dans la rue de l'Ecuyer, depuis le théâtre de la Monnaie où se trouvait le cimetière, jusqu'à hauteur de la rue des Dominicains. L'actuelle rue Léopold fut percée à travers les dépendances qui s'étendaient jusqu'à la rue Fossé-aux-Loups.

1595 : TRESOR DE SAINTE-GUDULE

Composition. L'épée d'apparat en métal précieux du duc Jean II de Brabant, ainsi que les perles de sa couronne, enterrées avec lui dans la crypte de la collégiale Sainte-Gudule en 1312. Egalement un reliquaire en vermeil, contenant le cœur de l'archiduc Ernest d'Autriche, y descendu en 1595, et vraisemblablement d'autres objets de valeur.

Indications. Ce trésor fut inventorié sommairement en 1834, quand on rouvrit la crypte pour y descendre le corps du prince-héritier Louis-Philippe, fils aîné du roi Léopold Ier. L'orifice, qui se trouve à l'entrée du chœur a été immédiatement rebouché et le trésor s'y trouve toujours. Du moins si l'on en croit le rapport du Doyen.

1619 : TRESORS DE LA GUERRE DU GIGOT

Aucun rapport, cette guerre, avec l'animal bêlant. Le gigot était une piécette de cuivre, valant 6 mites, que l'archiduc Albert prétendait imposer en surtaxe sur le... pot de bière ou de vin. Bruxelles, faisant preuve de son savoir boire, se révolta : pareille guerre en valait bien une autre ! L'archiduc envoya ses reitres allemands et ce fut, selon les témoins et les chroniques, la plus belle panique que la ville ait jamais vue. *« Les habitants s'empressèrent de cacher leurs effets les plus précieux, coururent enfouir, transporter dans les couvents leur or, leurs bijoux, leurs papiers... »*. Plus d'un suppôt de taverne apprit, cette semaine-là, à manier la pelle !

A l'entrée des troupes, il y eut des bannis, mais plus encore de fuyards. Tous ne revinrent pas, moururent en exil sans révéler la cachette de leur or. En 1895, on retrouva une centaine de pièces d'or, dont plusieurs rares, datant de cette affaire, dans un sous-sol de la *place Sainte-Catherine*. La même

aventure advint en 1897 à des ouvriers qui plaçaient une conduite de gaz dans la *rue d'Anderlecht*. Il y avait 28 pièces d'or, une fortune, dans un coffret de fer enterré... au niveau du sol ! Ils remirent leur trouvaille au commissariat de police et n'en entendirent plus jamais parler...

1718 : LA CAISSE DES GUERRES

Composition. 2 tonnelets de monnaie d'argent, chacun pesant environ 250 kg et valant 1.000.000 de nos francs, 2 autres pareils ayant déjà été déterrés en 1847.

Circonstances. Il s'agit de 4 tonnelets, sur les 55 de la Caisse des Guerres, caisses que le marquis de Prié avait fait mettre en sûreté pendant les troubles de 1718. Evacués des caves du château ducal à dos de mules, les tonnelets avaient été provisoirement enterrés dans le parc. Quand on alla les reprendre, il en manquait 4. Le chargement de 2 mules avait disparu, en même temps que le banquier de la Cour, un certain Caprifiglio.

Indications. 2 des 4 tonnelets ont été découverts en 1847 par des ouvriers qui démolissaient les anciennes écuries d'un relais, pour édifier la salle de La Madeleine. M. Bortier, propriétaire des immeubles contigus, refusa obstinément de vendre, empêchant de poursuivre les recherches.

Situation. Pour ceux qui voudraient refaire pas à pas le trajet du fabuleux trésor — plus de 50.000.000 de nos francs — les tonnelets d'argent étaient entreposés dans les caves du palais ducal, actuellement enfouies sous la Place Royale. Un plan des lieux est gravé sur une plaque, à l'angle de la place des Palais, restituant le palais tel qu'on le voyait à l'époque.

L'endroit du parc où fut enterré le trésor correspond à la dépression, vers le palais des Académies, au fond de laquelle se trouve la fontaine du Tsar. Chose curieuse, l'inscription de la margelle, mystérieure et diversément interprétée, est contemporaine du temps où les tonnelets étaient enterrés là.

Quant aux immeubles que M. Bortier refusa de vendre, ils forment la galerie Bortier, dans le haut de la rue de La Madeleine, bouquinerie disposant de solides caves voûtées...

1784 : TRESOR DES AUGUSTINS

Composition. Objets du culte en or et en argent, numéraire.

Circonstances. A la suite de l'édit de Joseph II de 1783, supprimant les congrégations jugées inutiles, les biens du prieuré Saint-Paul de Rouge-Cloître furent placés sous séquestre. A l'inventaire, effectué par l'avocat Yernaux en 1784, on s'aperçut que les objets les plus précieux avaient disparu. Le prieur Terlaken fut arrêté. Mis au secret et interrogé, il refusa de révéler l'endroit où le trésor avait été dissimulé. La Révolution brabançonne, puis la française interrompirent l'enquête. De nombreuses recherches ont été effectuées depuis par les propriétaires successifs.

Indications. Dans le mur d'enceinte, à hauteur de la Maison de Savoie, à présent restaurant, une haute croix en briques, haussée sur dix degrés, apparait et s'efface suivant la position du soleil. Sur sa droite, une autre croix, plus petite semble-t-il, obéit aux mêmes conditions. Ce type de croix, dite de calvaire, qui marquait les besants d'or du moyen âge, était autrefois utilisée pour indiquer l'emplacement d'un trésor.

Situation. Le prieuré augustin de Rouge-Cloître est situé à *Auderghem*, en bordure de la forêt de Soignes. C'est un site pittoresque, agrémenté d'étangs et accessible au public.

1793 : TRESOR DES BENEDICTINES

Composition. Objets de culte et numéraire.

Circonstances. Selon la tradition, à l'approche des troupes révolutionnaires, les bénédictines de Forest auraient fui vers l'Allemagne avec leurs richesses. Pour d'autres, leur fortune aurait été dissimulée sur place.

Indications. En décembre 1975, des ouvriers qui posaient des canalisations dans les jardins de la vieille abbaye mirent au jour un souterrain qu'ils parvinrent à dégager sur plus de 5 m. Les chercheurs de trésors crurent aboutir. Mais le Service National des Fouilles conclut à un caniveau du XVIII[e] siècle.

Situation. L'abbaye bénédictine de *Forest*, située derrière l'église Saint-Denis, est la

propriété de l'administration municipale qui l'a restaurée et ouverte au public.

1793 : TRESOR DES CISTERCIENNES

Composition. Trois coffres d'objets du culte en métal précieux, de vaisselle et d'argenterie.

Circonstances. Les Commissaires du Peuple qui pénétrèrent en 1793 dans l'abbaye de La Cambre ne trouvèrent pratiquement rien des richesses portées peu de temps auparavant à l'inventaire. La sœur chapelaine n'avoua pas ce qu'elles étaient devenues. Tout au plus admit-elle le départ de deux caisses qu'elle croyait chez le fournisseur de vin de l'abbaye.

Identification. Une inscription mystérieure (XVIII[e] s.) sur la base d'un contrefort du transept de la chapelle : IX VOETEN HIEROVER, semble indiquer qu'à neuf pieds de là se trouve une cachette, ou le chemin pour y parvenir. Une suite de sculptures dans ce même transept permettrait en effet de conclure à l'existence d'une chambre secrète (La Cambre), prévue dès la construction de l'abbaye pour servir à abriter ses richesses. Comme à Gisors, c'est le gardien du lieu qui a entrepris seul les recherches, après que sa fille, ayant des dons de voyance, eût situé le trésor dans une crypte sous le parc. Ces fouilles ont été interrompues, faute d'autorisations officielles.

Situation. L'ancienne abbaye de La Cambre est située sur le territoire d'*Ixelles*, au bout et à l'est de l'avenue Louise. Certains bâtiments servent à une école d'architecture, d'autres aux services de la Cartographie. Le parc est accessible au public.

1794 : TRESOR D'UN EMIGRE

La Révolution française est la grande pourvoyeuse de l'Histoire en trésors, religieux pour la plupart, pas moins de trois pour l'agglomération. Mais aussi un 4[e], de moindre importance et peut-être laïc celui-ci, trouvé à *Schaerbeek*, dans des circonstances inconnues. Il consistait en monnaies de Marie-Thérèse, de Louis XV, des empereurs Joseph II, Léopold II et François II, la plus récente datant de 1794.

1800-1900 : TRESORS D'HARPAGON

Il ne faut pas oublier dans mon énumération l'avare qui enterre son pécule au fond de son jardin ou sous le pavement de sa cave. Je rangerai dans cette catégorie de trésors celui acquis en 1946 par le Cabinet des Médailles aux services de la *Jonction Nord-Midi*, qui l'avaient mis au jour en perçant leur tunnel. Le lot se compose de 63 pièces, allant de Louis XV à la II[e] République, la plus récente millésimée 1877. Un autre trésor de la même veine et de la même époque fut trouvée fin 1972 par les scouts de *Woluwe*, dans la cave de leur local.

NOTES
DU QUATRIEME CHAPITRE

(1) Selon l'article 716 du Code Civil, la part qui revient à l'inventeur d'un trésor — chose enfouie, trouvée par hasard et sur laquelle nul ne peut justifier sa propriété — est la moitié de sa valeur. L'autre moitié revient au propriétaire du fonds où ce trésor a été découvert.

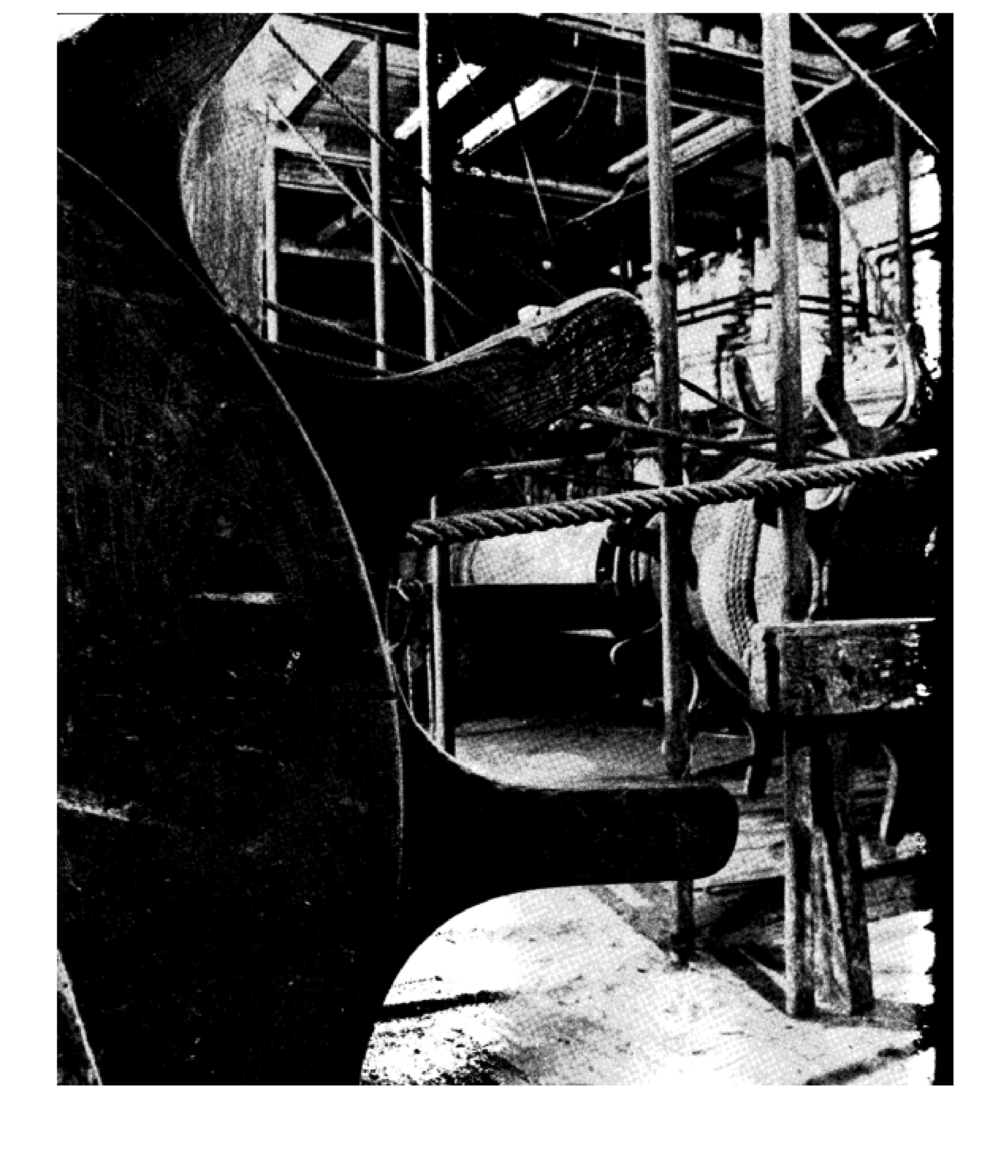
Il importe donc, en cas de trouvaille, de faire au plus tôt inventorier et évaluer le dépôt, au Cabinet des Médailles à Bruxelles, où des spécialistes, tenus au secret professionnel, en feront sans le moindre frais l'expertise et l'évalueront. Un croquis du site de la découverte est souhaité par les experts.

(2) Le n° 32 de la rue d'Assaut a été rasé il y a quelques années. C'est à présent un terre-plein au coin du boulevard de Berlaimont, devant la Banque Nationale et Sainte-Gudule.

(3) Dans les souterrains du château de Fauquémont — autrefois en pays de Liège, maintenant Valkenburg en Hollande — se remarque une scène sculptée dans la craie, représentant la rencontre de Richard de Cornouailles et de Béatrix, fille du seigneur du lieu.

(4) Sur Mélusine, lire mon « Ardenne Mystérieuse », Rossel Edition, pp. 92 à 103, ainsi que mon « Bruges, Cité du Graal ».

(5) Ancienne abbaye bénédictine de Fontenelle, au hameau de Saint-Wandrille, commune de Rançon, Seine-Maritime, à 7 km de Caudebec-en-Caux.



LA CITE DES MALEFICES

Dans la nuit du jeudi 10 octobre 1833 et le décor irréel d'un cimetière noyé de brume, éclate soudain l'apostrophe restée fameuse :

« A ma voix, sortez de l'enfer !
Vous qui reposez ici sous cette froide pierre,
Dressez-vous ! »

Et voilà que se soulèvent les dalles des tombeaux, qu'avec un claquement de tibias et de fémurs obéissent les fantômes à l'appel de Robert le Diable, tandis que dans la grande salle de l'Opéra de Bruxelles, chacun retient son souffle...

Tous les mélomanes de la capitale étaient accourus applaudir la première de « Robert le Diable », l'opéra le plus fastueux de Meyerbeer. Et la pièce tiendra l'affiche pendant près d'un demi-siècle sans que les spectateurs se doutent qu'à la voix du premier ténor Sirant auraient pu répondre d'autres spectres que des figurants, les ombres des Dominicains de l'Inquisition revenant des tréfonds de la scène. Car c'est là, à trois niveaux sous le plateau, parmi les décors et les accessoires du théâtre, qu'on les a jadis couchés !

Installant en effet, voici quelques années, une chaudière dans les sous-sols de la Monnaie, les ouvriers éventrèrent une véritable nécropole, ramenant à chaque coup de pelle des dizaines d'os et des crânes. On se ressouvint à cette occasion que notre opéra avait été bâti sur l'emplacement macabre du cimetière des Dominicains espagnols. C'est ainsi que par un juste retour des choses, les comédiens jouaient et dansaient tous les soirs sur les tombes de ceux qui avaient longtemps brandi contre eux les foudres de l'excommunication et refusaient de les ensevelir en terre chrétienne !

Cela n'empêchait aucunement ces mêmes Dominicains de produire à l'époque, dans leur église voisine, des scènes mystiques dignes du plus rocambolesque des opéras. Les notables venaient, entre autres spectacles, s'y dévêtir le Vendredi saint pour présenter en procession leurs dos nus aux fouets de leurs valets ! Lesquels ménageaient si peu leurs maître que le sang, s'exclame un historien, ruisselait pour ainsi dire dans les rues. Ou bien, le mercredi des quatre-temps de décembre à six heures précises, c'était un enfant travesti en archange qui descendait de la voûte, suspendu dans les airs grâce à une machinerie compliquée, pour atterrir annoncer à une ingénue en prières, la nouvelle de sa prochaine maternité...

Une descente aux Enfers

Quelque part sous le plateau, de grands treuils à bras, tambours pareils à ceux qui durent servir aux Dominicains pour monter leur pieux et extravagants tableaux, sommeillent au milieu d'un enchevêtrement de poutres verticales et de câbles, sorte de toile qu'aurait tissée une araignée monstrueuse. Cet espace qui s'enfonce en plusieurs étages de planchers dans les profondeurs du sol bruxellois, est appelé *dessous du théâtre*. C'est là qu'on manœuvre les décors; et la Monnaie était à ce propos si habilement aménagée qu'on y exécuta avec bonheur la mise en scène de « Sigurd », jugée impossible à l'Opéra de Paris.

Déclassés et immobiles, les tambours empoussiérés paraissent attendre contre toute espérance, le retour de Robert le Diable. Mais les pierres tombales

Sous la Monnaie : des pierres tombales





Sous la Monnaie

dont on lit des bouts d'épitaphes au fond de ces catacombes, ne se soulèveront pas cette fois à l'appel du héros de tragédie ! Non plus que ne viendront les fantômes des frères prêcheurs mettre en branle les lourdes machines de bois, car il ne traîne plus en ce royaume que des crânes de carton-pâte et des cercueils de stuc, jetés pêle-mêle parmi les couronnes de papier doré, les cygnes empaillés et les manteaux mités, oripeaux à n'être princiers qu'aux feux de la rampe.

Impossible de ne pas évoquer, en parcourant le rayonnage aux accessoires, la découverte inattendue que firent ici même au XVI[e] siècle les magistrats de Bruxelles, alors que les intrigues des Dominicains leur avaient valu l'expulsion. L'inventaire de leurs biens montra que les reliques qu'ils proposaient à la vénération des fidèles n'étaient autres que... « *des os de singes et de chiens, et les fragments de la Vraie Croix des morceaux de vieux bois; que les images miraculeuses étaient pourvues de ressorts qui en faisaient mouvoir les membres et que ces moines y introduisaient de l'huile et autres liquides pour faire croire qu'il en suintait de la sueur ou des larmes...* » !

Les temps n'ont donc guère varié et la comédie continue aux mêmes lieux. Les choristes et figurants, qui descendaient autrefois revêtir au sein même de ce monde hétéroclite et factice leurs costumes de scène, allèrent en grève en 1876, réclamant des loges plus convenables pour « *s'habiller en princes, en soldats, en moines ou en chevaliers...* ». Les ayant obtenues, ils ont abandonné les dessous du théâtre aux amourettes des petits rats. A celles du moins qui ne craignent pas les gros rats, car on perçoit en sourdine sous les pieds, le clapotis sinistre des égouts.

D'un bûcher à l'autre

Les acteurs de l'Opéra bruxellois faillirent bien périr sur le bûcher. Mais cette fois-là, les Dominicains n'y étaient pour rien. Au petit matin du 21 janvier 1855, le feu prit à la Monnaie. La neige couvrait les toits de la capitale. En fondant, elle entoura le foyer d'un nuage aux reflets sanglants. Bien qu'il gelât à pierre fendre, un thermomètre accroché à une fenêtre de la rue des Fripiers accusa bientôt trente degrés au-dessus de zéro !

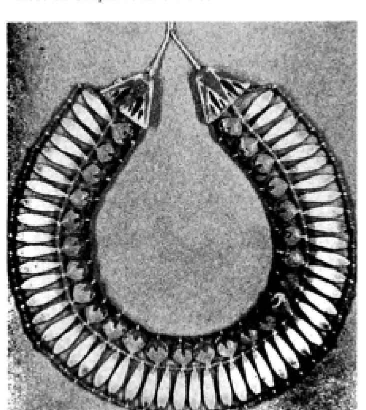
Les pompiers avaient tenté de mettre quelques lances en batterie. Mais l'eau gelait dans les conduites et l'on ne put empêcher le sinistre de s'étendre à tout le bâtiment. Ce fut alors qu'un vieux puits, don-

nant au fond d'une cave de la rue de la Fourche, rendit d'éminents services. Pour pallier l'impuissance de la mécanique, tous les seaux du quartier furent rassemblés. Une chaîne s'organisa, qui transporta le précieux liquide de main à main, jusqu'aux abords du brasier. Des témoins ont raconté comment le pompier qui puisait l'eau, ne voulut pas quitter son service malgré le froid. On dut finalement le transporter à la caserne, les jambes raidies dans son pantalon d'uniforme, transformé en fourreau de glace.

Le puits providentiel existe toujours sous le conservatoire où les petits rats apprennent l'entrechat. Mais la cave est devenue cercle privé. Et il n'est pas rare de voir un client s'approcher de la margelle et jeter furtivement une pièce dans l'eau claire, vingt mètres plus bas. C'est que le puits qui a sauvé le quartier de la Monnaie, passe pour effectivement conjurer les mauvais sorts. Et je me suis laissé dire qu'une cartomancienne de la capitale y envoie sa pratique déposer l'obole, dans les cas rebelles d'envoûtement et de malédiction.

Car l'envoûtement est toujours, si j'ose dire, monnaie courante à Bruxelles ! Et plus que jamais aujourd'hui que des populations, usant de ces techniques occultes, vivent avec leurs coutumes dans nos murs. En pareille matière, où l'on joue avec la mort, la discrétion est préférable. Pas un cas de malédiction cependant n'a eu plus de retentissement que celui dont on reparla le soir du 19 février 1946, quand soudain le ciel s'embrasa du côté du Cinquantenaire : la section orientale et d'égyptologie du Musée Royal d'Histoire était en flammes !

Musée du Cinquantenaire : le collier de Toutankhamon



La vengeance de la momie

A vrai dire, si l'on avait bien évoqué à propos du sinistre la vengeance des Pharaons, nul ne s'était avisé d'un curieux bijou en faïence polychrome, coté E 7534 à l'inventaire, qu'on venait précisément de sortir des réserves du musée où la guerre l'avait consigné. C'était un collier large, composé d'un double rang d'éléments végétaux entre deux lotus épanouis. Cinquante et un pétales de la même fleur sacrée pendaient à vingt-six fruits étranges, boules orangées et pointues dans un calice bleu, qu'on identifia sans hésiter pour être des baies de... mandragores !

Drôle d'idée que d'offrir un collier de mandragores ! Cette plante à l'odeur fétide a depuis toujours été soupçonnée des plus noirs maléfices. Elle doit sans doute sa réputation aux propriétés aphrodisiaques et narcotiques de ses fruits, dont les effets hallucinatoires, jamais exactement mesurés, conduiraient à la folie et à la mort. Mais aussi aux formes singulières de sa racine fendue, rappelant étrangement le corps d'un homme velu. Des auteurs crédules ont osé assurer qu'elle poussait des gémissements quand on l'arrachait et que des gouttes de sang perlaient alors à ses radicelles meurtries !

Desséchée, la mandragore comme beaucoup d'autres plantes, conserve tous ses pouvoirs. Aussi les prêtres la plaçaient-ils dans les sépultures pour protéger le défunt endormi contre les entreprises de pillards, susceptibles de déranger leur patiente préparation pour l'au-delà et de voler les objets sacrés, nécessaires au long voyage vers la Lumière. Quand en 1922, l'archéologue Carter pénétra avec lord Carnavon dans le tombeau de Toutankhamon, il en trouva un bouquet au sein de chacune des quatre chambres funéraires. On sait les vingt-trois morts tragiques qui suivirent en cascade et accréditèrent dans le monde l'hypothèse d'une malédiction.

Dans l'antichambre du tombeau fatidique, le couvercle d'ivoire d'un pupitre était peint d'une cueillette de mandragores dans les jardins du palais. Le Pharaon en recevait une gerbe mêlée de lotus, symboles de résurrection, que lui tendait sa jeune épouse, signifiant ainsi la victoire de l'amour sur le sommeil de la mort. Or c'est à quelques pas et dans un coffret semblable, que Carter avait découvert en personne et emporté notre collier de mandragores et de lotus. A son décès, l'intègre Angleterre n'en voudra pas : ses héritiers le vendront à l'Etat belge. Le bijou qu'avait porté Toutankhamon arriva à Bruxelles, venant de Londres, dans la deuxième semaine de mai 1940. Le lendemain, les troupes allemandes franchissaient la frontière !

Il ne pouvait évidemment s'agir là que de coïncidences. Et les savants respirèrent quand ils surent le bilan du désastre de 1946. Non seulement le collier de mandragores était intact, mais des richissimes collections égyptiennes du musée, pas plus de cinq pièces n'avaient été détruites. Le tableau de chasse était bien maigre pour une malédiction réputée implacable.

Ce que personne, encore une fois, n'avait relevé, c'est que les monuments et objets anéantis, comme le linteau de Séthi I[er], le sarcophage d'un familier de Ramsès II ou la statue de Khonsou, dieu tutélaire d'Horemheb, étaient dédiés sans exception à ceux-là mêmes qui avaient traqué sans merci la religion solaire d'Akhénaton. Et ces gens s'étaient sans doute trouvés au nombre des assassins de son fils Toutankhamon, ou de leurs complices...

La section interdite

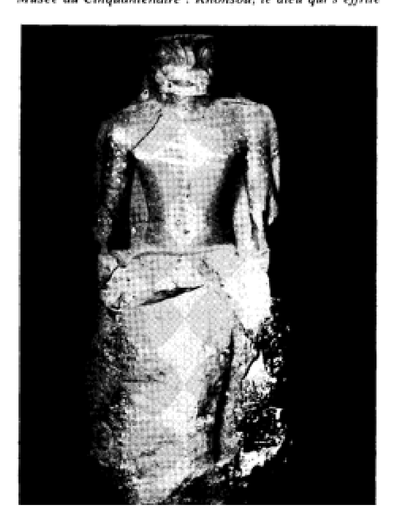
L'incendie « sélectif » du Musée du Cinquantenaire n'est pas sans rappeler par certains aspects celui de l'université de Louvain en 1914, attribué aux soldats allemands, mais dont Francis Mazière rend responsable une malédiction lancée par les indigènes de l'île de Pâques contre ceux qui leur avaient dérobé une « tablette très sacrée ».

En fait, ce n'était pas une, mais cinq tablettes de bois, couvertes d'une mystérieuse écriture, qui étaient entrées en 1868 en possession de monseigneur Jaussen, évêque de Tahiti. L'une, remise au capitaine d'un vaisseau russe, est à Leningrad. Les autres, ayant transité par les Pic-Pus de Braine-le-Comte, sont au Vatican, à l'exception de celle appelée la « Vermoulue », offerte à Louvain et qui aurait été ainsi la seule à avoir porté malheur à ses détenteurs.

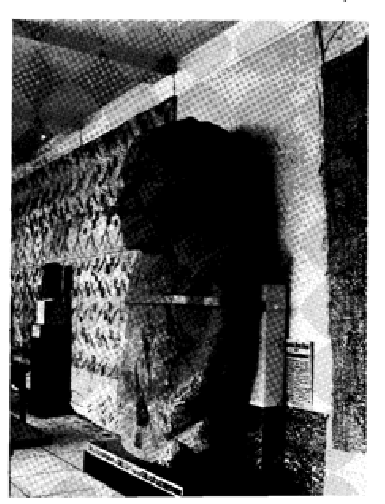
Si toutefois les dieux de l'île du Silence avaient à se venger de la Belgique, ce serait à meilleur escient pour l'enlèvement d'une de leurs statues géantes, haute de près de trois mètres et pesant plus de six tonnes, aujourd'hui prisonnière dans une salle interdite du Cinquantenaire. Debout face à l'océan, le monolithique et débonnaire Hanga-Oné-Oné attirait en pagaille les poissons dans les filets de ses fidèles quand, en 1934, une mission belge débarqua...

Le professeur Lavachery conduit le groupe. Excellent archéologue, il ne prise guère les insulaires qu'il juge misérables, laids, insolents, déplaisants, vulgaires, provoquants et voleurs ! Une indigène ne vient-elle pas, en riant aux éclats, de lui dérober un paquet de cigarettes ? Lui, quand il désire quelque chose, il la demande, pas aux Pascuans, bien sûr, mais au... gouverneur chilien ! C'est ainsi qu'avant de rentrer,

Musée du Cinquantenaire : Khonsou, le dieu qui s'effrite



Dans la salle interdite, le dieu de l'île de Pâques



il part choisir à travers l'île le géant de pierre qu'il ramènera en souvenir !

Voilà donc Honga-Oné-Oné élu et déplanté. Comme aux temps anciens, il descend vers la plage sur un traîneau de branchages, tirés par deux cents bras. Sent-il qu'il ne reverra plus sa terre ? Un canot hale dans ses filets ses six mille kilos vers le navire-école « Mercator »; un palan l'accroche, le soulève et... se brise. Le dieu gît par vingt mètres de fond. Pas un matelot n'ose descendre. Ce sont des pêcheurs qui, pour des biscuits et quelques cigarettes, plongeront attacher les aussières.

« *La statue amenée en Belgique*, rapporte Mazière, *est une des plus anciennes, mais sa force lui a été complètement enlevée* ». Pourtant, depuis quarante ans qu'elle est à Bruxelles, la salle où on l'a placée reste obstinément cadenassée. Dossiers perdus, lenteurs administratives, le dieu pascuan est en prison. Etait-ce la peine de l'ôter à ses fidèles ? Ou bien cette quiète léthargie qui imprègne ici les choses et les gens n'est-elle pas la revanche imprévue de l'île du Silence ?

Le grand serpent à plumes

C'est comme par hasard dans la « section interdite » du Cinquantenaire que sont entassés les témoins des plus irritantes énigmes de ce monde. Les dieux toltèques s'y empoussièrent à côté d'un vase-hibou de Nazca et dans une vitrine meurt une longue cape d'apparat, faite de plumes rouges, avec un bandeau de bleues et quelques taches de jaunes. Il s'agit du manteau de l'empereur Moctézuma et le plumage est celui d'un perroquet, le quetzal, dont s'affublait le grand Serpent à Plumes des Aztèques.

Qu'il ait été tressé au Guatémala ou sur les bords de l'Amazone n'est pas notre affaire. Laissons les spécialistes à leurs disputes. La tradition et les textes veulent que la cape soit à Moctézuma. Et nous savons pour notre part qu'elle se trouvait avec les cadeaux envoyés par cet empereur à Cortès quand, début 1519, le conquistador les fit charger pour l'Espagne sur le meilleur de ses bateaux, commandé par Puertocarvero et Montejo, avant de saborder sa flotte.

Charles Quint était alors en Pays-Bas. Il s'empressa d'exposer le fabuleux trésor des Aztèques dans les galeries de son palais de Bruxelles. C'est là, dans les salles qui font aujourd'hui les caves de la Lloyds Bank, sous la Place Royale (1), que le peintre Dürer eut l'occasion d'admirer ces richesses le 27 août 1520. Il en fut à ce point stupéfait qu'il nota dans son journal de voyage :



Le grand manteau de plumes de Moctézuma

« J'ai vu les objets qu'on a rapporté au roi du pays de l'or. Un soleil tout en or, large d'une toise; mêmement une lune tout en argent et aussi grande. Il y avait aussi deux cabinets pleins d'armes, d'habillements curieux semblables à des accoutrements de nuit, *des choses étonnantes, plus belles qu'on ne pourrait jamais l'imaginer. Tout cela pouvait facilement valoir cent mille florins. Rien dans ma vie ne m'avait encore donné si douce joie au cœur que ces objets magnifiques. J'ai vu là des merveilles et suis resté interdit du génie subtil des hommes qui habitent ces pays étranges... »*.

Ce qu'il advint du trésor des Aztèques est facile à imaginer. L'or et l'argent furent fondus en lingots, les armes, cuirasses et défroques envoyées à l'arsenal du palais. On les y retrouva en 1781, dans une sorte de musée militaire, quand on voulut désaffecter le trop humide bâtiment pour y installer ces écuries de la cour dont les vestiges se voient encore du côté de la rue de Namur. L'inventaire dressé à cette occasion mentionne bien *« une espèce d'habillement ou manteau composé de plumes rouges, qu'on dit avoir appartenu à l'empereur Moctézuma... »*.

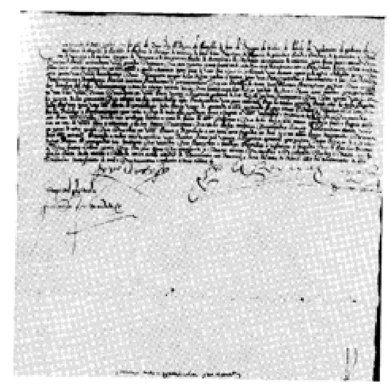
La Révolution survint sans qu'on ait eu le temps de donner suite au projet et les Autrichiens décampèrent sans omettre, eux, d'emporter dans leurs fourgons le contenu des vitrines du musée. Aussi faut-il faire à présent le voyage de Vienne pour contempler les pauvres reliques du pays de l'or : *« avec arcs, coiffes et carquois, quatre armures à l'épreuve des flèches empoisonnées, qui sont celles de Moctézuma, de ses deux fils et de son premier ministre... »*.

Cependant, dans leur hâte, les Impériaux avaient oublié dans une armoire le grand manteau de plumes !

La charte qui tue

Il semble bien qu'une fatale malédiction se soit également attachée aux pas de ceux qui, violant les interdits qui pesaient jusque-là sur le Nouveau-Monde, le dépouillèrent de son or et de ses dieux. Cortès eut le sort de Colomb, mort pauvre et oublié, poursuivi par l'Inquisition. Or, par un autre et curieux parallèle, la preuve de la cupidité de Colomb fut récemment exhibée à Bruxelles, à quelques pas seulement de l'endroit où l'avaient été celles de la rapacité de Cortès.

C'est une pièce d'archives peu connue, datée du 18 avril 1493 (2), que d'aucuns ont prématurément baptisée « acte de naissance de l'Amérique », car premier document officiel reçu par le navigateur à son retour d'outre-Atlantique. Mais depuis son apparition en 1929 à Séville, au cours d'une exposition hispano-américaine, aucun historien n'a osé prendre position quant à son authenticité. L'acte en effet, est gênant pour beaucoup : il pourrait montrer que... Christophe Colomb n'a pas découvert l'Amérique !



La charte qui tue : un faux signé Christophe Colomb

Jusqu'alors, la charte était restée propriété d'une descendance collatérale du navigateur, qui affirmait la tenir en héritage direct de son illustre aïeul, sans avoir éprouvé jamais le besoin d'en faire état. Puis voilà qu'on la sort clandestinement d'Espagne, où l'exportation d'archives nationales est interdite, pour la céder en Suisse à vil prix, à un groupe d'affaires belge. En quelques mois, la valeur du document... centuple ! La presse en parle. Des reproductions sont publiées. Les cosmonautes Armstrong et Lovell s'y intéressent. Il est exposé à la Bibliothèque Royale, à côté des pierres de la Lune !

Cependant, l'incroyable opération n'est bénéfique ni pour les vendeurs, ni pour aucun de ceux qui s'en sont occupés, bien au contraire. On commence à parler de malédiction et c'est peut-être là, en définitive, une preuve d'authenticité. Tandis qu'autour de ce miroir aux alouettes de quatre-vingt millions de francs, les truands s'agitent, prétendant le « commercialiser »...

Mais ils allaient aux mûres sans crochet. Un beau jour la charte, provisoirement confiée aux Archives Générales du Royaume, me tombe dans les mains. Pour moi qui, depuis des années étudiais les étranges

activités du Bon Roi René, chez qui Colomb avait passé une jeunesse aventureuse, ce hasard était apparemment une aubaine. Je consacrai au texte et à ses circonstances de patientes recherches, des nuits blanches ponctuées d'étonnantes découvertes. C'était en réalité un piège, qui faillit se refermer sur moi !

« *Il ne fallait pas vous attendre à mieux*, me confiait un attaché d'ambassade américain. *Pour pareille somme, on tue !* ».

En fait, la charte avait déjà tué, et à plusieurs reprises ! A commencer par le secrétaire du roi qui l'avait rédigée, Diégo de Santander, mystérieusement assassiné peu après. Le sceau qu'il avait apposé sur le parchemin n'était plus d'un usage courant. Il me vint à l'esprit que l'acte était faux. Mais un faux établi sur les instructions de Colomb, frauduleusement présenté à la signature royale et extorquant à Ferdinand d'Aragon des privilèges exorbitants ! On comprendrait alors plus facilement la disgrâce du navigateur et sa mort misérable. Mais on comprend aussi — et c'est une autre histoire — la fureur des truands !

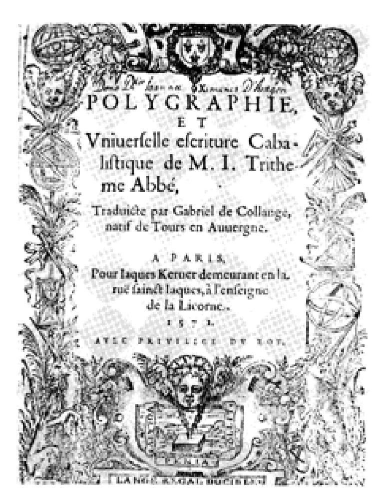
Le livre du Grand Inquisiteur

On imagine mal à notre époque qu'un objet ancien, un document, une brochure puisse continuer à anéantir des fortunes et des vies. Il existe pourtant de ces textes maudits, responsables de morts innombrables. Et cette même Bibliothèque Royale où fut exposée en février 1970 la charte de Colomb, en possède des centaines dans ses rayons, ouvrages de magie ou de sorcellerie, parchemins d'envoûtement, traités d'alchimie naguère promis aux flammes. Parmi ces livres interdits, le « Grand Albert » occupe une place de choix, comme cette « Stéganographie » de l'abbé Trithème, qui a précisément joué dans mon existence un rôle considérable.

Un soir que dans une salle de la Grand-Place, j'exposais les arcanes de la cryptographie, science des écritures secrètes, et que je disais l'utilité de ce volume pour le déchiffrement des inscriptions médiévales et la difficulté que j'éprouvais alors d'aller le consulter à la Réserve Précieuse de la Royale, un auditeur se leva dans la salle et me dit sans préambule :

— « *Ce livre rarissime, monsieur, je le possède ! Et cela m'est arrivé d'une manière extraordinaire...*

» *Je déambulais un matin tôt*, m'expliqua-t-il, *le long de la chaussée de Wavre, quand je remarquai à la porte d'un magasin de porcelaines, un tas de volumes reliés pleine peau, jetés dans une poubelle. Les boueux allaient survenir d'un instant à l'autre. L'idée du broyeur me fut insupportable. Je m'approchai avec des ruses de Sioux, car gêné d'être vu fouiller des ordures, et dissimulai prestement mon butin sous mon manteau. Trithème y était. Passez donc le voir chez moi !* ».



POLYGRAPHIE,
ET
Vniuerſelle eſcriture Cabaliſtique de M. I. Trithe-me Abbé,
Traduicte par Gabriel de Collange, natif de Tours en Auuergne.
A PARIS,
Pour Iaques Keruer demeurant en la rue ſainct Iaques, à l'enſeigne de la Licorne.
1571.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Frontispice du livre maudit, avec l'ex-libris des Ximenès d'Aragon

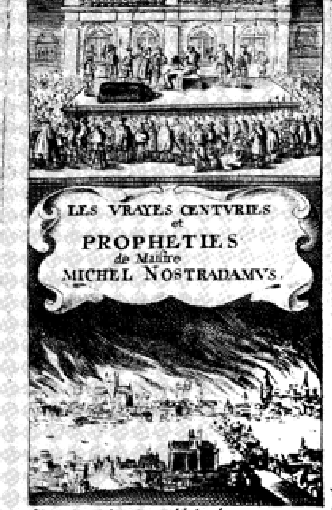
Je ne me fis pas répéter l'invitation. C'était un exemplaire remarquable et complet de l'édition française de 1571, allant de la « Polygraphie » aux célèbres « Clavicules de Salomon ». Le feuilletant avec respect, je lus en frontispice un ex-libris manuscrit qui me stupéfia, signé Ximenès d'Aragon ! Ainsi en plus, ce livre tombé du ciel provenait des hoirs de ce cardinal, grand-inquisiteur d'Espagne et successeur de Torquemada, qui avec Fonseca avait été l'implacable adversaire de Cortès et de Colomb, et l'instrument de leur disgrâce, sinon de leur mort !

Mais une autre surprise m'attendait. Mon hôte, affectueusement appelé par ses amis Oncle Bob, était d'une scrupuleuse honnêteté. Il rechercha et trouva ceux qui, suite à un décès, s'étaient débarras-



Nostradamus

La mort de Charles Ier : un quatrain déchiffré dès 1668



sés du précieux Trithème. Aussi incroyable qu'il se puisse, ils étaient de ma parentèle et le volume nous devait venir d'un commun aïeul, Michel de Bay, lequel avait assumé en Pays-Bas à la fin du seizième siècle, la charge de... grand inquisiteur !

Nonobstant la cote élevée atteinte par l'ouvrage et dont je leur fis part, les héritiers retrouvés se joignirent à l'oncle Bob pour me prier de l'accepter. J'aimerais qu'ils sachent que leur geste m'a permis de décoder de nombreux textes et épigraphes anciens. Et plus particulièrement un autre livre maudit dont la Bibliothèque Royale possède aussi une édition originale : « Les Prophéties de Nostradamus » !

Quand l'escriture D.M. trouvée...

Je narrerai ailleurs les péripéties multiples et effarantes qui accompagnèrent le décodage des fameuses « Centuries ». Au moment où j'écris ces lignes, un ordinateur les dépouille mot à mot, d'après les programmes de... l'abbé Trithème ! C'est probablement à l'abbaye d'Orval où il a séjourné quelque temps (2), que Michel de Nostredame, dit Nostradamus, a compulsé et étudié les traités de ce prélat bénédictin allemand, maître et ami de Dürer. Et c'est dans la même retraite qu'il paraît avoir commencé à coder son œuvre prophétique, dans laquelle il cite à six reprises et en clair, la ville de Bruxelles !

II — 16

Naples, Palerme, Sicille, Syracuses,
Nouveaux tyrans, fulgures feux célestes :
Force de Londres, Gand, Bruxelles, & Suses,
Grand hécatombe, triomphe faire festes.

II — 50

Quand ceux d'Hainault, de Gand & de Bruxelles
Verront à Langres le siège devant mis,
Derrier leurs flancs seront guerres cruelles,
La playe antique sera pis qu'ennemis.

IV — 81

Pont on fera promptement de nacelles,
Passer l'armée du grand Prince Belgique:
Dans profondrez, & non loing de Brucelles
Outre passez, detranchez sept à picque.

VI — 47

Entre deux monts les deux grands assemblez,
Delaisseront leur simulté secrette,
Brucelle et Dolle par Langres accablez,
Pour à Malignes exécuter leur peste.

IX — 49

Gand & Bruceles marcheront contre Anvers,
Sénat de Londres mettront à mort leur Roy,
Le sel & vin luy seront à l'envers,
Pour eux avoir le règne en desarroy.

X — 54

Née en ce monde par concubine fertive,
A deux hault mise par les tristes nouvelles,
Entre ennemis sera prinse captive,
Amenée à Malings & Bruxelles.

Les historiens classiques ne cachent pas leur scepticisme à l'endroit de ces quatrains énigmatiques. Il leur faut pourtant bien admettre l'évidence : le texte est antérieur à 1568, date de la publication des « Centuries ». Ce Nosdradamus y use d'un nom qui, selon leurs propres dires, n'est apparu sous cette forme que plus tard, celui de... *Belgique*.

Pareille constatation donne à réfléchir, invite à ne pas prendre à la légère les propos du prophète. Si les strophes quatre et six restent obscures, évoquant peut-être deux incidents survenus en 1581-83, sous le règne bref de François d'Alençon, premier roi des Pays-Bas, la cinquième par contre expose avec une précision déconcertante et des détails qui n'autorisent pas le doute, les événements majeurs de 1648. Nostradamus, lui, était en terre depuis quatre-vingts deux ans !

Cette année-là, comme prédit au premier vers, les Pays-Bas du Sud se séparent du Nord, causant la fermeture de l'Escaut et la décadence d'Anvers, tandis qu'à Londres, le Parlement-croupion vote la mort de Charles Ier. La suite de la phrase n'est mystérieuse que pour qui ignore l'histoire d'Angleterre. Car le sel et le vin inversés font le nom d'une secte d'agitateurs, les Niveleurs, adversaires résolus du Roi, mais aussi de Cromwell qui les fait massacrer dans l'année par ses Têtes Rondes.

Nostradamus, on le voit, s'est donné pour règle de dissimuler dans ses vers des noms de protagonistes ou de lieux, comme éléments de vérification destinés au décodeur. Il utilise à cet effet le procédé dit de l'*anagramme poétique*, fort en vogue à la Renaissance, qui consiste à mêler dans une suite nouvelle et ininterrompue les lettres du mot-clé, avec la tolérance d'un signe à ajouter, à modifier ou à supprimer (4). NIVELEURS est ainsi l'anagramme de SEL & VIN LUY, comme DE LONDRES METT... est celle de TETES RONDES, surnom de leurs vainqueurs.

Le troisième quatrain et son grand prince Belgique dont l'armée, outre passé Bruxelles, traverse en hâte l'Escaut sur un pont de bateaux avant d'aller se battre dans les tranchées, évoque sans ambiguïté l'évacuation d'Anvers et le premier conflit mondial. Quant au premier, il annonce d'une manière plus précise encore le débarquement de juillet 1943 en Sicile, soutenu par une série d'attaques aériennes de diversion sur la ligne ferroviaire Gand-Bruxelles. Le Duce est destitué, les morts sont nombreux et l'armistice italien va coïncider en septembre de la même année avec le grand bombardement de Bruxelles par l'aviation alliée.

J'ai garde pour la bonne bouche — écrivais-je en 1974(5) — le quatrain deux, parce qu'il vise *un avenir rapproché*. La Belgique, disais-je, s'y voit au premier vers, partagée en trois régions, Wallonie, Flandre et Bruxelles, vers l'époque où un siège est mis devant ceux que Nostradamus désigne habituellement par l'apocope LANGRES, à savoir les Anglais et en l'occurrence au Marché Commun. La plaie antique est celle qui ruina la tour de Babel. La comparaison avec l'évolution de la capitale est saisissante. Et les querelles de langues, selon qu'on lise FLANC en France, Flandre ou franc, conduiront à un naufrage monétaire plus dramatique qu'une guerre. Enfin, pour qu'on ne s'y trompe pas, le DEVANT MIS en queue du second vers, est l'anagramme de... TINDEMANS !

Après quatre ans écoulés, j'ajouterai que ce destin est en marche, chacun pouvant en outre vérifier qu'au troisième vers :

Derrier leurs flancs sERONT *Guerres cruelles*

les six majuscules font l'anagramme de EGMONT. Je laisse au lecteur le soin d'apprécier si coïncidence il y a, ou si ces strophes énigmatiques sont de fulgurantes visions prophétiques. Pour ma part, et sans vouloir jouer les Cassandre, je m'en réfère aux propositions de l'ordinateur, en attendant le verdict de l'Histoire.

Un méchant bout de fil

Entre des dizaines de livres maudits, les « Centuries » nostradamiennes voisinent à la Bibliothèque Royale avec les œuvres de Caramuel-Lobkowitz, Sélénus ou le « *De Occulta Philosophia* » d'Agrippa, disciple de Trithème et historiographe de Charles Quint, auquel il arriva à Bruxelles, au début du seizième siècle, une bien cuisante mésaventure.

Corneille Agrippa était descendu dans la capitale avec la ferme intention de percevoir les arriérés d'émoluments que lui devait le trésor impérial. Mais sa réputation d'occultiste et de magicien l'avait précédé et nos Dominicains espagnols le tenaient à l'œil. Ils finirent par le choper un soir dans quelque ruelle



Dans ce reliquaire : la pige des maçons

obscure, pour l'inculper d'avoir... caressé un chien noir !

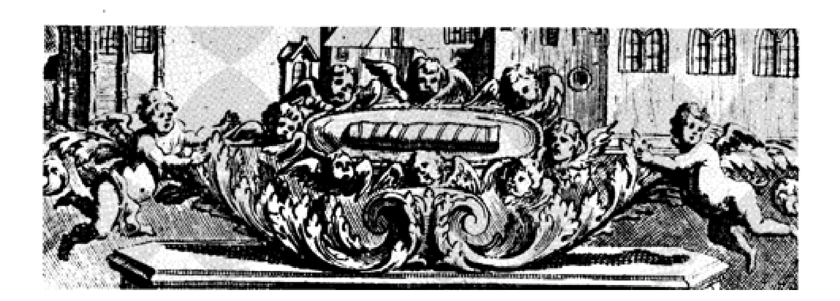
Servait alors de prison à la ville, outre la célèbre Vrunte ou Amigo, une ancienne porte, désaffectée depuis l'érection de la seconde enceinte. La Steenpoort était une bâtisse solide, reliée à un réseau de souterrains dont on retrouve encore les vestiges du côté de la tour dite Anneessens, à la Chapelle. L'amman, responsable de l'ordre public, avait en conséquence préféré enfourner les détenus à l'étage, abandonnant le rez-de-chaussée aux geôliers et les caves à l'atroce matériel dont on usait pour les interrogatoires.

Agrippa n'eut pas à expérimenter, par bonheur, la froide efficacité de ces appareils. D'occultes appuis lui valurent son élargissement. Il eut en cela plus de chance que trois Augustins d'Anvers qui, pour bien moins, se virent traînés sur la Grand-Place et brûlés comme hérétiques. Ou que le nommé Georges Volmaer, alias Jean Quaedfaes, qu'on força de la sorte à avouer où il avait dissimulé un... tout petit bout de fil !

Ce n'était pas, il est vrai, n'importe quel morceau de ficelle. Peut-être même la fameuse pelote d'Ariane ? Un fil miraculeux en tout cas, sur lequel le clergé de Notre-Dame de Lacq — à présent Laeken — veillait depuis près de quatre siècles et qui possédait, disait-on, le surprenant pouvoir de faciliter les accouchements.

Il reste pourtant étrange que le 29 mai 1633, Quaedfaes ait brusquement pris la décision de déserter les rangs espagnols, pour pénétrer par effraction dans une église et n'en ressortir avec pour tout butin que ce méchant bout de fil, sans la moindre valeur marchande. Avait-il, dans la nature, quelque tendre amie en peine d'accoucher ? Lui avait-on refusé l'imposition du talisman ? Ou la situation irrégulière leur interdisait-elle la démarche ?

Toujours est-il que le déserteur fut arrêté, soumis à la question extraordinaire, qu'il avoua le sacrilège et indiqua où il avait planqué la relique, quelque part entre Assche et Afflighem. Le clergé partit en procession récupérer son fil, pendant qu'on fouettait le malheureux devant l'église, qu'on le traînait au milieu de la Grand-Place de Bruxelles où le bourreau, après lui avoir brûlé proprement la main droite, l'écartela sur l'échafaud.



Le cordon omibilical

Le trop naïf soldat Quaedfaes aurait difficilement pu imaginer que son fil miraculeux n'était publiquement censé aider aux accouchements que pour révéler plus discrètement à d'aucuns sa qualité... ombilicale. Car il fallait savoir que ce cordon avait autrefois uni Notre-Dame de Lacq — en chêne, assise et couronnée, piétinant un dragon — au nombril de son Enfant-Dieu. Lequel caresse pour sa part une colombe, question de signifier l'intelligence et la simplicité indispensables, à qui voudrait user de ce fil d'Ariane pour percer les secrets d'un sanctuaire, élevé à la Terre-Mère et à l'Enfant-Soleil. Là était le vrai miracle. Et cela sans doute, les juges l'ignoraient tout autant que leur infortunée victime.

Une légende que le clergé du lieu prenait soin de rééditer chaque fois qu'elle paraissait s'altérer, expose pourtant bien comment les maçons de l'église, s'étant postés en embuscade après l'effondrement trois nuits consécutives de leur ouvrage, avaient surpris la Vierge en personne sur le point de récidiver, avec la complicité des saintes Barbe et Catherine, les propres patronnes des alchimistes ! C'était elle qui leur avait laissé le fameux cordeau, afin qu'ils puissent calculer et mesurer avec précision les plans du temple qu'elle entendait avoir et qu'ils devraient exceptionnellement diriger sur le midi et le plein soleil. Puis, l'œuvre achevée, la Vierge s'était à nouveau manifestée, cette fois en compagnie de son Fils, pour s'assurer qu'on lui avait obéi.

Voilà une énigme dont il convient à l'évidence d'aller chercher la clé du côté des loges de bâtisseurs, seuls à avoir la pratique de cet indispensable cordeau qu'ils appelaient leur *pige*, parce qu'elle était subdivisée en pieds sacrés. C'était sous des pieds justement, ceux de la Vierge apparue à leurs ancêtres, que les maçons la gardaient dans une cage de verre, un peu comme notre mètre-étalon dans sa vitrine aux Archives de France. Sauf que l'endroit où la pige était déposée ne pouvait être un quelconque édifice, mais un temple élevé selon ses mesures, sorte de mode d'emploi et preuve exacte d'un savoir-faire réservé.

Aussi l'emplacement de Notre-Dame de Lacq avait-il été choisi avec un soin extrême et calculé d'après des données astronomiques. Sa nef n'était pas seulement braquée sur le soleil haut, mais encore sur le mont Saint-Michel de Bruocsella où l'archange s'était manifesté, autre miracle dont on se souvient (6) qu'il était en relation solaire avec la collégiale d'Anderlecht, dédiée à saint Guidon. La coïncidence est moins dénuée d'intérêt qu'on pourrait croire, car ce bienheureux arpenteur de sites mégalithiques



Notre-Dame de Lacq, ou le dragon sous la robe

avait également conduit ses pas naguère, vers la butte de Laeken.

Guidon avait fait d'abord carrière comme sacristain-fossoyeur de cette paroisse. Il y passait selon la légende, le plus clair de son temps à planter sur les tombes d'énigmatiques baguettes de coudrier, geste dont on comprend mieux le sens quand on sait que notre homme avait le don de faire jaillir l'eau, d'un coup de bâton en terre. Et comme il n'y a pas de fumée sans feu, une allée autrefois bordée de quatre rangs d'arbres, reliait son cimetière à une source, réputée souveraine contre les fièvres.

Cette fontaine médicinale sourd au pied d'une chapelle opportunément consacrée à la mère de la Vierge. Une conduite en effet, ramenait ses eaux jusqu'à l'église, joignant ainsi la sainte Anne à sa fille par un autre vaisseau ombilical, long celui-ci de deux mille quatre cents pieds. Le mot LACQ d'ailleurs — Lacus, Laqueus — ne voulait-il pas aussi bien dire *cordon* que *fontaine !*

Le bonhomme maçon

Source et apparitions eurent bientôt fait du hameau de Laeken une sorte de Lourdes avant la lettre, avec ses pèlerins, son pitoyable défilé de malades, ses miracles enfin, tel celui qu'obtinrent au début de l'été 1652 les Bruxellois, inquiets par six semaines d'un ciel sans nuage et venus en cortège implorer l'aide de la Vierge. Il leur fallut trois longs jours de prières et de chants pour que la pluie se mette à tomber. Mais depuis, semble-t-il, la sollicitude du ciel à leur endroit ne s'est plus démentie.

Je me demande si dans la marée des processionneurs, il s'en trouvait un seul à se douter que sa lente montée vers le clocher de la Dame de Lacq, exprès surmonté d'une sphère dorée au lieu de coq, était une marche à l'étoile ! Car le sanctuaire n'avait pas seulement été rigoureusement disposé au nord du mont Saint-Michel pour être la polaire de la cité, mais la droite qui les joignait, aiguille géante qu'aucun magnétisme ne ferait dévier, se prolongeait — comme le cordon ombilical — jusqu'à la chapelle Sainte-Anne et sa fontaine miraculeuse.

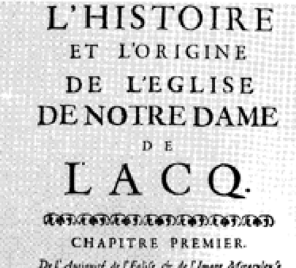
Aujourd'hui et par la force de l'habitude, le peuple fait toujours la queue à la source, avec bidons et bouteilles de remploi. Ecologie pensent-ils, car on a changé leurs dieux. Mais ces nouveaux fidèles ne remarquent pas plus que les anciens l'insolite relief sculpté en forme de boussole, par le nombril duquel s'échappe pourtant le liquide nourricier qu'ils sont, sans savoir, venus recueillir de plusieurs lieues à la ronde.

Ils me dévisageaient avec un sourire narquois, relever les mesures au compas de marine. Mais à quoi bon leur expliquer que le fer à cheval de pierre où ils attendaient leur tour de remplissage, était en fait une variété élaborée de calendrier astronomique capable de livrer, en visant du centre les montants de ses grilles, la méridienne, l'équinoxiale, les solsticiales à la latitude de Bruxelles et, par des pointes intermédiaires, une division quinaire (7) de l'année. En quelque sorte un Pas Bayard, à la manière de nos ancêtres les Celtes (8).

L'ignorance actuelle a des excuses. Les chemins ont été volontairement coupés. Le fil sacré est exilé au fond d'une sacristie et l'eau ne jaillit plus à la fontaine du cimetière. La vieille église aux miracles elle-même, a été démolie au siècle dernier. On n'en a pu sauver et restaurer que le chœur, au prix de multiples difficultés. Encore n'est-ce qu'un sursis car les églises abandonnées meurent de la même maladie que les maisons sans habitants.

Les bâtisseurs de Notre-Dame de Lacq avaient placé à l'orient un maçon de pierre faisant le signe de l'équerre et surveillant, maillet dans la main droite, les abords du temple. Après cinq siècles de garde, quelques années ont suffi pour n'en laisser qu'un moignon, tragiquement accroché au second contrefort de droite. Même les siens ont oublié le bonhomme maçon...

Lacus ou Laqueus ?



L'HISTOIRE
ET L'ORIGINE
DE L'EGLISE
DE NOTRE DAME
DE
LACQ.

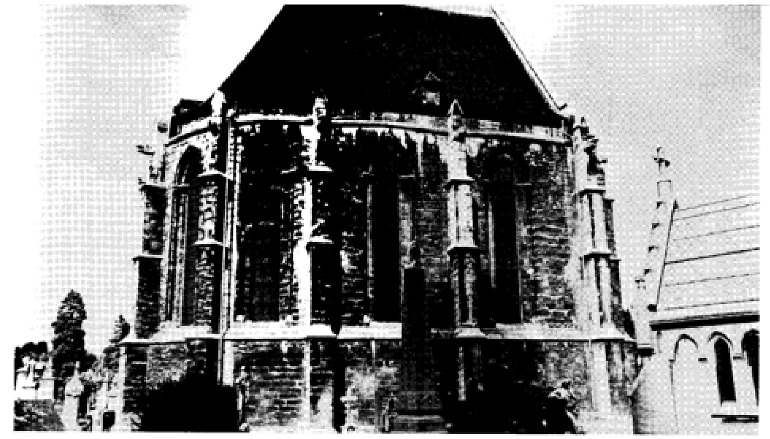
CHAPITRE PREMIER.

De l'Antiquité de l'Eglise & de l'Image Miraculeuse de Nôtre DAME DE LACQ.

Quoi qu'il soit difficile (à ce que dit *Pline*) de fouiller dans le sein de l'antiquité, pour en tirer ce qu'il y a de plus reculé, & de rendre un nouveau jour à ce qu'elle a caché dans les tenebres de plusieurs siecles : c'est du plus obscure de ces ombres cependant, que nous avons taché de retirer l'Histoire de nôtre DAME DE LACQ, si celebre par la veneration des Princes, si prodigieuse par les faveurs du Ciel qu'elle repand

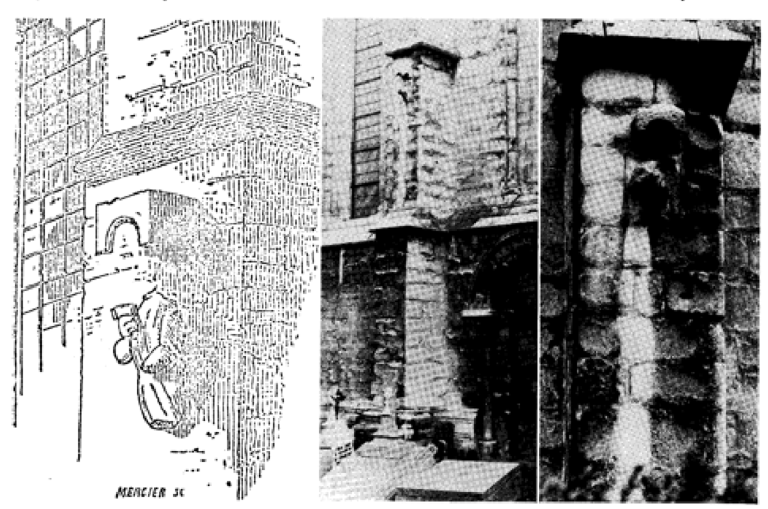
La chapelle Sainte-Anne et sa fontaine astronomique





Laeken : les derniers vestiges du vieux sanctuaire

Le petit bonhomme maçon *... et ce qu'il en reste*



PETIT INVENTAIRE BRUXELLOIS DE LIVRES HERMETIQUES OU MAUDITS

AGRIPPA de NETTESHEIM, Henri-Corneille (1486-1533)

Né à Cologne, l'auteur du « de Occulta Philosophia » qui servit de base aux gravures ésotériques de Dürer, enseigna la théologie à Dôle, la médecine à Pavie où il participa au concile de Pise (1511) convoqué par Louis XII contre le pape Jules II. Avocat à Metz, médecin de la Maison de Savoie, puis historiographe de Charles Quint, charge qui l'emmena à Louvain et à Bruxelles, où il fut accusé de magie et emprisonné quelques jours. Il se retira à Saint-Antoine du Viennois, près de Grenoble, y laissant une postérité, portant le patronyme Grippa, qui regagna les Pays-Bas. Agrippa est le Herr Trippa, du Tiers Livre de Rabelais. La Réserve Précieuse de la Bibliothèque Royale possède une édition ancienne de son ouvrage de magie.

« DE OCCULTA PHILOSOPHIA lib. III ». A Lyon, chez les frères Béringer, circa 1550.

CARAMUEL-LOBKOWITZ, Juan (1606-1682)

Ce bénédictin, natif de Madrid, est envoyé en mission spéciale aux Pays-Bas. Il séjourne à l'abbaye d'Aulne où il effectue des recherches secrètes sur l'alchimie. Ses succès dans ce domaine lui valent, non seulement la possession d'abbayes à Vienne et à Prague, mais des responsabilités militaires dans l'artillerie. Il se signale par sa bravoure au siège de 1648 et est nommé directeur des fortifications de Bohême. Caramuel, qui s'était particulièrement intéressé aux travaux de Tritheim (voir ci-après), acheva sa vie comme évêque de Campagna, puis de Vigevano. La Réserve Précieuse possède deux de ses éditions originales.

« STEGANOGRAPHIAE NEC NON CLAVICULAE SALOMONIS Ioannis Trithemii... genuina facilis dilucidaque ». Cologne, Egmond, 1635.

« STEGANOGRAPHIAE,SAPIENTIA TRANSHUMANA OLIM A TRITHEMIO INVENTA ». Cologne, 1637.

COLOMB, Christophe (1446-1506)

A part la fameuse charte maudite du 18 avril 1493, déposée aux Archives Générales du Royaume, le « découvreur » de l'Amérique est l'auteur d'un curieux « LIVRE DES PROPHETIES », dont on ne trouve malheureusement pas d'exemplaire, ni même de copie en Belgique.

COLONNA, François (1449-1527)

Dominicain, natif de Venise, qui publie dans cette ville en 1499 un énigmatique « Songe de Poliphile ». La Bibliothèque Royale possède une édition princeps de cet ouvrage hermétique important dont j'ai parlé plus en détail dans mon « Mystère des Labyrinthes », aux pages 29 et 30.

« HYPNEROTOMACHIA POLIPHILI, libri humana omnia non nisi somnium esse docet, atque obiter plurima seitu sane quam digna commemorat ». A Venise, chez Alde Manuce, 1499.

« HYPNEROTOMACHIE OU DISCOURS DU SONGE DE POLIPHILE ». A Paris, chez Marin Masselin, 1554. Réédition, chez Jacques Kerver, 1561.

DEL RIO, Martin-Antoine (1551-1608)

Natif d'Anvers et conseiller de Brabant en 1578, il entre deux ans plus tard chez les Jésuites de Louvain pour y travailler à ses fameuses enquêtes sur la magie et la sorcellerie. L'ouvrage, qui développe les thèses du « Marteau des Sorcières » de Sprenger (voir ce nom), sera dédié en 1599 au prince-évêque de Liège. La Réserve Précieuse en conserve une édition princeps. Del Rio, ami de Juste Lipse, mourra âgé de 57 ans, au couvent des Jésuites de Louvain.

« DISQUISITIONUM MAGICARUM LIBRI SEX » 3 volumes, Louvain 1599. Egalement une réédition, imprimée à Lyon en 1604.

NOSTRADAMUS,
Michel de Nostredame, dit...
(1503-1566)

Né d'une famille juive, à Saint-Rémy de Provence, il étudie la médecine à Montpellier et se distingue rapidement dans cet art. En 1539, il se retire en Ardenne, à l'abbaye d'Orval, où il étudie les plantes médicinales et commence à écrire ses Prophéties. Mais il reprend bientôt le chemin du Midi, devient l'astrologue du roi et se fixe à Salon-de-Provence où il achève sa vie.

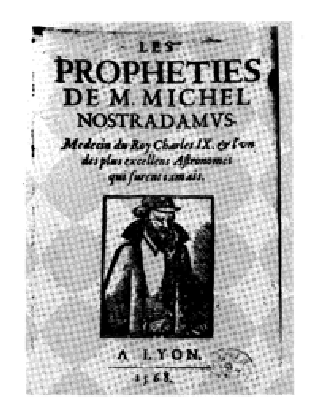
Nostradamus s'est préoccupé, dans une quarantaine de quatrains, de l'avenir de la Belgique. Les Archives Générales du Royaume possèdent un original de son almanach de 1562, contenant 12 quatrains inédits adressés au pape Pie IV, dont je publierai prochainement l'interprétation. Parmi les exemplaires des Centuries conservés à la Bibliothèque Royale, ceux de 1668 de 1669, d'après l'édition d'Amsterdam, exhibent en frontispice l'illustration du quatrain IX, 49, annonçant la mort du roi Charles I[er] d'Angleterre.

« ALMANACH NOUVEAU POUR L'AN 1562, composé par Maistre Michel Nostradamus, docteur en médecine de Salon de Craux en Provence ». Paris, Guillaume Le Noir et Jehan Bonfons, 1561.

« LES PROPHETIES DE M. MICHEL NOSTRADAMUS, reveuës et corrigées sur la copie imprimée à Lyon par Benoist Rigaud en l'an 1568. Avec le supplément de Vincent Sève et autres prophéties ». Troyes, Pierre du Ruau, début XVII[e] siècle.

« LES PROPHETIES DE M. MICHEL NOSTRADAMUS, médecin du roy Charles IX & l'un des plus excellens astronomes qui furent jamais » A Lyon, 1568 (imprimé début XVII[e] s.). Autre édition du même : A Lyon, 1611.

« LES VRAYES CENTURIES ET PROPHETIES DE MAISTRE MICHEL NOSTRADAMUS, où se void représenté tout ce qui s'est passé tant en France, Espagne, Italie, Allemagne, Angleterre qu'autres parties du monde. Reveuës et corrigées suivant les premières éditions imprimées en Avignon en l'an 1556 et à Lyon en l'an 1558 et autres, avec la vie de l'autheur. Jouxte la copie d'Amsterdam ». Paris, Jean Ribou, 1668. Autre édition : Paris, Jean Ribou, 1669.


LES
PROPHETIES
DE M. MICHEL
NOSTRADAMUS
Medecin du Roy Charles IX. & l'un des plus excellens Astronomes qui furent iamais.
A LYON.
1568.


ALMANACH
NOVVEAV
Pour l'An, 1561,
Composé par Maistre Michel Nostradamus, Docteur en Medecine, de Salon de Craux, en Prouence.
Quatrain de l'An vniuersel.
A PARIS.
Par Guillaume le Noir, & Iehan Bonfons.
AVEC PRIVILEGE.

PUTEANUS, Erycée de Putte, dit... (1574-1646)

Né à Venlo, en Gueldre, cet élève de Juste Lipse succédera à Louvain, dans la chaire de son maître. Excellent musicologue, historien consciencieux et ami de l'humaniste Peiresc, il fut l'historiographe de la ville de Milan, avant de devenir celui des Archiducs Albert et Isabelle. A Louvain, il occupera jusqu'à la fin de sa vie la demeure ducale du Mont-César, ancienne commanderie templière dont il fera son ésotérique « Arche de Pallas ». Deux ouvrages ont, entre autres, consacré ses talents de cryptologue et d'hermétiste.

« BRUXELLA INCOMPARABILI EXEMPLO SEPTENARIA. Gripho Palladio descripta luminibus historicis, politicis & explicata » Bruxelles, 1646.

« DE ANAGRAMMATISMO QUAE CABALAE PARS EST, diatriba accedit Jo. Caramuelis-Lobkowitzii brevissimum totius Cabalae specimen cura ac studio Justi Caecilii Puteani », Bruxelles, Jean Mommaerts, 1643.

SELENUS, Auguste le Jeune, duc de Brunswick-Lunebourg, dit Gustavus... (1579-1666)

Prince remarquable qui voyagea énormément, fut un protecteur éclairé des lettres et des arts et rassembla une bibliothèque de 180.000 volumes, sans compter les manuscrits précieux. Parmi ses œuvres, un « Traité du jeu d'échecs » (1616) et ses « *Cryptomenytices* », inspirés par Tritheim, où il affirme notamment au moyen d'un cryptogramme, que Shakespeare ne serait autre que Lord Bacon.

« CRYPTOMENYTICES ET CRYPTOGRAPHIAE LIBRI IX ». Lunebourg, 1624.

SPRENGER, Jacob et KRAEMER, Henry (fin XV[e] siècle)

Dominicains et Inquisiteurs allemands, chargés en 1484 par le pape Innocent III, de la répression de la sorcellerie dans l'Empire. Leur ouvrage, le « *Malleus Maleficarum* », imprimé en 1489 à Cologne et traduit en français par « Marteau des Sorcières », a servi de base ou de prétexte à de nombreux procès de sorcellerie et d'exécutions.

« MALLEUS MALEFICARUM ». A Nuremberg, chez Antoine Koberger, 1496.

TRITHEIM, Jean de Heidenberg, dit... (1462-1516)

Natif de Trittenheim, près de Trèves, Jean de Heidenberg entre chez les Bénédictins et devient rapidement abbé de Spanheim, au diocèse de Mayence. Il s'y constitue une remarquable bibliothèque sur les sciences occultes. Mais en 1505, pendant une de ses absences, ses propres moines y mettront le feu. Ulcéré, Tritheim accepte l'abbatiat de Wurzbourg, près de Nuremberg. Il y dirigera une société secrète, la Sodalitas Celtica, et y sera le maître d'Agrippa et de Dürer.

La « Stéganographie » de Tritheim est réputée contenir la clé de très grands pouvoirs. La Bibliothèque Royale en possède un des plus vieux exemplaires connus. La « Polygraphie » et les « Clavicules de Salomon » sont des traités fort complets des écritures secrètes. Un original est conservé à la bibliothèque Royale, tandis que je possède la plus ancienne traduction française, par Gabriel de Collange. L'usage de ces livres fut considéré comme dangereux par le Jésuite Del Rio (9).

« POLYGRAPHIAE LIBRI SEX ». Francfort, J. Haselberg, 1518.

« STEGANOGRAPHIAE NEC NON CLAVICULAE SALOMONIS... genuina, facilis dilucidaque declaratio ». Cologne, Egmond, 1535.

« POLYGRAPHIE ET UNIVERSELLE ESCRITURE CABALISTIQUE DE M. I. TRITHEME ABBE, traduicte par Gabriel de Collange, natif de Tours en Auvergne ». Paris, Jacques Kerver, 1571. Suivi de « CLAVICULES » et de « TABLES ». Kerver, 1561 (Bibliothèque de l'auteur).

« STEGANOGRAPHIE, hoc est ars per occultam scripturam animi sui voluntatem absentibus aperiendi certa ». Francfort, M. Becker, 1606.

NOTES DU CINQUIEME CHAPITRE

(1) Lire leur description au sixième chapitre.

(2) Cette charte qui possède une valeur inestimable pour l'histoire de la découverte de l'Amérique a longtemps été détenue à titre de gage par un éminent avocat bruxellois. Celui-ci l'a récemment confiée aux Archives Générales du Royaume à Bruxelles, où la charte avait déjà fait l'objet d'analyses et d'une étude. Le dépôt en est provisoire, en attendant la décision du curateur à la faillite de sa propriétaire.

La série de testaments qui accompagnaient la charte a tout autant de valeur, comme preuve d'authenticité. Ces testaments ont suivi un autre chemin, encore que peu légal. Conservés d'abord par la propriétaire après sa faillite, dont il est vrai, elle contestait la matérialité, ces documents se retrouveront après plusieurs péripéties, avec une collection de tableaux — dont un Verhaegen — entre les mains d'un de ses créanciers, en l'occurrence son ancien boucher.

Il est à souhaiter que les testaments rejoignent la charte et que l'ensemble qui possède une valeur considérable soit racheté, ou déposé en un lieu où les historiens auront la possibilité d'en consulter les pièces.

(3) J'ai longuement parlé de ce séjour en Ardennes de Nostradamus dans mon « Ardenne Mystérieuse », même éditeur, pp. 161 à 188.

(4) Cette tolérance d'une lettre était plutôt une obligation, en sorte que l'auteur ne puisse être poursuivi en justice. Voir aussi sur ce procédé mon « Ardenne Mystérieuse », pages 168 et 169.

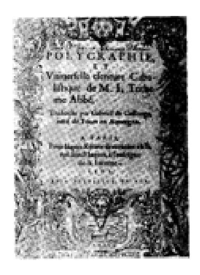
(5) Dans mon « Bruxelles Mystérieux », pages 116 à 118. Depuis que j'ai écrit ces lignes, la division semble même se préciser entre Bruxelles, le Hainaut et Gand, en ce qui concerne les capitales régionales.

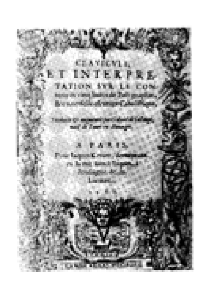
(6) Voir mon premier chapitre.

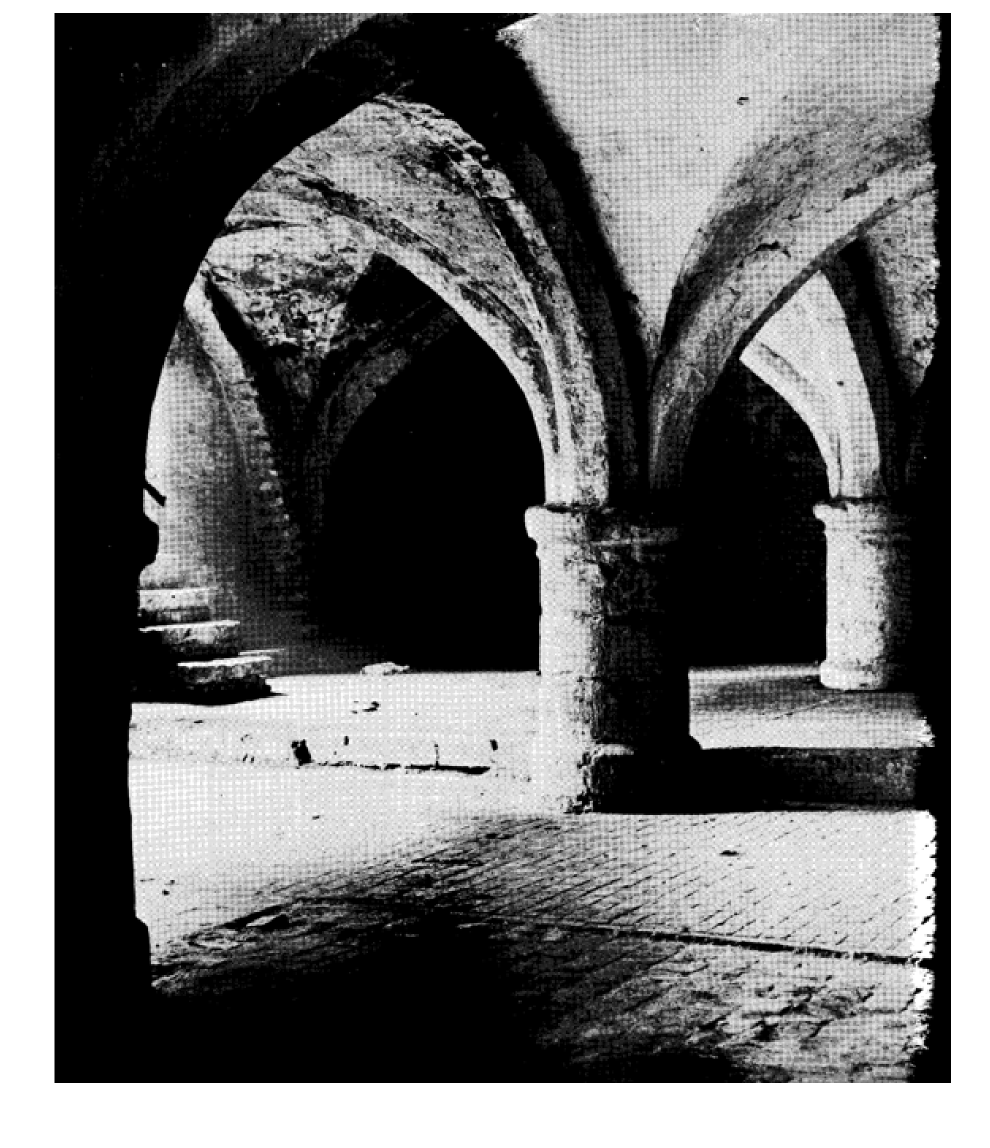
(7) C'est pourquoi la fontaine a encore été appelée des « Cinq Plaies », et que l'eau en sortait par cinq orifices, disposés selon les directions remarquables vers les levers et couchers solsticiaux.

(8) Lire mon « Ardenne Mystérieuse », pages 6 à 30.

(9) Jacques Bergier a traité de cette malédiction au 4e chapitre de son ouvrage « Les Livres Maudits » (J'ai lu — L'aventure mystérieuse — A 271 — pages 66 à 81) consacré au secret de l'abbé Trithème.







VINGT MILLE PAS SOUS LA VILLE

L'histoire des hommes se reflète dans l'histoire des cloaques, écrivait sentencieusement Victor Hugo, venu achever à Bruxelles, Grand-Place, sa description des égouts de... Paris ! Et de narrer comment, un matin de 1805 où il y avait encombrement de héros à la porte de Napoléon, le ministre de l'Intérieur s'était présenté, disant :

« Sire, j'ai vu hier l'homme le plus intrépide de votre empire !
— Qu'est-ce que cet homme, répondit brusquement l'Empereur, et qu'est-ce qu'il a fait ?
— Il veut faire une chose, Sire...
— Laquelle ?
— Visiter les égouts de Paris ! »

J'ai visité ceux de Bruxelles, au temps où le métro ne les avait pas encore défoncés; et il faut une certaine audace en effet pour y descendre. C'était d'ailleurs une gageure, alors qu'on croit l'aventure réservée aux seuls cosmonautes ou proportionnelle à la distance parcourue, exigeant des espaces vierges et le danger pour compagnon, de prétendre chercher celle-là dans un périmètre exigu où se pressent plus d'un million d'individus. Et de la trouver... au coin de la rue !

L'aventure fut exacte au rendez-vous matinal que nous lui avions fixé sur le trottoir d'une grande artère. On ne remarque guère les plaques de fonte dans les trottoirs, et nul ne s'inquiète sérieusement de ce qu'elles couvrent. L'une d'elles s'est soulevée pour nous et, sous l'œil à peine surpris des passants, notre petit groupe s'est, grâce à des barres scellées dans la maçonnerie, enfoncé en plein boulevard Lemonnier, dans le ventre de Bruxelles.

Un faux pas et...
c'est la mort !

L'idée qu'on se fait du gigantesque intestin que sont les égouts d'une ville est au premier abord erronée. Loin du cloaque imaginé, cela commence par un couloir aux lignes nettes, d'une propreté quasi méticuleuse. On n'y respire pas non plus l'odeur nauséabonde que chacun appréhendait d'y trouver. Mais un air fade, transpirant en brume du liquide glauque qui défile en grondant sous nos pieds.

Sur les deux bords de ce Styx miniature, poétiquement affublés des plaques « Rive Droite » et « Rive Gauche », court une banquette large de soixante centimètres. Ici, le sol est gras. Je dérape, réussissant à saisir la main courante. Un seul faux pas suffit, m'avertit sinistrement mon guide... Le malheureux qui n'aurait pas alors le réflexe de fermer la bouche a peu de chance d'échapper. Une intoxication générale amène la mort à brève échéance !

L'égoutier est prévenu. Aussi, depuis le siècle que les collecteurs sont en service, pas un seul homme n'a-t-il perdu la vie. Il y a bien eu quelques bains forcés, appelés dans l'argot des profondeurs, le « baptême ». Mais les consignes ont été respectées. L'accident ne s'est jamais soldé que par un séjour minimum de six semaines à l'hôpital.

Ariane aux égouts



La crypte de la rue d'Or



Elle submerge les banquettes

D'autres dangers guettent l'usager de ces galeries. Supposez qu'un orage se déchaîne brusquement sur la ville. L'eau dégringole en cascades les rues, déborde des rigoles, s'engouffre dans les bouches d'égouts. Par cent côtés, elle se précipite vers le collecteur où, en quelques secondes, elle submerge les banquettes. Surpris, l'homme serait emporté comme une feuille par le torrent, sans le moindre espoir d'échapper, s'il n'avait toujours avec lui... sa vieille et fidèle lampe à carbure !

En effet, au moment où un orage éclate en surface, un déplacement d'air prémonitoire fait vaciller dans les égouts la flamme du carbure, qui se met à siffler. L'égoutier ne dispose alors que d'une seule minute pour gagner au pas de charge un de ces escaliers de fer, disposés à dessein tous les cinquante mètres et qui débouchent dans les trottoirs.

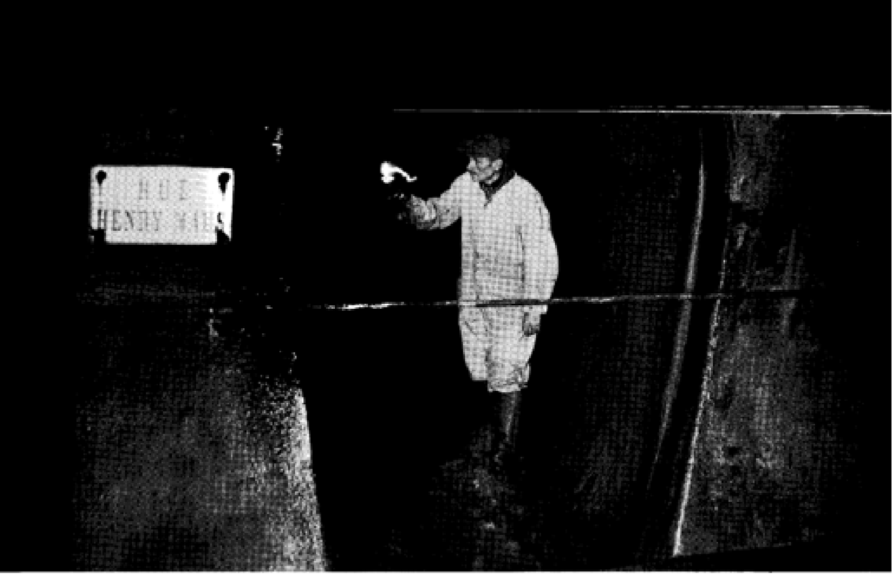
Voilà une bonne raison pour ne pas introduire ici un éclairage électrique qui risquerait par ailleurs, l'humidité ambiante aidant, de provoquer des courts-circuits mortels. L'électricité serait enfin d'une piètre efficacité quand... le temps va changer sur la ville.

Il se passe dans les profondeurs, de bien étranges phénomènes. La moindre modification de la pression atmosphérique y est précédée par un brouillard à couper au couteau. Si dense qu'à un mètre, l'égoutier ne distingue plus son compagnon. C'est une des raisons pourquoi on n'y travaille que par équipes de deux. On sait combien les phares électriques sont de peu d'utilité en ce cas. Le carbure donne au contraire une lumière plus diffuse, parfaitement adaptée à la situation.

Ariane aux égouts

L'inextricable réseau des égouts bruxellois, avec ses deux cent soixante-dix mille mètres de boyaux, circonvolutions, pertuis et impasses, est pareil au Labyrinthe. Son développement total sous l'agglomération dépasse les quinze cents kilomètres, soit la distance d'ici à Madrid, ou à Rome. Ils sont répartis en deux bassins ou vallées parallèles, la Senne large, évasée, paresseuse et le Maelbeek, torrentueux et encaissé, vers lesquels convergent de part et d'autre les galeries, comme les nervures d'énormes feuilles.

Ce dédale épouse en principe l'enchevêtrement des rues et artères de surface dont les noms, reproduits sur des plaques indicatrices blanches à lettres bleues, sont le fil d'Ariane de l'égoutier. Mais le meilleur plan de la ville, malgré tout, ne permettrait pas au piéton des profondeurs de s'orienter, car cette signalisation souterraine date de ...1871. Le boulevard Maurice-Lemonnier par exemple, s'y dénomme



La rue sous la rue

toujours « Boulevard du Hainaut ». Ce qui confère un certain charme vieillot à ces lieux providentiellement épargnés par les méchants barbouillages de la bande à Grammens.

On n'imagine pas sans frissonner le sort du malheureux, égaré dans ce monstrueux hypogée. Il ne resterait vraiment plus à ce Robinson des cloaques, pour se situer et mesurer le temps, qu'un moyen fort empirique : l'examen des reliefs de la vie d'en haut !

Trois fois par jour en effet, d'après un horaire régulier, les collecteurs comme les boulevards connaissent des heures de pointe. Des milliers d'éviers et de baignoires fonctionnent de concert. L'odeur se modifie, la température monte légèrement. De larges taches blanchâtres, telles des fleurs répugnantes, s'épanouissent à la surface des flots gluants. C'est la mousse des détergents employés par les ménagères pour la vaisselle ou la lessive; sinon, au nez, la vidange plus parfumée d'un bain, bien propre à enflammer l'imagination du pauvre reclus.

S'il progresse à contre-courant, la galerie se resserre, le boyau s'individualise, car rien n'est plus traître qu'une bouche d'égout. Elle avoue sans se faire prier l'occupation de son usager, et jusqu'à ses défauts. L'abondance des déchets de cuisine dénonce le restaurateur, le boucher se reconnait aux traînées sanguinolentes. Il y a des stalactites de calcaire à la buse du tavernier et la vomissure accuse l'ivrogne !

S'obstine-t-il à marcher vers l'amont que les conduits cessent bientôt d'être praticables, finissent en cul-de-sac. Certaines sections, disent les égoutiers, se perdent dans le sol sans qu'on sache où elles mènent. Elles sont abandonnées depuis longtemps. Pourtant on en connait, chose curieuse, qui continuent à évacuer comme si de rien n'était, leur lot d'immondices de nulle part !

Pour le naufragé des sentines dans l'impasse, ce n'est pas le moment que sa lampe faiblisse, ni que dans sa hâte, il s'écorche aux arêtes des briques. En raison de la pollution, la plus bénigne égratignure peut provoquer un empoisonnement du sang fatal. Sa seule chance est de suivre le fil du courant et de regagner au plus vite le collecteur principal où les trous d'homme pratiqués à intervalles réguliers lui permettront d'émerger à l'air libre. A moins que sa bonne étoile ne le rejette dans les bras d'une des brigades de ronde...

La nique au progrès

Quatre-vingt personnes travaillent leur journée sous terre, dont la tâche est de curer les banquettes à la manière dont les ménagères briquent leur trottoir.



Le bon vieux wagon-vanne

Dans les canalisations étroites, il faut pour ce faire emprunter le radier et patauger dans la boue fétide. Les miasmes y sont si nauséabonds que les ouvriers placés sous surveillance constante, remontent obligatoirement toutes les deux heures s'oxygéner les poumons. Une des conditions mises à leur embauche est justement d'habiter la campagne, ce qui a peut-être évité aux égoutiers bruxellois les atteintes de la spirochétose, terrible maladie professionnelle qui décime ailleurs leurs collègues.

L'essentiel reste toutefois le lit même du collecteur. Car si la fange et les détritus accumulés venaient à engorger les intestins de Bruxelles, ceux-ci pourraient se rappeler sinistrement au souvenir des citadins et vomir leur ordure par la bouche des égouts pour en noyer le bas de la ville, ainsi qu'il arriva à Paris en 1802, à la suite d'une tornade.

Le remède est en l'occurrence un bon vieux wagon-vanne mécanique, plus que centenaire. La technique a beau avoir découvert le moyen d'envoyer l'homme sur la Lune, elle est impuissante devant l'humidité pénétrante des égouts. Le moteur à explosion y est inutilisable. Non seulement les gaz d'échappement, stagnant en nappes dans les boyaux, rendraient l'atmosphère mortelle, mais il faudrait craindre à tout moment... l'explosion ! Quant à l'électricité, il y a belle lurette qu'on a renoncé à s'en servir. Un circuit, adapté à la manœuvre d'une vanne sous la porte de Ninove, n'a tenu qu'un jour, par bonheur celui de l'inauguration.

Le wagon-vanne, qui fonctionne par contre sans anicroche depuis un siècle, est un système d'une simplicité, d'une économie et d'une efficacité désarmantes. Pas de moteur, ni de carburant. C'est au flot d'immondices même que sont confiés la propulsion et le curage du collecteur !

Imaginez un chariot pesant près de deux tonnes, dont les quatre roues sont posées sur les arêtes respectives des banquettes, comme sur des rails. Un énorme volant, manié par deux ouvriers, abaisse sur le fond du canal une vanne métallique qui en épouse le profil ! Un instant arrêté dans sa course, l'infâme liquide pousse devant lui le wagon, dont la vanne racle les dépôts dans le lit du collecteur et les chasse vers l'avant.

L'engin démarre au pas, mais le rythme se ralentit bientôt. Pendant la première journée, on cure de la sorte une centaine de mètres. Ensuite, l'allure se réduit encore. Le wagon-vanne parti du Midi, n'atteindra paresseusement les approches du Nord qu'après trois ou quatre semaines. Il boute alors trois tonnes de vase sur un demi-kilomètre, à la vitesse record d'un tout petit millimètre-heure. Cette fange est enlevée à la pelle, la vanne relevée et le chariot ramené à bras d'hommes à son point de départ. Il est temps de recommencer !

Neuf wagons-vannes sont en service sous les pieds des Bruxellois. Leur périple souterrain cependant, ne se déroule pas toujours sans aléas. En 1955, un orage exceptionnellement violent obligea les égoutiers à quitter dare-dare leur engin, sans pouvoir l'amarrer. Emporté par le torrent qui submergea les banquettes en quelques secondes, le chariot bascula, ses roues se collèrent à la voûte et il se précipita renversé le long du collecteur à plus de cinquante kilomètres-heure, dans une immense gerbe d'étincelles.

En pareille circonstance, un catastrophique envasement de la capitale ne fut évité que grâce à certaines soupapes de sécurité, portes à clapet jouant trop-pleins sous la poussée d'un flux répugnant qu'elles déversaient dans l'ancien lit de la Senne détournée. Le métro vient d'emprunter cette longue tranchée sous les boulevards du centre, qui servait occasionnellement de vomitoire au cloaque. Et l'on frémit à la pensée de ce qui arriverait si, malgré les calculs, toutes ces rames se retrouvaient bloquées dans ce tunnel un jour d'orage, et la foule en un instant prisonnière et condamnée à l'étouffement par ses propres déjections !

Les hôtes de Pluton.

Chacun se construit de l'enfer l'image qui lui convient, naïve ou mystique, terrible. Mais l'enfer de la Bible, le vrai, c'est l'égout. Les Septante ne l'ignoraient pas, qui traduisirent par ce mot la Géhenne des Hébreux, ou vallée de Ninnom : une décharge où aboutissaient les égouts de Jérusalem. Or en fait de damnés, l'enfer ne recèle que sa faune hideuse d'araignées, d'anguilles visqueuses, de lombrics et de rats !

Ces derniers sont près d'un million de rongeurs, un par tête de Bruxellois, à vivre confortablement à ses crochets. Ils appartiennent à la variété des surmulots, race d'immigrés venus d'Orient en 1727, qui chassa l'ancien occupant ou Rat Noir, de la ville, ne lui laissant d'autre ressource que la retraite aux champs. Le surmulot quant à lui est gris-brun, à poils raides et plus clairs sur le ventre. Il mesure parfois cinquante centimètres et se multiplie à l'effroyable cadence d'une portée de vingt petits tous les mois !

Malgré cette prolifération terrifiante, on n'en aperçoit guère du côté des collecteurs. Ils se cantonnent habituellement dans certaine citerne appelée « chambre de visite », que chaque immeuble possède et où la bête trouve à heures fixes, table d'hôte. Là où les rats sont nombreux, la chère est bonne, disent les Asiatiques qui l'ont pris pour symbole de la prospérité.

La réputation du surmulot est nettement moins bonne en Europe où sa voracité en a fait le parangon de l'avare. Cet insatiable appétit l'oblige, quand nous changeons de gîte, à déménager pour se chercher un autre patron. C'est alors que l'égoutier peut le rencontrer. Pris de panique, le rat court, dérape sur le sol gras. L'homme a des bottes cloutées. Il a tôt fait de le rattraper, de le coincer contre la paroi. Et quand il écrase la bête, son cri d'agonie ressemble à s'y méprendre à la plainte d'un nouveau-né.

Pourtant, vous diront les boueux, il n'y a pas plus rusé qu'un surmulot. Posez près d'un caniveau du grain empoisonné. Un rat s'avance seul, épié par les autres, et goûte. S'affale-t-il ? Ses congénères viendront enlever le cadavre du malchanceux et, le traînant par la queue, l'emporter Dieu sait où... Mais pas un ne touchera plus à l'appât.

Une vieille histoire, étrange, court aussi les collecteurs. Elle remonte à 1936 et au percement de la Jonction. Des terrassiers défonçaient un égout quand soudain, une poignée de surmulots, les machoires menaçantes, se dressa devant eux. On aurait dit qu'ils avaient formé l'étoile pour se battre dos à dos, comme un peloton acculé. Quelqu'un tenta d'appro-



Le nouveau voûtement de la Senne



cher. Il fut cruellement mordu et ses compagnons se jetèrent à coups de pelles sur les bêtes pour les assommer. Mais la terrible couronne ne se brisa pas. On remarqua seulement alors que les surmulots étaient liés ensemble pas leurs queues...

Ce phénomène bizarre n'est pas inconnu de la science, encore que celle-là ne lui ait pas jusqu'ici trouvé d'explication satisfaisante. Pour le populaire, c'est un « Roi des Rats », sorte de plate-forme vivante d'où le souverain de ces rongeurs gouvernerait, à la manière d'un chef franc sur le pavois. Les naturalistes préfèrent voir dans ce Roi, une altération de Roue. Les soudures caudales proviendraient plus prosaïquement d'exsudations ou d'excréments desséchés alors que ces animaux, pour peut-être se protéger du froid, se seraient blottis... queue à queue !

Une hypothèse vaut l'autre et le mystère reste d'autant plus épais que les rats montrent à l'endroit de cette roue vorace, mais incapable de se déplacer et partant, de subvenir à ses besoins, une sollicitude dont ils sont peu coutumiers. Les enchaînés sont nourris comme des rois ! Jusqu'à une mort qu'on devine horrible dans un cercle qui ne peut plus se disloquer. Le roi des rats verra agoniser et pourrir l'un après l'autre ses compagnons de chaîne, dans une malodorante et insoutenable promiscuité. Le musée de Châteaudun possède une de ces effroyables roses. Elle est composée de sept squelettes, tandis que les vingt-sept cadavres d'une autre sont montrés à Altenbourg, en Thuringe, comme une exceptionnelle curiosité. Par contre, on ignore ce qu'est devenu l'exemplaire bruxellois de cette anomalie zoologique.

Le Cavalier Vert

Le surmulot a tous les torts ! Des services spéciaux de dératisation traquent sans merci le vorace, en outre soupçonné de véhiculer les germes de multiples maladies contagieuses. Cependant, Bruxelles n'a pas connu d'épidémie de peste depuis qu'il s'y est installé. Et le choléra qui ravagea la capitale en 1832 et 1849, bien que qualifié d'asiatique, ne paraît pas devoir lui être imputé.

Le 28 mai 1866, un cas de choléra morbus est brusquement signalé dans l'impasse du Vieux-Marché, près de la place Anneessens. C'est le début d'une nouvelle et impitoyable offensive du fléau que les Bruxellois terrorisés appellent maintenant le « Cavalier Vert ». Les citadins fuient ou se terrent, tandis qu'hôpitaux et lazarets sont débordés. De longues processions expiatoires de femmes et d'hommes vêtus de noir, cierge à la main et psalmodiant des prières, parcourent la nuit les quartiers de la ville. Parfois, on voit un ébéniste déposer un cercueil devant une porte et s'éloigner au pas de course. Les fossoyeurs n'ont plus un instant de repos : il leur faut creuser jusqu'à cent tombes par jour !

Les journaux de l'époque, qui relatent ces événements dignes d'un autre âge, taisent un épisode étrange, cependant attesté par d'aucuns. Appelé d'urgence au chevet du général Chazal, ministre de la Guerre, le docteur Wimmer trouve son patient sans vie, diagnostique le choléra et impose, pour raisons d'épidémie, la mise en bière immédiate. Les croque-morts procèdent à l'opération pendant que notre praticien fume un énorme cigare. Le tabac était alors réputé protéger de la contagion. A un moment, il se penche sur le cadavre. Des cendres brûlantes s'éparpillent sur les mains jointes du défunt... qui tressaille !

L'assistance est glacée d'effroi. On croit avoir rêvé, on se précipite. Le général, terrifié mais vivant, émerge d'un sommeil cataleptique ou d'une sorte d'hypnose qui lui avait valu d'assister, sans avoir pu tenter le moindre geste, à son propre ensevelissement. Un mutisme complet sera gardé sur les circonstances de l'incident. Chazal présentera au roi sa démission de ministre et partira pour quelques mois, se remettre de ses émotions dans la vallée pyrénéenne d'où il était originaire. Le général ressuscité vivra encore vingt-six ans.

La Senne accusée

Le surmulot n'y était donc pour rien dans la propagation de l'épidémie de 1866, qui s'éteignit d'elle-même au bout de cent soixante-treize jours d'impuissance médicale et de cent soixante-treize nuits de processions aux flambeaux. Le vrai responsable du choléra, Camille Lemonnier allait bientôt le dénoncer dans un surprenant morceau d'anthologie.

— « ... *Une ville forée par les multiples circuits d'une bourbeuse rivière, méandrant parmi les denses agglomérations des bas quartiers, empouacrant le pied des façades, ouvrant des percées sur des fonds de murailles décortiquées, des flanchissements de bâtisses blettes, hors d'aplomb, verruquées de balcons en bois, de bretèques vitrées, d'excroissances parasites, des barrages d'écluses, des roues de moulin, des arches chevelues, des cloaques stagnants aux décrues en glus duvetés, en écumes ocreuses, en flaques gélatineuses, arcquenciellées par les déchets des teintureries, coagulées par les résidus des brassins; cette Senne putride, qui assumait l'office de dépotoir public, charriant des détri-*

tus de toutes sortes, fleurait le charnier et le marécage, cuve toujours en fermentation sous un pullulement de moustiques et de mouches charbonneuses, vaste alambic dont l'ébulition fumait en buées chaudes et d'où affluaient des gaz morbifères... ».

La mise en accusation de la Senne n'était pas neuve et le remède connu depuis deux siècles au moins. Pendant les années 1651 et 1652 déjà, la maladie avait fait de sombres ravages dans Bruxelles. Et déjà on l'avait soignée à coups de clystères et de processions. Or les Chartreux qui, quand ils ne distillaient pas quelque élixir merveilleux avec les simples de leur jardin — la chartreuse est une des admirables découvertes de ces moines — regardaient rouler à longueur de méditation l'immondice au pied de leurs cellules austères, ces religieux dis-je, avaient résolu de voûter le cloaque.

Leur domaine était un vaste triangle, ayant pour base les douves des remparts vers Scheut, pour côté nord un fossé et la Senne au midi. Au sommet de cette figure, le couvent auquel on accédait par la rue des Chartreux, plongeait partout ses fondations dans une eau malodorante. C'est par là qu'en septembre 1933, des ouvriers déblayant une cave, mirent au jour sous une grande pierre dont on ne put déchiffrer l'inscription, un dédale de galeries souterraines qu'on supposa appartenir à ce premier voûtement de la rivière.

La tâche achevée, les moines avaient été en leur temps gratifiés par les magistrats de trois cents florins, « *pour avoir de l'écluse à leur couvent voûté la Senne, en sorte que le bas quartier de la ville qui, autrefois, était tous les ans en péril d'inondation, est affranchi de cette crainte...* ». Malgré pareille libéralité, l'entreprise ne trouva pas d'imitateurs. Mieux : la Révolution fit démolir cet ouvrage d'avant-garde, symbole de l'obscurantisme ! Il fallut le chapelet d'épidémies qu'on a vu, pour que ressurgisse le vieux projet des Chartreux. Et cette fois, en moins d'un siècle, la Senne définitivement enterrée, changera à deux reprises de lit.

Plus on remue la fange...

La porte d'Anderlecht était cage à filles publiques quand on l'arasa en 1783. Deux pavillons d'octroi la remplacèrent, pour être ensuite démontés pierre par pierre et rebâtis à l'écart. A cause des embarras de circulation, vous expliquera volontiers votre informateur, lequel ignore généralement l'autre bon motif de ce transfert, à savoir que l'un des édicules sert depuis de pylore aux intestins de Bruxelles. C'est par là que le Styx déferle dans la ville !

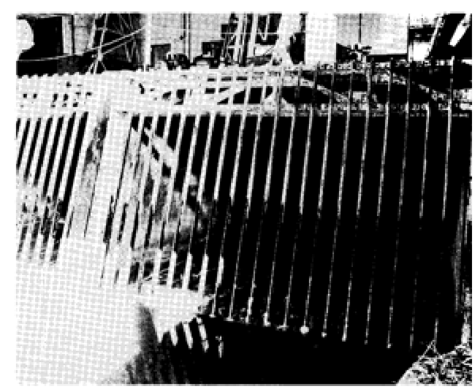
Ces enfers-là ont aussi leurs cerbères. Ils se relaient jour et nuit, mesurent et contrôlent la dose de fange et de liquide quotidien qu'il convient de laisser passer, pour charrier l'ordure bruxelloise jusqu'au delà d'Evere. Une vanne gigantesque filtre sous ces pierres l'écume, et retient dans son râtelier mécanique la pêche la moins ragoûtante qu'on puisse imaginer...

La boue est égalitaire. La vie y côtoie la mort, le berceau éventré les boursouflures du cadavre. Le billet de mille y vaut moins qu'un clou rouillé et le clou se repère plus aisément qu'un diamant. La boue est prolétaire. Mais elle couve des trésors à la manière dont l'avarice crève sur l'or ! C'est ce que n'ignorait pas le commando qui lança, voici quelques années, l'opération Isabelle.

Le point de descente fut un ancien relais de poste éverois, appelé les Deux-Maisons, dont la tradition fait une étape de l'archiduchesse Isabelle. Un nouveau propriétaire y avait trouvé, installant une chaudière, l'orifice d'un passage vers l'égout. C'était une sorte de puits vertigineux, d'un mètre et demi de diamètre, qu'une corde lestée d'un poids reconnut profond de vingt-six mètres, dont trois d'eau.

La cour était au-dessus. On la défonça devant les badauds intrigués, pour évacuer à l'aide d'une pompe à moteur... cinquante mille litres d'eau ! Le

Le râtelier de la Senne



lendemain, une benne fut mise en place au prix de cinq heures d'efforts. Mais à peine le puisatier eut-il touché le fond qu'on l'entendit hurler : l'eau revenait à une vitesse effrayante ! Un grappin aurait mieux fait l'affaire : on l'amena le jour d'après. Les deux mille kilos de la mâchoire s'abattirent dans la vase et l'on put enfin hisser plusieurs tonnes d'un infâme magma qu'il allait falloir tamiser, disséquer à la petite cuillère !

Le butin fut surprenant et hétéroclite. Il allait d'une pièce de l'empereur Trajan, mort en 117, à la carcasse d'une chèvre. En passant par une croix d'honneur de l'empereur Napoléon 1er, une caisse à munitions, un porte-silex de mousquet, un boulet de canon, un pistolet d'arçon du Second Empire, des lambeaux d'uniformes, boucles de ceinturons dont une en argent, boutons, sans compter un fer de cheval, une quantité incroyable de fourches à quatre dents, et le tout-venant habituel dont l'immondice. Il y avait enfin une coupe curieuse, taillée dans la pierre, sur laquelle était gravée une devise dont la finale seule était lisible, et qui prêta à rire bien qu'elle fût sans doute tragique : ...de la muerte !

Je n'ai quant à moi, ramené aucun trésor de ma descente aux Enfers. Et j'ai charmé Cerbère en vain : Eurydice m'y a boudé. Mais il me reste de l'aventure sous terre des images dantesques que j'ai tenté de traduire en phrases le mieux que j'ai pu. Et le souvenir de la vie risquée sans emphase et du dévouement tranquille des gens d'en bas.

Une machine à remonter le temps

Cependant, toutes les expéditions dans le sous-sol d'une ville ne présentent pas ce caractère d'aventure. Parfois, il suffit d'un simple geste, aussi machinal que presser le bouton d'appel d'un ascenseur, pour se voir entraîner au sein d'un monde différent ! A mesure que s'enfonce votre cabine, elle remonterait le temps à la manière de certaine machine fabuleuse. Et quand le plancher s'immobilise, que s'écarte le portillon, vous voilà sans transition transporté... au siècle de Charles Quint !

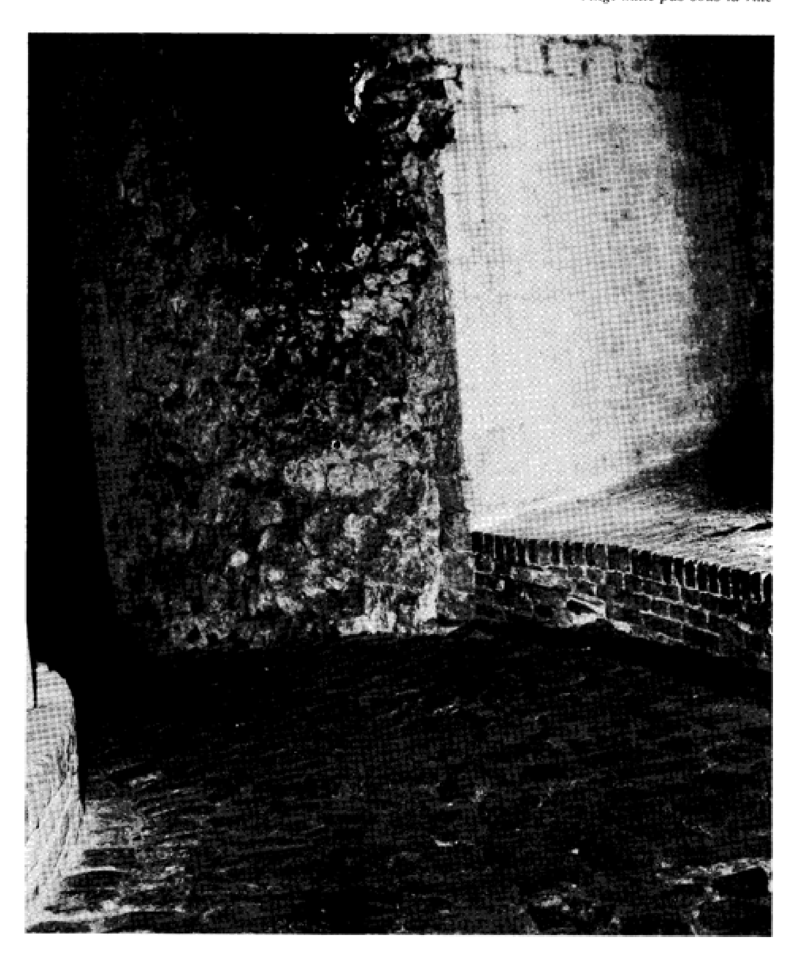
Abasourdi, vous déambulez dans une rue étroite aux gros pavés luisants. Vous vous retournez et, dans la pénombre, voyez grimper la venelle vers une brèche, à travers une muraille dont l'épaisseur semble démesurée. Au-delà, des arcs jaillissent de piliers massifs, une enfilade de voûtes gothiques se perd dans l'obscurité. Devant vous, la porte d'une vieille demeure est béante. Une cheminée de pierre occupe le fond de la pièce. Les cendres seraient-elles encore



Sous la place Royale, la rue Isabelle

Le feu ouvert d'une demeure engloutie





Une coupe dans les remparts de Bruxelles

chaudes dans l'âtre ? Oppressé, vous tendez l'oreille, guettez un mouvement. Sera-ce le pas d'un cheval, le roulement d'un carrosse ou l'appel d'un cocher ? Mais rien, pas un bruit, un silence qu'on a l'impression de palper et qui enveloppe, comme d'un linceul, ces vestiges du passé.

Avez-vous été victime d'un tour de magie ? Seriez-vous le jouet d'un cauchemar, ou devenu un héros de science-fiction ? Un regard vers le haut vous en dissuade. Le ciel de cette rue d'un autre âge n'a d'autres étoiles que ses ampoules électriques. Et après quelques pas, vous butez contre un banal mur de briques contemporain. Le rêve s'est dissipé. Vous êtes tout bêtement, aussi bizarre que cela paraisse, dans le second sous-sol d'une banque, douze mètres sous l'intense trafic de la Place Royale.

Les pavés inégaux que vous avez arpentés sont ceux de la vieille rue Isabelle, percée en 1625 par cette infante déjà mêlée à l'affaire du puits d'Evère, question de relier son palais à la collégiale Sainte-Gudule où elle aimait aller faire dévotions. L'archiduchesse est célèbre pour la teinte particulière que prit en trois ans sa blanche camisole, après qu'elle eût fait le vœu imprudent de ne pas l'ôter avant que son mari ne se fût emparé d'Ostende. Moins connue, sa rue fut supprimée en 1909, sauf le tronçon enfoui qui faisait le coin de la rue d'Angleterre et auquel on accède par cet ascenseur d'une banque, par coïncidence anglaise.

C'est à ce carrefour englouti que s'élevait la chapelle impériale des Saints-Philippe-et-Jean, un des plus beaux sanctuaires royaux d'Europe, dédié par Charles Quint à la mémoire de ses parents, Philippe le Beau et Jeanne, dite la Folle. Il faut pour y pénétrer aujourd'hui, franchir au fond de la cave la brèche dont j'ai parlé, éventrant l'ancien rempart sur lequel prenait appui l'édifice sacré.

Cet imposant vestige de la première enceinte de Bruxelles date du treizième siècle et témoigne de l'art de bâtir de nos pères. Le mur est épais de deux mètres quarante. Il est constitué d'une double armature de pierres de taille, ensuite bourrée de briquaillons, et le ciment indestructible qui l'amalgame n'est autre qu'une bouillie à base de seigle, ou de sarrasin !

Du danger des confitures

Quand on a passé la muraille, on se trouve en réalité dans la crypte de la chapelle impériale. Le vaisseau était autrefois divisé en trois nefs, séparées par des piliers octogonaux. Des cloisons courent maintenant d'une colonne à l'autre, morcelant le sanctuaire qui se prolonge sous la Cour des Comptes, en petits réduits obscurs où s'accumulent les archives.

A noter que le demi-cercle du chœur n'est pas correctement orienté, mais plutôt dirigé au nord, faisant songer à quelque architecture ésotérique. C'est l'occasion de rappeler que Charles Quint, qui était souverain de la Toison d'Or, s'était choisi pour historiographe le fameux occultiste Agrippa. Et qu'il exigeait d'avoir un labyrinthe dans le parc de chacun de ses palais, car il avait un secret penchant pour les doctrines johannites.

A la place de l'autel, vrombit la chaudière d'un chauffage, genre d'installation dont l'existence en ces lieux est moins récente qu'on pourrait supposer. Dès 1452 en effet, ces bâtiments avaient été dotés d'un ingénieux système de chauffage central, mis au point par le maître-maçon De Vogel. Les dix-huit colonnes prévues pour supporter le plafond de la grande salle prolongeant la chapelle, étaient creuses. Engagées dans les murs, elles servaient de cheminées aux appartements et aux offices installés au niveau de la rue, assurant ainsi à la manière de nos modernes radiateurs, une température douce et régulière dans cette Magna Aula qui vit abdiquer Charles Quint à l'automne 1555.

Ce chauffage par colonnes fonctionna pendant trois siècles sans la moindre anicroche, battant ainsi à l'endurance la plus perfectionnée de nos chaudières. Il ne s'arrêta d'ailleurs que parce que quelqu'un s'avisa, un beau soir de février 1731, de vouloir préparer des confitures dans les cuisines basses du palais. Les marmelades laissées sans surveillance, débordèrent des chaudrons, boutèrent le feu au mobilier, lequel le transmit sans attendre à tout l'édifice. Disparut ainsi en fumée une galerie de tableaux de Rubens, les meilleurs sans doute qu'ait jamais brossés le peintre.

L'archiduchesse Marie-Elisabeth qui dormait, n'échappa que par miracle aux flammes, dans les bras d'un solide hallebardier et vêtue d'un seul bas ! Le soldat s'attendait à une récompense. Il fut, dit-on, sévèrement puni pour ce... manque de respect. En moins de douze heures, il ne resta debout de l'orgueilleux palais de Bruxelles, que les murs de la Magna Aula et ceux de notre chapelle, mieux assise et plus éloignée des cuisines.

L'inestimable bibliothèque de Bourgogne avait providentiellement échappé au désastre. On entassa les livres précieux et les manuscrits dans la crypte épargnée et... on les y oublia ! Quand un quart de siècle plus tard, le comte de Cobenzl voulut en faire dresser l'inventaire, il s'aperçut que ces richesses

n'avaient pas été oubliées par tout le monde : deux cents des plus rares manuscrits manquaient à l'appel. On finit par en récupérer quelques-uns à Paris, où ils étaient arrivés Dieu sait comment. Les autres ne furent jamais retrouvés. Pas plus, on l'a vu, que les deux tonnelets d'argent, disparus peu avant de la Caisse des Guerres.

Les catacombes de Bruxelles

C'est en 1774 que Charles de Lorraine, en faisant remblayer les ruines de la « Cour brûlée » et réaliser en surélévation le site de la Place Royale, créa sans le vouloir les « Catacombes » de Bruxelles. Les caves du palais incendié, son réseau de galeries et passages dérobés — quel palais n'en a possédé ? — se transformèrent alors en un vaste complexe enterré, avec ses salles parfois dites du Réservoir, ou de l'Echo à cause d'un curieux effet acoustique, un jour disparu par la transformation d'un plafond. Bref, un immense dédale souterrain qui faisait communiquer entre eux les sous-sols de la plupart des immeubles environnants.

Ces nouvelles catacombes connurent des heures de gloire. En septembre 1830, alors que dans le parc, on s'occupait ferme à rosser le Néerlandais, elles permirent d'évacuer sans mal les familles anglaises, femmes, enfants et bagages, en danger dans l'hôtel Belle-Vue. Un inconnu, qui paraissait connaître parfaitement les lieux, s'offrit à servir de guide. A l'issue d'un long périple sous terre, il fit déboucher son petit groupe à l'emplacement de l'actuelle Bibliothèque Albertine. Mais il refusa obstinément de se nommer et s'en alla avec son secret.

Le souterrain des Alexiens



L'hôtel de Belle-Vue était en tout cas relié sous la rue à la chapelle palatine par un cellier et deux salles voûtées, dont on possède les plans. Elles servaient à la culture des champignons quand l'immeuble fut acheté par la Donation Royale pour devenir la résidence de la princesse Astrid. Par mesure de sécurité, ces pièces furent défoncées et comblées. D'autres affirment que c'était le chemin dérobé par lequel Léopold II quittait incognito le palais pour ses escapades nocturnes. Et qu'on craignait de voir le prince Léopold emprunter les voies de son illustre grand-oncle.

Ce n'était pas à Léopold II non plus que le cabaret à la mode, un temps installé dans la crypte de la chapelle, devait son enseigne « Au caveau royal », mais à la visite qu'y avait faite impromptu sa majesté le roi... Kalakoua Ier de Hawaï ! Lequel souverain avait sans doute eu d'autres motivations que le tourisme souterrain. Outre les dégagements vers Belle-Vue et la rue Isabelle pourtant, une galerie traversait en diagonale la Place Royale, permettant de tâter au passage les fondements de la statue de Godefroid de Bouillon. Un embranchement gagnait les dessous de l'église Saint-Jacques où s'active aujourd'hui un petit théâtre; un autre s'enfonçait vers le Sablon, communiquant avec le réseau qui de plusieurs directions, convergeait vers ces anciennes sources municipales.

Un des rais de cette étoile des sous-sols descend le long de la rue des Alexiens et détient le record du plus long souterrain de Bruxelles. Les ouvriers de la Jonction qui l'éventrèrent, l'explorèrent sur près de quatre cents mètres pour tomber sur une porte métallique qu'ils se mirent à défoncer. Un énorme chahut leur répondit : derrière, c'était la salle de gymnastique de l'institut Saint-Georges !

Ce passage voûté, tantôt de pierres, tantôt de briques, qu'on ne visite plus guère qu'aux fêtes de charité, quand il est travesti en tunnel aux horreurs ou en antre de Dracula, est bordé de niches abritant des fontaines, comblées de détritus. Un anneau rouillé à une clé de voûte, porte le millésime 1633. L'une de ces sources, aux propriétés minérales, assurait autrefois un débit régulier à l'organe célèbre du Petit Julien. Une dernière galerie enfin, que les fondations du Palais de Justice ont définitivement obstruée, remontait vers les remparts de la seconde enceinte et la porte de Hal...

Six hommes-grenouilles en plongée sous... les boulevards

Aux abords précisément de cette porte de Hal, vers les années soixante, un manège insolite ne dut pas manquer d'intriguer les promeneurs attardés sur le boulevard. Chaque semaine deux années durant, à la tombée de la nuit, ils purent voir six hommes débarquer en face de la faculté de médecine, un matériel pour le moins inattendu en ces lieux : scaphandres, masques de plongée, palmes, bouteilles d'air comprimé, lampes à carbure, cordes et haches... Tout cela s'engouffrait silencieusement dans l'immeuble et descendait aux caves, jusqu'à une porte basse, marquée de ce texte lapidaire : Entrée strictement interdite !

La clé de cette porte défendue ouvre aussi un des couloirs d'accès au mystérieux sous-sol de la capitale. Quatre volées d'escaliers plus bas, l'équipe qui a revêtu les scaphandres et les combinaisons de plongée, est à pied d'œuvre. Elle compte des noms qu'on ne peut dissocier de l'exploration de la Belgique souterraine : Sténuit, Jasinski, Vanden Abeele...

— « *Après avoir allumé nos lampes*, raconte Jean-Pierre Vanden Abeele, *nous pénétrons dans le souterrain, longue galerie rectiligne de deux mètres de haut et d'un mètre de large. Pas une seule fissure, pas un seul effondrement dans ces murs de briques qui semblent avoir été édifiés récemment, alors qu'ils datent en réalité de plusieurs siècles. Le sol est fait de larges dalles, recouvertes le plus souvent de dépôts calcaires. D'un côté de la galerie, dans une rigole, coule un ruisseau.*

» *Au bout de la galerie, le petit groupe va se scinder en deux équipes ayant chacune un objectif précis. Tandis que l'une va poursuivre le dégagement vers la porte de Namur, la seconde dirigée par Jasinski, va tenter de franchir, dans l'autre direction, un obstacle dangereux qui interdit le passage vers la porte de Hal. La galerie, de ce côté-là, est entièrement noyée : le travail devra s'effectuer sous l'eau en scaphandre autonome.*

» *Après la traditionnelle poignée de main, les équipes se séparent. Pour ma part*, continue Vanden Abeele, *j'ai bon espoir de pouvoir aujourd'hui forcer le bouchon qui, depuis près d'un an, nous empêche de poursuivre notre marche vers la porte de Namur. Après avoir déambulé sur une centaine de mètres, nous retrouvons, derrière un coude de la galerie, notre chantier. Pourtant, le puissant étançonnement de gros madriers de chêne qui se trouve devant nous n'est pas notre œuvre : nous l'avons trouvé tel quel après avoir démoli successivement deux murs de cinquante centimètres d'épaisseur qui fermaient entièrement le couloir. Pour quelle raison et surtout par qui ces murs avaient-ils été construits ? Nous l'ignorons. Plus mystérieux encore cet étançonnement !*

» *Autre énigme : à chaque mètre, des portes constituées par de larges poutres obstruent la galerie. Quelle est la raison de ces cloisons et que cachent-elles ? Ce soir, avec Stulmeyer et Bron, nous allons nous attaquer une fois de plus à l'une de ces lourdes portes, avec l'espoir de trouver au-delà un passage qui nous permettra de poursuivre notre route. Le travail est particulièrement difficile. Chaque poutre est solidement encastrée et a un poids considérable. De plus, nous avons peu de place pour manœuvrer et l'endroit où nous travaillons s'est, par suite des infiltrations, transformé en un véritable bourbier. Pendant que je manie la barre à mine, mes deux compagnons évacuent les éboulis.*

» *De temps en temps, j'inspecte la voûte, car les madriers sont pourris et n'inspirent guère confiance. Après vingt minutes d'efforts, je parviens à dégager le premier élément de la cloison. Nous sommes anxieux : qu'allons-nous découvrir derrière l'obstacle ? Fébrilement, je prends ma lampe torche et glisse la tête dans l'étroite ouverture. Surprise désagréable : derrière le mur de planches apparaît une nouvelle montagne de déblais ! Au-delà, une autre porte...*

Prisonnier des tentacules...

» *Pendant ce temps*, explique à son tour Jasinski, *après une ultime vérification de notre matériel de plongée, nous nous glissons l'un après l'autre dans le goulot étroit qui donne accès aux galeries noyées. Nous devons manœuvrer avec beaucoup de prudence car de longues tiges de fer rouillé menacent de déchirer nos fragiles combinaisons. J'ai pris la tête du groupe. Derrière moi, Sténuit et Thierry suivent avec tout le matériel. Très puissants, nos phares étanches assurent une excellente visibilité. L'eau est d'une limpidité extrême et nous voyons distinctement à plusieurs mètres. Je nage avec lenteur, car un coup de palme trop violent pourrait soulever la couche de vase et ne manquerait pas de gêner mes compagnons. Mon passage engendre d'ailleurs de petits nuages d'argile qui, heureusement, retombent aussitôt. Après cinquante mètres d'une progression sans histoire, je m'arrête pour attendre mes camarades. Et je constate en me redressant qu'il subsiste entre l'eau et la voûte un espace d'une dizaine de centimètres.*

» Je mesure immédiatement le profit que nous allons pouvoir tirer de cet avantage car, par cet étroit canal, nous pourrons communiquer entre nous tout au long de l'exploration. Mes compagnons m'ayant rejoint, remontent à leur tour à la surface. La tête renversée, nous entamons alors une brève conversation qui éveille des échos mystérieux sous les voûtes noyées. Puis je reprends ma progression aquatique. Soudain, je me trouve empêtré dans une étrange chevelure blanche qui crève le plafond, et barre entièrement la galerie. L'effet est saisissant, inquiétant même. Ce ne sont pourtant que... les racines d'un arbre !

» Sténuit me passe la machette : elle me permettra de me tailler un passage au travers de cette jungle sous-marine. Mais le travail est difficile. Malgré mes coups redoublés, les racines offrent une résistance incroyable. J'essaye de passer. Pareilles à des tentacules, les radicelles s'accrochent à moi de toutes parts et m'emprisonnent littéralement sur place. Peu à peu cependant, je parviens à progresser, mais chaque mètre doit être enlevé de haute lutte. Après vingt minutes d'efforts, je réussis à me dégager et à franchir l'obstacle. Au-delà, la voie est libre et l'eau parfaitement limpide.

» Tout à coup, mon regard est attiré par un objet curieux posé sur le sol. Il me semble reconnaître un large bol ébréché. Mais à peine l'ai-je en main que je constate avec stupeur qu'il s'agit d'un fragment de...boîte cranienne. J'alerte aussitôt mes compagnons. Après un bref conciliabule, nous décisons de poursuivre notre route.

» Bientôt surgit une nouvelle difficulté : un éboulement obstrue la galerie. Il ne reste au sommet de l'éboulis qu'un trou à peine suffisant pour passer le bras. J'entame le monticule à la pioche tandis que mes camarades évacuent les déblais. Quand le passage sera suffisamment large, il nous faudra manœuvrer avec beaucoup de prudence, car le moindre faux mouvement pourrait provoquer un nouvel effondrement .

Les spéléologues des villes

» Derrière le talus, nous pouvons enfin nous redresser. La galerie se prolonge devant nous sur une vingtaine de mètres puis, brusquement, tourne à angle droit. Instinctivement, nous accélérons l'allure car nous avons hâte de voir ce que cache ce tournant mystérieux. Hélas, nos espoirs sont déçus : trente mètres après le coude, nous butons sur un nouvel éboulement, beaucoup plus important que le premier. L'obstacle semble rigoureusement infranchissable; pourtant nous décidons de le surmonter. La tâche est malaisée. Pour économiser nos forces, il nous faudra travailler avec des relèves rapides. Sténuit prendra le premier tour tandis que Thierry et moi-même surveillerons la voûte qui présente de profondes lézardes et menace de s'effondrer. Les minutes paraissent longues à attendre notre ami qui travaille à la base de l'éboulis. Mais l'eau, si limpide quelques instants plus tôt, s'est transformée en une mare de boue dans laquelle il est impossible de discerner quoi que ce soit.

» Sténuit remonte. Je prends le relais, manœuvrant à tâtons car mon phare n'est d'aucune utilité. J'ai beau écarquiller les yeux, je ne distingue absolument rien. Avec la pioche abandonnée par mon camarade, je frappe à l'aveuglette. A chaque coup, je soulève des nuages de vase. Soudain, je sens une main m'agripper l'épaule : il faut remonter. A la surface, on m'explique que tout un pan de terre vient de s'affaiser dans la partie supérieure de l'éboulis. Mieux vaut remettre cette tentative à la prochaine expédition... ».

On ne peut comprendre à quoi correspond ce réseau de galeries noyées par les eaux, exploré au prix de toute cette peine, qu'en se reportant à un plan de Bruxelles au dix-huitième siècle. A partir de 1671 et moyennant un impôt sur le vin, la seconde enceinte de la ville avait été doublée par le comte de Monterey d'un rideau de fortifications à la Vauban. Les souterrains fouillés par l'équipe Jasinski en sont les couloirs de garde qui couraient le long des courtines et du bastion dit des Créquillons, ou de Castel-Rodrigo.

Quand on songe aux défenses et aux centaines de bastions et demi-lunes qui ceinturaient la capitale, on se rend compte du nombre de kilomètres de chemin de ronde couvert qu'avaient à parcourir les patrouilles espagnoles ou autrichiennes. Ces boyaux sont enfouis à quelques mètres sous la surface, en bordure des boulevards et ne demandent qu'à être explorés. Ils offrent aux « spéléologues des villes » un prodigieux champ d'action. Et déjà un autre de leurs groupes tente une percée vers l'ancien fort Monterey qui couvrait la porte de Hal, à Saint-Gilles. Elle progresse au moment où j'écris, sous les caves de l'Hôtel des Monnaies désaffecté.



Alexiens

PETIT DICTIONNAIRE SOUTERRAIN DE L'AGGLOMERATION BRUXELLOISE

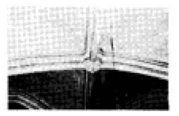
ACADEMIES (Palais des)

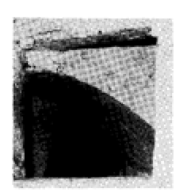
Ce palais, bâti aux frais de la Nation pour le prince d'Orange, possède un souterrain dont le général Capiaumont fait état dans ses Mémoires. Le prince lui en aurait, le 2 septembre 1830, proposé la clé, afin qu'il puisse s'échapper avec ses hommes, après avoir retardé l'assaut des Révolutionnaires. Ce souterrain, aux dires du prince, conduisait aux étangs d'Etterbeek. On en retrouva effectivement une galerie quand on démolit l'immeuble du 5, avenue des Arts, voici quelques années.

ALEXIENS (rue des)

De la salle de gymnastique de l'Institut St-Georges, part une galerie souterraine haute de la taille d'un homme, interrompue après 400 m par le tunnel de la Jonction. De part et d'autre, des fontaines comblées, dont celle qui alimentait le Manneken-Pis. L'une montre encore un anneau rouillé, accroché à une clé de voûte portant le millésime 1633. Cette galerie faisait partie d'un réseau de souterrains, conduisant aux sources d'eau potable de la ville, à côté du... cimetière du Sablon ! En 1789, les Révolutionnaires brabançons comprirent le parti qu'ils pouvaient tirer de ce souterrain qui communiquait avec ceux du Sablon et firent de ces « Jardins Saint-Georges » leur quartier général, avec non seulement une retraite assurée, mais d'excellentes communications secrètes.

Cour des Comptes







Alexiens



CHAT (carrières du)

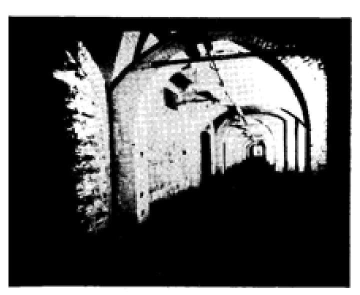
En septembre 1954, près de la chaussée d'Alsemberg et à la limite de Forest, plus exactement rue Meyerbeer, des maçons qui travaillaient à la construction d'un garage sentirent leur barre de mine leur échapper. Le sol s'était effondré et sept mètres plus bas, sous la dalle qu'ils battaient, béait une caverne de 6 m sur 5, d'où partait une galerie qu'on suivit sur plus de 12 m. Il est probable, conclura le professeur Camerman, que tout ce quartier est littéralement miné de la sorte. Il s'agit avec beaucoup de vraisemblance d'une ancienne cité souterraine celtique ou pré-celtique.

COUR DES COMPTES

Place Royale, sous les bâtiments de cet organisme, adossés à la rue Villa-Hermosa, se développe un ensemble souterrain dont on n'a pas encore exploré toutes les galeries, certaines n'ayant été murées qu'au début du siècle. Cependant, on peut atteindre sous terre une petite chapelle qui fut celle de l'hôtel des Lalaing-Montigny, futurs comtes de Hoogstraeten. Cet édifice date du début du XVIe siècle, construit dans le même axe que la chapelle impériale. On y remarque les voûtes gothiques, appuyées sur de beaux chapiteaux.

CUREGHEM (abattoirs de)

Les plus vastes souterrains de Bruxelles datent du siècle dernier et se trouvent sous les abattoirs d'Anderlecht. Ils couvrent près d'un hectare 200, et devaient servir d'entrepôt frigorifiques, avant qu'on n'ait découvert le froid artificiel. C'est une sorte d'immense crypte sans lumière, au sol de terre battue. Dans les endroits les plus reculés,



Cureghem

des stalactites pendent au plafond. Ces catacombes ont servi il y a quelques années de champignonnières. Elles sont à présent désaffectées.

EGOUTS ET COLLECTEURS

Ce réseau souterrain, décrit au chapitre, est accessible à certains groupements tels qu'écoles d'infirmières, Croix-Rouge, et sociétés assimilées, avec l'autorisation des services de la Ville. Dans les anciens bâtiments de l'octroi de la porte de Mons, on trouvera de grands tableaux du siècle dernier, montrant différentes coupes des égouts, ainsi que les uniformes des ingénieurs et égoutiers de l'époque.

FORT (rue du)

A Saint-Gilles, sous le pâté de maisons formé par les rues du Fort, Théodore-Verhaegen et des Fortifications, s'étendent les fondations et galeries du Fort Monterey. Ce vaste quadrilatère, comptant plus de six hectares avec les glacis, fut construit à la fin du XVII[e] siècle, pour protéger vers Uccle la porte de Hal. Joseph II en ordonna le démantèlement en 1781.

FOURCHE (rue de la)

Dans les caves du numéro 49, sous la salle de cours des petits rats de la Monnaie, on découvre à l'intérieur du Windsor Club, cercle privé, le puits qui permit en 1855 d'éteindre l'incendie de l'Opéra bruxellois. Une tradition veut qu'on y vienne lancer des pièces de monnaie, pour obtenir dans l'année l'accomplissement d'un vœu.

GRAND-PLACE

En 1872, lors de la reconstruction de la Maison du Roi, on a pris soin de relier ce bâtiment à l'hôtel de ville où fonctionnait alors le commissariat de police, par un souterrain. Lors des hivers neigeux, on peut encore en remarquer le tracé sur le sol, car les tuyaux de chauffage empruntent cette galerie et font fondre en surface la couche de neige. Plusieurs salles souterraines et galeries ont été également découvertes sous la maison du Heaume et transformées en salles de restaurant.

JONCTION NORD-MIDI

Elle devait, selon les discours d'inauguration et la Presse, unir définitivement la Flandre à la Wallonie ! Il y passe près de cent trains à l'heure et, bien que relativement récente (1936-1952), elle possède déjà ses mystères. Ainsi ce quai discret, aménagé sous la Banque Nationale et qui était, à l'origine, destiné à évacuer la réserve d'or de la Belgique. Inutile de dire qu'on a, depuis, solidement muré les couloirs d'accès.



Grand-Place





Egouts



Laeken

LAEKEN (cimetière de)

Etrange nécropole souterraine que celle du cimetière de Laeken, avec ses multiples galeries, bordées de « cellules » servant de caveaux familiaux. Il faut la visiter le soir, ou par temps de brouillard, pour saisir la désespérance de cette galerie de coffres, gérée par la Mort.

METRO

On s'attendait, en projetant de creuser le tunnel du métro, à beaucoup plus de trouvailles archéologiques qu'on n'en a faites. Les quelques objets mis au jour sont du XVIIIe s., morceaux de poteries, une fusaiole et une pipe de terre brisées, des fragments de vase, dont un à tête de Neptune, des tessons d'assiettes, bref de la vaisselle cassée ! Tout cela est exposé de temps à autre dans une des stations.
Le nouvel axe Nord-Midi emprunte pour sa part le voûtement de la Senne, réalisé le siècle passé.

MONNAIE (théâtre de la)

Construit sur l'emplacement de l'ancien cimetière des Dominicains, on trouve dans son dallage inférieur des fragments de pierres tombales. Les dessous de ce théâtre sont décrits au chapitre V. Les souterrains servent de magasin aux accessoires. On y voit encore l'amorce de galeries qui autrefois conduisaient vers le lit de la Senne.



Palais de Justice

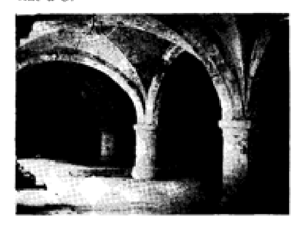


OR (rue d')

Située vers l'actuel boulevard de l'Empereur, cette rue où résida Roger dele Pasture, fut démolie à l'occasion des travaux de la Jonction. On constata alors qu'il y avait dessous un des plus importants réseaux souterrains de la capitale. On y découvrit notamment une sorte de crypte romane, dont on a conservé les photos et dont toutes les pierres furent soigneusement numérotées par un antiquaire. Puis on n'en entendit plus parler.

Pour les uns, elle fut livrée à la pioche des terrassiers. D'autres affirment que la crypte fut vendue et expédiée, pierre par pierre, aux Etats-Unis où on l'aurait reconstituée. Enfin, selon certains, cette salle souterraine aurait tout simplement été remblayée et se trouverait toujours quelque part, le long du tunnel de la Jonction.

Rue d'Or



PALAIS DE JUSTICE

Aussi sombre que les arcanes de la loi. Des milliers de lampes y brûlent pourtant qu'on n'éteint jamais. Car il faudrait une équipe entière pour tourner les interrupteurs, laquelle n'aurait pas terminé à l'aube ! On y entasse les pièces à conviction, les voitures saisies. Il y eut même un tank à une certaine époque. S'y trouvent aussi d'impressionnantes batteries de chaudières, desservant non seulement les 3.000 radiateurs du lieu, mais également les ministères voisins et jusqu'à la Bibliothèque Royale, grâce à des

thermoducs souterrains. Pendant l'hiver, ces chaudières consomment 42 tonnes de charbon par jour.

PORTE DE HAL

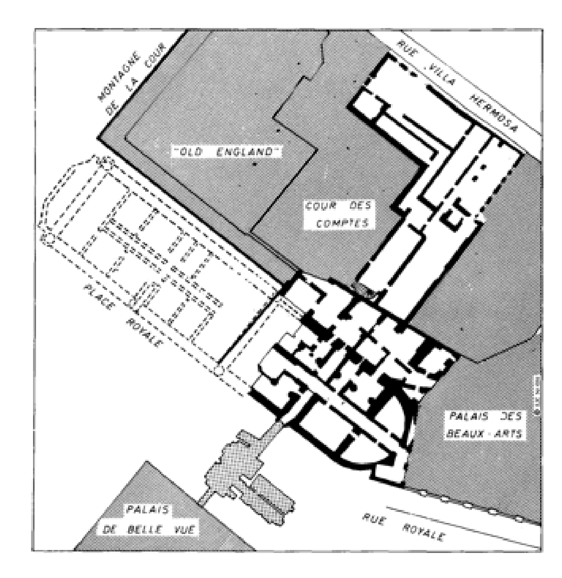
C'est en 1925, lors de la construction de la faculté de médecine de l'U.L.B., que l'on découvrit un accès aux chemins de ronde des fortifications à la Vauban, doublant la seconde enceinte de la ville. On eut la bonne idée de ne pas le murer. C'est ainsi qu'une équipe dirigée par Jasinski, put descendre en explorer les galeries, vers les années 1960. Cependant ce site est aujourd'hui menacé de disparition, par suite du prolongement du métro vers la Porte de Hal.
Il existe au même endroit un vaste hôpital militaire, ayant été en service pendant la dernière guerre. Toutes les salles et installations en sont creusées sous le sol, à l'abri des bombardements. Ce complexe hospitalier est désaffecté.

ROYALE (Place)

On accède à ces souterrains, qu'on a appelés les Catacombes, par la Lloyds Bank, mais aussi par le service des Archives Africaines, dans les caves duquel existent trois des anciens puits qui fournissaient l'eau au palais ducal. Dans les sous-sols de la banque aboutit l'ancienne rue Isabelle dont on voit encore les gros pavés. Elle perce les remparts de la 1re enceinte, épais de 2 m 40. Là se trouve la chapelle de Charles Quint qui

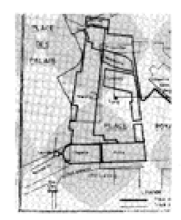


Place Royale



Place Royale





prolongeait la Magna Aula où il abdiqua. Le palais brûla en 1731, les ruines furent comblées en 1774. Le chœur de la chapelle palatine se trouve dans les caves de la banque, tandis que la nef se prolonge jusque sous la Place Royale.

SAINTE-GUDULE (cathédrale)

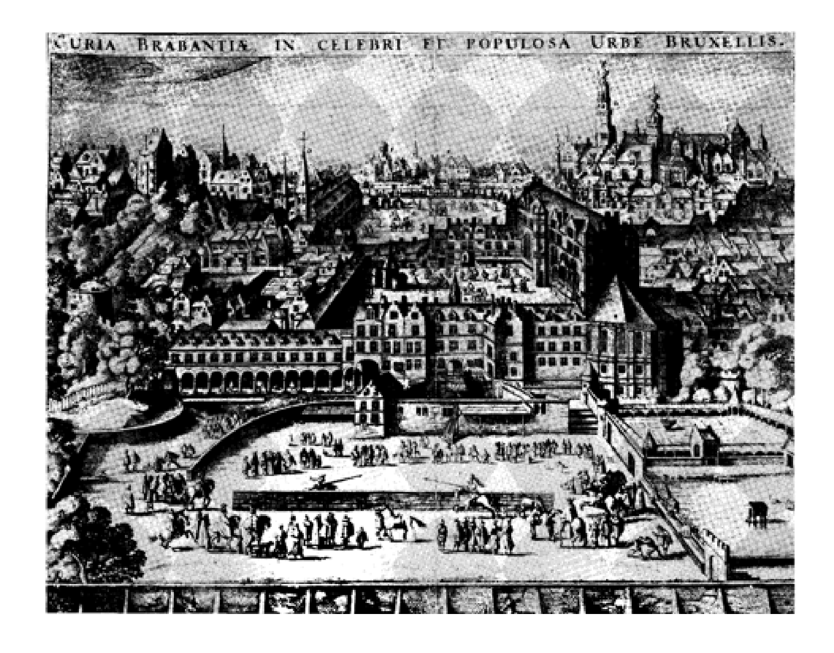
En dehors de la crypte et des caveaux des gouverneurs, dont il a été question au deuxième chapitre, règne encore sous les grands escaliers et le parvis de la cathédrale un dédale de caves, donnant asile à une véritable république de chats à moitié sauvages, entretenus par les bonnes âmes du voisinage.

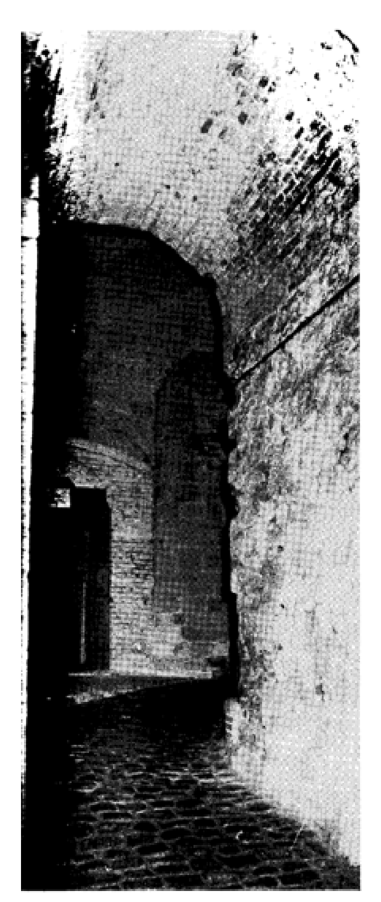
SENNE (voûtement de la)

Autrefois, on visitait en barque l'ancien voûtement de la Senne, transformé aujourd'hui en tunnel de métro, pour la ligne Nord-Midi.
Le nouveau voûtement entrepris en 1931, contourne la ville, partant de la rue de France, le long de la gare du Midi, le square de l'Aviation, les boulevards et la porte de Ninove pour longer le canal, via la place de l'Yser et l'Allée Verte jusqu'au quai des Usines, vers Vilvorde. Le cours souterrain est long de 6 km environ.

SOLBOSCH (Carrières du)

En juin 1954, les ouvriers qui creusaient les fondations de l'Institut des Constructions Civiles de l'Université de Bruxelles, rencontrèrent une sorte de puits conduisant à un réseau de galeries où, pensa-t-on, l'exploitation de la pierre blanche s'était faite à une grande échelle. Ces couloirs s'étendaient fort loin mais on n'osa pas les explo-





Place Royale : la rue Isabelle

rer, les risques d'éboulement étant considérables. L'année suivante, le chantier de la cité estudiantine rencontra les mêmes difficultés. Les photos prises relèvent des galeries semblables en tout point à celles des cités souterraines celtes connues. Toutes les issues ont été rebouchées.

STEENPOORT (Porte de la)

Le sol à cet endroit est une véritable termitière, dont on trouve des traces dans les sous-sols des maisons de la rue de Rollebeek. La Jonction Nord-Midi est venue détruire tout ce réseau souterrain. C'est à l'occasion du percement de ce tunnel, en 1936, qu'on mit au jour une mystérieuse crypte romane, ayant vraisemblablement fait partie des bâtiments de l'Hôpital St-Jean. On y accédait par des escaliers, dans la rue d'Or, à présent disparue. La crypte fut démolie, malgré une campagne de presse, menée par le journal « Le Soir ». On prétend qu'un antiquaire l'avait achetée, qu'il fit numéroter les pierres, et revendit l'ensemble aux U.S.A.

STEENPUT (carrières du)

Place de Jamblinne de Meux le 5 mars 1971, sur le chantier du tunnel de l'autoroute E 5, un manœuvre qui travaillait au fond de la tranchée sentit brusquement le sol s'effondrer. Il se retrouva, ayant plus de peur que de mal, sur un matelas de sable, à l'intérieur d'un véritable labyrinthe souterrain. Dès qu'il fut mis au courant l'ingénieur Rombouts, ex-commando et spéléologue, n'hésita pas à s'y engager pour tenter d'en faire un relevé, nécessaire pour la sécurité du personnel et des riverains.
C'est ainsi, qu'on découvrit à 15 m de profondeur un enchevêtrement de salles visiblement taillées au pic, dont les ramifications pouvaient aller jusqu'au square Vergote et à la place Meiser. Le temps cependant était trop court pour entreprendre des recherches archéologiques et pouvoir dater ce vaste ensemble dont l'appellation de Steenput, puits aux pierres laisse supposer qu'il a servi de carrière à une époque plus récente.



Ceux qui ont réédifié la Grand-Place en forme de rébus alchimique, n'ignoraient pas ce faisant qu'ils rédigeaient leur testament. Le temps était pour eux bien révolu où les maçons, les tailleurs de pierre assumaient presque à eux seuls le poids de la Connaissance à transmettre. Le papier avait détrôné le granit; et on ne savait pas encore à quel point le livre était périssable. La langue vulgaire balayait les symboles; et l'on avait oublié la leçon de Babel. L'Eglise elle-même s'éparpillait en palabres, comme si elle avait perdu l'Esprit.

Ce testament, les maçons de la corporation des Quatre Couronnés le signèrent de leurs outils, maillet et ciseau, équerre, fil à plomb et truelle, surmontant la pierre brute, synonyme de liberté, à la façade de la maison dite de la Colline, où ils se réunissaient. Puis ils songèrent à ranger leur panoplie opérative. N'avaient-ils pas, comme s'était écrié l'architecte De Bruyn du haut des échafaudages de l'Arbre d'Or, travaillé pour l'éternité ? Désormais, le mortier ne tacherait plus le tablier. Car à quoi sert-il de lutter seuls, à contre-courant ?

Les disciples d'Hiram n'étaient donc pas présents à pied d'œuvre, devant l'hôtel de ville tendu de pourpre, l'après-midi du 26 mars 1744, avec les serments d'archers et d'arbalétriers en ordre de bataille. Bruxelles recevait pourtant ce jour-là le souverain qui tenait de jure ce temple fameux de Salomon, d'où les Templiers tiraient leur nom et les loges leur ésotérisme, Bruxelles disais-je recevait en grande pompe le roi de Jérusalem en personne...

Le testament signé



Le duc Charles de Lorraine en effet, nouveau gouverneur général, avait hérité du trône de Godefroid de Bouillon en tant que descendant de ces Anjou qui, sous le signe de la croix à double traverse, avaient tenté trois siècles plus tôt de sauver l'héritage des cathédrales. Son ancêtre, le roi René d'Anjou et de Jérusalem, qui avait suscité Jeanne d'Arc, dirigé Christophe Colomb, protégé la famille de Nostradamus, avait aussi tâté avec bonheur de l'art d'Alchimie. Cependant, peu de personnes auraient pu se douter, en applaudissant à la Joyeuse Entrée de ce militaire au visage couturé de vérole, que la relève des grands Secrets était assurée !

Le temps des chercheurs d'or

Ce n'était pas, peut-on raisonnablement supposer, la première fois que Lorraine voyait la Grand-Place. Cette fois cependant, alors que les bourgeois lui débitaient en rimes leurs compliments emphatiques, dut-il avoir le loisir d'examiner à l'aise son énigmatique décor de symboles. Et de comprendre que la solution était peut-être donnée là, d'un rébus qui turlupinait depuis toujours sa très catholique famille, où l'on prétendait remonter à Mélusine (1), la fée capable d'aussi bien se métamorphoser en serpent ou bâtir des châteaux fantastiques que de transformer les métaux en or !

Il fallut que cinq ans se passent, pendant lesquels Bruxelles redevint française, avant que notre duc, aux si peu orthodoxes origines, puisse entamer en grand secret ses très spéciales recherches. Puis deux années de silence encore, au bout desquelles les badauds virent avec surprise hisser en 1752, sur le pinacle de l'Arbre d'Or, symbole de l'Œuvre achevée et de la multiplication du précieux métal, une colossale statue équestre de son altesse, caparaçonnée cheval compris, d'or à la feuille !

Etait-ce à dire que là où d'autres avaient lamentablement échoué, Lorraine venait d'aboutir et de récolter au fond de son creuset la pierre philosophale ? Rien n'est moins sûr quand on lit ses papiers confidentiels, on ne sait comment échappés à la destruction et conservés aux Archives Générales du Royaume. Il n'aurait pas, autrement, en janvier 1754 dépêché en Ardenne un certain Moors, gendre d'un colonel à son service, avec ordre de recueillir les minerais nécessaires à ses travaux, d'en noter les



Le cavalier à la Toison d'Or

points d'extraction, et plus particulièrement les coordonnées des mines d'or et d'argent, nombreuses dans la contrée.

L'agent secret s'y prit avec une maladresse telle que tout le Luxembourg fut bientôt au courant de sa mission (2). Les renseignements envoyés, vagues et espacés, consistaient surtout en ragots d'auberges. Ses notes de frais par contre, pour le gîte, le couvert et le vin, s'amoncelaient avec une belle régularité sur la table du comte de Cobenzl, ministre plénipotentiaire et principal collaborateur du gouverneur général. Lequel résolut de mettre fin dès octobre à cette singulière prospection des tavernes.

Les démarches intempestives de Moors qui, onze ans après, persistait malencontreusement à vouloir encaisser quatorze cents florins pour solde de ses débours, n'étaient pas passées inaperçues, en sorte que nul ne se trompa sur les véritables préoccupations de Charles de Lorraine. Pas même les historiens, d'ordinaire si prudents quand on touche au domaine de l'alchimie.

Il était tentant à découvrir, écrit l'un d'eux à propos de leurs altesses impériales, le secret de faire de l'or, déjà si ardemment poursuivi en cour de Vienne par le propre frère du gouverneur, l'empereur François 1er. Séduisant aussi l'art de commander aux Esprits, celui d'établir l'empire de Mille ans, toutes recettes que, disait-on, glissait dans le même temps à l'oreille du roi Louis XV, au fond de quelque laboratoire de Versailles, l'énigmatique comte de Saint-Germain !

La toile d'araignée

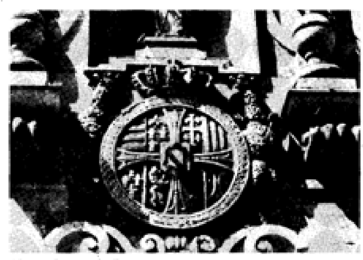
La guerre de Sept Ans éloigna pour un bail Lorraine de l'alchimie et des Pays-Bas. Il alla perdre en Bohême toutes les batailles qu'il voulut et rentra dégoûté à Bruxelles le 15 novembre 1758, bien décidé à oublier la vie des camps et à reprendre des recherches qu'il avait, cette fois, la ferme intention de conduire à bonne fin. Car posséder une formule n'est pas tout; encore doit-on pouvoir l'interpréter et, quand il s'agit de celle de l'or, l'expérimenter soi-même au fourneau.

Trois sociétés étaient alors soupçonnées de détenir le secret de la pierre philosophale et d'en user, se réclamant d'une commune racine : les chemins de pèlerinage. Les *loges maçonniques* passaient pour succéder à ces corporations de bâtisseurs qui, avant de ciseler une Grand-Place, avaient été le long de ces voies les scribes de la Connaissance. Héritiers légaux des biens des Templiers, chargés de veiller sur ces mêmes routes, les *ordres hospitaliers*, Malte ou Teutoniques, l'étaient peut-être aussi de leurs secrets. Quant à la fraternité des *Rose + Croix*, de loin la plus mystérieuse de toutes, elle réunissait pensait-on, les grands Initiés; c'est-à-dire à son origine les pèlerins, objet de la sollicitude des premières citées, qui ayant parcouru dans l'ordre les trois longues marches initiatiques, avaient gagné la Rose à Rome et, après la coquille de Compostelle, la Croix à Jérusalem.

Pour le feld-maréchal de Lorraine, le problème se posait comme celui d'une place à investir, dont il lui faudrait emporter les bastions un à un. Son premier soin fut de briguer la charge de Grand Maître de l'Ordre Teutonique, opportunément vacante, qu'il enleva haut la main le 4 mai 1761. Difficile de savoir si le titre, hormis des rentes substantielles, lui rapporta autre chose que l'honneur de poser sur son blason la fameuse croix de fer fleurdelisée par son ancêtre saint Louis, si complaisamment arborée au fronton de la chapelle de Bonsecours. Toujours est-il que moins de quatre cents jours plus tard, le nouveau Grand Maître fondait à Bruxelles une... loge maçonnique !

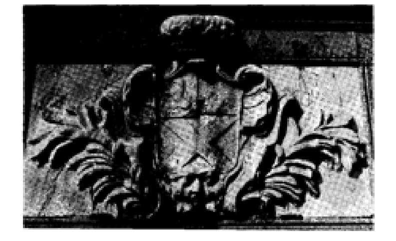


En grand maître de l'ordre teutonique



Notre-Dame de Bonsecours : la croix teutonique sur l'écu

Au Sablon, les armes de Bruce, l'Ecossais



En fait, il ne s'agissait pas d'une loge pareille aux autres, qui prospéraient trop ouvertement en ville depuis peu. La sienne se réclamait directement de la loge Saint-André d'Edimbourg, par la grâce de lord Bruce, descendant des rois d'Ecosse et proscrit, qu'il avait accueilli à sa cour. Erigée sous le très personnel vocable de Saint-Charles, elle se voulait à la fois supranationale, catholique et résolument occulte. Ses membres, au nombre de trente dont le prince de Tassis, maître de toutes les postes de l'empire, sinon d'Europe, avaient l'obligation de s'affilier chacun à l'une des différentes loges en activité. En sorte qu'était ainsi tissée à travers la franc-maçonnerie une invisible toile d'araignée, entre les fils de laquelle aucun des secrets merveilleux qu'on disait s'y transmettre, ne pourrait échapper !

Le premier gibier qui, signalé de relais en relais, accourut se jeter tête baissée dans le piège, fut effectivement de belle taille...

La proie

A la fin de l'hiver 1763, tard dans la soirée, un sieur de Surmont, paraissant la cinquantaine et arrivant de Hollande, se présenta à l'hôtel de Mérode, rue aux Laines, où le comte de Cobenzl avait sa résidence. Le ministre, au vu des recommandations que l'étranger exhiba, le reçut aussitôt dans son cabinet, où les murs étaient tendus de quatre gobelins, représentant l'histoire de Psyché. Ces allégories, tirées de l'Ane d'Or d'Apulée, étaient un excellent prétexte à parler ésotérisme. Aucun des deux ne s'en fit faute.

— *« J'ai trouvé en Surmont,* rapportera quelques jours plus tard Cobenzl, *l'homme le plus étrange que j'ai connu dans ma vie. Il possède de grandes richesses et vit très simplement; il est d'une probité étonnante et possède une bonté digne d'admiration. Il a une connaissance approfondie de tous les arts. Il est poète, musicien, écrivain, médecin, physicien, chimiste, mécanicien, peintre, bref il a une culture générale, comme je n'en ai pas trouvé chez aucun homme. Et comme il était intéressant avec toutes ses connaissances, j'ai passé des heures agréables avec lui... ».*

Heures d'autant plus agréables, qu'on aborda bien vite le chapitre de l'alchimie. Le comte de Surmont parla de ses découvertes. Cobenzl joua l'incrédule et se vit proposer la démonstration quand il voudrait : on expérimenterait divers procédés de teinture et de tannage du cuir. Mais encore, Surmont transformerait devant lui un morceau de fer en... or !

Les « *Gastos Secretos* », papiers confidentiels de la Secrétairerie d'Etat et de Guerre, qu'on a vu rela-

ter l'expédition de Moors, le chercheur d'or, déballent par le menu les incroyables péripéties de cette affaire où chacun trahit l'autre, cherche à le filouter. Car si Cobenzl a bien intercepté Surmont pour le compte du gouverneur général, partant pour la mystérieuse loge Saint-Charles, c'est à Vienne, au chancelier Kaunitz et à la cour impériale qu'il s'empresse d'adresser de méticuleux comptes rendus; bientôt ramenés d'ailleurs par un vent favorable sur le bureau de Charles de Lorraine.

Pour aussi documentés que sont les rapports du ministre plénipotentiaire, l'on serait cependant fort en peine d'y trouver trace de certaine toile inestimable de Raphaël dont sa collection personnelle s'était comme par hasard brusquement enrichie. Non plus que d'un magnifique diamant qu'aurait, avant de le lui offrir, débarrassé d'une vilaine tache, ce bon monsieur de Surmont. Un excellent homme, dont chacun des protagonistes de l'ineffable comédie, feint avec la meilleure grâce d'ignorer qu'il est en réalité le célèbre, l'immortel Rose + Croix, le comte de Saint-Germain soi-même...

L'Esprit Saint aussi !

Le comte de Saint-Germain avait quitté Paris trois ans plus tôt, Versailles et la cour de Louis XV où il avait connu le succès que l'on sait. Il était venu installer son nouveau laboratoire dans une demeure qu'il avait achetée en Gueldre, située avantageusement à courte et égale distance de Nimègue, du Rhin et de la frontière allemande. Le village s'appelait Ubbergen, d'où par francisation le titre de Surmont qu'il portait.

Les expériences proposées à Cobenzl, il les avait déjà réussies en France, devant le roi et plusieurs témoins, ainsi ce marquis de Valbelle dont l'épouse, la comtesse d'Adhemar, consigne le témoignage dans ses souvenirs sur Marie-Antoinette :

— « ... *Il demande au marquis de lui confier un écu de six livres; celui-ci en tire un de sa bourse, le remet à M. de Saint-Germain, qui le pose sur un matras et le couvre d'une matière noire; puis avec cet appareil, l'expose à un feu de réverbère. M. de Valbelle voit la pièce changer de couleur, devenir rousse; et au bout de quelques minutes, l'adepte la retire du brasier, la laisse refroidir et la tend au marquis. Elle n'était plus d'argent, mais de l'or le plus pur. La transmutation fut complète. J'ai conservé cette pièce jusqu'en 1786, époque où elle me fut volée dans mon secrétaire, avec plusieurs autres monnaies étrangères ou de France antiques...* ».



LE COMTE DE SAINT-GERMAIN
Gravure du XVIIIe siècle.

On convint à l'hôtel de Mérode que la séance se tiendrait à Tournai, où Lorraine avait un sien ami nommé de Rasse, homme d'affaires expert dans la technique des fours pour avoir été chaufournier avant que de porter la particule. Cobenzl assista à la démonstration, ne put retenir ses applaudissements. Il écrivit sur-le-champ une lettre enthousiaste au prince de Kaunitz. Elle se terminait par ces mots cyniques et révélateurs : « *Il ne dépend que de nous de nous approprier tous ses procédés secrets. Et il n'y a pas d'autres moyens de le faire que de consentir à l'installation d'une usine...* ».

L'exécution de ce plan révoltant fut menée rondement, selon un mécanisme qui a fait depuis, légalement, bien des dupes. La banque Nettine, la plus puissante des Pays-Bas, versa des arrhes au comte de Saint-Germain, lui soumettant en même temps un projet de convention aux termes duquel, en contrepartie de ses secrets, il serait intéressé à vie dans les bénéfices de l'usine à construire. Sous déduction

préalable, cela allait de soi, des avances et des débours, frais de gîte et de voyage qu'on avait consentis pour lui et qu'il s'engageait à payer. Il eut à peine livré ses formules qu'il se vit proprement débarqué par un conseil d'administration composé exclusivement d'amis et de parents de la financière vicomtesse de Nettine, dont le propre fils de celle-ci, âgé de... quinze ans !

Alors que la société exploitant ses inventions dans l'art de teindre prospérait rapidement, Saint-Germain se retrouva dépouillé du fruit de ses travaux, endetté, presque ouvertement accusé d'escroquerie. Je sais ce qu'il en coûte pour avoir vécu la même mésaventure. Les chercheurs et les idéalistes sont une proie rêvée pour les requins en affaire. Mais leur nom reste tandis que ceux des autres passent. Et la célébrité du comte de Saint-Germain ne fut pas altérée pour avoir tenu quelques mois le rôle bien involontaire d'un pigeon. Le Saint Esprit aussi, après tout...

La preuve par l'obélisque

Le comte de Saint-Germain, qui par bonheur n'avait pas lâché sa recette de l'or, disparut ensuite douze ans de la scène du monde, ayant emprunté disait-on, pour ce faire, la route de Liège et d'Allemagne. L'éclipse est d'autant plus surprenante qu'il n'était pas homme à passer inaperçu et qu'il ne refera surface qu'avec d'excellentes introductions pour les milieux de la franc-maçonnerie et la cour d'Autriche. De là à penser qu'à l'insu de Cobenzl, Lorraine et sa très discrète loge Saint-Charles aient pour un temps récupéré le Rose-Croix immortel, il n'y a qu'un pas !

Quoi qu'il en soit, on remarque après le succès des expériences de Tournai, un changement radical dans le comportement du gouverneur général, comme s'il avait enfin percé l'énigme de la Grand-Place et qu'ayant dépassé le stade opératif, manuel, il cherchait à attacher son nom au projet grandiose d'une séquence spéculative, philosophique, qui serait comme le prolongement de la première et du travail au fourneau. Un nouveau testament qui suivrait et expliquerait l'ancien, irréalisable sans le concours d'une équipe d'Adeptes.

Or, au moment même où Saint-Germain quitte Bruxelles, apparait dans l'entourage de Charles de Lorraine un personnage tout aussi mystérieux et pareillement muet sur ses origines, d'âge indéfinissable. Il se dit architecte et quand on lui en réclame les preuves, il dessine le plan d'un obélisque aux proportions parfaites, qu'on a pu voir servir jusqu'en 1824 de fontaine, devant l'église de la Chapelle. Certains croient savoir qu'il arrive de Paris, où une danseuse d'opéra, la Guimard, illustre le nom qu'il déclare porter.

Etranger, inconnu mais disposant d'appuis occultes, Barnabé Guimard va d'autorité bouleverser complètement, en quelques années, le visage de Bruxelles. Sans toucher au décor alchimique de la Grand-Place et de ses environs, il va imposer au départ d'une place sœur, un plan nouveau et ambitieux, obéissant à des règles particulières de symbolique, lesquelles continueront à gouverner pendant un siècle les travaux de ses successeurs. Puis, l'œuvre achevée, il en disposera soigneusement les clés ésotériques à l'endroit choisi, avant de quitter la ville aussi mystérieusement qu'il y était arrivé, cette même année 1783 où l'on annonçait la mort possible du comte de Saint-Germain.

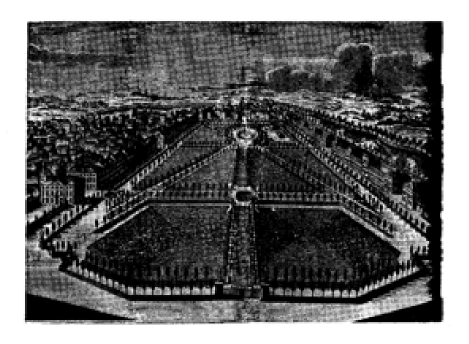
Certains ont fait périr Guimard à Paris, pendant la tourmente révolutionnaire. Rien n'est moins sûr et les dictionnaires ne peuvent guère faire suivre le nom de l'architecte que d'un double point d'interrogation. Les Rose + Croix, écrit un auteur, s'ils meurent, s'écartent à la manière des éléphants et quittent cette vie sans qu'on sache où, ni quand, ni comment, ni où reposent leurs os...

La clé dans le cartouche

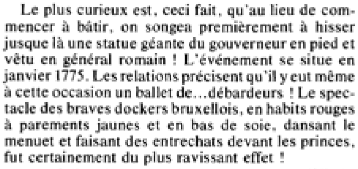
Le décès du ministre Cobenzl, début 1770, et son remplacement par le prince de Starhemberg, initié dans l'atelier viennois des Trois Aigles, allaient grandement faciliter les plans des trente de la loge Saint-Charles que j'imagine, en attendant un lieu de réunion plus adéquat, groupés pour assister à la messe solennelle de la Saint-Jean dans la curieuse église Notre-Dame de Bonsecours, leurs insignes maçonniques cachés sous l'habit, ainsi que le prescrivaient leurs statuts.

Pour préparer le terrain, faire place nette, il s'était trouvé quarante ans plus tôt un autre Villeroi, celui-ci n'ayant pour tous boulets que des marmites. L'histoire n'a pas retenu le nom de ce chef, ni pourquoi il oublia de surveiller sa batterie de cuisine, causant ainsi l'incendie et la destruction du palais ducal. Il n'y eut plus qu'à abattre quelques pans de murs, déverser des centaines de chariots de terre et de pierraille sur les ruines, pour obtenir les assises de la nouvelle place. Et créer du même coup, par la hâte mise à remblayer caves et galeries de l'ancien édifice, le vaste réseau de souterrains aux lointaines ramifications, familièrement baptisé « Catacombes ». (3)





La loge Saint-Charles



Le plus curieux est, ceci fait, qu'au lieu de commencer à bâtir, on songea premièrement à hisser jusque là une statue géante du gouverneur en pied et vêtu en général romain ! L'événement se situe en janvier 1775. Les relations précisent qu'il y eut même à cette occasion un ballet de...débardeurs ! Le spectacle des braves dockers bruxellois, en habits rouges à parements jaunes et en bas de soie, dansant le menuet et faisant des entrechats devant les princes, fut certainement du plus ravissant effet !

A vrai dire, l'érection de ce monument, célébrée par une chorégraphie si insolite, avait avant tout une valeur symbolique. Elle prolongeait, pour qui voulait le comprendre, la formule alchimique de la Grand-Place, terminée au sommet de l'Arbre d'Or par une autre statue du même personnage, équestre celle-là. Le duc de Lorraine, descendu de cheval, inaugurait ici un nouveau chemin à suivre, pas à pas.

Celui qui serait revenu au même lieu quelque douze ans plus tard se serait sans doute étonné de voir déjà presque achevée cette place, avec son temple à fronton triangulaire et ses statues, alliant à l'Ancien Testament le Nouveau, soit l'opératif au speculatif. Et dans une encoignure du palais neuf, l'entrée de la chapelle où les trente se réunissaient à présent sous l'énorme saint Charles — Borromée — du plafond. Mais il n'aurait pas non plus manqué de remarquer que du haut de son socle *carré*, Lorraine désignait impérativement du bâton la promenade vers le parc, qu'on venait de tracer sous la surveillance de Guimard.

S'il l'avait alors empruntée, il se serait dirigé, laissant de côté l'*octogone* du petit bassin, vers la *circonférence* du grand, arrêté qu'il aurait été avant de réaliser cette *quadrature du cercle*, par deux massifs socles de pierre. A sa gauche, au pied d'un Mercure joufflu, un angelet lui aurait présenté les armes orgueilleuses du prince de Starhemberg, évoquant Vienne et l'Occident délivrés du Croissant. Son jumeau de droite lui aurait pour sa part tendu un simple cartouche. Et gravé sur celui-ci, le secret du plan !

La géométrie sacrée

Sculpter dans la pierre dure le plan de son œuvre a sans doute été dans l'esprit de Guimard le plus sûr garant qu'on hésite un jour à le modifier. Et il a eu raison. Mais le cartouche devait aussi permettre au pèlerin de la Connaissance, passé de l'Arbre d'Or à l'arbre de vie, d'en saisir d'un regard, sans avoir à grimper dans un de ces aérostats qui devaient en décoller à l'inauguration, toute la signification secrète, la géométrie sacrée.

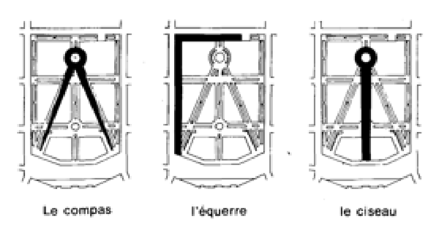
Où il s'était immobilisé, l'adepte était parvenu à la tête d'un *compas* géant dont le bassin circulaire devant lui était la vis et dont il avait remonté une des pointes écartées. Le mot compas ne vient-il pas d'ailleurs du bas-latin « *compassare* », qui veut dire : mesurer avec le pas ? C'est donc en marchant qu'il trouverait le *marteau* et le *burin*, puis se retournant,

le *maillet*. Le *ciseau*, l'*équerre*, la *règle* et le *levier* n'étaient pas mieux dissimulés, aux yeux de qui voyait clair.

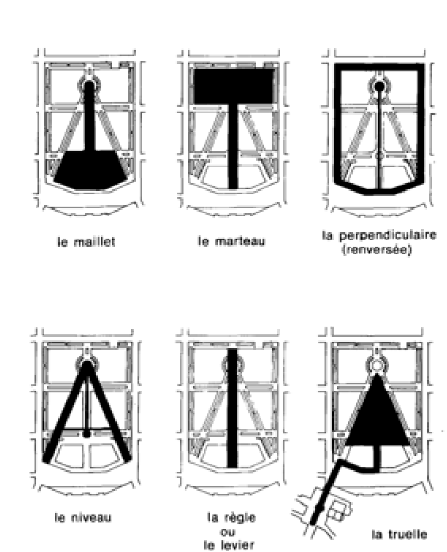
Le bassin rond n'était pas seulement une vis de compas : il lestait encore le *perpendicule*, tandis que l'octogonal faisait le plomb d'un *niveau* triangulaire, toutes figures parfaitement dessinées. Quant à la *truelle*, emblème maçonnique de la fraternité universelle et de la tolérance, elle réclamait une attention plus spéciale, à cause de son manche qui sortait de l'enceinte du parc pour se faire empoigner sur la place Royale, comme en une main, par les bâtiments de la Loge Saint-Charles et la résidence du Gouverneur-Général.

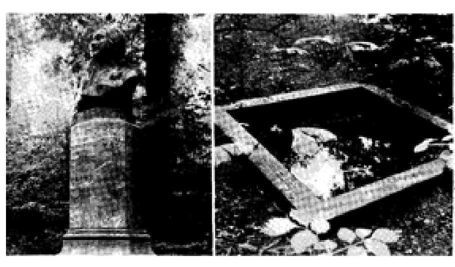
Hélas, Lorraine qui avait si bien manié la truelle, rendait en 1780 ses outils au Grand Architecte, unanimement regretté et précédant de peu sa belle-sœur l'impératrice dans la tombe. Joseph II, son fort mal éclairé de neveu, allait poursuivre dans une même vindicte les ordres religieux contemplatifs et les

DANS LE PARC LES ALLEES ET BASSINS DESSINENT LES OUTILS MAÇONNIQUES









Le tsar qui versa son vin dans l'eau

loges. Starhemberg fera l'impossible pour parer les coups, prévenir les maçons. Il abandonnera le combat en 1783, obtenant sa retraite au moment même où partait vers l'inconnu, l'architecte Guimard.

Ce dernier avait rêvé d'une cathédrale de verdure, vivante au contraire des autres qu'on commençait à abattre, où le pèlerin de saint Jacques — sur Coudenbergh — aurait pu trouver, moyennant de replacer les outils dans l'ordre, le fil d'Ariane pour une alchimie nouvelle. Il aurait progressé sous les frondaisons, d'une figure allégorique à l'autre jusqu'à la clairière de l'illumination, si les temps d'un coup, ne s'étaient chargés de nuages.

La Révolution survint, brabançonne d'abord. La Mort suivit. Les statues et les groupes ne furent jamais dressés dans le parc, ni même sculptés. On en a mis d'autres, sans valeur de symboles. Et vers l'emplacement du labyrinthe de Charles Quint, dont les racines des haies devaient alors imiter peut-être le pavement de Chartres ou de Saint-Omer (4), le buste solitaire du tsar Pierre continue indéfiniment à contempler une vasque où sur le rebord, il est question d'eau et de vin mêlés, comme dans le calice de pierre d'un rite inaccompli.

La grande pyramide d'Anderlecht

Les rites sacrés, quand se dégrade la signification du message qu'ils portaient, dévient souvent de la manière la plus aberrante, virent au Grand-Guignol. Nous en voyons chaque jour l'exemple, et pas seulement dans nos églises. Sans chef et sans sages, la loge Saint-Charles ballottée dans la tourmente révolutionnaire, paraît bien n'avoir pas échappé à la règle. J'en veux pour preuve la mésaventure arrivée à un des trente, le marquis d'Arconati-Visconti, châtelain de Gaesbeek.

Les Arconati étaient de ceux qui n'avaient pas hésité à y aller de leur escarcelle pour contribuer aux grandioses projets ésotériques de Charles de Lorraine et de Guimard, faisant bâtir au coin de la rue de la Régence ce luxueux hôtel de maître qui, après avoir été successivement Athénée Royal, puis palais du comte de Flandre, est aujourd'hui le siège d'une banque bruxelloise. Ce fut un des appartements de cet immeuble qui servit de temple à la loge Saint-Charles, quand la mort du Gouverneur-Général lui eut retiré l'usage de la chapelle ducale.

Or, il y avait là sur le sol, au centre d'une pièce, un cercueil qui devait vraisemblablement servir lors des cérémonies initiatiques au grade de maître. Le macabre objet était muni d'une serrure dont Arconati portait généralement la clé sur lui. Et il arrivait au marquis de l'ouvrir et de s'y étendre pour méditer ! Un jour qu'il se livrait à cet exercice à réflexion, il fit un faux mouvement et... le couvercle se rabattit. Prisonnier du cercueil, il tenta vainement d'appeler !

Au bout d'un certain laps de temps, on commença à s'inquiéter de son absence, on le chercha partout. Un domestique finit par pénétrer dans la chambre malgré les interdits, comprit le tragique de la situation. Le malheureux reclus, qui se sentait étouffer, parvint à désigner dans quel tiroir il serrait le double des clés, au... château de Gaesbeek. Un courrier, parti à bride abattue, rentra assez tôt pour tirer son maître de sa fâcheuse position. Lequel depuis, se chercha sans doute des lieux plus sereins de méditation.

Nommé maire de Bruxelles sous l'Empire, Arconati se porta acquéreur de la Maison du Roi, sur la Grand-Place, dans l'unique but de la restaurer et d'y rétablir le décor alchimique. Mais il n'en avait pas pour autant perdu ses préoccupations eschatologiques. Car il projetait de se faire construire à Anderlecht, au lieu-dit La Roue, une pyramide haute de cent vingt-cinq pieds, soit quarante et un mètres, exacte réplique de celle de Chéops, où il se ferait ensevelir... cette fois après sa mort ! Ce fut paradoxalement celle-ci, survenue en 1821, qui empêcha la réalisation d'un monument qui n'aurait pas manqué d'apporter aujourd'hui à cette commune un surcroît d'intérêt touristique.

Cependant, il se passait des choses bien plus étranges encore au sein de la loge Saint-Charles. Du moins s'il faut en croire certain abbé qui, n'ayant pas la vocation du martyre, préféra taire son nom et s'en aller publier à Amsterdam la relation des mystères, auxquels il prétendait avoir été initié à Bruxelles...



Cercueil d'initiation d'une loge bruxelloise, saisi par les Nazis en 1940

Des épreuves terrifiantes

Après le décès de Charles de Lorraine, la loge Saint-Charles qui avait ouvert des ateliers prospères en Allemagne et en Hollande, principalement à Bréda et à Bois-le-Duc, conserva malgré les événements, la résidence de son Grand-Maître à Bruxelles. Ses membres avaient toutefois pris le nom curieux de « Mopses », par fidélité à la mémoire de leur fondateur. Car celui-ci avait affectionné la compagnie d'un petit chien de cette race de doguins au pelage gris et au museau écrasé, aussi appelés carlins, en souvenir justement de celui que possédait le duc Charles (5).

Les Mopses qui avaient adopté pour mot de passe et signe de reconnaissance, l'aboiement caractéristique de ce chiot, admettaient d'autre part à leurs réunions la présence des femmes, ailleurs exclues des assemblées maçonniques. Ce qui a fait donner par les francs-maçons des autres obédiences, le surnom de mopses à leurs épouses. Ces rites et cérémonies n'avaient pourtant, selon notre mystérieux abbé, rien de particulièrement romantique...

Pour être admis chez eux, il fallait au préalable subir une série d'épreuves. C'est ainsi que deux frères de l'atelier se présentaient un soir au domicile du postulant. Ils lui bandaient soigneusement les yeux et le faisaient monter dans un fiacre, qui attendait dans la rue. Puis, pour le dérouter, la voiture partait au grand trot et parcourait la ville dans tous les sens. Le périple s'achevait Place Royale ou rue Isabelle, où les deux comparses introduisaient notre récipiendaire dans le dédale des catacombes, sous leur temple. Là, au sein d'une obscurité profonde et stupéfait de se trouver transporté soudain dans les entrailles de la terre, il lui faudrait affronter les épreuves qui composaient le premier degré de son initiation.

Il y avait par exemple, toujours selon l'abbé X***, le « saut dans les ténèbres ». Les Mopses avaient repéré un puits (6) au bord duquel l'homme était amené. On l'obligeait alors à se précipiter dans l'orifice noir et béant. Le malheureux ignorait naturellement que le fond du trou était douillettement tapissé d'édredons. Plus loin il avait à se jeter du haut d'un muret sur des épées nues, fichées dans le sol par la poignée et qui luisaient sinistrement dans la pénombre. Grâce à Dieu, les lames de ces épées étaient en... carton !

Arrivait enfin la nuit solennelle de « l'illumination dernière ». Dans la plus vaste salle des catacombes, les Mopses se sont groupés, en tenue de cérémonie. Des dizaines de torches éclairent les voûtes souterraines. Le récipiendaire est conduit, les yeux bandés, devant le Grand-Maître, qu'entourent les frères



déjà initiés. Il fléchit le genou. Et quand il se relève, on lui arrache son bandeau...

Horrifié, le néophyte voit les lames de douze épées nues, dirigées vers sa poitrine. Dans cette position, il est prié de jurer solennellement, sur la tête de ses parents et aïeux, de ne rien révéler de ce qu'il va voir et entendre, sous peine de mort !

Se succèdent alors les différents rites et gestes de l'initiation proprement dite jusqu'au moment où l'un des compagnons lance au candidat, à qui on a replacé sur les yeux le bandeau, l'étrange et troublante injonction :

— *« Frère, veuillez à présent, pour sceller irrémédiablement la parole que vous avez donnée, poser les lèvres sur... l'anus de notre Grand-Maître ! »*

Ce rite bien particulier du « baiser de la paix » fut, on s'en souvient, déjà imputé aux réceptions templières et devint un des éléments déterminant de la condamnation de l'Ordre. Les Mopses se réclamaient d'ailleurs des Templiers. Mais le plus étonnant est ce qui va suivre et que le nouvel adepte n'apprendra que bien plus tard, quand il aura été à son tour admis à la maîtrise.

Pendant que la cérémonie se déroulait, un coussin de couleur grenat avait été préparé, sur lequel trônait à présent le propre carlin du duc Charles. Et au moment où le récipiendaire se préparait en frissonnant à prêter le redoutable serment d'allégeance, la main secourable d'un frère guidait son visage aveugle et lui faisait poser la bouche sur l'anus... noir et lisse du petit chien !

Quand à la suite des révélations de l'abbé, on apprit à Bruxelles ces très spéciales pratiques, plus personne n'osa se montrer en public avec un mopse en laisse, de crainte d'être pris pour un membre de la secte. Ceci fit, rapporte un contemporain, que la race de ces petits chiens faillit disparaître complètement. Ils revinrent fort heureusement à la mode quelques années plus tard, quand les Mopses se furent fait oublier.

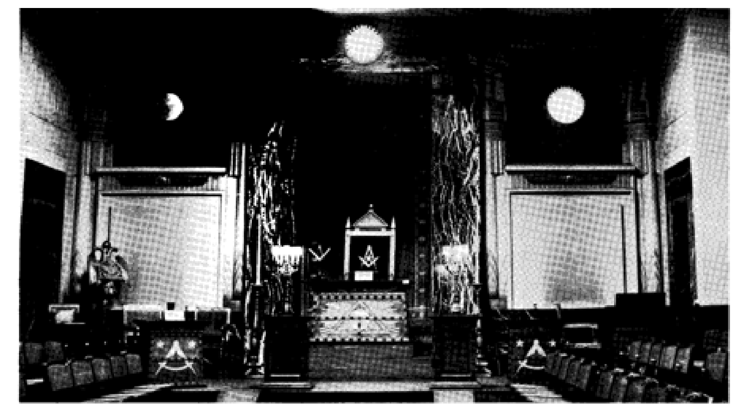
La ville dont le plan est fait d'étoiles

Les avatars de la loge de Saint-Charles n'ont pas empêché Guimard de se trouver des émules. La branche ouest de son grand compas du parc, il l'avait pointée sur le couchant qui précède la nuit la plus longue de l'année, celui de la Saint-Jean d'hiver. Tel est l'axe sur lequel quelqu'un décidera en 1827 de percer la rue de la Régence. Et le lieu précis que choisira quelques années plus tard, nonobstant les oppositions, l'architecte Poelaert pour y élever son colossal palais de Justice.

Poelaert pratiquait à la fois l'art opératif et le spéculatif. Aussi le dédale des lois prit-il sous son crayon la forme carrée et les proportions qu'on supposait alors, aux dires d'Hérodote, être celles du fameux labyrinthe d'Egypte, près du lac Moeris. La disposition souterraine en était dérivée. Il plaça un sphinx de garde à chaque coin et aurait couronné l'ensemble d'une pyramide, si la mort ne l'avait surpris.

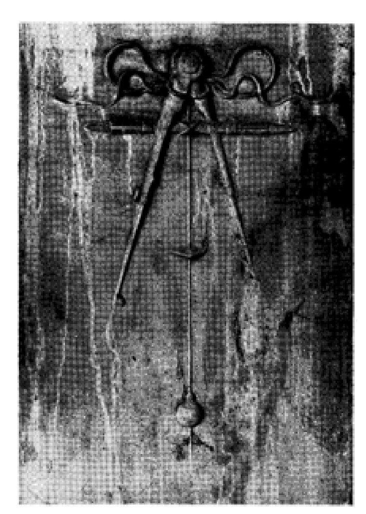
Le visiteur de ce palais est souvent trop préoccupé pour s'arrêter devant la porte et lever les yeux. Ses battants monumentaux sont pourtant marqués de la double hache et surmontés d'un niveau triangulaire avec son fil à plomb. Et dans un caisson *carré* du plafond, l'*octogone* d'une frise dessine un labyrinthe conduisant au *cercle* central où rayonne le visage d'un Phébus ou d'une Gorgone. C'est l'image de la quadrature réalisée (7).

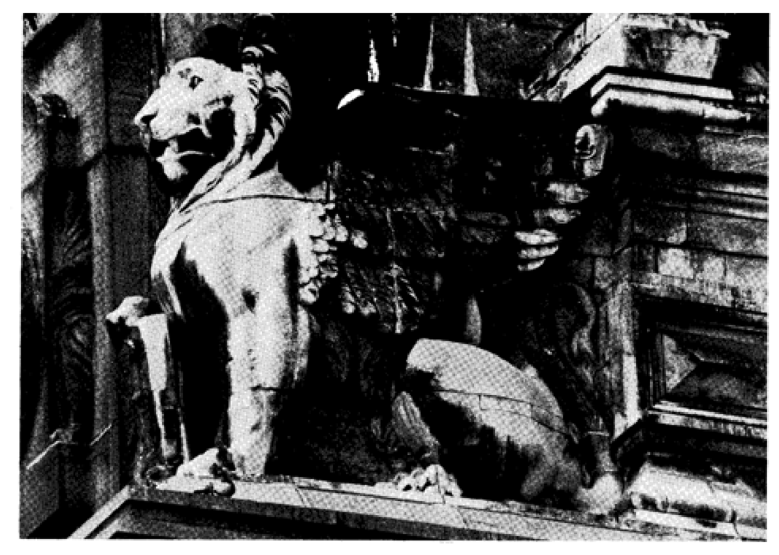
Il ne faut donc pas croire les architectes contemporains moins soucieux que leurs lointains devanciers



Une loge bruxelloise, avant sa destruction par les Allemands
Le buste de Poelaert au Palais de Justice







Un demi-sphinx au Palais de Justice

Le niveau triangulaire au fronton

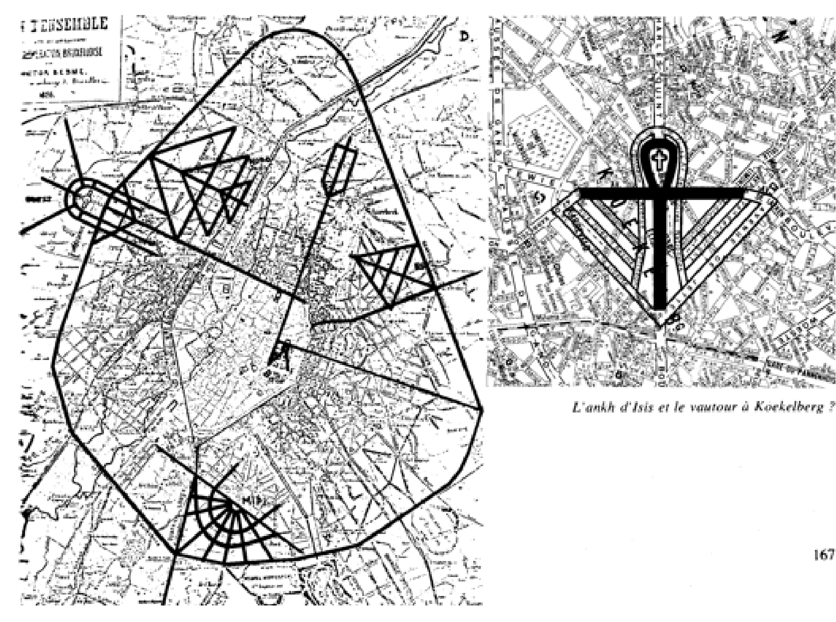


de demander un archétype au champ fixe des constellations, au cours des planètes, au rythme des jours ou aux pulsations de la terre; ni d'y chercher l'assiette spatio-temporelle — rites de magie pour un profane — capable d'assurer à leur ouvrage stabilité et pérennité. Un plan urbaniste de Bruxelles, dressé par Besme en 1866, l'année où Poelaert posait la première pierre de son labyrinthe, achève d'en convaincre.

Même averti, ce n'est pas sans surprise qu'on retrouve la perpendiculaire à Koekelberg et le plomb pendu au bout de son fil, derrière Sainte-Marie. Le soleil levant déploie ses sept rayons ésotériques au bout de la chaussée de Charleroi, pendant que les trois niveaux se superposent à hauteur de Jette. Et la figure qui sépare Saint-Josse de Schaerbeek, peut tout aussi bien être la herse triangulaire des Johannites que le compas ou le symbole du soufre. Sans parler des grands axes qui, à partir de l'ancien observatoire, visent les levers et couchers remarquables de l'année !

Aussi est-ce à juste titre qu'on peut se demander si des villes comme Rome ou Paris, au contraire de New York et de Brasilia, ne doivent pas leur étonnante et constante fortune à l'architecte qui, usant du gnomon et de la règle au jour fixé par la position des planètes, a choisi un site souvent distingué déjà par les poseurs de mégalithes, puis a tracé ses plans sur le pôle du ciel, compte tenu des données de la Cabale et de la science des dieux. Voici mille ans, un maître inconnu a œuvré de la sorte, selon le désir d'un roi français. Et ses calculs ne sont pas étrangers, ce livre en apporte les preuves, au fait que *Bruocsella*, lande déserte mais sacrée, soit devenue au terme d'un premier millénaire, *Bruxelles*, capitale d'un continent.

D'étranges plans d'urbanisme en 1856



Plan De Rouck

L'ankh d'Isis et le vautour à Koekelberg ?



Plan De Rouck



CARTE SECRETE DE BRUXELLES AU TEMPS DE LA LOGE SAINT-CHARLES

1. LA STATUE EQUESTRE DU DUC

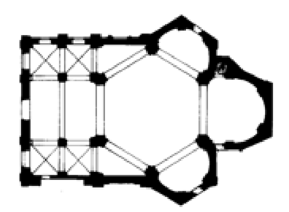
Elle fut hissée en 1752 au faîte de la Maison de l'Arbre d'Or, sur la Grand-Place. Charles de Lorraine porte au cou le collier de la Toison d'Or, répété autour de ses armoiries, sur le piédestal. Celles-ci sont encadrées de feuilles stylisées d'armoise, l'herbe de la Saint-Jean. C'est une sorte de bulletin de victoire et le point de départ d'une nouvelle marche.

2. L'EGLISE NOTRE-DAME DE BON-SECOURS

Le blason du duc, au milieu de la façade, est cette fois chargé de la croix de Grand Maître de l'ordre Teutonique, et ce n'est pas sans motif.

Cette église bâtie en 1664 pour une statue miraculeuse trouvée vingt ans plus tôt, fut en partie détruite en 1695 et aussitôt reconstruite. On notera le plan curieux de l'édifice, un carré achevé par le cercle de la coupole, symbolisant la quadrature. A remarquer aussi la disposition en triangle équilatéral des trois chapelles rondes du chœur. La loge Saint-Charles y a tenu des cérémonies.

Les sculptures du montant de la porte sont à observer. La Vierge Noire, les attributs du



pèlerin et la coquille de saint Jacques sont une invitation à passer par le Sablon et à gagner l'église Saint-Jacques sur Coudenbergh.

3. LA FONTAINE DE PALLAS

Elevée en 1751 au Sablon à la mémoire de Thomas Bruce, comte d'Ailesbury, par son fils Jean Bruce. Celui-ci était un des intimes de Charles de Lorraine, qui fit composer par son secrétaire l'inscription du socle, accompagnée des armes des Bruce : la *croix de Saint-André*. Or, l'ancêtre des Bruce était ce Robert Bruce, roi d'Ecosse, qui après la bataille de Bannockburn (1314), fonda pour les Templiers proscrits qui l'avaient aidé, l'ordre de *Saint-André du Chardon*. Certains ont précisément vu dans cet ordre le lien tant cherché entre les Templiers et les loges maçonniques. Et c'est en tout cas, semble-t-il, par ce Jean Bruce que la fameuse loge Saint-Charles affirmait à sa fondation, sa filiation de la loge *Saint-André d'Edimbourg !*

La fontaine, quoi qu'il en soit, part d'une conception ésotérique. Trois degrés soutiennent un socle quadrangulaire, formant ensemble le nombre sept. Ils portent la déesse Pallas, dont nous avons vu qu'elle représentait ce même nombre sept, étant en outre pour Puteanus le symbole du secret alchimique de Bruxelles.

4. L'HOTEL DE TOUR & TAXIS

Entre la rue Allard et celle de la Régence, se trouvait l'hôtel somptueux du prince de Tour & Taxis, grand maître des Postes impériales et ami personnel de Charles de Lorraine. Cet immeuble fut acquis par le même banquier Walckiers qui avait trempé dans l'affaire du comte de Saint-Germain, et qui le recéda aux Carmélites. C'est dans leur chapelle que vint s'installer à la Révolution, la loge des Amis Philanthropes.

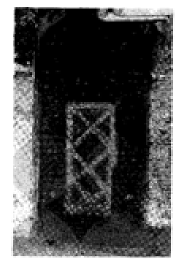
La plaque commémorative posée par les Postes au coin de la rue de la Régence et du Petit-Sablon, ne donne pas avec exactitude l'emplacement de cet hôtel.

5. L'HOTEL DE MERODE

Sis dans la rue aux Laines, en face de la rue du Grand-Cerf, il se reconnaît aux armoiries







Les catacombes : une porte vers l'inconnu

des Mérode, quatre pals à la bordure engrèlée, qui surmontent la porte cochère. C'est là, dans un salon décoré de scènes tirées de l'Ane d'Or d'Apulée, que le ministre Cobenzl rencontra le comte de Saint-Germain. L'hôtel est aujourd'hui divisé en plusieurs résidences.

6. L'EGLISE DU SABLON

A la description donnée au chapitre III, il convient d'ajouter les étranges décors des chapelles octogonales à coupoles circulaires des Tour et Taxis, de part et d'autre du chœur. Par ailleurs les statues du portail oriental feraient chacune un des gestes de reconnaissance maçonniques.

7. L'HOTEL D'ARCONATI

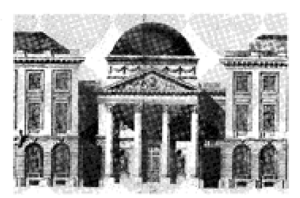
A présent siège de la banque Bruxelles-Lambert, l'ancien palais du comte de Flandre avait été érigé par le marquis d'Arconati-Visconti, chambellan de l'empereur d'Allemagne et son épouse, dame de Templeuve, morte en 1796. Leur second fils, Paul d'Arconati en hérita. Il mourut le 20 août 1821 et est enterré à Gaesbeek, dont il était châtelain, sous une épitaphe curieuse.

Un appartement de cet hôtel a servi, après la mort de Charles de Lorraine, de temple à la loge Saint-Charles. Il communiquait vraisemblablement avec les catacombes sous la place Royale.

8. LE PALAIS DE LORRAINE

Il est actuellement en cours de restauration et une statue géante du gouverneur-général





St-Jacques sur Coudenbergh, selon Guimard

y accueille le visiteur. Charles de Lorraine l'avait fait construire sur l'emplacement de l'hôtel de Nassau.

La chapelle privée du duc, qui s'ouvre au fond de la rue du Musée et est dévolue au culte luthérien, servait de temple à la loge Saint-Charles. Le plafond était peint d'un grand saint Charles Borromée, qui a disparu sous le badigeon. Les balustrades sont ornées de roses et de croix d'Anjou-Lorraine à doubles traverses, entre des vases enflammés.

9. LES CATACOMBES

Tout un réseau souterrain mettait le palais du duc de Lorraine en communication avec plusieurs hôtels particuliers. On y accède par la Lloyds Bank, sous laquelle on trouve les vestiges de la rue Isabelle et des remparts. La crypte s'y voit également, tandis que la nef est accessible par la Cour des Comptes. Les puits sont en face, sous l'ancien ministère des Colonies. On trouvera de plus amples détails au chapitre précédent. C'est dans ces caves que les Mopses ont tenu leurs réunions après la Révolution.

10. EGLISE SAINT-JACQUES SUR COUDENBERGH

La première pierre de ce temple à fronton triangulaire fut posée par Charles de Lorraine en personne, l'an 1776. On ne s'étonnera donc pas qu'il soit orienté sur le lever de la St-Jean d'Hiver, jour où la loge St-Charles avait à faire célébrer statutairement une messe solennelle.

Le plan initial était strictement carré et le fronton porté par 4 colonnes. Malgré les

6 colonnes actuelles, le carré domine toujours et le décor est composé de roses à 4 pétales. Le thème allie l'Ancien Testament au Nouveau, soit l'opératif au spéculatif.

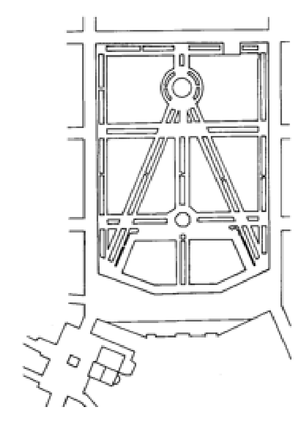
11. LA PLACE ROYALE

Voulue par Charles de Lorraine, conçue par Guimard, cette place nouvelle avait à succéder à l'ancienne, comme le spéculatif à l'opératif. Pour l'asseoir, on remblaya les ruines du palais ducal, brûlé en 1731, ce qui en fait une véritable taupinière. Au milieu, se dressait, à l'endroit où un Godefroid de Bouillon accumule les erreurs historiques, la statue en pied du duc lui-même. Il tenait de la droite un bâton de commandement, au moyen duquel il paraissait indiquer la direction du parc...

Or, cette place, le palais ducal et deux allées du parc dessinent ensemble avec une précision troublante, une truelle géante que Charles de Lorraine tiendrait en main.

12. LE PARC DE BRUXELLES

Parti du temple carré de Saint-Jacques, on marche vers la pointe de la truelle par l'allée des Bailles, et l'on rencontre un bassin octogonal, avant d'arriver au grand bassin, circulaire celui-là : on a ainsi réalisé la quadrature du cercle !



A cet endroit, deux groupes sculptés attendent le chercheur. Celui de gauche représente un Mercure enfant, dont le substitut est l'archange Michel. Son compagnon tient les armes, compliquées en diable, du prince de Starhemberg. L'angelet du groupe de droite exhibe pour sa part, dans un cartouche, le plan du parc conçu par Guimard, et tel qu'il est resté, à la base près.

Grâce à ce plan gravé dans la pierre, le visiteur initié retrouvera sans peine outre la truelle, les différents outils du maçon : dessinés par les allées et les bassins : compas, équerre, ciseau, maillet, marteau, règle, levier, niveau, perpendicule...

Guimard avait réussi à élever une cathédrale vivante, qui par-delà celles du moyen âge et des corporations opératives, rejoignait le bois sacré des Druides et la sagesse antique.

NOTES
DU SEPTIEME CHAPITRE

(1) On lira sur l'ascendance et la fée-serpente mon « Ardenne Mystérieuse », mêmes auteur et éditeur, pp. 101 et 102.

(2) Les aventures de Gilles-Jean Moors, chercheur d'or, sont relatées dans mon « Ardenne Mystérieuse », pp. 41 à 43.

(3) Les catacombes de Bruxelles sont décrites au chapitre précédent.

(4) J'ai consacré à ce problème un livre intitulé « Le Mystère des Labyrinthes » même éditeur, auquel il convient de se référer.

(5) D'autres disent que c'était à cause de Charles-Antoine Bertinazzi (1713-1783) dit Carlino, acteur de la Comédie-Italienne à Paris. Mais celui-ci était l'ami de la Guimard (1743-1816). Et l'on revient à son point de départ.

(6) Ces puits sont encore visibles sous l'ancien Ministère des Colonies, immeuble situé à gauche de l'église Saint-Jacques.

(7) D'autres symboles maçonniques sont à trouver un peu partout dans le Palais de Justice. En ce qui concerne la quadrature du cercle, consulter mon « Mystère des Labyrinthes », pp. 42 à 55.



CLES DE L'OUVRAGE

Les thèmes et les lieux

Les symboles

Les personnages

CREDITS PHOTOGRAPHIQUES :

Les illustrations reproduites dans cet ouvrage et en couverture ont été fournies par l'auteur, Marc De Vuyst et par le service des archives photographiques du journal « Le Soir ».

Numéro de dépôt légal : D 78/1740/10.

Imprimé en Belgique sur les presses de l'imprimerie Rossel.